

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES.

LETTRES
ÉDIFIANTES
ET CURIEUSES,
ÉCRITES
DES MISSIONS ÉTRANGERES,

NOUVELLE ÉDITION.

MÉMOIRES DU LEVANT.

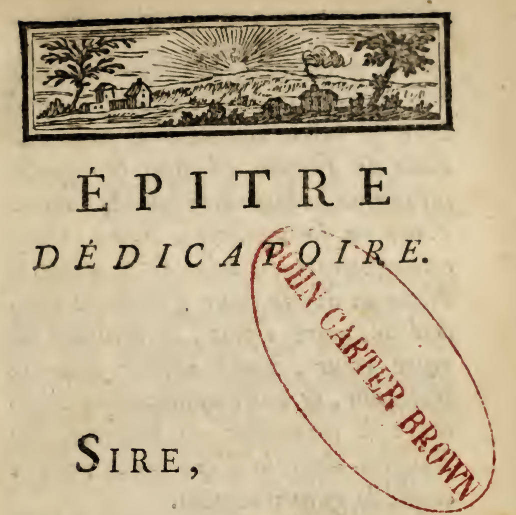
TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez J. G. MERIGOT le jeune, Libraire, Quai des Augustins, au coin de la rue Pavée.

M. DCC. LXXX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



ÉPITRE DÉDICATOIRE.

SIRE,

L'Ouvrage que j'ai l'honneur de présenter à VOTRE MAJESTÉ, *est un monument de la piété de vos augustes Aïeux, & de leur zèle pour les Arts & les Sciences.*

Si VOTRE MAJESTÉ *daigne le parcourir, elle y verra ce qu'ils ont fait pour étendre & propager les lumieres de l'Evangile, pour perfectionner la Navigation, & pour*

ouvrir à leurs Sujets de nouvelles ſources de richeſſe & d'opulence. Elle y verra combien le nom des Rois de France eſt chéri & reſpecté juſqu'aux extrémités de la terre. Vous en ſoutiendrez, SIRE, vous en augmenterez l'eclat & la dignité. Nous en avons pour garans la ſolidité de votre eſprit, la droiture de votre cœur, votre amour pour la Religion, & votre application conſtante à travailler au bonheur des Peuples dont la Providence vous a confié le gouvernement.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obéiſſant ſerviteur & très-fidele Sujet,
QUERBEUF, Prêtre.



PRÉFACE.

L'OUVRAGE dont nous donnons aujourd'hui une nouvelle édition, n'a pas beſoin de nos éloges : ſa réputation eſt depuis longtemps établie auprès des vrais Littérateurs & de toutes les perſonnes qui aiment la Religion & qui s'intéreſſent à ſes progrès. Quoiqu'ayent fait pour le décréditer quelques Ecrivains modernes, il a été conſtamment recherché, cité, copié même par ceux qui en diſoient le plus de mal, & qui ne rougiſſoient cependant pas de ſe parer des connoiſſances qu'ils y avoient puiſées.

Nous croyons donc ſervir les ſciences & la piété, en ſauvant, pour ainſi dire, de la nuit du temps cette précieuſe Collection.

Nous n'entrerons point ici dans le détail de tout ce qu'elle préſente d'obſervations utiles ſur la Géographie, ſur l'Aſtronomie, ſur les mœurs, les uſages, le gouvernement de tant de Nations qui nous étoient auparavant inconnues ; nous ne dirons rien de tout ce qu'elle nous a appris ſur des Arts preſque ignorés parmi nous ; nous ne chercherons point à faire valoir les diſſertations ſçavantes dont elle eſt parſemée, ni la maniere ſimple, claire, élégante, naturelle, méthodique & intéreſſante avec laquelle preſque toutes ces Lettres ſont écrites.

Cet Ouvrage eſt déjà connu, jugé par le Public, & il faut qu'il ſoit excellent, pour avoir réſiſté aux attaques de la prévention & de la haine, ſi ſouvent & toujours ſi vainement réitérées.

Il a été entrepris ſans ces motifs de vanité qu'on prête aſſez légé-

rement à ceux qui en ſont les Auteurs. Ce n'étoit d'abord que le commerce épiſtolaire de quelques Miſſionnaires avec des amis, des Supérieurs, des parens & des Protecteurs. Ils y rendoient compte de leur ſituation, de leurs travaux, de leurs ſuccès, de leurs ſentimens, & de tout ce qu'ils remarquoient de digne de quelqu'attention. Ces premieres Lettres parurent ſi bien faites qu'on crut devoir les publier.

1°. Pour encourager les Miſſionnaires même à éviter l'oiſiveté, en donnant à l'utilité d'une Patrie que les François n'oublient jamais, les momens de liberté que leur laiſſoient les fonctions auxquelles ils s'étoient généreuſement dévoués.

2°. Pour entretenir parmi leurs Confreres d'Europe le zèle pour les Miſſions, & le deſir d'en aller partager le pénible Miniſtere.

3°. Enfin pour juſtifier, ſoutenir & exciter la charité de leurs Bienfaiteurs.

Le premier Recueil fut favorablement accueilli, on en demanda la suite avec empressement ; & pour y satisfaire, on imprimoit ces Lettres successivement dès qu'on en avoit rassemblé un nombre suffisant pour en faire un volume. Mais on n'observa point, on ne put point observer un ordre cependant désirable. On mit en quelque sorte pêle-mêle les Lettres de la Chine, de l'Inde & de l'Amérique ; & si dans cet arrangement on gagnoit du côté de la variété, il s'y trouvoit aussi une confusion désagréable pour les lecteurs qui aiment à suivre les objets ; & à classer sans peine leurs idées & leurs connoissances.

Nous avons tâché de remédier à cet inconvénient en partageant ce Recueil en quatre parties.

La premiere renfermera les Mémoires du Levant, la plus ancienne des Missions Françoises, & l'une

des plus importantes à ſoutenir & à conſerver.

La ſeconde ſera compoſée des Lettres de l'Amérique tant Septentrionale que Méridionale.

La troiſieme eſt toute conſacrée aux Indes; & la quatrieme à la Chine, au Tonquin & à la Cochinchine.

Chaque Partie ſera précédée d'une Préface, & terminée par une Table générale des matieres. Table que nous avons préféré de partager ainſi, parce que non diviſée & renvoyée à la fin de tout l'Ouvrage, il nous ſembloit qu'elle ſeroit trop longue & plus pénible à conſulter.

Enfin pour qu'on puiſſe aiſément comparer notre Edition avec l'ancienne, s'aſſurer qu'on n'y a rien changé, rien retranché d'eſſentiel, & vérifier les citations ſans nombre qu'on en a fait dans différens Ouvrages, nous avons marqué le

tome & la page où ſe trouvent dans l'ancienne édition les Lettres dont nous avons changé l'ordre & l'arrangement dans la nouvelle.

M. Brotier, l'Editeur célébre de Tacite & de Pline, a bien voulu nous aider de ſes conſeils & de ſes lumieres; nous lui devons preſque toutes les notes ajoutées à cette premiere partie; & pour les autres nous avons conſulté les Miſſionnaires qui ont longtemps ſéjourné dans les différentes Contrées dont il ſera queſtion dans cet Ouvrage, & nous n'avons rien négligé pour éclaircir & conſtater tout ce qu'on y rapporte.

Les Miſſions du Levant comprennent l'Archipel, Conſtantinople, la Syrie, l'Arménie, la Crimée, l'Ethiopie, la Perſe & l'Egypte. Elles ont toujours été protégées & preſque toutes fondées par nos Rois. Non contens de maintenir la Religion dans leurs

Etats, ils aimerent à en étendre la lumiere bienfaiſante dans les Régions les plus lointaines, & ne refuſerent jamais à ces ſaints établiſſemens l'appui de leur puiſſance & le ſecours de leurs libéralités. Auſſi les Peuples ſchiſmatiques ou infideles qui ont ouvert les yeux à la vérité, regardent-ils nos Souverains comme leurs peres dans la foi, comme les protecteurs & les défenſeurs de leur croyance.

Le Pere Fleuriau d'Armenonville eſt le premier qui ait recueilli d'une maniere exacte & ſuivie les Mémoires qu'il recevoit du Levant. Chargé en France de fournir aux beſoins de ces Miſſions, il y pourvoyoit avec zèle & ne négligeoit aucuns des moyens qu'il croyoit propres à les rendre floriſſantes. Il choiſiſſoit, il inſtruiſoit, il formoit lui-même les Miſſionnaires qu'il y deſtinoit, & ne leur demandoit pour récompenſe de ſes

ſoins vraiment paternels, que le ſecours de leurs prieres & les obſervations qu'ils avoient le temps & l'occaſion de faire ſur tout ce qu'ils rencontreroient de curieux & d'utile.

C'eſt à lui que nous ſommes redevables des ſept premiers volumes des Mémoires du Levant. Le Pere Ingoult nous a donné le huitieme ; & le Pere Geoffroi, ſi connu par ſes ſuccès brillants lorſqu'il profeſſoit la Rhétorique au College de Louis-le-Grand, eſt le rédacteur du neuvieme.

Nous avons fait entrer dans cette premiere Partie toutes les Lettres écrites du Levant qui étoient diſperſées dans le Recueil des Lettres édifiantes, ce qu'on y trouve de relatif au trop célébre uſurpateur Thamas Kouli-Kan, & la relation du voyage en Ethiopie, de M. Poncet, Médecin François au Caire. Mais nous avons ſupprimé

les Lettres préliminaires, qui n'étoient qu'une eſpece de nomenclature ou d'annonce de ce que contenoit chaque volume.

Il nous a paru déſormais inutile de réimprimer les Epîtres dédicatoires au nombre de vingt-huit, toutes adreſſées aux Jéſuites de France ; nous en avons cependant conſervé le fonds dans nos Préfaces, & extrait fidélement ce qu'elles renfermoient de curieux.

Nous dirons donc ici ce qui a donné occaſion au voyage ſi long & ſi pénible d'Ethiopie (1). L'Empereur de cette vaſte contrée ayant une maladie dont il craignoit les ſuites, & ne trouvant pas dans ſes Etats de Médecins aſſez habiles pour le guérir, crut en devoir faire venir d'ailleurs : dans ce deſſein ayant ſçu qu'un de ſes Officiers avoit la même maladie que lui, il

(1) Voyez tome 4 des Lettres édifiantes, Epître dédicatoire.

l'envoya au Caire, Capitale de l'Egypte, afin que s'il pouvoit rétablir ſa ſanté par les remedes qu'on lui donneroit dans cette grande ville, il lui amenât le Médecin dont il ſe ſeroit ſervi. L'Officier qui ſe nommoit Hagi Ali, & qui avoit déjà fait ce voyage plus d'une fois, s'ouvrit à un Arménien de ſes amis, ſur le ſujet qui le faiſoit venir au Caire. L'Arménien inſtruit par ſa propre expérience de l'habileté de M. Poncet, qui l'avoit guéri autrefois d'une maladie très-violente & très-dangereuſe, l'indiqua à ſon ami.

Hagi Ali, ſur la parole de l'Arménien, ſe mit entre les mains de M. Poncet, prit ſes remedes, garda le régime de vie qu'il lui preſcrivit, & ſe trouva en peu de temps guéri. Il ne ſongea plus qu'à engager le Médecin François à faire le voyage d'Ethiopie, pour rendre à l'Empereur le même ſervice qu'il lui avoit

rendu. M. Poncet y conſentit, & ſe diſpoſa à ſuivre l'Officier Ethiopien.

Nos Miſſionnaires qui avoient déjà tenté pluſieurs fois d'entrer dans cet Empire ſans avoir pu y réuſſir, crurent qu'il falloit ſe ſervir d'une conjonƈture ſi favorable, pour exécuter le projet qu'ils avoient formé. Ils communiquerent leurs vues à M. Poncet & à M. Maillet, Conſul de France au Caire. On convint qu'un de nos Miſſionnaires accompagneroit M. Poncet en Ethiopie, & qu'il prendroit l'habit & la qualité de ſon domeſtique, pour ne point donner d'ombrage ni de jalouſie à une Nation dont on ne connoiſſoit ni le génie, ni les diſpoſitions à l'égard des Européens. L'emploi étoit important, & demandoit un homme éclairé & plein de zèle; car il devoit s'inſtruire ſur les lieux de l'état du Chriſtianiſme, & voir

quelles mesures on pouvoit prendre pour rétablir la Religion Catholique dans un pays où elle avoit fait autrefois de grands progrès sous les Patriarches Jean Nunez Baretto, André Oviedo, Apollinaire d'Almeida, & plusieurs autres Missionnaires Jésuites.

Le Pere Brédevent, d'une famille distinguée de la ville de Rouen, fut celui sur qui on jetta les yeux. Il avoit toutes les qualités nécessaires pour une entreprise aussi difficile & aussi importante que celle-là, un courage à l'épreuve des plus grands dangers, un desir ardent de travailler à la conversion des ames & de souffrir beaucoup pour la gloire de Jésus-Christ, un esprit pénétrant & cultivé par l'étude de la Théologie & des Mathématiques. Une dissertation physico-mathématique qu'il publia en 1685, & dont il a été parlé dans les Journaux de

ce temps-là, lui donna de la réputation parmi les ſçavans, & fit voir jusqu'où alloit la pénétration & l'étendue de ſon eſprit. Il demanda, quelques années après, à ſes ſupérieurs, la permiſſion de ſe conſacrer aux miſſions, & il le fit avec tant d'inſtances, qu'ils ne crurent pas devoir s'oppoſer à une vocation ſi ſainte. Il travailla pendant plus de dix ans dans les iſles de l'Archipel & dans la Syrie : il y donna une haute idée de ſa vertu, & fit des converſions ſi ſurprenantes, que ſa mémoire ſera long-temps en bénédiction dans toutes ces Contrées. Sa douceur & ſes manieres, pleines d'onction, engageoient les plus endurcis à quitter leurs déſordres, & les hérétiques les plus opiniâtres à abjurer leurs erreurs. On le regardoit comme un véritable Apôtre.

Il portoit ſi loin ſes auſtérités, que dans ſes courſes évangéliques,

ſa nourriture étoit un peu de ſon détrempé dans de l'eau, avec quelques herbes ou quelques racines. Il couchoit ſur la dure, paſſoit toutes les nuits deux ou trois heures en oraiſon, & y ajoutoit tant de mortifications, que ſes Supérieurs avertis qu'il ne pourroit pas longtemps ſoutenir un genre de vie ſi auſtere, furent obligés de modérer la rigueur de ſa pénitence, pour ne pas perdre un homme ſi utile à la miſſion. Son union avec Dieu étoit preſque continuelle; il ne parloit que de ſa bonté & de ſes miſéricordes, & il le faiſoit d'une maniere ſi vive, qu'on ne pouvoit l'entendre ſans en être pénétré.

Il comptoit pour rien ſa ſanté & ſa vie, quand il s'agiſſoit du ſalut du prochain. Dans le temps qu'il demeura au Caire, & que la peſte déſola l'Egypte, il ſe dévoua au ſervice des peſtiférés,

avec un courage & un zèle qui édifia également les Chrétiens & les infideles. Enfin un de ses plus ardens desirs étoit de répandre son sang pour Jésus-Christ ; & c'est cet ardent desir qui lui fit entreprendre le voyage d'Ethiopie avec une joie qu'on ne sçauroit exprimer. Cette mission avoit été autrefois féconde en martyrs. Plusieurs de ses confreres avoient eu le bonheur d'y mourir pour la défense de la foi, & de la primauté du siége de Rome. Il espéra de jouir d'un sort si heureux : mais Dieu qui lui avoit inspiré ces sentimens, se contenta de sa bonne volonté. Ce fervent Missionnaire, avant que d'être arrivé au terme de son voyage, consomma son sacrifice, de la maniere dont M. Poncet le raconte dans la relation de son voyage.

Nous ne parlerons pas ici ni des

objets, ni des Auteurs des autres lettres du Levant ; mais il nous paroît indiſpenſable de dire un mot du Pere Siccard ; on trouvera plusieurs Mémoires de lui, avec le plan d'un grand ouvrage qui avoit pour titre : *Deſcription de l'Egypte ancienne & moderne ;* deſcription qu'il avoit achevée, & pour l'exécution de laquelle M. le Comte de Maurepas, alors Miniſtre de la Marine, avoit fourni à ce ſçavant Miſſionnaire des deſſinateurs qui l'accompagnoient dans ſes voyages, & qui, ſous ſa direction, levoient les plans, deſſinoient les monumens, & dreſſoient les cartes de tout le Pays qu'ils parcouroient avec lui. Ce fruit de tant de peines, de recherches & de dépenſes eſt perdu pour les lettres. Envoyé en France, & dépoſé à la Maiſon profeſſe, il a diſparu ſans qu'on ait jamais pu

découvrir ni comment, ni par qui il a été enlevé. Puiſſe-t-il ſortir enfin des ténébres où ſon raviſſeur l'a condamné, & ajouter encore aux connoiſſances que nous avons ſur une Contrée auſſi intéreſſante que l'Egypte !

Puiſſe ſur-tout le Recueil que nous redonnons au Public, ranimer le zèle des Sociétés eccléſiaſtiques & Religieuſes pour les Miſſions étrangeres ! que de Peuples encore plongés dans la nuit de l'ignorance & de la ſuperſtition ! que de Nations pour qui l'aurore des vérités Chrétiennes ne commence qu'à luire ! la moiſſon eſt abondante, mais les ouvriers ſont rares.

Que ceux donc qui ſe ſentent touchés des beſoins de ces malheureuſes Régions ; que ceux à qui il eſt donné, à qui il eſt encore permis de voler à leur ſecours, ne dédaignent pas de lire un Ouvrage

dicté par l'amour de la Religion, & peut être propre à éclairer, à diriger, à soutenir leur ardeur pour la gloire de Dieu & pour le salut des ames.

PROTESTATION.

Pour obéir aux Décrets du Pape Urbain VIII & des autres Souverains Pontifes, je proteste que je ne prétends point attribuer le titre de Saint, d'Apôtre ou de Martyr, aux hommes Apostoliques dont il est parlé dans ces Lettres, & que je ne demande de ceux qui les liront qu'une foi purement humaine.

L'Approbation & le Privilege seront à la fin du dernier volume de cet Ouvrage.





LETTRES EDIFIANTES ET CURIEUSES,

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE

LA COMPAGNIE DE JESUS.

MÉMOIRES DU LEVANT.

LETTRE

Du Pere Tarillon à Monſeigneur le Comte de Pontchartrain, Secrétaire d'Etat, ſur l'état préſent des Miſſions des Peres Jéſuites dans la Grèce.

MONSEIGNEUR,

Prêt à repaſſer dans la Grèce, dont je ſuis abſent depuis près d'un an, agréez que j'aie l'honneur de vous entretenir de

l'état où j'ai laissé les Missions que nous y avons. Vous parler, Monseigneur, de ces belles & florissantes Missions, & des facilités que nous trouvons par-tout à y exercer nos saints ministeres ; c'est moins vous en faire la relation, que vous rappeller le souvenir des grandes obligations que nous vous avons, & que vous rendre compte de l'usage que nous faisons de votre protection. J'ose dire que c'est encore satisfaire en quelque façon votre piété. Je sçai, Monseigneur, & je sçai, par ma propre expérience, le plaisir que vous prenez à être informé dans le plus grand détail de tout ce qui a rapport à l'avancement de la Religion, pour laquelle vous avez un zèle qui doit bien animer le nôtre. Dans cette confiance, Monseigneur, & pressé d'ailleurs par ma reconnoissance particuliere, j'ai cru ne pouvoir me dispenser de faire à votre Grandeur, avant que de partir, un récit fidele & circonstancié des différens lieux où nous résidons, & des emplois que nous y exerçons.

Les principales demeures des Missionnaires sont Constantinople en Thrace, Smyrne en Ionie, Thessalonique en Macédoine, Scio, Naxie, Santorin dans l'Archipel.

LA MISSION DE CONSTANTINOPLE.

Conſtantinople eſt un monde où le nombre des Chrétiens eſt prodigieux. On ne parle pas moins que de deux cent mille Grecs, & de quatre-vingt mille Arméniens d'habitans fixes, ſans y comprendre ceux qui vont & viennent, & que la demeure de la Cour, ou le mouvement du grand commerce y fait inceſſamment circuler. Rien ne donne une plus véritable idée de la multitude du peuple de Conſtantinople que les temps de mortalité. J'ai été témoin que la peſte y a enlevé juſqu'à deux & trois cens mille perſonnes. On faiſoit cette ſupputation par le nombre des corps morts que l'on paſſoit aux portes pour les aller enterrer hors de la ville. Au bout de quelques ſemaines on revoyoit par-tout la même foule, & il ne paroiſſoit pas que le peuple eût diminué.

De toutes les familles qui y habitoient du temps des Génois, il y en a encore pluſieurs qui ſe ſont maintenues à Galata & à Péra. Ces familles ſont entr'elles trois à quatre cens perſonnes. La plûpart ſont Interprétes des Ambaſſadeurs, quelques-uns ſont Médecins, ce qui leur donne une grande conſidération & de

grandes entrées auprès des Seigneurs Turcs, & même jusques dans le Serrail.

Les maisons des Ambassadeurs des Princes Chrétiens, & les Marchands de leurs nations, font la portion la plus distinguée des Chrétiens francs; ils se montent à près de trois mille personnes.

Les bâtimens des Chrétiens jettent encore beaucoup de monde. On voit souvent d'un jour à l'autre les avenues de la marine remplies de nouveaux débarqués de tout pays.

Il faut encore compter parmi les Catholiques de Constantinople quatre ou cinq mille esclaves servans sur les vaisseaux & les galeres, ou enfermés dans le Bagne du Grand-Seigneur, & plus de vingt mille autres répandus dans les diverses maisons des particuliers. Tous ces Catholiques ont pour Supérieur ecclésiastique M. Raymond Galani, Archevêque titulaire d'Ancyre, de l'Ordre de saint Dominique, & Ragusois de nation, Prélat d'une très-exacte régularité, & d'une grande attention à tous ses devoirs.

La situation de notre maison nous met fort à portée de secourir ce grand peuple-là. Nous sommes presque au centre de Galata, voisins de la marine,

& au grand passage de tout ce qui vient de l'entrée & du fond du port. Notre Eglise passe pour la plus belle & la plus singuliere de toute la Turquie. Les colonnes qui soutiennent son vestibule, la balustrade qui le termine, & qui regne le long de l'escalier qui y conduit, tout cela est de marbre blanc. Le corps de l'Eglise est voûté avec sa coupole & sa couverture de plomb, qui est le privilége des seules Mosquées. La nef est décorée des sépultures de quelques Ambassadeurs de France, & de celle de la jeune Princesse Tekeli. La sépulture de Madame la Princesse Ragotzki, sa mere, mariée en secondes noces au feu Prince Tekeli, est dans une chapelle séparée. Cette pieuse & courageuse Princesse mourut à Nicomédie. Tant qu'elle y a demeuré, les Jésuites se sont fait un devoir d'aller lui rendre les services qu'ils lui avoient rendus pendant plusieurs années à Constantinople. A cette occasion ils avoient commencé à Nicomédie une petite Mission, que la mort de la Princesse a interrompue, ces Missions détachées n'étant pas pratiquables autour de Constantinople, à moins qu'on n'ait quelque prétexte plausible, comme étoit celui de visiter cette Princesse.

Les fonctions ordinaires de notre Eglise sont la célébration du service divin, l'administration des sacremens, les prédications, les catéchismes, les conférences sur l'Evangile ; tout cela avec une liberté aussi entiere que si nous étions au milieu des villes les plus chrétiennes. Les prédications se font en Grec, en Turc, en Italien, en François. Quantité d'hommes & de femmes des trois rits, Franc, Grec & Arménien, y assistent successivement. Les hommes occupent le plein-pied de l'Eglise ; les femmes sont, à la maniere d'Orient, dans une tribune séparée & entourée de hautes jalousies. Les catéchismes en Grec & en Turc, quoiqu'établis pour les seuls enfans, ne sont pas moins utiles à beaucoup de personnes d'âge qui s'y trouvent.

Depuis quelques années le Pere Jacques Portier, notre Supérieur, homme vraiment apostolique, a établi deux instructions Turques tous les lundis, une le matin pour les Marabutes ou vierges Arméniennes consacrées à Dieu, & qui dans les maisons de leurs parens menent une vie fort retirée & fort austere. L'autre instruction, qui se fait l'après-dînée en forme de Conférence, a été instituée pour apprendre les principaux

points de la Religion orthodoxe, & les devoirs des Eccléſiaſtiques à beaucoup de jeunes Diacres & Sous-Diacres Arméniens, d'un fort bon eſprit, qui par-là s'aguerriſſent contre les erreurs, & feront eux-mêmes un jour d'excellens Miſſionnaires, quand ils auront été faits Prêtres ou Vertabiets.

Le dimanche les Marchands s'aſſemblent pour leur confrairie du ſaint Sacrement, qui eſt fort nombreuſe, & où il ſe fait beaucoup de bonnes œuvres. Les Latins de Péra ont auſſi chez nous leur aſſociation des Pénitens de ſainte Anne, établie à Galata, & qui s'eſt toujours conſervée depuis le départ des Génois. Ils ont leur chapelle à part, où ils font leurs exercices de dévotion. Le ſamedi ſaint au ſoir, leur coutume eſt de faire en pleine rue une proceſſion générale, où on porte ſolemnellement la relique de la ſainte Epine, & où tout Galata & tout Péra ſe trouvent.

Le lendemain, jour de Pâques, de grand matin, ils reviennent faire une autre proceſſion le long des principales rues de Galata, avec la croix haute, & chantant des hymnes. De tout temps ils ont eu cette permiſſion. Les Turcs qui ſe rencontrent ſur leur chemin ſont les

premiers à s'arrêter, & à donner des marques de leur respect.

Comme les Allemands n'ont point d'Eglise à Constantinople, c'est encore dans la nôtre qu'ils font toutes leurs grandes cérémonies, mais toujours avec la permission expresse des Ambassadeurs du Roi. Le Comte Caprara, un de leurs Ambassadeurs, y est inhumé, & j'y ai vu faire pendant plusieurs jours les obseques des deux derniers Empereurs. Il faut qu'à chaque cérémonie il y soit venu plus de cent mille personnes. Les Grecs appelloient ces représentations funebres *Katarthirion*, & les Arméniens *Kavaran*, qui en leur langue veut dire Purgatoire. Ils étoient extraordinairement frappés du deuil, des messes, des prieres continuelles, des grosses aumônes, des oraisons funebres, & de tout ce qui se pratiquoit selon nos usages pour le repos de l'ame, ou pour honorer la mémoire des Princes défunts. On en sçait plusieurs que ces actes publics de la foi du Purgatoire ont fait renoncer à leurs erreurs.

Quoique les Grecs soient en grand nombre à Galata & à Péra, cependant tout ce qu'il y a parmi eux de noblesse & de gens de distinction, résident dans la Ville Impériale au-delà du Port, qu'on

appelle proprement Conſtantinople. Les plus qualifiés habitent le quartier appellé le Patriarchat, ou le Phanal. Il y a des familles qui prétendent être iſſues des anciens Empereurs Grecs, d'autres qui ont des alliances avec les Beys de Moldavie & de Valaquie. La famille des Scarlati, à laquelle le fameux Alexandre Scarlati, connu ſous le nom de Mauro Cordato, a rendu ſa premiere ſplendeur, eſt aujourd'hui celle qui ſe diſtingue le plus par ſon crédit & par les honneurs dont elle eſt revêtue. Mauro Cordato a laiſſé deux fils dont l'aîné eſt pour la ſeconde fois Bey de Moldavie; l'autre eſt grand Drogman de l'Empire. Nous ſommes fort bien reçus de tous ces Meſſieurs. Le Bey de Moldavie, à qui le Pere Jacques Piperi a autrefois appris la langue Latine, a prié qu'on lui donnât encore un Jéſuite pour l'apprendre à ſon fils. Nous ſommes auſſi fort bien auprès du Patriarche des Grecs. Nous lui rendons de fréquentes viſites, & il nous comble de careſſes. La converſation tourne quelquefois ſur des points de Religion; il nous dit ſes penſées, & ſans ſortir des bornes du reſpect, nous lui diſons auſſi les nôtres.

Avant que de paſſer au Levant, je

m'étois formé une idée magnifique de la majesté de ce Patriarche de la nouvelle Rome. La premiere fois que j'allai lui rendre visite, je demeurai tout surpris de le voir logé & servi dans la derniere simplicité. Sa chambre est pauvre & dénuée de tout. Ses domestiques consistent en deux valets assez mal en ordre, & en deux ou trois Clercs. Quand il sort pour des visites particulieres, c'est toujours à pied. Ses habits n'ont rien qui le distingue des autres Religieux Grecs. On ne le connoît que parce qu'il est accompagné de quelques Prélats vêtus aussi simplement que lui, & de quelques Ecclésiastiques qui l'environnent. Sa plus grande distinction consiste en ce qu'un Diacre ou un Prêtre marche devant lui, portant une espece de béquille ou crosse de bois ornée de compartimens d'ivoire & de nacre. Je l'ai vû bien des fois aller encore plus simplement, n'ayant à sa suite que deux ou trois personnes. Cependant il prend sans façon le titre de Patriarche universel, & il faut l'appeller, non très-saint Pere, mais très-saint, *Panosiotatos*. De même quand les Grecs parlent de leurs autres Prélats, ils ne disent pas, comme nous, l'Archevêque, ou l'Evêque, mais le Saint

d'une telle Ville, comme le Saint d'*Héraclée*, le Saint de *Calcédoine*, &c.

La bonne correſpondance que nous avons ſoin d'entretenir avec le Patriarche & les autres Prélats Grecs, diſpoſe les peuples à nous écouter. Les peres & meres envoyent volontiers leurs enfans à nos inſtructions & à nos écoles. Nous y avions, il n'y a pas long-temps, les deux fils d'un Bey de Valaquie. Je connois à Conſtantinople un aſſez grand nombre de Grecs qui ſont dans de bons ſentimens; mais généralement parlant, ce n'eſt pas dans cette Capitale qu'il faut s'attendre aux grandes & nombreuſes converſions des Schiſmatiques de cette Nation. La vue, quoique triſte & humiliante, des reſtes de leur ancienne grandeur, leur remplit la tête de je ne ſçai quelles idées hautaines, qui les rendent indociles & ſuffiſans. On diroit que cette grande Ville, & toute la puiſſance qu'elle renferme, eſt encore à eux. Quoiqu'ils n'entendent plus leurs ſaints Peres, & que tous les jours ils s'éloignent de leur doctrine, ou qu'ils la détournent à des explications pitoyables, ils ne ſouffrent qu'avec une extrême peine que les Occidentaux les entendent mieux qu'eux, & qu'ils viennent

de si loin leur en montrer le vrai sens. Un de leurs beaux Esprits, fort homme de bien, m'a dit souvent, avec une naïveté que je n'oublierai jamais, que le Grec, pour être solidement converti, vouloit être pauvre & humilié. « Dieu, m'a-» jouta-t-il, qui nous connoît, & qui » veut nous sauver, nous fait marcher » par-là depuis près de trois cens ans. » Nos richesses & notre grandeur passée » nous ont perdu. J'ai bien peur que les » fumées qui nous en sont restées à la » tête, n'achevent notre entiere ruine ».

Les Arméniens ne sont pas d'eux-mêmes plus grands Docteurs, ni en meilleur chemin que les Grecs, mais ils sont infiniment plus dociles, & ont plus d'envie d'être éclairés. On ne peut les rassasier d'instructions & de pratiques de piété. Il ne faudroit pas se contenter de leur parler de Dieu pendant trois quarts-d'heure, ou une heure seulement, comme on fait en France, ils n'en seroient pas édifiés. Après les deux & trois heures d'une attention continuelle, ils sont prêts à écouter encore autant de temps, & ils se plaignent toujours qu'on finit trop tôt.

Ils ont parmi eux trente ou quarante familles des plus distinguées, dont la

ferveur eſt digne des premiers temps de l'Egliſe. Les peres & les meres, les enfans, les domeſtiques mêmes, tous n'y reſpirent que charité & que zèle du ſervice de Dieu. Les chefs de quelques-unes de ces familles ci-devant très-riches, & qui ont preſque tout perdu pour la foi, ſont comme ſcandaliſés quand on les plaint, & qu'on veut leur procurer du ſoulagement. *Y penſez-vous*, diſent-ils à leurs amis, *la parole de Jeſus-Chriſt notre maître n'eſt-elle pas expreſſe ? « Que qui perdra tout pour lui, juſqu'à ſa » vie, retrouvera tout dans lui ».* Il n'y a rien de ſi édifiant que de voir ces bons vieillards entourés de leurs enfans, mariés & non mariés, s'approcher tous les huit jours de la ſainte Communion, & après eux les meres au milieu de leurs filles. Tout cela ſe fait avec tant de modeſtie & de dévotion, qu'il n'eſt pas poſſible de n'en avoir pas l'ame pénétrée. Si nous n'avions des meſures à garder, & notre temps à partager à d'autres occupations indiſpenſables, nous n'aurions pas aſſez de tous les jours de la ſemaine pour contenter la piété avide de ce bon peuple.

Celui des Jéſuites qui a reçu de Dieu le talent le plus rare pour le ſalut de cette

nation à Conſtantinople, eſt le P. Jacques Cachod, de Fribourg en Suiſſe. Avant que de ſe conſacrer aux Miſſions du Levant, il avoit fait pendant quelques années l'office de Miſſionnaire à Fribourg en Briſgau du temps de la derniere guerre. Nos Officiers, dont pluſieurs vivent encore, l'honoroient de leur confiance, & c'eſt entre ſes mains que le célebre M. du Faï voulut mourir. Dans la ſeule année 1712, ce Pere a ramené près de 400 ſchiſmatiques, & a confeſſé lui ſeul plus de 3000 perſonnes. L'année paſſée le nombre des ſchiſmatiques convertis a preſque monté à une fois autant. Sa maxime eſt de paroître peu & d'agir beaucoup. Il a toujours à ſa main un nombre de catholiques zélés & ſages, qui ſe répandent de tous côtés, & lui amenent ſans bruit ceux qu'ils ont diſpoſés à ſe convertir. Pluſieurs Prêtres & Vertabiets orthodoxes ſervent encore extrêmement à maintenir la foi. Ils ſont comme les ſurveillans de leur nation, toujours prêts à courir où on a beſoin d'eux, & à maintenir l'ordre dans les familles.

Depuis la juſtice que le Grand Seigneur fit il y a quatre ans du ſanguinaire Viſir Ali Pacha, dont les Turcs eux-mêmes ont regardé la mort tragique comme la punition de ſes fureurs contre

les Arméniens, les Catholiques jouiſſent d'une tranquillité juſqu'ici aſſez conſtante. Il ſemble que le ſang du ſaint Prêtre Arménien Dergoumidas (1), répandu en haine de la foi, ait comme éteint le feu de la perſécution. Il ne ſe fait plus de temps en temps de la part des hérétiques que quelques légers mouvemens qui paſſent vîte, & qui ne ſervent qu'à épurer davantage la vertu des vrais fideles.

Si on en croit tout Conſtantinople, la mémoire du ſerviteur de Dieu devient tous les jours plus vénérable à l'occaſion des graces miraculeuſes que pluſieurs perſonnes publient avoir obtenu par ſon interceſſion. La plus réelle, & celle qu'on attribue le plus communément à ſes prieres, eſt l'eſprit de foi, qui ſemble avoir repris de nouvelles forces parmi les Arméniens, malgré la longue & ſanglante perſécution qu'ils viennent d'eſſuyer. Ce violent orage, loin d'avoir anéanti la religion, comme les hérétiques le prétendoient, n'a fait que l'accroître dans toute la Turquie. Le nombre des Catholiques de Conſtantinople s'eſt aug-

(1) Il fut condamné à mort par le Grand Viſir Ali Pacha, le 5 Novembre 1707.

menté de la moitié. Ils montent actuellement à plus de 12000. Il en est des autres grandes villes à proportion. Messire Melchou, éleve de la Congrégation de *Propaganda*, & Evêque de Mardin dans le Diarbek, Prélat d'une grande vertu & d'un grand sçavoir, vient de faire presque tout son Diocèse Catholique. Il est vrai qu'il lui en a coûté de grandes avanies & de grands périls; mais enfin il en est venu à bout. Pour affermir son ouvrage il eut le courage de passer à Constantinople l'année derniere, & de venir demander au grand Visir un *Ferman* de la Porte, qui mît à couvert sa personne & son troupeau des vexations du Pacha de Mardin. Ne trouvant personne qui voulût se hazarder à plaider une cause si délicate, il l'alla plaider lui-même en plein Divan, & Dieu donna tant de force à ses paroles, que le Visir ordonna par sentence publique, que le Pacha de Mardin seroit déposé & mis en prison, jusqu'à ce qu'il eût restitué ce qu'il avoit pris.

Un autre emploi qui occupe fort nos Missionnaires à Constantinople, est le soin des esclaves du Bagne du Grand Seigneur. Le Bagne, ainsi appellé du mot Italien *Bagno*, à cause d'un bain qu'ont là

les Turcs, eſt une vaſte enceinte fermée de hautes & fortes murailles, qui n'a qu'une ſeule entrée munie d'une double porte, où il y a toujours une garde armée. Au milieu de cette grande enceinte ou avant-cour s'élevent deux gros bâtimens de figure preſque quarrée, mais de grandeur inégale. Le plus grand s'appelle le grand Bagne, & le plus petit le petit Bagne. Ces deux Bagnes ou priſons n'ont de jour que par la porte, & par quelques fenêtres fort hautes traverſées de gros barreaux de fer. C'eſt-là où on loge les Chrétiens pris en guerre, ou ſur les Armateurs ennemis de la Porte. Les Officiers ont de petites loges à deux ou à trois. Les ſimples ſoldats ſont à découvert ſur des eſtrades ou ſoupentes de bois qui régnent le long des murailles, & où chacun n'a gueres de place que celle que ſon corps peut occuper. Dans un quartier de chaque Bagne on a pratiqué une double Chapelle, dont une portion eſt pour les eſclaves du rit Franc, & l'autre pour les eſclaves du rit Grec & Moſcovite. Chaque Chapelle a ſon autel & ſes pauvres ornemens à part. Ces Chapelles avoient en commun d'aſſez bonnes cloches. Il y a cinq ou ſix ans qu'on les leur a enlevées; parce que

difoient les Turcs, leur fon réveilloit les Anges qui venoient dormir la nuit fur le toit d'une Mofquée bâtie depuis peu dans le voifinage.

Affez près du petit Bagne, on a bâti & orné, des aumônes des fideles, une petite Eglife fous le titre de faint Antoine, qui eft affez bien fournie des meubles d'autel néceffaires, & même de quelque argenterie. C'eft la Chapelle des Officiers & des malades. Les efclaves élifent tous les ans un écrivain ou préfet du Bagne, & fous lui un facriftain, à qui tout fe donne par compte, pour le remettre dans le même état à ceux qui entrent en charge après eux.

Chaque efclave, quoique dans le Bagne, a toujours une ou deux chaînes fur le corps. Tous les jours de l'année, excepté les quatre fêtes folemnelles, on les mene de grand matin travailler à l'Arfenal, ou aux autres ouvrages publics. Ils vont au travail par troupes de trente ou quarante, enchaînés deux à deux. Leur nourriture eft de deux mauvais pains noirs pour la journée de chaque homme. Le foir, au foleil couchant, on les ramene. Ceux dont les gardiens Turcs ont été contens pendant le travail, font féparés les uns des autres.

Ceux qu'ils veulent punir, sont laissés enchaînés ensemble, après quoi le cri se fait pour la rentrée dans les Bagnes. Ils n'y sont pas plutôt ramassés & comptés, qu'on les y enferme à double serrure jusqu'au lendemain matin. Quand ils tombent malades, il n'est pas permis de les transporter ailleurs; il faut qu'ils demeurent dans le Bagne, & toujours avec la chaîne, qu'on ne leur ôte que quand ils sont morts, encore les gardiens Turcs ne s'y fient-ils pas. Les cadavres, avant que d'être portés aux cimetieres publics, sont arrêtés à la grande porte, où ils les percent plusieurs fois d'outre en outre avec de longues broches de fer, pour être plus assurés qu'ils sont véritablement morts.

Les services que nous rendons à ces pauvres gens, consistent à les entretenir dans la crainte de Dieu & dans la foi, à leur procurer des soulagemens de la charité des fideles, à les assister dans leurs maladies, & enfin à leur aider à bien mourir. Si tout cela demande beaucoup de sujettion & de peine, je puis assurer que Dieu y attache en récompense de grandes consolations.

Outre les visites qu'on leur rend pendant le cours de la semaine, deux Jésuites

vont toute l'année, fêtes & dimanches, aux deux Bagnes. Ils s'y rendent la veille, & s'y enferment avec les esclaves. Le Pere de chaque Bagne a un petit réduit à part, où il se retire quand il n'y a point de malades à visiter. Après que ces malheureux se sont un peu délassés, & qu'ils ont pris quelque nourriture, le signal se donne pour la priere. La coutume est de commencer par faire l'eau-benite, & d'en jetter de tous côtés. Ensuite le Pere fait la priere à haute voix; & donne les cinq points de l'examen avec la formule de l'acte de contrition, que tous répetent après lui. Quand les prieres sont achevées, il fait une exhortation d'une petite demi-heure sur quelque matiere touchante, & qui a le plus de rapport à leurs dispositions présentes. De-là il se met au confessionnal pendant quelques heures. Les confessions finies, il va prendre un peu de repos, à moins qu'il ne faille veiller quelque mourant. A quatre heures du matin en hiver, & à trois heures en été, on éveille tout le monde pour la messe, pendant laquelle le Pere leur fait une courte explication de l'évangile. La messe finie, après que les communians ont fait leur action de graces, il va se placer à la porte de la Chapelle avec les

aumônes qu'il a pu ramasser; il les distribue à tous, à mesure qu'ils passent; après quoi les portes se rouvrent à grand bruit, & chacun va se faire enchaîner avec un compagnon pour retourner au travail.

Dans les temps de peste, comme il faut être à portée de secourir ceux qui en sont frappés, & que nous n'avons ici que quatre ou cinq Missionnaires, notre usage est qu'il n'y ait qu'un seul Pere qui entre au Bagne, & qui y demeure tout le temps que la maladie dure. Celui qui en obtient la permission du Supérieur, (ce qui n'arrive pas sans de fortes représentations de la part des autres, & du Supérieur même) s'y dispose pendant quelques jours de retraite, & prend congé de ses freres, comme s'il devoit bientôt mourir. Quelquefois il y consomme son sacrifice, & quelquefois il échappe au danger. Le dernier Jésuite qui est mort dans cet exercice de charité, est le Pere Vandermans, Flamand de nation. La peste étoit alors très-violente. La quantité des mourans qu'il assista, la lui communiquerent en moins de quinze jours. Il le fit sçavoir incontinent au Supérieur, priant instamment qu'on lui accordât la grace de mourir auprès de ses freres. On le transporta

dans une petite maiſon qui eſt au bout de notre jardin, où s'étant de nouveau confeſſé, & ayant communié, il mourut plein de joie & de reconnoiſſance de la grace inſigne que Dieu lui faiſoit. Depuis lui, perſonne n'a plus été frappé de cette maladie, que le Pere Pierre Beſnier, ſi connu par ſon beau génie & par ſes rares talens. Sur la fin de ſes jours il ſe conſacra une ſeconde fois à la Miſſion de Conſtantinople, à laquelle il avoit déjà rendu les plus grands ſervices. La peſte le prit en confeſſant un malade. La Providence veilla à la conſervation des autres Peres de cette Miſſion, car les ſignes du mal ne ſe montrerent qu'après que le Pere eut expiré; & pendant les trois jours de ſa maladie ils avoient été nuit & jour auprès de lui.

Mais ſi quelqu'un juſqu'ici a dû mourir de ce genre de mort, c'eſt le Pere Jacques Cachod dont j'ai parlé, & qui, avec le nom de Pere des Arméniens, a encore à Conſtantinople & à Malthe celui de Pere des eſclaves. Il y a huit ou dix ans qu'il eſt preſque inceſſamment occupé aux œuvres de charité où il y a le plus de péril, ſoit dans le Bagne, ſoit ſur les vaiſſeaux & ſur les galeres du Grand-Seigneur. Les eſclaves qui n'en peuvent

ſortir, ſçavent l'y introduire par le moyen de leurs gardiens Turcs, avec qui ils ſont d'intelligence. L'année 1707, que la peſte fut ſi furieuſe qu'elle emporta près d'un tiers de Conſtantinople, ce Pere m'écrivit à Scio la lettre qui ſuit:

« Maintenant je me ſuis mis au-deſſus » de toutes les craintes que donnent les » maladies contagieuſes; &, s'il plaît à » Dieu, je ne mourrai plus de ce mal » après les hazards que je viens de courir. » Je ſors du Bagne, où j'ai donné les » derniers ſacremens, & fermé les yeux » à quatre-vingt-ſix perſonnes, les ſeuls » qui ſoient morts en trois ſemaines dans » ce lieu ſi décrié, pendant qu'à la ville, » & au grand air, les gens mouroient à » milliers. Durant le jour je n'étois, ce » me ſemble, étonné de rien, il n'y » avoit que la nuit, pendant le peu de » ſommeil qu'on me laiſſoit prendre, » que je me ſentois l'eſprit tout rempli » d'idées effrayantes. Le plus grand péril » que j'aie couru, ajoute-t-il, & que je » ne courrai peut-être de ma vie, a été » à fond de cale d'une ſultane de 82 ca- » nons. Les eſclaves, de concert avec » les gardiens, m'y avoient fait entrer » ſur le ſoir pour les confeſſer toute la

» nuit, & leur dire la messe de grand
» matin. Nous fûmes enfermés à doubles
» cadenats, comme c'est la coutume.
» De cinquante-deux esclaves que je
» confessai & communiai, douze étoient
» malades, & trois moururent avant
» que je fusse sorti. Jugez quel air je
» pouvois respirer dans ce lieu renfer-
» mé, & sans la moindre ouvertur..
» Dieu, qui par sa bonté m'a sauvé de ce
» pas-là, me sauvera de bien d'autres ».

J'abuse peut-être de votre patience, Monseigneur, en vous entretenant de tous ces menus détails. Je voulois les supprimer, mais on m'a assuré que votre Grandeur seroit bien aise de les voir ici. J'ajouterai seulement à cet article de la Mission de Constantinople, que si au lieu de quatre ou cinq Jésuites, nous y étions douze ou quinze, nous aurions encore plus de travail que nous n'en pourrions porter.

La Mission de Smyrne.

Smyrne n'a que quatre Jésuites, dont deux ont près de quatre-vingt ans. Cependant c'est encore une Mission où il y a de grands biens à faire pour le salut du prochain,

prochain. Il eſt vrai que le Pere Adrien Verzeau, qui en eſt le Supérieur, y travaille autant que pluſieurs autres.

Les Conſuls de France, d'Angleterre, de Veniſe, de Hollande, de Gênes, logent avec preſque tous leurs Marchands, dans une grande & belle rue d'une demi-lieue de longueur, appellée pour cela la rue des Francs. Il y a bien à Smyrne 20000 Grecs, & 7 à 8000 Arméniens. Les Grecs commencent-là à être un peu plus traitables qu'à Conſtantinople. Nous ſommes en commerce d'amitié avec l'Archevêque & les principaux du pays. Ils nous amenent volontiers leurs enfans pour les former de bonne heure à la piété & aux Lettres. Pluſieurs d'entre eux, juſqu'à leurs Eccléſiaſtiques, ſe confeſſent à nous, & fréquentent notre Egliſe comme les Latins.

Les Arméniens ſont à Smyrne à-peu-près les mêmes qu'à Conſtantinople, excepté que les hérétiques n'y parlent pas ſi haut. Nous avons-là pour Conſul M. de Fontenu, qui ſçait les contenir eux & les autres, dans un reſpect dont perſonne n'oſe ſortir.

On trouve parmi les Arméniens quantité de Catholiques très-réglés & très-fervens, entre autres beaucoup de Mar-

chands de Perse de la province de Náki-van, que les Peres Dominicains cultivent depuis près de quatre cens ans. Presque toute cette province a embrassé le rit Latin. A l'arrivée des caravanes, qui sont ordinairement très-nombreuses, & qui marchent trois ou quatre fois l'année, on est bien consolé de voir l'empressement des Catholiques à s'approcher des sacremens. Quelquefois notre Eglise & notre maison en sont si remplies, qu'il n'y a presque de place que pour eux. A Noel & à Pâques un des Peres est demandé à Guzel-hissar, ville bâtie des ruines de l'ancienne Ephèse, à Tyatire & autres lieux de ces quartiers-là, où le commerce assemble beaucoup d'Arméniens. A chaque voyage le Pere réconcilie toujours quelqu'un à l'Eglise. Quand nous aurons un plus grand nombre de Missionnaires, nous étendrons ces Missions à plusieurs grandes villes qui sont aux environs de Smyrne. Si même il étoit possible que quelques-uns de nous pussent aller & venir tour à tour avec les caravanes, il est certain que le long de la route on gagneroit bien des ames à Dieu.

On peut dire que Smyrne est comme une annexe des Missions de l'Archipel.

Les jardinages ſans fin, dont la ville eſt environnée, ſont preſque tous entre les mains de chrétiens Latins & Grecs des îles de Chio, Naxie, Tine, Santorin, Paros, &c. tous gens à portée d'être inſtruits, & qui nous connoiſſent dès leur pays. Il y a encore un nombre prodigieux de femmes & de filles de toutes les îles, que la pauvreté contraint d'aller à Smyrne comme à une ville opulente où tout abonde. Les Miſſionnaires ont ſouvent beſoin de toute la vigilance & de toute l'ardeur de leur zèle, pour contenir cette multitude dans les bornes que preſcrit la ſévérité du Chriſtianiſme.

La ville de Smyrne eſt ſouvent affligée de peſtes violentes & de tremblemens de terre ſi furieux, qu'ils allarment ceux-mêmes qui ſont les moins ſuſceptibles de crainte. Il y a deux ans que la peſte y enleva plus de 10000 perſonnes, & les maladies qui la ſuivirent furent preſque auſſi dangereuſes. Les catholiques ſe précautionnerent, & très-peu en furent frappés. Meſſire Daniel Duranti, leur Evêque, fut preſque ſeul frappé à mort. C'étoit un bon Prélat âgé de plus de quatre-vingt ans, que ſa douceur & ſa vertu ont fait univerſellement regretter.

Pour ce qui eſt des tremblemens de

terre, on ne peut ni s'en garder, ni les prévoir. Ils furprennent en tout temps, pendant le jour & pendant la nuit. Ils viennent quelquefois fi brufquement, que l'unique parti que l'on ait à prendre, eft de purifier fa confcience, & de fe recommander à Dieu. On prétend que dans le grand été, quand la mer eft longtemps calme, c'eft un pronoftic certain d'un prochain tremblement de terre. J'ai néanmoins plufieurs fois éprouvé, au contraire, que la terre trembloit lorfque la mer étoit fort agitée; d'autres fois, que la mer étoit très-unie pendant les jours entiers, & que la terre ne trembloit pas.

On a cru que la deftruction générale de Smyrne arrivée l'an 1688 venoit de ce que les maifons étoient trop chargées de pierres, & que leur lourde maffe ne prêtoit pas affez aux fecouffes réitérées, qui trouvant de l'obftacle, les renverfoient entiérement. On a remédié à cet inconvénient en rebâtiffant la Ville. Toutes les maifons ne font de pierres que depuis les fondemens jufqu'à la hauteur de quinze ou vingt pieds. Le refte eft de pieces de bois entrelacées, dont les intervalles font remplis de terre cuite avec un enduit de chaux. Il eft en effet

ſurvenu depuis des tremblemens qui ébranloient tout, & qu'on trouvoit même plus forts que celui qui avoit abattu la Ville. Les maiſons étoient fort agitées, mais preſque aucune ne tomboit. La Ville de Smyrne eſt au pied d'une montagne qui a en face toute la longueur du port. L'entrée de ce port eſt gardée par une petite fortereſſe éloignée de trois ou quatre lieues. J'ai oui-dire à des gens dignes de foi, que quand la Ville fut renverſée, on vit d'abord la forteresſe tomber, & le tremblement venir de-là par-deſſous la mer, qu'il faiſoit bouillonner & mugir avec un bruit horrible à meſure qu'il avançoit. Le dixieme Juillet, jour auquel arriva ce déſaſtre, dont le ſouvenir fait encore frémir, on a établi à Smyrne un anniverſaire, avec jeûne, & expoſition du S. Sacrement. Il y a un grand concours de monde à cette fête, & beaucoup de Communians. Le Pere François Leſtringant, alors Supérieur de cette Miſſion, qu'on retira demi-mort de deſſous les ruines de notre maiſon, prie toujours, quoique fort âgé, qu'on lui laiſſe faire le Sermon de ce jour-là. Perſonne, dit-il, ne le pouvant faire avec autant de connoiſſance de cauſe,

ni être auſſi rempli de ſon ſujet que lui.

Notre Egliſe & notre maiſon ont été rebâties, & elles ſont maintenant bien plus commodes & plus ſpacieuſes qu'elles n'étoient. On en eſt redevable à la libéralité de Meſſieurs de la Chambre du Commerce de Marſeille, à qui les Jéſuites ont les plus eſſentielles obligations. L'Egliſe eſt propre & bien entendue. Fêtes & Dimanches les Prédications s'y font en quatre langues, comme à Conſtantinople. A la fin de la derniere Meſſe on fait dans la cour une inſtruction en Grec aux pauvres de la Ville qui s'y raſſemblent de toutes parts. Après l'inſtruction, le Pere leur diſtribue les aumônes qu'il a eu ſoin de leur ramaſſer pendant la ſemaine. A une heure après midi, le Pere fait l'explication de la doctrine Chrétienne aux petites filles Grecques, & à leurs ſervantes, qui ne manquent jamais de s'y trouver en foule.

Nous avons encore chez nous une fervente Congrégation de nos Marchands, ſous le titre de la Conception de Notre-Dame. Les aſſemblées s'en font les Dimanches avec une aſſiduité & une dévotion qui édifient toute la Ville. C'eſt toujours un des Députés de la Nation qui en eſt le Préfet. Lui & les autres

Marchands à son exemple, font de grosses aumônes pour le soulagement des pauvres malades, & pour le rachat des Esclaves.

A Smyrne il n'y a point de Bagne pour les Esclaves. Quatre Galeres seulement y viennent hiverner. Les Beys de ces Galeres permettent rarement qu'on y aille administrer les Sacremens à leurs Esclaves Chrétiens. Ces pauvres gens n'obtiennent qu'à force d'importunités, & le plus souvent par argent, la liberté d'aller faire leurs dévotions aux Eglises, toujours avec leurs chaînes, & des gardiens qui les suivent par-tout. En récompense nous avons les Bâtimens François & Italiens du port, où nous allons confesser & instruire les Equipages qui ne peuvent venir à terre, & faire le Catéchisme aux Mousses, dont la plupart n'ont pas encore fait leur premiere Communion, quoiqu'ils ayent d'ordinaire plus de quinze ans.

Je dois encore dire de la Mission de Smyrne, qu'à la mort de Monseigneur le Dauphin & de Madame la Dauphine, la Nation Françoise leur fit faire chez nous de secondes obseques, où tous les Etrangers se trouverent, & qui, pour la multitude des luminaires, pour

la diſpoſition & le bon goût du Mauſolée, des inſcriptions, des deviſes, des armoiries, & pour tout le reſte, auroient peut-être été approuvées en France.

La Mission de Thessalonique.

Theſſalonique eſt, Monſeigneur, une de nos anciennes Miſſions dont nous vous devons le renouvellement depuis l'an 1706, que Votre Grandeur a bien voulu y remettre des Jéſuites Chapelains des Conſuls de France : elle a ouvert par-là un vaſte champ à leur travail.

La Ville de Theſſalonique eſt une des plus grandes & des plus fameuſes de la Turquie Européenne. Elle a un *Eptapyrgion*, c'eſt-à-dire, un Château des ſept Tours, comme Conſtantinople. Les Grecs y ſont en aſſez grand nombre. Il y a auſſi des Négocians Arméniens. Tous ces Chrétiens ne montent guères qu'à 10000 ames. Les Juifs y ſont autour de 10 à 12000. Ils paſſent pour être fort induſtrieux. Deux grands Vizirs des années dernieres s'étoient mis en tête de faire imiter aux Juifs de Theſſalonique les manufactures de nos draps, pour mettre, diſoient-ils, la Turquie

en état de se passer des Etrangers; mais quelque dépense qu'ils ayent faite, & quelques mesures qu'ils ayent prises, ils n'ont jamais pu y réussir.

Les Peres Missionnaires traitent familierement & utilement avec les Grecs. Le Pere François Braconnier, depuis sept ou huit ans qu'il est-là, a fort gagné leurs esprits par ses manieres affables, & par le talent singulier qu'il a de leur faire sentir avec amitié le danger de leurs erreurs.

Les Arméniens prennent aussi à merveille toutes les impressions de piété & de religion qu'il leur donne. Comme ils ne peuvent être long-temps stables, & qu'ils sont obligés de suivre le mouvement de leur commerce, le Pere a occasion d'en instruire successivement un assez grand nombre. Ils se servent de la Chapelle des Marchands François, & ils n'en fréquentent point d'autre.

La Nation Françoise n'est pas si nombreuse à Thessalonique qu'elle est à Constantinople ou à Smyrne; mais elle est composée de sujets très-choisis. M. de Boesmont son Consul y est universellement aimé & respecté, & il le seroit par-tout ailleurs, sur ses représentations soutenues du crédit de M. le Comte des-

Alleurs Ambaſſadeur du Roi à la Porte. Le Grand Seigneur vient de lui accorder, & à ſa Nation, l'uſage d'une Chapelle publique. Des deux Miſſionnaires Jéſuites il en reſte toujours un pour la deſſervir; l'autre ſe tranſporte vers Pâques à Scopoli & à la Cavale, où il y a des Vice-Conſuls & d'autres François, qui n'ont perſonne pour leur adminiſtrer les Sacremens. Scopoli eſt une iſle fort peuplée & fort agréable, à cinquante lieues de Theſſalonique. Elle eſt la principale de pluſieurs autres, qui forment comme un Archipel à part ſur les côtes de la Macédoine.

La Cavale, forteresſe Turque, ainſi nommée de la figure du cheval que repréſente de loin le grand rocher ſur lequel elle eſt bâtie, eſt par terre à trente lieues de Salonique, tirant au Nord-Eſt. Par mer il y auroit près de cent lieues à cauſe des grands circuits qu'il faudroit faire. A la vue de la Cavale paroît Thaſſo. C'eſt une fort belle iſle de près de trente lieues de tour. Ses habitans, partagés en quinze villages ou bourgades, font environ 8000 ames. Les Miſſionnaires ſont très-bien venus en tous ces endroits. Le Pere Braconnier les a été viſiter déja pluſieurs fois. Il a auſſi fait quelque ſé-

jour aux Monasteres du mont Athos, à Lemnos & à Negrepont; & dans tous ces endroits il a fait de grands fruits. Les autres isles de ces grandes & belles côtes n'ont besoin que de Missionnaires zélés & laborieux, qui aillent les instruire. Le Pere Matthieu Piperi a aussi fait à son tour des excursions vers les habitations Grecques du mont Olympe, & des environs des monts Pelion & Ossa. C'est entre ces deux dernieres montagnes que coule le fleuve Pénée, qui forme en serpentant le célebre vallon de Tempé. Le Pere y a trouvé par-tout des gens d'une humeur fort douce, mais de vrais sauvages pour la Religion. Si nous étions en Grece plus de Jésuites que nous ne sommes, nous pourrions faire un établissement à Scopoli, où les gens du pays nous souhaitent, & où la bonté de l'isle attire bien des Francs, qui y vivent & y meurent sans assistance. Nous pourrions encore rétablir la Mission de Negrepont, que les dernieres guerres des Vénitiens, les fréquentes pestes, & sur-tout la disette des Missionnaires nous ont fait quitter, jusqu'à ce que nous nous trouvassions dans de plus heureuses conjonctures. Il est vrai que la peste nous y a enlevé coup sur coup six Jésuites

d'un grand mérite, dont la mémoire est encore en bénédiction dans le pays; mais il y auroit à cela un expédient, qui seroit de résider l'hiver à la Ville, où nous avons encore notre maison & notre Chapelle, & pendant les chaleurs de l'été, qui est le temps que la Ville est infectée, de nous répandre par les Bourgs & Villages, où la contagion ne se répand guères. Cette grande Isle a près de 200 Villages, grands & petits, & plus de cent lieues de tour. De Négrepont, ou de Scopoli, rien ne nous empêcheroit de passer, quand nous voudrions, dans la terre ferme de Macédoine, qui en est fort proche. Les campagnes y sont pleines de Chrétiens, à qui personne ne parle comme il faut de leur salut. Le canton de Larissa occuperoit seul deux Missionnaires pendant six mois de l'année. C'est, après Thessalonique, la Ville la plus fréquentée de ces quartiers-là, & où il aborde le plus d'étrangers Chrétiens.

L'Isle de Thasso, qui est à l'autre extrémité de la Macédoine du côté du nord, seroit encore une station très-propre pour les Missions, qu'on iroit faire de-là aisément dans la partie de cette belle province qui confine avec la

Thrace, & qui n'eſt ni la moins belle, ni la moins peuplée. J'ajoute que c'eſt peut-être l'endroit de toute la Turquie où les François ſont les mieux reçus. Les Vénitiens qui y vont, n'y ſont regardés que comme de nouveaux réconciliés, avec qui on a aujourd'hui la paix, & demain la guerre ; au lieu qu'on y regarde les François comme des amis éternels, qu'on ne connoît-là de pere en fils que par leur commerce, & que par les douceurs qu'ils procurent à tout le pays.

J'eſpere de votre protection, Monſeigneur, & je crois devoir me promettre du zèle de nos Jéſuites, que la Macédoine, cette noble partie de la Grece, dont le ſeul nom retrace à l'eſprit tant de hautes idées, ne tardera pas à reprendre un peu de cette ferveur du vrai Chriſtianiſme, que S. Paul y entretenoit autrefois par ſes travaux & par ſes épîtres aux Theſſaloniciens & aux Philippiens.

La Mission de Scio.

Scio eſt encore une Miſſion que vous avez relevée, Monſeigneur, & où, ſans vous, la religion Catholique étoit anéantie. Tout le monde ſçait qu'en 1694 cette Iſle devint la conquête des Vénitiens,

qui l'abandonnerent ensuite, & la laisserent à la merci de l'armée Turque, qui y commit en y rentrant les plus horribles désordres. Sous prétexte que les Vénitiens sont Latins, quelques mauvais Grecs accuserent faussement les Latins de Scio de les y avoir appellés. Il n'en fallut pas davantage aux Turcs pour les animer. Tout leur ressentiment se tourna contre ces derniers. Leurs églises furent abattues, ou changées en mosquées, ou attribuées aux Grecs, les maisons des particuliers saccagées, & avec elles leurs plus beaux biens partagés entre les Grecs & les Turcs. Jamais on n'avoit vu une pareille désolation.

Les Jésuites avoient à Scio depuis près de cent ans une église & un college, qui rendoient au public les plus grands services. Comme à l'approche de l'armée navale des Turcs, ils n'avoient jamais voulu se retirer, quelques instances qu'on leur en fît de Constantinople & d'ailleurs, & quelque pressant exemple que leur en donnassent les autres Religieux qui abandonnoient cette Isle, notre maison & notre église furent conservées pendant quelque temps. Le Seraskier, ou général de l'armée, Missir Oglow, loua fort les Peres de leur atta-

chement & de leur conſtance, & il leur donna une garde de ſoldats pour leur ſûreté, juſqu'à ce que le premier tumulte fût appaiſé ; mais les Grecs ſchiſmatiques, déterminés à ôter toute reſſource au rit Latin, qu'ils vouloient détruire, firent tant par les groſſes ſommes qu'ils allerent offrir, qu'au bout de quelques jours on vint bruſquement mettre notre maiſon au pillage. En un inſtant le toit de notre égliſe fut enfoncé, les Peres tirés de leurs chambres avec violence, & quelques-uns d'eux bleſſés de coups d'épées. Quand l'égliſe & la maiſon eurent été dépouillées de tout, elles furent données en préſent à un Turc du pays, qui en fit un *Karavenſeras*, ou maiſon de louage. En même temps on publia par toute la Ville une défenſe de profeſſer la religion du Pape, ſous peine de mort, ou d'eſclavage, à ceux qu'on trouveroit en faire le moindre exercice. Pour cela il fut ordonné qu'on iroit faire ſes prieres aux égliſes Grecques. On dreſſa même, & on envoya ſolemnellement au Grand-Seigneur un acte public, par lequel on aſſuroit à ſa Hauteſſe qu'il n'y avoit plus de Francs à Scio, & qu'on les avoit tous faits Grecs. Néanmoins les Jéſuites ne purent ſe réſoudre

à quitter l'Isle, comme on les en sollicitoit de toutes parts, & à laisser sans secours quatre ou cinq mille Catholiques, qui n'avoient qu'eux pour les soutenir dans des conjonctures si fâcheuses. Ne pouvant plus paroître avec leurs habits de Religieux, ils en prirent d'autres, & se mirent à parcourir les maisons Latines, disant la messe, administrant les sacremens, encourageant les fideles à tout souffrir plutôt que de permettre qu'on donnât atteinte à leur foi. Un seul trait fera voir combien les Catholiques étoient fermes & prêts à tout souffrir. Les schismatiques, pour répandre la terreur, & décrier à jamais le rit Latin, avoient demandé & obtenu, à force d'argent, la mort de quatre des plus qualifiés Catholiques, dont deux étoient de la maison des Justiniani. Ces quatre nobles, estimés les plus gens de bien du pays, & à qui on n'avoit rien à reprocher que leur religion, allerent à la mort avec joie, rejettant avec une fermeté toute chrétienne, les grands établissemens qu'on leur offroit, s'ils vouloient changer de religion. Le lendemain de leur mort, les Dames leurs épouses, malgré la délicatesse & la timidité de leur sexe, allerent trouver le Seraskier, menant à

la main leurs petits enfans. « Seigneur, » lui dirent-elles d'un ton assuré, vous » avez fait mourir hier nos maris, parce » qu'ils étoient Catholiques, faites-en » autant de nous & de ces petits inno» cens que vous voyez; car nous som» mes tous de la même religion qu'eux, » & nous n'en changerons jamais ». Le Seraskier attendri & frappé de ce spectacle, leur fit distribuer à toutes des mouchoirs brodés d'or; leur disant d'un ton de compassion: « Ne m'imputez pas » la mort de vos maris; ce n'est pas moi » qui les ai fait mourir »; ce sont ceux-là, dit-il, en leur montrant les Primats Grecs.

Les choses furent pendant près d'un an dans ce triste état. M. de Castagneres, alors Ambassadeur du Roi à la Porte, touché de l'oppression de tant de fideles Catholiques, & des dangers continuels des Missionnaires qui les assistoient avec tant de risques, ordonna au sieur de Rians, Consul de Smyrne, d'envoyer incessamment à Scio un Vice-Consul, & de lui joindre le Pere Martin, Jésuite François, en qualité de son chapelain. Sa vue étoit d'ouvrir un asyle à la religion à la faveur d'une chapelle Françoise, & de ménager en même temps

aux autres Jésuites du pays, la liberté de leur ministere, par l'aide & par l'appui qu'ils recevroient d'un de leurs freres, sur lequel les Grecs & les Turcs n'auroient nulle autorité. Vous eûtes la bonté, Monseigneur, de seconder ce projet, sur la requête que vous en fit M. l'Ambassadeur, & il vous plût de l'affermir par les Lettres patentes du Roi que vous en fîtes expédier aux Jésuites en 1696 & en 1699. On peut dire, qu'après Dieu, c'est-là ce qui a sauvé la religion Catholique à Scio. Un si grand monde, & sur-tout le petit peuple, n'auroit pu tenir long-temps contre tant de violentes attaques. Quelques-uns même à demi-séduits, commençoient à chanceler. Les autres quittoient déjà le pays, & peu-à-peu tout seroit retombé dans la malheureuse condition de plusieurs autres Isles du voisinage, où le rit Latin qui y dominoit autrefois, est aujourd'hui aboli. Graces à la protection du Roi & à votre piété, Monseigneur, dès qu'on vit une chapelle ouverte sous la protection de la France, il ne fut plus parlé d'autre église. Il n'est pas croyable avec quel empressement on y courut pour y participer aux sacremens, & y entendre la parole de Dieu. Depuis ce

jour-là, outre les prieres ordinaires & publiques qu'on fait pour le Roi & pour vous, Monseigneur, il en fut ordonné de particulieres dans les familles, auxquelles personne n'ose manquer depuis près de vingt ans.

Si les Latins virent avec une grande consolation la chapelle Françoise suppléer en quelque façon aux églises qu'ils avoient perdues, les schismatiques en eurent de leur côté le dernier dépit. Ils voyoient que la porte s'ouvroit par-là au rétablissement du rit Franc qu'ils croyoient anéanti. Taxes excéssives, emprisonnemens, citations éternelles devant les Juges, accusations, calomnies, tout fut mis en œuvre pour fatiguer les malheureux Latins, & les rebuter de l'exercice de leur religion. On en vint même jusqu'à solliciter à la Porte des ordres précis de les transporter en exil à Brusse, comme des gens dangereux, qu'on ne pouvoit laisser avec sûreté dans un pays exposé, tel qu'étoit Scio. Soit que ces ordres eussent été effectivement accordés, comme on le crut alors, ou que l'exil eût été commué en une peine pécuniaire, les Latins, outre les sommes immenses qu'ils avoient déjà payées, furent encore obligés de se racheter de

cette avanie par une contribution de quatorze mille écus. On ne les laissa pas plus en repos pour cela. Leurs adversaires leur tendirent bientôt d'autres pieges. Le plus captieux fut de les engager, ainsi qu'ils l'espéroient, à reconnoître de leur propre aveu, en présence de la Justice, qu'ils entretenoient d'étroites liaisons avec le Pape. On sçait assez qu'en Turquie le nom du Pape est en horreur, & qu'on l'y regarde comme le premier & le plus irréconciliable ennemi de la loi de Mahomet. Cette haine générale du nom du Pape étoit devenue plus vive à Scio, où l'on prétendoit que ses galeres avoient aidé les Vénitiens à s'emparer de la Place. Les schismatiques profitant malignement de la conjoncture, ne doutoient pas que l'aveu public & juridique des Latins survenant là-dessus, il n'y eût de quoi les perdre à jamais. Pour cela ils ménagerent à grands frais, & par de longues intrigues, une assemblée générale des gens de Loi & de tous les Agas de l'Isle en présence du Cadi. Le Vicaire général, qui étoit revenu depuis peu avec quelques-uns de ses Prêtres, tous les Jésuites du pays, & tous les Chefs des familles Latines y furent cités; mais Dieu confondit l'ini-

quité, & protégea l'innocence. Les Latins avoient été avertis sous main par des Turcs de considération, leurs anciens amis, qu'ils eussent à se garder par-dessus toute chose de prononcer dans ce jugement le nom du Pape; qu'on n'attendoit que cela de leur part pour achever de les exterminer. Ils profiterent de l'avis. Quelques demandes que leur fit le Cadi, & de quelque côté qu'il les tournât, jamais il ne put tirer de leur bouche d'autre nom que celui du Roi de France, redisant incessamment qu'ils alloient prier Dieu à sa chapelle; qu'ils croyoient en Dieu, & faisoient tous leurs exercices de piété comme lui; qu'enfin ils n'avoient que la même religion & le même Chef de Loi que lui. L'interrogatoire dura une grande heure, pendant laquelle il ne fut pas possible de tirer d'eux autre chose. A la fin un Bey de galere leur ami, qui rioit depuis long-temps de ce manége, dit en se levant: « Pour-moi je » me fierai toujours plus à ceux qui » croient comme les François, qu'à ceux » qui croient comme les Moscovites »; voulant par-là insinuer les Grecs, qui le sentirent vivement, mais qui n'oserent répliquer. L'affaire en demeura là, il n'y eut point d'acte judiciaire dressé, &

les Latins en furent quittes pour cent écus de dépens.

La persécution continua pourtant, & dura de la même force près de quatre ans & demi, chaque semaine amenant toujours quelque nouveau sujet de terreur, sans que pendant tout ce temps de souffrance il parût aucun des Religieux que le premier orage avoit écartés. On ne peut exprimer les extrêmes fatigues qu'eut à essuyer le Pere Martin & les autres Jésuites, étant presque seuls à soutenir & à encourager tant de monde. Aussi de six qu'ils étoient, deux succomberent au travail, & moururent; sçavoir, le Pere Ignace Albertin & le Pere François Ottaviani. Enfin le calme succéda à cette tempête, & les choses se rétablissant peu-à-peu, les autres Religieux commencerent aussi à revenir un à un. Le Pere Martin les recueillit tous avec joie dans la chapelle, comme dans l'église commune des Catholiques. Depuis ce temps-là, il s'y dit régulierement tous les jours neuf ou dix messes, hautes & basses, accompagnées de confessions & de communions continuelles. L'office divin, les prédications presque journalieres, les catéchismes, les assemblées de la Congrégation de Notre-Dame,

composées de plus de cinq cens personnes, les quarante-heures avec exposition du S. Sacrement, tout s'y fait sous l'autorité du nom du Roi, avec une ardeur & un concours qui rappelle le souvenir des temps les plus favorables à la religion.

Pour suppléer, autant que nous avons pu, à la destruction de notre College, les Peres Antoine Grimaldi & Stanislas d'Andria, ont ouvert séparément deux nombreuses classes, où les Grecs les plus déchaînés contre nous, ne laissent pas d'envoyer leurs enfans avec ceux des Latins. Les Peres s'appliquent à les instruire avec la même charité qu'auparavant, & ils édifient par-là le public, autant peut-être que par tous les autres travaux de leur zèle.

Quoique depuis long-temps on doive être accoutumé à l'attachement des Catholiques pour leur religion, & qu'on ne puisse plus se flatter de les ébranler, leurs persécuteurs n'en sont pas moins attentifs à les inquiéter, & à imaginer toute sorte de moyens pour les contraindre à abandonner leur foi. Leur vue principale est de les ruiner peu-à-peu par les dépenses qu'ils leur suscitent à toute occasion. Jamais il ne vient de

nouveau Pacha & de nouveau Cadi à Scio, qu'ils ne les faſſent mettre à contribution, tantôt ſous un prétexte, & tantôt ſous un autre. Le plus ordinaire eſt celui de la religion. Les Catholiques y ſont ſi accoutumés, que dès que ces nouveaux Officiers du Grand-Seigneur arrivent, ils ſe préparent à la priſon ou aux avanies. Il y a cinq ans que cela fut pouſſé beaucoup plus loin. Quatre chefs des premieres familles, & avec eux le Pere Staniſlas d'Andria, furent chargés de fers & jettés dans une galere qui les mena à Rhodes. Ils ne revinrent de-là qu'après quatre mois de ſouffrance, & moyennant une exaction de trois cens écus par tête. J'étois à Scio quand ces bons Catholiques arriverent, tout pâles & tout décharnés. Leur premier ſoin en débarquant fut, non d'aller revoir leurs familles, mais de ſe rendre à la chapelle, remerciant Dieu à deux genoux, & le viſage contre terre, de les avoir jugés dignes de ſouffrir quelque choſe pour la gloire de ſon ſaint nom.

Les Latins de Scio ont fait à divers temps de fortes tentatives à la Porte, pour être jugés & punis, s'ils étoient trouvés coupables, ou déclarés innocens, ſi on ne trouvoit rien à leur reprocher,

reprocher. Ali Pacha, le plus terrible des derniers Visirs, à qui ils ne craignirent pas de s'adresser comme à ses prédécesseurs, les renvoya avec des paroles douces, qu'ils n'attendoient pas d'un homme aussi rude que lui. Deux ans après, Numan Kuprogli, aujourd'hui Pacha de la Canée, avoit commencé à les servir; mais le temps de son Visiriat fut si court, qu'il ne put conduire jusqu'où il falloit les bonnes intentions qu'il avoit pour eux. La persuasion générale est, qu'ils ne verront jamais de consolation solide pour l'établissement de la religion, que par l'entremise & l'autorité de la France: à quoi je dois ajouter, que si quelque peuple du Levant peut mériter cette faveur par son attachement sincere à la nation, & par ses inclinations toutes françoises, c'est certainement le peuple Latin de Scio.

Au reste, leur nombre croît de plus en plus malgré les persécutions. On y compte aujourd'hui plus de sept mille ames. La peste qui prend aussi souvent à Scio qu'au reste de la Turquie, semble les épargner; elle ne leur enleve chaque année que peu de monde, & quelquefois même il n'y meurt personne, pendant qu'elle enleve par centaines les Grecs &

les Turcs. Il y a encore à Scio de très-fréquens tremblemens de terre. La chapelle eſt une ſalle haute fort ſpacieuſe, aſſiſe ſur trois voûtes, dont l'une enjambe ſur l'autre. J'ai ſouvent vu ſurvenir de très-rudes ſecouſſes pendant la célébration des ſaints myſteres & les prédications, où il y avoit près de deux mille perſonnes, ſans qu'il ſoit jamais arrivé aucun malheur.

L'iſle de Scio eſt la plus peuplée de tout le Levant. On y compte plus de cent mille Chrétiens. Les Grecs de la campagne ne ſont pas, à beaucoup près, ſi mal-intentionnés que ceux de la ville; & de ceux de la ville, tous ne ſont pas également contraires aux Latins. Pendant le plus grand feu de la perſécution, lorſque tout paroiſſoit déchaîné contre le rit Latin, pluſieurs l'ont embraſſé d'eux-mêmes, & l'ont profeſſé avec courage parmi les exils & les confiſcations de biens. Quantité d'autres, ſans quitter le rit Grec, qui en ſoi eſt bon & ſaint, perſiſtent tous les jours à ne vouloir point ſe confeſſer à d'autres qu'à des confeſſeurs Latins. Les ſchiſmatiques ont ſouvent eſſayé de les en détourner, en leur faiſant refuſer la communion; mais ils n'y ont rien gagné, & ils ont été obligés de ne les plus inquiéter là-deſſus.

Dans les campagnes les peuples ſont très-dociles & très-portés au bien. Jamais je ne leur ai parlé de Dieu, que je ne les aie vus m'écouter avec joie, & que je n'en aie confeſſé pluſieurs. Si les choſes devenoient plus tranquilles, & qu'on eût-là autant de liberté que dans les autres iſles à faire des Miſſions réglées par les villages, il eſt certain qu'on y feroit d'excellens chrétiens. La grande oppoſition ne vient pas des Turcs, qui aiment & eſtiment naturellement les Latins, & ſur-tout les François. Elle vient toute des Supérieurs des Grecs, dans qui on ne peut dire ce qui domine davantage, ou l'ignorance, ou la prévention. Pour les Turcs, il ſont tout ce qu'on veut qu'ils ſoient : il n'y a ſeulement qu'à les bien payer. Si les Latins avoient la conſcience aſſez mauvaiſe pour vouloir les tourner contre les Grecs, comme les Grecs les tournent contre eux, il eſt conſtant qu'avec la moitié moins de dépenſe, ils les engageroient à tout ce qu'ils voudroient. Les Turcs s'en expliquent eux-mêmes de la ſorte. Ils aiment les Latins d'inclination, comme étant, diſent-ils, les *Beyzadez*, c'eſt-à-dire, les nobles, au lieu qu'ils ne qualifient les Grecs que de

Taïf, qui veut dire la populace. Ils ont en particulier beaucoup de considération pour les Jésuites. Pendant le long séjour que j'ai fait à Scio, j'en ai vu d'assez publiques & d'assez fréquentes preuves de la part de quelques Pachas, & des Agas les plus distingués de l'Isle. Celui qui est aujourdhui possesseur de notre maison & de notre Eglise, nous offre de nous les remettre pour le prix qu'il en a payé, ce qui ne va qu'à huit bourses, ou quatre mille écus. Si nous avions pû lui trouver cette somme, il y a long-temps que nous y serions rentrés, & que le Vice-Consul y auroit pû placer sa chapelle. Les Beys des quatre galeres du département de l'isle nous font aussi toutes sortes de caresses, & nous permettent sans peine d'administrer les sacremens à leurs Esclaves. Je fus bien surpris un jour des invitations réitérées qu'un de ces Beys m'envoya faire, de venir promptement sur sa galère, & d'apporter avec moi le livre dont je me servois pour bénir l'eau; parce que, disoit-il, la nuit ses esclaves voyoient des esprits qui les empêchoient de dormir. Cette Mission des galeres va encore à plus de douze cens Latins, Allemands, Espagnols,

Italiens, & environ cent François. Le Pere Richard Gorré, mon successeur, y mourut il y a près de trois ans. La maladie étoit alors sur les galeres, & elles devoient partir dans peu de jours pour la mer Noire. Le Pere se hâta de faire faire les pâques aux esclaves qui l'en supplioient, & qui appréhendoient tous de mourir sans sacremens. Il y étoit les jours entiers; ayant, disoit-il, compassion de tant de pauvres ames abandonnées. A la fin il lui prit une fievre maligne qui l'emporta en deux fois vingt-quatre heures. Toute la ville alla à son enterrement, chacun le pleurant comme son pere, & l'invoquant comme un saint.

Si jamais nous avons le bonheur de revoir la religion Catholique jouir à Scio de quelque repos, & que nous puissions nous y rassembler huit ou dix Jésuites, comme nous étions avant que les Vénitiens s'en fussent rendus les maîtres, nous serons à portée de rouvrir les Missions de Metelin, des isles Mosconisses & de Samos. J'ai été à ces trois isles. Le peuple y est doux. Je n'y ai parlé nulle part des vérités du salut, qu'on ne m'ait écouté avec attention & respect. A Metelin, où j'ai fait trois petits voyages, l'Arche-

vêque Grec me donna tous ſes pouvoirs dans les trois villes & les 80 villages de ſa dépendance. « Seigneur Pere, me » dit-il d'un air fort ouvert & fort fa- » milier, amenez ici deux ou trois » de vos Peres Francs, & prêchez mes » peuples tant qu'il vous plaira, vous » ne ferez pas peu ſi vous les faites gens » de bien, car j'ai bien de la peine à » en venir à bout ».

J'ai été deux fois aux Moſconiſſes. C'eſt un amas de petites iſles à l'eſt de Metelin, fort abondantes en vins & en huiles, peu éloignées de la terre ferme d'Anatolie. La plus grande de ces iſles a un gros bourg de plus ſix cens maiſons, où on me prioit de demeurer, me promettant de faire tout ce que je dirois. La derniere fois que j'y ai été ils venoient d'être affligés de la peſte ; & les gens, encore tout effrayés, ne demandoient qu'à appaiſer promptement la colere de Dieu. Il me parut qu'ils avoient fort peu d'idée de leurs Papas. Vis-à-vis du bourg de Moſconiſſe, il en paroît un autre dans la terre ferme, qui a une fois autant de maiſons. Depuis ces iſles, en ſuivant la grande courbure du golfe, qui tourne plus de quarante lieues autour de la pointe orientale de

Metelin, on trouve de belles côtes, & d'eſpace en eſpace des habitations toutes de Chrétiens auſſi peu inſtruits que les barbares de l'Amérique. Il y a encore ſur ces côtes, & dans les terres, beaucoup d'eſclaves Latins, qui ne ſçavent preſque plus ce qu'ils ſont. Les habitations les plus conſidérables de ce grand golfe ſont Adramit & Elea, villes anciennes, mais aujourd'hui toutes ruinées. Il y a encore beaucoup de petits lieux ſemés le long de la côte. C'eſt un pays très-beau, mais très-inconnu, & où les ames périſſent ſans qu'on s'informe ſeulement s'il y en a. On doit dire la même choſe de preſque toute cette partie de l'Anatolie, à meſure qu'on avance dans la terre ferme. Les Grecs n'y conſervent plus que quelques veſtiges de la foi. Ils ont même oublié juſqu'à la langue du pays. Le peu de ſervice divin qui leur eſt reſté, & qui conſiſte en peu de choſe, ſe fait en Turc.

Une autre Miſſion à la porte de Scio eſt la belle iſle de Samos. On y compte douze à quinze mille ames en dix-huit habitations : dont trois reſſemblent à des villes. L'Evêque & les principaux Eccléſiaſtiques nous ont ſouvent invités à paſſer chez eux. J'y ai ſéjourné trois ſemaines,

prêchant & instruisant tant que je voulois dans les Eglises & dans les places publiques. De tous les Grecs des isles, je n'en ai point encore vu de plus spirituels que ceux de Samos; mais ils ont besoin de Missionnaires zélés qui les établissent fortement dans la crainte de Dieu. J'espere de sa miséricorde infinie que toutes ces anciennes Missions refleuriront dès que celle de Scio, qui en est comme le centre, sera un peu rétablie.

LA MISSION DE NAXIE.

Naxie passe pour une isle des plus belles & des plus fertiles de l'Archipel. Depuis la prise de Rhodes, dont l'Evêque étoit Primat de la mer Egée, la primatie a été transportée à l'Archevêque de Naxie, de qui tous les autres Evêques de ces quartiers-là relevent comme de leur Métropolitain. C'est dans cette isle qu'habite la principale noblesse de l'Archipel, presque toute du rit Latin. Ce sont les restes de ces anciennes familles de France, d'Espagne & d'Italie, qui s'étoient faits des établissemens dans la Grece à l'occasion des conquêtes de nos Princes Occidentaux.

L'Eglise Cathédrale & l'Archevêché

ſont dans le Château, qu'on laiſſe ſans garniſon, quoiqu'entouré d'épaiſſes murailles flanquées de groſſes tours à vingt pas l'une de l'autre. Au milieu du château s'éleve une groſſe maſſe quarrée, qui a un eſcalier tourné en-dehors, avec des fenêtres & des crénaux de marbre blanc. C'étoit le Palais des anciens Ducs de Naxie. Leur Souveraineté, qui avoit commencé en 1208 ſous Marc Sanudo le premier Duc, finit en 1566, dans la perſonne de Jacques Criſpo, le dernier Duc, dépouillé par Soliman II.

Le chapitre de la Cathédrale, le plus ancien de toute la Turquie, conſiſte en douze Chanoines primitifs, auſquels on en a ajouté quelques-uns de nouvelle création.

Les Jéſuites furent appellés & fondés à Naxie en 1627 par Meſſieurs Coronello, qui leur firent donner l'ancienne Chapelle Ducale, à laquelle on a depuis ajouté une nef, qui en a fait une belle & grande Egliſe. Ces Meſſieurs leur donnerent encore une de leurs maiſons pour les loger, & leur ont toujours fait de grands biens. Quelques années après ils appellerent auſſi à Naxie les RR. Peres Capucins, & leur donnerent un bel emplacement,

L'isle n'est ni peuplée, ni cultivée à proportion de sa grandeur & de la bonté de ses terres, il n'y a pas plus de dix mille ames. Quoique les Latins ne fassent en tout que mille personnes, ils possedent de pere en fils les premiers fiefs & les plus grands biens de l'isle. Les maisons des Grecs de quelque distinction sont au tour du Château, où elles forment un gros bourg, qui couvre le penchant de la colline, sur le haut de laquelle est placé le Château.

Les Chrétiens des deux rits vivent avec assez d'union, & font entr'eux de fréquentes alliances qui l'entretiennent. Les Missionnaires s'appliquent à maintenir cette bonne correspondance, & à travailler au salut de tous.

Nos occupations ordinaires dans le Château sont les prédications du Carême & de l'Avent dans la Cathédrale & dans notre Eglise, où l'auditoire est de Latins & de Grecs; les Instructions aux assemblées du Rosaire les samedis, les cathéchismes pour les garçons le dimanche, & pour les filles le lundi. Nous avons outre cela une grande classe d'enfans Latins & Grecs, où les jeunes Clercs sont élevés en particulier. Les vendredis l'après-dîné un

des Peres va faire à la Cathédrale la conférence des cas de conſcience, où l'Archevêque aſſiſte toujours avec ſon Clergé. Le Pere explique d'abord les queſtions, enſuite chacun propoſe ſa difficulté.

En entrant dans la Chapelle ducale, nous y avons trouvé établie, depuis près de trois cens ans, l'aſſociation des Pénitens du titre de Jéſus crucifié, ſur le modele & avec les Statuts de celle de Rome. Elle s'y continue avec grande édification de tout le pays. Les confreres ſont Latins & Grecs. Leurs fonctions ſont de faire l'Office public de leur Chapelle pendant le Carême & aux grandes fêtes de l'année, de ſoulager les pauvres familles, de faire porter le ſaint Viatique aux malades, d'avoir ſoin de la ſépulture des morts.

Nos occupations hors le château, ſont auprès des Grecs du bourg & des campagnes. Nous allons les prêcher dans leurs Egliſes. Il nous reçoivent & nous écoutent avec de grandes marques de reſpect. Tous les dimanches, & à chaque grande fête, ceux de nous qui peuvent s'abſenter du château, ſe partagent dans les villages une ou deux lieues à la ronde. La méthode que nous obſervons eſt de nous

trouver à leur Meſſe avant l'Evangile. Quand le célébrant en a fait la lecture, le Pere prend le livre de ſa main, le baiſe, le porte ſur ſa tête à la maniere des Orientaux, & l'explique mot-à-mot en langue vulgaire; enſuite il remet le livre au Prêtre avec les mêmes cérémonies, & va s'aſſeoir ſur un lieu élevé, d'où il dit ce que Dieu lui inſpire. La Meſſe finie il aſſemble les enfans ſur le parvis de l'Egliſe, & leur explique la doctrine chrétienne. Les perſonnes âgées ne manquent jamais de s'arrêter en foule à l'écouter. Comme les Grecs ſont fort vifs & fort naturels, les peres & meres qui voyent quelquefois leurs enfans embarraſſés à répondre, prennent ſouvent la parole & répondent pour eux, & il arrive ſouvent qu'eux-mêmes ne ſe tirent pas mieux d'affaire. D'autres ſurviennent & veulent mieux dire, & par-là les vérités de la Religion s'impriment dans les eſprits. Souvent il ſe fait-là plus de fruit qu'au ſermon même.

Quand leurs fêtes de communion approchent, telles que Noël, Pâques, la Pentecôte, les Apôtres, l'Aſſomption, nous ne pouvons preſque fournir au grand nombre des confeſſions. Alors pour y vaquer nous ſommes obligés de de-

meurer dans les villages éloignés trois & quatre jours. Quelques-uns des plus peuplés ont coutume de nous envoyer prier de bonne heure de venir chez eux. Dès qu'on ſçait que nous ſommes arrivés, la coutume eſt d'en faire avertir tous les habitans par la voix du crieur public, & de leur annoncer le temps que nous reſterons à inſtruire, & à entendre les confeſſions, & l'Egliſe où nous nous tiendrons. Depuis qu'on a fait ce cri juſqu'à ce que toutes les confeſſions ſoient finies, il ne faut pas compter d'avoir un ſeul moment à nous.

Il eſt aiſé de voir par-là la grande différence qu'il y a entre les Grecs des divers pays, & combien ceux de l'Archipel ſont plus dociles que les autres. Cela n'empêche pourtant pas qu'ils n'ayent auſſi quelquefois leurs travers. Leurs Moines ne s'aviſent que trop ſouvent de leur parler mal-à-propos de notre créance, & de nos Sacremens, ce qui les trouble & les refroidit quelquefois; mais on n'a pas plutôt levé leurs doutes, qu'ils ſont les premiers à aller défier à la diſpute ces faux Docteurs; ils s'échauffent contr'eux, & le plus ſouvent ils les maltraiteroient, ſi on n'alloit les appaiſer. On doit s'attendre à toutes

ces inconſtances parmi un peuple naturellement volage & peu éclairé. C'eſt dans la Grece plus qu'ailleurs qu'il faut être fait aux contradictions, & aller toujours ſon chemin. Aujourd'hui les gens blâment tout haut ce que vous dites, & le lendemain ils reviennent vous écouter les larmes aux yeux. On a de cela une preuve publique à Naxie dans ce qui ſe paſſe tous les ans à la Fête de Dieu. Les Grecs ont toujours de la peine à ſouffrir nos azymes, que quelques-uns prétendent n'être qu'un pain commencé, & conſéquemment une matiere non-ſuffiſante à être changée au corps de Jéſus-Chriſt. Ils ont encore beaucoup de peine à s'accoutumer à l'Euchariſtie gardée dans nos tabernacles ſous une ſeule eſpece. Ils diſent, & ils tâchent de prouver à leur maniere, que hors de l'action du ſacrifice, la ſéparation des deux eſpeces n'eſt pas permiſe. Malgré tout cela, le jour du S. Sacrement, qu'ils appellent le jour *du préſent du Ciel*, perſonne ne travaille dans toute cette iſle, & de tous côtés on les voit ſe rendre au château en habits de fêtes, pour aſſiſter à la proceſſion des Latins. Dès que l'Archevêque met le pied hors de l'Egliſe, portant le S. Sacrement, les uns ſe jettent

par terre sur son passage, afin qu'il leur marche sur le corps; ceux qui ont des malades, les mettent dans les rues, priant à haute voix Notre-Seigneur de les guérir. Tous vont baiser avec respect le pied du Soleil, & y font toucher des fleurs & des branches de myrtes, qu'ils répandent ensuite dans leurs maisons & sur leurs terres, pour les mettre, disent-ils, sous la protection du Sauveur du monde.

Rien ne contribueroit davantage à lier encore mieux les Chrétiens des deux rits, & à sanctifier leurs familles, que l'exécution du projet formé depuis long-temps d'établir à Naxie un Monastere d'Ursulines Françoises. L'Achevêque Latin, Noble Génois de la Maison de Justiniani, qui est un Prélat rempli de vertu & de zele, leur a déjà cédé un grand emplacement au plus bel endroit du château, près de son Palais Archiépiscopal, & il promet de leur faire encore d'autres biens considérables.

Pour cet établissement si nécessaire il suffiroit de deux ou trois Religieuses de France, qui pussent lui donner la premiere forme. En moins de quatre ou cinq ans, le Monastere se trouveroit rempli de tant de filles de qualité de toutes les

iſles, chacune avec ſa dot, qu'on ſeroit obligé d'y ajouter de nouvelles maiſons. A mon départ de ce pays-là, tous Grecs & Latins m'ont fait de très-vives inſtances de hâter, autant que je pourrois, l'accompliſſement de cette ſainte œuvre, que la mort du Pere Robert Sauger avoit ſuſpendu. L'obſtacle de la premiere fondation, qui eſt celui qui arrête ordinairement le plus, a été preſque tout levé par les libéralités d'une perſonne pieuſe & riche qui y a déja beaucoup contribué, & qui eſt prête à y contribuer encore beaucoup davantage.

Au regard des difficultés qu'on ſe figure du côté des Turcs, on peut dire qu'elles ſont les moindres de toutes, l'Archipel étant un pays preſque auſſi franc que la Chrétienté.

1°. Les galeres des Turcs n'y paroiſſent qu'une ou deux fois l'année pour recevoir les tributs, encore ne les voit-on preſque jamais à Naxie, parce que le port n'y eſt pas sûr. Leur mouillage ordinaire eſt au port de Drio, ou à celui de *Sancta Maria* ſur l'Iſle de Paros.

2°. Les Religieuſes ſeroient dans le château au milieu des Egliſes Latines & des maiſons de la principale nobleſſe du pays, pour laquelle on a de grands égards.

3°. Plusieurs isles de l'Archipel, bien moins respectées que Naxie, ont deux ou trois Monasteres de Religieuses Grecques sans protection de personne, où il est inoui qu'il soit jamais rien arrivé d'indécent de la part des Turcs. Santorin a un Monastere de Religieuses Latines de S. Dominique, qui se sont fondées & mises d'elles-mêmes en clôture il y a plus de deux cens ans. On est encore à entendre dire que les Turcs les ayent jamais inquiétées; au contraire ils leur rendent toute sorte d'honneurs & de déférence, autant par l'estime qu'ils font de leur vie sainte & retirée, que par l'éducation, qui leur fait regarder comme des asyles inviolables tous les lieux où il y a des femmes assemblées & consacrées à Dieu.

4°. Les établissemens de filles ne font nulle sensation en Turquie; on ne regarde que ceux des hommes. Toute la formalité qu'il y auroit à observer, quand les Ursulines viendroient à Naxie sous la protection du Roi, seroit que les principaux chefs de famille allassent témoigner au Cadi du lieu, qu'il leur faut chez eux une maison de Maîtresses d'Ecoles Françoises pour élever leurs filles dans l'honnêteté & la crainte de Dieu,

& qu'ils en priſſent de lui un acte. Sur cet acte du Cadi de Naxie, ils feroient lever à Conſtantinople, par le premier homme qu'ils voudroient, un commandement qui ne coûteroit pas plus de cinq écus. Moyennant cela les Religieuſes ſeroient dans leurs maiſons, & y ſerviroient Dieu, ſelon leur vocation, avec autant de tranquillité & de sûreté que dans leurs Couvents de France.

Il n'eſt pas concevable combien elles rendroient de ſervices à la Religion & aux bonnes mœurs. Par le moyen des ſeules penſionnaires & des externes qu'elles inſtruiroient, & à qui elles inſpireroient la crainte de Dieu, elles réformeroient peu-à-peu & convertiroient les familles entieres.

C'eſt une mauvaiſe coutume de l'Archipel, que les veuves, quelques jeunes qu'elles ſoient, ne ſe remarient plus. Pluſieurs filles des meilleures maiſons, pour n'avoir pas de quoi ſe marier ſelon leur naiſſance, ſont quelquefois expoſées à de grands malheurs. J'en ai ſouvent vu demander en pleurant, quand donc elles verroient à Naxie le monaſtere tant ſouhaité. Les iſles de Tine, de Miconé, d'Andros, de Zia, de Thermia & de Milo réitérent ſouvent la même de-

mande. Il eſt ſûr qu'à la premiere nouvelle de cet établiſſement, on y verroit venir beaucoup de filles des premieres familles Latines & Grecques.

Dans l'Archipel, l'inclination des perſonnes du ſexe ſe porte naturellement à la vie retirée. Les maiſons Latines, & à leur imitation les maiſons Grecques, ont ſouvent des filles qui prennent de leur propre choix l'habit de religieuſes, & qui ſe retirent des compagnies, déclarant par-là qu'elles renoncent au monde. Naxie en a pluſieurs qui ont embraſſé ce parti. Entre elles, la niece de M. l'Archevêque, jeune Demoiſelle, qui a de grands biens, & qui n'attend que l'érection du monaſtere pour y entrer des premieres, & lui léguer tout ce qu'elle a.

L'autre grand moyen dont nous nous ſommes ſervis depuis quelques années, & qui ſert infiniment à rapprocher les Grecs de la créance Catholique, eſt la Miſſion qui ſe fait en parcourant toutes les iſles de l'Archipel. Juſqu'ici Dieu a béni cette ſainte inſtitution au-delà de nos eſpérances. Les Peres qu'on a appliqués à ce laborieux emploi, ont viſité à diverſes fois les iſles de Siphanto, Serpho, Zia, Thermia, Andros, Paros,

Antiparos, Tine, Miconé, Icarie, Kimulo ou Argentaria, dans lesquelles ils ont enseigné le chemin du Ciel à plus de quarante mille ames. Ces onze isles ne sont qu'une petite partie de l'Archipel, qui en a encore plus de quatre-vingt, toutes habitées. Le centre de cette nouvelle Mission est Naxie. Les Peres n'ont encore pû marcher que deux chaque année; aussi n'ont-ils pû visiter qu'une partie de ces isles. Quand on sera venu à leur secours, le projet est de former plusieurs troupes de Missionnaires, qui embrasseront plus de pays. Entre la pointe d'Anatolie & de Candie, il y a un assez grand nombre d'isles fort peuplées, où l'on n'a point encore été. Piscopia, Simi, Nissaro, Scarpanto, qui en font partie, ont un extrême besoin de la visite des Missionnaires. Pour faire dans tous ces endroits des fruits solides, il ne suffit pas d'y aller une ou deux fois, & d'y demeurer même les mois entiers, il faut y retourner souvent, & rebattre incessamment les mêmes vérités. Ces pauvres gens sentent eux-mêmes le besoin qu'ils ont de ce secours. Quand les Missionnaires quittent une isle pour passer à l'autre, ils employent les termes les plus touchans

pour les engager ou à demeurer plus long-temps chez eux, ou à revenir bientôt les voir.

Preſque tous les temps de l'année ſont propres à ces ſaintes expéditions, & il ſeroit bien à ſouhaiter qu'on eût aſſez de Miſſionnaires pour les occuper dans une œuvre auſſi ſainte & auſſi utile qu'eſt celle-là; néanmoins les temps les plus propres ſont ceux des Carêmes de l'Egliſe Grecque, celui de Noël, qui dure quarante jours; celui de Pâques, qui eſt de près de deux mois; ceux des Apôtres & de l'Aſſomption de Notre-Dame, qui varient ſelon les variations de l'ancien Calendrier que ſuivent les Grecs. Ces temps d'abſtinence ſont pour eux des temps de recueillement & de priere. Alors, avec un peu de zèle & d'aſſiduité, il eſt aſſez facile de les ramener à Dieu & à la pureté de la foi.

Sur quelques Lettres écrites à Paris touchant le progrès de ces Miſſions, bien des gens de mérite ſe ſont informés de moi quelle méthode nous tenions avec les Grecs par rapport au ſchiſme qui afflige leur Egliſe. Cette méthode eſt toute unie & toute ſimple. Elle conſiſte à inculquer aux peuples dans tous nos diſcours les vérités Catholiques, & à

rebattre inceſſamment dans nos Catéchiſmes les articles conteſtés. Après en avoir exigé la créance en public, nous revenons à nous en aſſurer plus en détail à l'égard de chaque particulier dans le Tribunal de la Pénitence. Quant au rit Grec, qui en ſoi n'a rien de mauvais, nous n'obligeons perſonne à le quitter pour paſſer au Latin. Lorſqu'il ſe trouve des Curés, ou d'autres Eccléſiaſtiques qui errent dans quelques articles de la foi, les Orthodoxes ont ſur cela des regles du S. Siége, ſelon leſquelles ils peuvent communiquer avec eux en ce qu'ils ont de bon & d'utile, & doivent rejetter conſtamment le reſte. C'eſt ſur ces regles que nous nous conduiſons, & que nous conduiſons les autres. Ceux qui refuſent de s'y conformer, ne reçoivent de nous aucune abſolution. Nous ne laiſſons pas pour cela d'aller à leurs Egliſes pour avoir occaſion de les mieux inſtruire. Nous ne les excluons pas non plus des Egliſes Latines, quand ils y viennent implorer le ſecours de Dieu, nous propoſer leurs difficultés, y prendre l'eſtime & le goût de nos cérémonies. Cette condeſcendance gagne les eſprits, & nous avons l'expérience que c'eſt la voie la plus efficace pour

les faire rentrer dans l'union de l'Eglise.

Au regard des abus qui se commettent en matiere de mœurs, outre les instructions publiques, nous avons coutume d'assembler séparément tous les particuliers des différens états du lieu où se fait la Mission. Un jour se fait l'assemblée des Prêtres; l'autre, celle des peres de familles; l'autre, celle des gens de négoce, & ainsi du reste. Dans ces assemblées chacun s'instruit à fond de ses devoirs, & des fautes dans lesquelles il tombe communément. Les auditeurs en sortent consternés, & ils ne tardent gueres à mettre ordre à leurs consciences par des confessions générales. Je sçai des isles où l'on a vu par ce moyen disparoître en peu de semaines des vices très-anciens & très-scandaleux.

Il est certain que ces Missions ne sçauroient être trop soutenues & trop multipliées, & que quand celle de Naxie ne serviroit que d'entrepôt à ces saintes courses, on la devroit toujours regarder comme une Mission très-utile à la Religion.

LA MISSION DE SANTORIN.

Santorin est à trente lieues environ au sud de Naxie. Le pays n'en est pas

beau, mais le peuple y eſt doux & porté à la piété. Les Latins y ſont au nombre de près de deux mille, & l'on y compte huit ou dix mille Grecs. La principale habitation des Latins eſt la ville ; ou, comme on l'appelle dans le pays, le château de Scaro. Dans ce château eſt la Cathédrale Latine, la maiſon des Jéſuites, & le monaſtere des Religieuſes de S. Dominique, dont j'ai parlé. L'Evêque Grec, avec ſes principaux Eccléſiaſtiques, demeure dans un autre château appellé Pyrgo, peu éloigné de Scaro. Nos fonctions ſont à Santorin, comme par-tout ailleurs. On y prêche, on y catéchiſe, on y confeſſe, on y forme aux lettres & à la piété une nombreuſe jeuneſſe Latine & Grecque, d'où l'on tire tous les jours de très-bons Eccléſiaſtiques.

L'union qui regne entre les Chrétiens de Santorin, plus qu'en aucune iſle de l'Archipel, nous donne de grandes facilités à les porter tous à Dieu, chacun dans l'eſprit & ſelon les obſervances de ſon Rit. Nous prêchons, nous confeſſons, nous faiſons nos Catéchiſmes dans les Egliſes Grecques, à la ville & à la campagne indifféremment comme

dans

dans nos propres Egliſes. Quand nous donnons la retraite aux Eccléſiaſtiques Latins dans les temps des ordinations, & aux ſéculiers dans les autres temps de l'année, les Grecs y entrent avec eux, & en font comme eux tous les exercices. Notre Congrégation de Notre-Dame eſt preſque mi-partie de Grecs, & il ne ſe fait pas dans la Cathédrale Latine, ou chez nous, la moindre ſolemnité, qu'ils n'y aſſiſtent. Il eſt vrai que depuis quelques années il s'eſt trouvé des eſprits inquiets qui ont eſſayé de donner atteinte à cette bonne correſpondance des deux Egliſes, mais ils n'y ont rien gagné. Après quelques troubles tout eſt revenu, comme de ſon propre poids, au premier état de tranquillité.

En 1704, quelques faux zélés donnerent au Patriarche d'alors des impreſſions ſi peu juſtes de la bonne intelligence qui s'affermiſſoit tous les jours entre les Grecs & les Latins, que ſur leurs mauvaiſes relations il ſe porta à de grands excès. Non content de pluſieurs lettres particulières, il fit dreſſer en forme de circulaire, pour tout l'Archipel, une Epître ſynodale contenant cent invectives groſſieres contre les dogmes & les pratiques de l'Egliſe Latine. Les Miſſion-

naires n'y étoient pas plus épargnés que les autres. Les noms les plus modérés étoient ceux de séducteurs & de loups revêtus de peaux de brebis. Le tout finissoit par une défense expresse aux Ecclésiastiques & aux Laïques d'avoir désormais commerce avec eux. Cette violente Epître fut adressée aux Primats Grecs de Santorin, avec ordre de la faire lire dans les Eglises, & de rendre compte incessamment de tout ce qui se feroit sur ce sujet. Les Santorinois convinrent entr'eux, grands & petits, qu'on ne devoit faire aucune réponse. On rechargea du côté du Patriarche, & on les pressa de s'expliquer. « Ils ré-» crivirent que ce n'étoit pas à eux que » *sa toute Sainteté* avoit parlé; qu'ils ne » reconnoissoient dans les Latins de leur » isle, ni dans les Peres qui les condui-» soient, aucuns des traits exprimés dans » l'Epître synodale; que ces Peres n'é-» toient ni des séducteurs ni des loups; » qu'ils étoient les guides fidèles & les » peres de leurs ames; que depuis plus de » quatre-vingt ans que Santorin avoit » le bonheur de les posséder, ceux qui » s'attachoient à eux, étoient de l'aveu » de tout le monde, les plus gens de » bien & les meilleurs Chrétiens de l'isle;

» qu'au reste, ces Peres, quoique nés » Latins, sçavoient mieux le Rit Grec, » & l'honoroient plus que les Grecs » mêmes; enfin, que si l'on vouloit que » le peuple de Santorin n'eût plus aucun » rapport avec eux, on eût à lui envoyer » des gens plus capables, plus zélés, & » plus remplis de l'esprit de Dieu ». Dans le même temps M. l'Ambassadeur de France envoya ses Drogmans demander de sa part au Patriarche, si c'étoit par son ordre que l'on avoit écrit à Santorin tant d'indignités contre la créance & les Ministres de l'Eglise Romaine. Le Supérieur des Jésuites alla le voir en particulier, & le supplia avec les instances les plus respectueuses, de vouloir bien lui spécifier en quoi les Missionnaires lui avoient déplu, & ce qu'il y avoit à corriger dans leur conduite. Ses réponses furent d'un homme qui sentoit parfaitement qu'on l'avoit surpris, & qui avoit honte de l'avouer.

Les quatre Patriarches qui lui ont succédé ont été plus modérés, & même un ou deux Peres de Santorin étant allés à Constantinople pour des affaires de leur Mission, ils ont affecté de leur faire en public plus de caresses qu'aux autres.

La sainte mort du Pere Louis de Boissy,

arrivée un an après ces discussions, fut aux Grecs une nouvelle occasion de marquer publiquement aux Missionnaires l'attachement qu'ils avoient pour eux. Le Pere de Boissy leur étoit cher depuis long-temps, & ils ne l'appelloient que le saint homme. Dès qu'ils le sçurent en danger, ils vinrent de toutes parts lui demander sa bénédiction, & se recommander à ses prieres, eux & leurs petits enfans, qu'ils lui amenoient auprès de son lit. Quand il eut expiré, il ne fut pas possible de les empêcher de se jetter sur ses habits & sur les pauvres meubles de sa chambre, qu'ils gardent encore comme des reliques d'un Saint.

Le Pere Jacques Bourgnon est à Santorin un autre Missionnaire d'un grand mérite, en qui toute l'île a une entiere confiance. Il fait servir à son zèle ce qu'il sçait de médecine, & il en sçait beaucoup. Il a par-là gagné le cœur des habitans des cinq îles voisines, Nio, Amourgo, Policandro, Sichino, Anafi. Il y fait durant l'année des excursions qui y entretiennent la pureté de la foi & l'innocence des mœurs.

A ces Missions des Jésuites François, on peut ajouter celles que les Jésuites Italiens cultivent avec de très-grands

fruits dans l'île de Tine, qui appartient aux Vénitiens. Elle eſt de près de vingt mille ames. Les Grecs en font les deux tiers. La différence qu'il y a entre les Grecs de Tine & ceux des îles tributaires des Turcs, eſt que leurs Eccléſiaſtiques admis aux Ordres ſacrés, n'ont permiſſion d'en exercer les fonctions, qu'ils n'aient pris leurs démiſſoires de l'Evêque Latin. A cela près, ils ont pour leurs obſervances particulieres la même liberté qu'ailleurs. Les Peres Jéſuites s'emploient auprès d'eux avec grand zèle & avec ſuccès. En temps de paix ils vont à Miconé & à Andros, & ils viennent quelquefois nous aider à Naxie.

C'eſt-là, Monſeigneur, la ſituation où j'ai laiſſé, l'an paſſé, nos Miſſions de Grèce. Votre Grandeur les a toujours honorées de ſa protection & de ſes bontés. Je vous en demande très-humblement la continuation, au nom de tous nos Miſſionnaires qui y travaillent ſous vos auſpices. Les aſſurances que je leur en donnerai, leur inſpireront un nouveau courage à ſupporter les fatigues de leurs emplois, & une nouvelle confiance à vous en rendre compte.

Il m'a paru que votre Grandeur verroit volontiers une deſcription de la

nouvelle Isle sortie de la mer depuis quelques années dans le golfe de Santorin. Je m'en suis fait communiquer le Journal suivi, tel que deux de nos Jésuites, gens fort exacts, l'ont dressé sur les lieux. Je l'ai mis à la suite de cette lettre.

Je suis avec un très-profond respect, &c. TARILLON, Missionnaire de la Grèce.

De Paris ce 4 Mars 1714.

RELATION

EN forme de Journal, de la nouvelle Isle sortie de la mer dans le golfe de Santorin.

CE n'est pas seulement de nos jours que le golfe de Santorin a été fameux par les nouvelles Isles qu'il a produites. Si l'île de Santorin, dont l'ancien nom étoit *Thera* ou *Theramene*, n'est pas sortie elle-même du fond de la mer, ainsi que Pline le prétend, liv. 2, chap. 87, il est du moins certain que deux autres Isles voisines en sont sorties à l'aide des feux souterreins. L'une appellée autrefois *Hiera*, parce qu'elle fut consacrée à Pluton, est

Grande Isle Brulée ou Grande Cameni

Isle Nouvelle

Ance d'où le Souffre Coule

Partie de Therasia

Petite Cameni ou petite I. Brulée

Chateau de Scaro

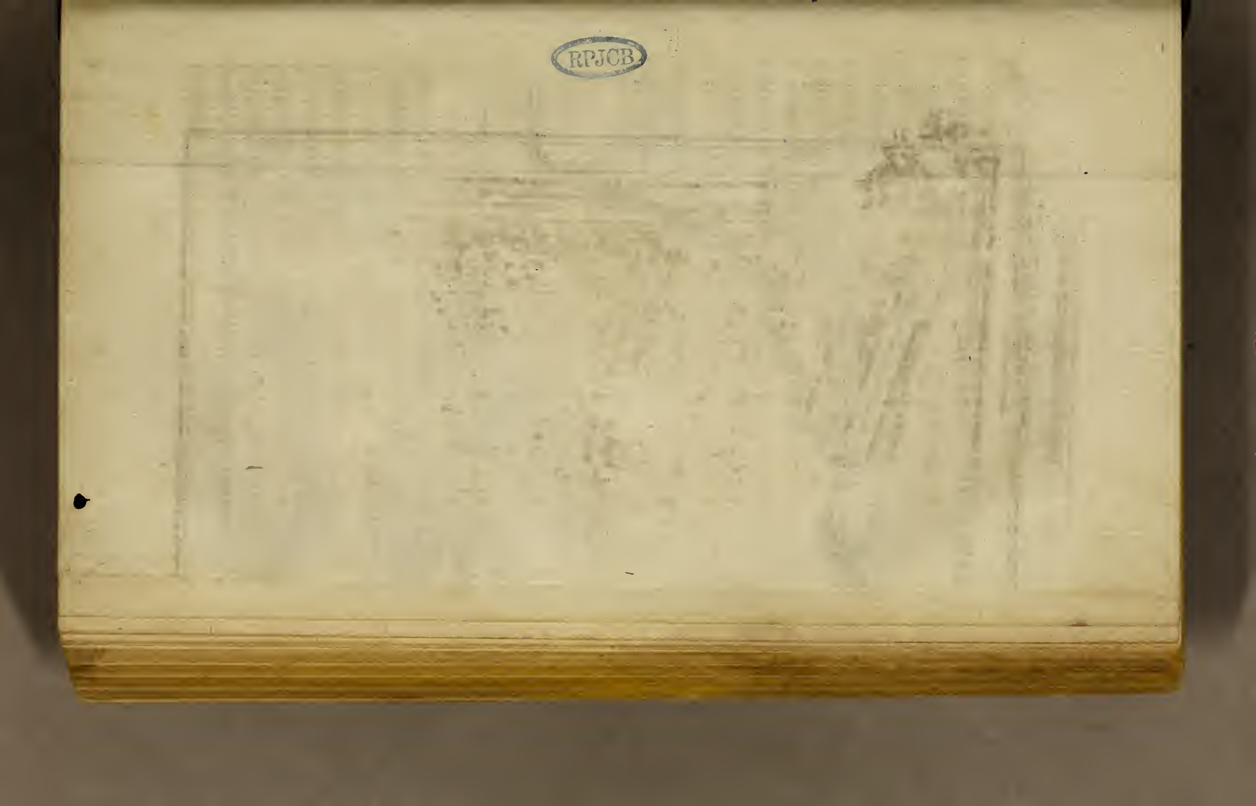
PARTIE DE SANTORIN

Echelle

1

2. milles

Gravé par N. Rausonnette Graveur Ord.re de Monsieur



aujourd'hui connue ſous le nom de grande *Cammeni*, ou de grande Brûlée. Elle parut, ſelon Juſtin, la premiere année de la 145e Olympiade, & l'an 196 avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Voilà ce qu'en dit cet Hiſtorien au livre 20, chap. 4. *Eodem anno inter inſulas Theramenem & Theraſiam, medio utriuſque ripæ & maris ſpatio, terræ motus fuit, in quo cum admiratione navigantium, repentè ex profundo cum calidis aquis inſula emerſit.*

L'autre Iſle, appellée par les gens du pays, la petite *Cammeni*, ou la petite Brûlée, pour la diſtinguer de l'autre qui eſt plus grande, ſe forma l'an 1573, ſelon le rapport des perſonnes fort âgées, qui l'avoient appris de leurs ancêtres.

Ces deux Iſles, ou pour mieux dire, ces deux écueils, ſont inhabités. La grande *Cammeni*, comme la plus ancienne, a quelque peu de verdure après les pluies. La petite *Cammeni*, qui eſt la plus voiſine de Santorin, eſt toujours noire & ſtérile. C'eſt du milieu de ces deux Iſles, mais beaucoup plus près de la petite que de la grande, qu'eſt ſortie la nouvelle Iſle dont il eſt ici parlé.

Santorin, dont le nom revient ſi ſouvent dans la relation, eſt une Iſle des

plus méridionales de l'Archipel, éloignée de Candie de près de cent milles. Elle a de tour douze ou quinze lieues. Son terrein est fort sec, & ne donne que de l'orge & du coton. On y fait encore beaucoup de figues, mais sur-tout quantité d'excellens vins. La côte qui regarde l'Isle nouvelle & les deux *Cammeni*, a un aspect qui fait peur. Ce n'est par-tout que précipices & rochers noirs, où il semble que le feu ait été long-temps.

Il y a sur l'Isle cinq gros bourgs fermés, & d'une assez bonne défense. On leur donne le nom de Châteaux. Le plus considérable est *Scaro*. Il est bâti sur un petit cap fort avancé. De tous les Châteaux, c'est le plus voisin de la nouvelle Isle, qui n'en est distante que de trois milles.

A une des extrémités de l'Isle, il y a une montagne dite *de san Stephano*, où on voit d'anciennes ruines de marbre blanc. Santorin a autrefois frappé des médailles, & on en trouve encore avec les têtes de Marc-Aurele, de Luce Vere, de Commode, de Septime Severe & de sa famille, &c. Les revers ont tous le mot Θηρεῶν ou Θηραιῶν de l'ancien nom de l'Isle Θῆρα.

L'an 1707 le 23 Mai, au point du jour

on apperçut les commencemens de la nouvelle Isle qui sortoit de la mer entre la grande & la petite Cammeni, environ à trois milles de Santorin. Le 18 du même mois, sur le midi, on avoit senti à Santorin deux petites secousses de tremblement de terre. On n'y fit pas alors grande attention ; mais dans la suite on eut lieu de croire que c'étoit à ce moment-là que l'Isle nouvelle commençoit à se détacher du fond de la mer, & à s'élever sur la surface de l'eau. Quoi qu'il en soit, des mariniers ayant vu de grand matin les premieres pointes de l'Isle naissante, sans pouvoir bien encore distinguer ce que c'étoit, s'imaginerent que ce pouvoit être les restes de quelque naufrage, que la mer avoit amenés-là pendant la nuit. Dans cette pensée, & dans l'espérance d'être des premiers à en profiter, ils y allerent en diligence ; mais dès qu'ils eurent reconnu qu'au lieu de débris flottans, c'étoit des rochers & une terre solide, ils revinrent sur leurs pas tout effrayés, publiant par-tout ce qu'ils venoient de voir.

La frayeur fut d'abord générale dans tout Santorin, où l'on sçavoit que ces sortes de nouvelles terres n'avoient presque jamais paru dans le voisinage sans

causer à l'Isle de grands désastres. Néanmoins deux ou trois jours s'étant passés sans qu'il arrivât rien de funeste, quelques Santorinois plus hardis que les autres, prirent la résolution d'aller observer de près ce que c'étoit. Ils furent long-temps à tourner de côté & d'autre, & à considérer attentivement toutes choses; puis ne voyant pas qu'il y eût de danger, ils approcherent & mirent pied à terre. La curiosité les fit aller de rocher en rocher, où ils trouverent partout une espece de pierre blanche qui se coupoit comme du pain, & qui en imitoit si bien la figure, la couleur & la consistance, qu'au goût près, on l'auroit pris pour du véritable pain de froment. Ce qui leur plût davantage, fut quantité d'huitres fraîches attachées aux rochers, chose fort rare à Santorin, ils se mirent à en ramasser le plus qu'ils purent. Lorsqu'ils s'y attendoient le moins, ils sentirent tout-à-coup les rochers se mouvoir, & tout trembler sous leurs pieds. La frayeur leur fit bientôt abandonner leur pêche pour sauter dans leur bateau. Cet ébranlement étoit un mouvement de l'Isle qui croissoit, & qui dans le moment s'éleva à vue d'œil, ayant gagné en très-peu de jours près de

vingt pieds de hauteur, & en largeur environ le double.

Comme ce mouvement, par lequel la nouvelle Isle devenoit tous les jours plus haute & plus large, n'étoit pas toujours égal, aussi ne croissoit-elle pas tous les jours également de tous les côtés. Il est même arrivé souvent qu'elle baissoit & diminuoit par un endroit, tandis qu'elle se haussoit & s'étendoit par un autre. Un jour, entr'autres, un rocher fort remarquable par sa grosseur & par sa figure, étant sorti de la mer à quelques quarante ou cinquante pas du milieu de l'Isle, je m'attachai à l'observer en particulier pendant quatre jours, au bout desquels il se renfonça dans la mer, & ne parut plus. Il n'en fut pas de même de quelques autres, qui après s'être montrés & rentrés dans l'eau à diverses reprises, reparurent enfin, & demeurerent stables. Tous ces différens balancemens ébranlerent fort la petite Cammeni, & on remarqua sur son sommet une longue fente qu'on n'y avoit pas encore vue. Pendant cela la mer du golfe changea plusieurs fois de couleur. Elle devint d'un verd éclatant, ensuite de couleur rougeâtre, & enfin d'un jaune pâle, le tout accompagné d'une grande puanteur.

Le 16 Juillet on vit pour la premiere fois la fumée ſortir, non de la partie de l'Iſle qui paroiſſoit, mais d'une chaîne de rochers noirs, qui s'éleverent tout-à-coup à ſoixante pas de-là, & d'un endroit de la mer où juſqu'alors on n'avoit point trouvé de fond, ce qui forma pendant quelque temps comme deux Iſles ſéparées, dont l'une fut appellée l'île Blanche, & l'autre l'île Noire, à cauſe de leur différente couleur, mais qui ne tarderent pas à ſe réunir, de maniere pourtant que ces rochers noirs, les derniers ſortis, devinrent le centre de toute l'Iſle. La fumée qui ſortoit de cette chaîne de rochers noirs, étoit épaiſſe & blanchâtre, comme celle qui ſort de pluſieurs fours à chaux réunis en un ſeul. Le vent la porta ſur une des habitations ſituée à l'extrémité du golfe, où elle pénétra partout ſans beaucoup incommoder, l'odeur n'en étant pas trop malfaiſante.

La nuit du 19 au 20 de Juillet on vit du milieu de cette fumée s'élever des langues de feu, ce qui fit faire bien des réflexions aux gens de Santorin, particulierement à ceux du château de Scaro les plus expoſés de tous, & par le voiſinage, n'étant pas à plus d'une demi-lieue de l'Iſle brûlante; & par la ſituation

Scaro étant bâti ſur la pointe d'un promontoire fort étroit, & comme à demi ſuſpendu ſur des précipices qui vont ſe terminer à la mer. A la triſte vue du feu & de la fumée qui s'élançoient ſi près d'eux, ils ne pouvoient s'attendre, diſoient-ils, ou qu'à ſauter en l'air, à cauſe des veines de matiere combuſtibles, qui apparemment de la nouvelle Iſle communiquoient ſous leurs pieds, & qui prendroient bientôt feu ; ou enfin qu'à être renverſés dans la mer avec leurs maiſons par quelque ſubit tremblement de terre, qui ne manqueroit pas de venir bientôt. Sur tout cela ils prenoient le parti, & avec raiſon, d'abandonner le château, & de ſe retirer avec leurs effets dans quelque autre Iſle, ou au moins de changer d'habitation, juſqu'à ce qu'on eût vu où tout cela aboutiroit. En effet, quelques uns prirent ce dernier parti, & on eut beaucoup de peine à faire demeurer les autres. Les Turcs qui étoient alors à Santorin, pour lever le tribut que l'Iſle paie tous les ans au Grand Seigneur, ne furent pas les moins intimidés. Frappés au-delà de l'imagination de voir des feux s'élever d'une mer ſi profonde, ils exhortoient tout le monde à prier Dieu, & à faire marcher les enfans par les

rues, criant à haute voix, *Kyrie, eleiſon ;* par-ce que, diſoient-ils, ces enfans n'ayant pas encore offenſé Dieu, ils étoient plus propres que les grandes perſonnes à appaiſer ſa colere. Ce feu néanmoins étoit encore peu de choſe, puiſqu'il ne ſortoit que d'un ſeul petit endroit de l'île Noire, & qu'il ne paroiſſoit point pendant le jour.

Pour ce qui eſt de l'île Blanche, on n'y vit jamais ni feu ni fumée. Elle ne laiſſoit pas pourtant de croître toujours, mais l'île Noire croiſſoit beaucoup plus vîte. On voyoit chaque jour ſortir de gros rochers qui la rendoient tantôt plus longue & tantôt plus large, & cela d'une maniere ſi ſenſible, qu'on s'en appercevoit d'un moment à l'autre. Quelquefois ces rochers étoient joints à l'Iſle, quelquefois ils en étoient fort éloignés : de ſorte qu'en moins d'un mois nous comptâmes juſqu'à quatre petites Iſles noires, qui en quatre jours ſe réunirent & n'en firent plus qu'une. On remarqua encore que la fumée s'étoit fort augmentée, & qu'aucun vent ne ſoufflant alors, elle montoit ſi haut qu'on la voyoit de Candie, de Naxie & des autres Iſles éloignées. Pendant la nuit cette fumée paroiſſoit toute de feu à la hauteur de quinze ou vingt

pieds, & la mer se couvrit d'une matiere ou écume rougeâtre en certains endroits, & jaunâtres en d'autres. Il se répandit sur tout Santorin une si grande infection, qu'on fut obligé de brûler des parfums, & de faire des feux dans les rues. Cette infection ne dura qu'un jour & demi. Un vent du sud-ouest fort frais la dissipa; mais en chassant un mal il en amena un autre. Il porta cette fumée ardente sur une grande partie des meilleurs vignobles de Santorin, dont les raisins étoient presque mûrs, & qui en une nuit en furent tous grillés. On remarqua encore que par-tout où cette fumée fut portée, elle y noircit l'argent & le cuivre, & causa aux habitans de violentes douleurs de tête, accompagnées de grands vomissemens. Dans ce temps-là l'île Blanche s'affaissa & baissa tout d'un coup de plus de dix pieds.

Le 31 Juillet on s'apperçut que la mer jettoit de la fumée & bouillonnoit en deux endroits, l'un à trente, & l'autre à soixante pas de l'île Noire. Dans ces deux espaces, dont chacun formoit un cercle parfait, l'eau parut comme de l'huile sur le feu. Cela dura plus d'un mois, & pendant ce temps-là on trouva sur le rivage quantité de poissons morts.

La nuit ſuivante nous entendîmes un bruit ſourd comme de pluſieurs coups de canon tirés au loin, & preſque auſſitôt ſortirent du milieu du fourneau deux longues lances de feu, qui monterent bien haut, & s'éteignirent incontinent.

Le 1er Août le même bruit ſourd ſe fit entendre à pluſieurs repriſes. Il fut ſuivi d'une fumée, non pas blanche comme auparavant, mais d'un noir bleuâtre, & qui, malgré un vent du nord fort frais, s'éleva en forme de colonne à une hauteur prodigieuſe. S'il avoit été nuit, je crois que cette longue colonne de fumée auroit paru toute de feu.

Le 7 Août, le bruit qui ſe fit entendre n'étoit plus ſi ſourd. Il étoit ſemblable à celui de pluſieurs gros quartiers de pierres qui tombent tout à la fois dans un puits profond. Il eſt aſſez probable que c'étoit de groſſes roches, qui après avoir été ſoulevées avec le fond de l'Iſle, s'en détachoient enſuite par leur propre poids, & retomboient dans le gouffre. Ce qui pourroit confirmer cette penſée, c'eſt que pendant tous ces grands bruits, je voyois les extrémités de l'Iſle dans un continuel mouvement, les rochers qui les formoient allant & venant, diſparoiſſant & puis reparoiſſant de nouveau.

Quoi qu'il en ſoit, ce bruit, après avoir ainſi duré pluſieurs jours, ſe changea en un autre bien plus fort. Il reſſembloit tellement à celui du tonnerre, que lorſqu'il tonnoit véritablement, ce qui arriva alors trois ou quatre fois, il y avoit peu de différence de l'un à l'autre.

Le 21 Août, le feu & la fumée diminuerent notablement. Il n'en parut même que très-peu pendant la nuit; mais à la pointe du jour ils reprirent plus de force qu'ils n'en avoient encore eu. La fumée étoit rouge & fort épaiſſe, & le feu qui ſortoit étoit ſi ardent, que la terre autour de l'île Noire fumoit & bouillonnoit d'une maniere ſurprenante. Pendant la nuit j'eus la curioſité d'obſerver avec une lunette d'approche tout cet amas de feux. Avec le grand fourneau qui brûloit ſur la cime de l'Iſle, j'en comptai juſqu'à ſoixante d'un éclat très-vif. Peut-être y en avoit-il encore autant de l'autre côté de l'Iſle, que je ne pouvois pas voir.

Le 22 Août au matin, je trouvai l'Iſle devenue beaucoup plus haute qu'elle n'étoit la veille. Je trouvai encore qu'une chaîne de rochers, de près de cinquante pieds, ſortie de l'eau pendant la nuit, avoit beaucoup augmenté ſa largeur. Outre cela la mer étoit encore couverte

de cette écume rougeâtre dont j'ai parlé, qui jettoit par-tout une puanteur insupportable.

Le 5 Septembre, le feu s'ouvrit un passage à l'extrémité de l'île Noire en tirant vers Therasia, que quelques auteurs disent n'avoir été autrefois qu'une même terre avec Santorin, dont elle fut séparée par un tremblement de terre, qui mit la mer entre deux. Le feu ne sortit par-là que quelques jours, pendant lesquels il en sortit moins du grand fourneau.

Si l'inquiétude où tout le monde étoit jour & nuit, nous avoit permis d'être sensibles à quelque divertissement, ç'en auroit été un pour nous que le spectacle que nous eûmes alors. Trois fois il s'éleva de la grande bouche comme trois des plus grosses fusées volantes d'un feu le plus brillant & le plus beau. Les nuits suivantes ce fut encore toute autre chose. Après les coups ordinaires du tonnerre souterrein, on voyoit partir tout à la fois comme de longues gerbes étincelantes d'un million de lumieres, qui se suivant l'une l'autre, s'élevoient fort haut, & puis retomboient en pluie d'étoiles sur l'Isle, qui en paroissoit toute illuminée. Ce jeu fut un peu troublé

par un nouveau phénomene, qui parut à quelques-uns être d'un mauvais augure. C'eſt que du milieu de ces feux volans il ſe détacha une lance de feu fort longue, qui après avoir été quelque temps immobile ſur le château de Scaro, s'alla perdre dans les nues.

Le 9 de Septembre, les deux îles, la Blanche & la Noire, à force de croître chacune en largeur, commencerent à ſe joindre & à ne faire plus qu'un ſeul corps. Après cette jonction, l'extrémité de l'Iſle qui répond au ſud-oueſt, ne crut plus ni en longueur ni en hauteur, tandis que l'autre extrémité de l'Iſle tournée à l'oueſt ne ceſſoit de s'allonger très-ſenſiblement.

De toutes les ouvertures dont j'ai parlé, il n'y en avoit plus que quatre qui jettaſſent du feu. Quelquefois la fumée ſortoit avec impétuoſité de toutes enſemble, quelquefois ſeulement d'une ou de deux, tantôt avec bruit, & tantôt ſans bruit; mais preſque toujours avec des ſifflemens, qu'on eût pris pour les divers ſons des tuyaux d'orgue, & quelquefois pour les hurlemens de bêtes féroces.

Le 12 Septembre, le bruit ſouterrein, qui naturellement ſembloit ne devoir

plus être si violent, ayant à se partager par ces quatre ouvertures, ne fut jamais, ni si épouventable, ni si fréquent que ce jour-là & les suivans. Les grands coups redoublés, semblables à la décharge générale d'une grosse & nombreuse artillerie, se faisoient entendre dix ou douze fois en vingt-quatre heures; & un moment après il sortoit de la grande bouche des pierres d'une grosseur énorme, toutes rouges de feu, qui s'alloient perdre bien loin dans la mer. Ces grands coups étoient toujours accompagnés d'une épaisse fumée, qui voloit aux nues en figures d'ondes; & qui lorsqu'elle se dissipoit, répandoit par-tout de gros nuages de cendre, dont quelques tourbillons furent portés jusqu'à Anasi, Isle distante de Santorin de vingt-cinq milles. J'eus la curiosité de ramasser de cette cendre, elle paroissoit blanche sur le noir, & presque noire sur le blanc. J'en jettai dans le feu pour voir quel effet elle auroit, ayant la figure & le grain de la poudre fine; mais elle ne produisit que quelques légers frémissemens, sans jetter la moindre flamme.

Le 18 Septembre, il y eut à Santorin un tremblement de terre qui ne fit aucun dommage. L'Isle s'en accrut notablement,

aussi bien que le feu & la fumée, qui ce jour-là, & la nuit suivante, se firent de nouveaux passages. Jusques-là je n'avois pas encore vu tant de feux ensemble, ni entendu de si grands coups : leur violence étoit si extraordinaire, que les maisons de Scaro en furent ébranlées. Au travers d'une grosse & épaisse fumée qui paroissoit une montagne, on entendoit le fracas d'une infinité de grosses pierres, qui bruïssoient en l'air comme de gros boulets de canon, & retomboient ensuite sur l'Isle & dans la mer avec un fracas qui faisoit trembler. La petite Cammeni fut plusieurs fois couverte de ces pierres enflammées, qui la rendoient toute resplendissante. La premiere fois que nous vîmes ce grand éclat de lumieres, nous crûmes, à cause de la proximité des deux Isles, que le feu avoit passé sous la mer de l'une à l'autre. Nous nous trompions : tout cela ne venoit que des pierres enduites de souffre, qui s'éteignirent toutes en moins de demi-heure.

Le 21 Septembre, la petite Cammeni étant ainsi toute en feu, après un de ces furieux coups dont j'ai parlé, il s'en éleva trois grands éclairs, qui parcoururent en un clin-d'œil tout l'horison

de la mer. Dans ce même inſtant il ſe fit un ſi grand ébranlement de toute la nouvelle Iſle, que la moitié de la grande bouche en tomba, & qu'il y eut des roches ardentes d'une maſſe prodigieuſe, qui furent pouſſées à plus de deux milles au loin. Nous crûmes tous que ce violent & dernier effort avoit enfin épuiſé la mine. Quatre jours de calme & de tranquillité, pendant leſquels on ne vit nulle apparence de feu ni de fumée, n'aiderent pas peu à nous fortifier dans cette penſée, mais nous n'en étions pas encore où nous penſions.

Le 25 Septembre, le feu reprit toute ſa furie, & l'Iſle devint plus formidable que jamais. Parmi les coups preſque continuels, & qui furent ſi violens, que deux perſonnes qui ſe parloient, avoient de la peine à s'entendre, il en ſurvint un ſi effrayant, qu'il fit courir tout le monde aux Egliſes. Le gros roc ſur lequel Scaro eſt bâti, en chancela, & toutes les portes des maiſons s'en ouvrirent de force.

Pour éviter les redites inutiles, je me contenterai de dire ici que tout continua de la même maniere pendant les mois d'Octobre, Novembre, Décembre 1707 & Janvier 1708, aucun jour ne ſe paſ-

ſant ſans que le grand fourneau jouât au moins une ou deux fois, & le plus ſouvent cinq ou ſix.

Le 10 Février 1708, ſur les huit heures du matin, il y eut à Santorin un tremblement de terre aſſez fort. La nuit, il y en avoit eu un beaucoup plus foible, ce qui nous fit juger, par l'expérience du paſſé, que notre volcan nous préparoit encore quelque terrible ſcene. Nous ne fûmes pas long-temps à l'attendre. Feu, flammes, fumée, coups à faire trembler, tout fut horrible. De grands rochers d'une maſſe effroyable, qui juſques-là n'avoient paru qu'à fleur-d'eau, éleverent fort haut leur vaſte corps, & les bouillonnemens de la mer augmenterent à tel excès, que quoique nous fuſſions comme accoutumés à tout ce vacarme, il n'y eut perſonne qui n'en fût frappé d'horreur. Les mugiſſemens ſouterreins ne venoient plus par intervalle; ils duroient le jour & la nuit ſans diſcontinuer. Le grand fourneau éclatoit juſqu'à cinq ou ſix fois en un quart-d'heure, & frappoit des coups, qui par leurs redoublemens, par la quantité & la groſſeur des pierres qui voloient, par l'ébranlement des maiſons, & par le grand feu qui paroiſſoit en plein jour,

(ce que nous n'avions pas encore vu) ſurpaſſoient tout ce qui avoit précédé.

Le 15 Avril fut remarquable entre les autres jours par le nombre & la furie de ces coups terribles, enſorte que pendant fort long-temps, ne voyant plus que feux, fumée ardente & grandes pieces de roches qui rempliſſoient l'air, nous crûmes tous que ç'en étoit fait, & que l'Iſle avoit ſauté. Il n'en étoit pourtant rien, & il n'y eut que la moitié de la grande bouche qui s'étoit éboulée une autre fois, & qui en un inſtant redevint plus haute qu'elle n'étoit, par l'amas des cendres & des groſſes pierres qui la réparerent.

Depuis ce jour-là juſqu'au 23 Mai, qui fut l'an révolu de la naiſſance de l'iſle, tout continua à peu-près ſur le même pied. Ce que je remarquai de particulier, fut que l'iſle crût toujours en hauteur, & ne croiſſoit preſque plus en largeur. La grande bouche ou le grand fourneau s'éleva fort haut, & par les matieres fondues, que je crois être du ſoufre & du vitriol qui en lierent la fabrique, il ſe fit-là peu-à-peu comme un grand pâté avec un talus fort large.

Dans la ſuite tout s'appaiſa inſenſiblement. Le feu & la fumée diminuerent, les

les tonnerres souterrains devinrent tolérables ; & leurs éclats, quoique toujours fréquens, n'étoient plus si effrayans. Cela vint apparemment de ce que les matieres qui servoient d'aliment au feu, n'étoient plus si abondantes, & peut-être de ce que les passages s'étoient de beaucoup élargis.

Le 15 Juillet j'exécutai le dessein que j'avois depuis long-temps d'aller voir de près la nouvelle isle. Le jour étoit beau, la mer calme, & les feux fort modérés. J'engageai dans cette partie Monseigneur François Crispo notre Evêque Latin, & quelques autres Ecclésiastiques qui avoient la même curiosité que moi. Pour cela nous eûmes soin de nous fournir d'un caïque bien calfaté, & dont les fentes avoient doubles étoupes enfoncées à force. Comme nous étions convenus de mettre pied à terre, s'il étoit possible, nous fîmes tirer droit à l'isle par un côté où la mer ne bouillonnoit pas, mais où elle fumoit beaucoup. A peine fîmes-nous entrés dans cette fumée, que nous sentîmes une chaleur étouffante qui nous saisit. Nous mîmes la main dans l'eau, & nous la trouvâmes brûlante. Nous n'étions pourtant encore qu'à cinq cens pas de notre terme,

N'y ayant pas d'apparence de pouſſer plus loin par-là, nous tournâmes vers la pointe la plus éloignée de la grande bouche, & par où l'iſle avoit toujours crû en longueur. Les feux qui y étoient encore, & la mer qui y jettoit de gros bouillons, nous obligerent de prendre un long circuit, encore ſentions-nous bien de la chaleur. En chemin faiſant j'eus le loiſir d'obſerver l'eſpace qu'il y avoit entre la nouvelle iſle & la petite Cammeni. Je le trouvai plus grand que je ne croyois, & je jugeai à l'œil qu'une galere en vogue pourroit paſſer par les endroits mêmes les plus étroits. De-là nous allâmes deſcendre à la grande Cammeni, d'où nous eûmes la commodité d'examiner, ſans beaucoup de danger, toute la vraie longueur de l'iſle, & particuliérement le côté que nous n'avions pu voir de Scaro. L'iſle ſur ſa figure oblongue pouvoit bien avoir alors deux cens pieds dans ſa plus grande hauteur, un mille & plus dans ſa plus grande largeur, & environ cinq milles de tour.

Après avoir été plus d'une heure à conſidérer toutes choſes, l'envie nous reprit de nous approcher de l'iſle, & de tenter encore une fois d'y mettre pied à terre par l'endroit que j'ai dit

avoir été appellé long-temps l'isle blanche. Il y avoit plusieurs mois que cet endroit-là ne croissoit plus, & jamais on n'y avoit apperçu ni feu, ni fumée. Nous nous rembarquâmes, & fîmes ramer de ce côté-là. Nous en étions à près de deux cens pas, lorsque mettant la main dans l'eau nous sentîmes que plus nous approchions, & plus elle devenoit chaude. Nous jettâmes la sonde. Toute la corde, longue de quatre-vingt-quinze brasses, fut employée, sans qu'on trouvât de fond. Pendant que nous étions à délibérer si nous irions plus avant, ou si nous retournerions en arriere, la grande bouche vint à jouer avec son fracas & son impétuosité ordinaire. Pour comble de disgrace, le vent qui étoit frais, porta sur nous le gros nuage de cendre & de fumée qui en sortit. Nous fûmes heureux qu'il n'y porta pas autre chose. A voir comme nous étions faits après cet ondée de cendres, qui nous avoit tout couverts, il y avoit de quoi rire; mais aucun de nous n'en avoit envie. Nous ne songeâmes qu'à nous en aller bien vîte, & nous le fîmes très-à-propos. Nous n'étions pas à un mille & demi de l'isle, que le tintamarre y recommença, & jetta dans l'endroit que nous venions de quit-

ter quantité de pierres allumées. De plus, en abordant à Santorin, nos Mariniers nous firent remarquer que la grande chaleur de l'eau avoit emporté presque toute la poix de notre caïque, qui commençoit à s'ouvrir de tous côtés.

Pendant le temps que je demeurai encore à Santorin, qui fut jusqu'au 15 d'Août de la même année 1708, l'isle a continué à jetter du feu, de la fumée & des pierres ardentes, toujours avec un grand bruit, mais bien moindre que celui des mois précédens. Depuis mon départ jusqu'à ce jour 24 Juin 1710 que j'écris ceci, j'ai reçu bien des Lettres de Santorin, & j'ai fait diverses questions à un grand nombre de personnes qui en venoient, selon ce qu'ils m'ont rapporté, l'isle brûle encore, la mer aux environs est toujours bouillante, & il ne paroît pas que cela doive cesser si-tôt.

Extrait d'une lettre écrite de Santorin, le 14 Septembre 1712, sur le même sujet.

Il y a un an, jour pour jour, que j'arrivai ici. Quelques heures après mon arrivée, je me mis à considérer, le plus exactement qu'il me fut possible, la situation & les autres merveilles de la

nouvelle isle, dont vous souhaitez que je vous rende compte. J'ai eu le loisir de reïtérer souvent mes observations, la nouvelle isle étant toujours sous mes yeux à une distance d'environ trois milles. J'ai eu de plus la commodité d'en aller souvent faire le tour, quoique toujours d'un peu loin, à cause de la chaleur que retient l'eau à un bon quart de lieue aux environs. Pendant que les bateliers rament à coups comptés, il faut qu'il y ait toujours quelqu'un qui ait la précaution de tenir la main dans l'eau, & qu'il avertisse vîte dès qu'il la sent devenir trop chaude; autrement on y est pris, ainsi que dans les commencemens plusieurs l'ont été, la poix des bateaux se fondant tout-à-coup, comme si le feu y avoit passé.

L'isle me paroît avoir bien cinq à six milles de tour. Elle est par-tout couverte de rochers noirs & calcinés, entassés pêle-mêle les uns sur les autres. Il y en a quelques-uns qui sont demeurés droits, & qui de loin ne représentent pas mal un cimetere de Turc. Vis-à-vis la petite isle, qu'on apppelle la petite Cammeni, il s'éleve du pied de la mer une fabrique naturelle, semblable à une espèce de tour bastionnée, de la hauteur de plus de qua-

tre cens pieds. J'ai été long-temps à ne pouvoir presque croire, qu'elle n'eût pas été faite de main d'homme, tant les proportions y sont bien gardées. Le corps de cette grande masse est d'une terre grisâtre, le haut est ouvert, & les bords en sont encroûtés d'une matiere qui paroît être un mélange de soufre & de vitriol fondus ensemble. Cette ouverture peut avoir trente ou quarante pieds de diametre. Les gens du pays l'appellent le grand fourneau. Un peu au-dessous de la grande bouche sont trois autres ouvertures de six à sept pieds de diametre, assez semblables à trois grandes embrasures. Du côté de la mer, le grand fourneau est parfaitement escarpé, & a le talus si droit qu'un chat n'y pourroit grimper. Par le dedans de l'isle on peut monter jusques dessus la bouche, à la faveur de plusieurs gros rochers posés les uns sur les autres.

Depuis un an je n'ai vu jouer le fourneau qu'une seule fois, qui fut le 14 Septembre 1711, le propre jour de mon arrivée à Santorin. Cela commença vers les deux heures après midi, & finit un peu après quatres heures. Je ne sçai comment vous exprimer ce que j'entendis & ce que je vis. En moins de deux heures le four-

neau éclata juſqu'à ſept fois tout de ſuite, dont l'une à peine attendoit l'autre, faiſant à chaque fois un bruit égal à celui que feroient pluſieurs des plus gros canons tirans tous enſemble; élevant bien haut en l'air, & tranſportant à plus de deux milles en mer des pieces de roches enflammées, qui, à la vue, paroiſſoient avoir plus de vingt pieds de longueur. La fumée qui les accompagnoit, étoit blanche & épaiſſe comme du coton, & montoit droit aux nues en forme de colonne; le vent qui étoit alors fort frais, ne l'étant pas aſſez pour la faire ſeulement gauchir. Pendant que tout cela ſortoit avec impétuoſité, les trois ouvertures inférieures, que j'ai appellées embrâſures, vomiſſoient des ruiſſeaux d'une matiere fondue & étincelante de couleur violette & d'un rouge qui tiroit ſur le jaune. Après de grands coups, & enſuite de l'élancement des pieces de roches, on entendoit pendant un long-temps, dans le fond du fourneau, comme des échos qui imitoient le ſon des tambours & des trompettes, des hurlemens de chiens, des mugiſſemens de taureaux, des henniſſemens de chevaux, &c.

Depuis ce jour-là, qui fut, comme j'ai dit, le 14 Septembre de l'année paſ-

sée, le fourneau n'a plus jetté de feux ni fait de bruit. Les trois embrâsures poussent seulement de temps en temps quelques tourbillons d'une fumée épaisse, qui n'est ni assez forte, ni assez abondante pour arriver à la grande bouche. J'ai encore observé que dans les grandes pluies le corps du fourneau fume beaucoup, & rend les mêmes frémissemens que le fer chaud quand on répand de l'eau dessus. Je travaille à vous faire un plan de la nouvelle isle, non dans toute l'exactitude géométrique, mais le moins mal qu'il m'est possible. Je ne me sens pas encore le courage, pour ne pas dire la témérité qu'ont eue quelques-uns de nos Santorinois d'aller grimper sur la nouvelle isle par l'endroit qu'ils croyoient le moins chaud, & d'où il sont revenus plus vîte qu'ils n'y étoient allés, ayant leur chaussure brûlée jusqu'à la chair, & ramenant avec bien de la peine leur bateau plein d'eau, quoiqu'ils eussent dedans deux hommes uniquement occupés à étouper les fentes que la grande chaleur de l'eau faisoit. Ils ont apporté de-là du soufre en pierre fort épuré, avec d'autres morceaux d'une matiere congelée & pesante, qui paroît un mixte de vitriol, & d'une espece de

bitume raffiné. Quoique les feux aient ceſſé, il coule toujours d'une petite anſe qui s'eſt formée au pied du grand fourneau, de longues traînées d'une matiere liquide, tantôt jaune, quelquefois rouge, & le plus ſouvent verte. Cette liqueur vient de deſſous terre, & laiſſe des veſtiges dans la mer ſur une étendue de quatre ou cinq milles.

La nouvelle iſle ne croît plus. Depuis qu'elle eſt ſortie de la mer, & à meſure qu'elle s'élevoit, la petite brûlée qui en eſt proche s'eſt beaucoup affaiſſée, & s'affaiſſe tous les jours, & même le côté de Santorin qui lui eſt oppoſé, a juſqu'à préſent baiſſé de plus de ſix pieds. On en juge par quelques magaſins de la marine, qui avant cela étoient à plus de cinq grands pieds du niveau de la mer, & dans leſquels aujourd'hui les bateaux entrent & demeurent à flot.

Je ne ſçai où tout ceci aboutira; mais c'eſt un ſpectacle qui n'eſt pas beaucoup agréable. Le grand fer à cheval que forme le golfe de Santorin dans lequel ont paru à divers temps trois nouvelles iſles, étoit, ſelon les vieilles traditions du pays, une même terre avec l'iſle qui s'abîma autrefois. Maintenant que de ce côté-là les terres commencent à remon-

ter du fond de la mer, qui ſçait ſi ce qui eſt reſté de Santorin ne ſera pas abîmé à ſon tour avec tous ſes châteaux & tous ſes villages, à peu-près comme il arrive aux deux plats de la balance, dont l'un baiſſe à meſure que l'autre hauſſe? Ce qui me confirmeroit preſque dans cette conjecture, c'eſt, 1°. Que Santorin eſt ſouvent agité de tremblemens de terre; ce qui marque qu'il y a des feux dans ſes fondemens, & qui ſçait ſi ces feux ne le ſapent pas peu-à-peu, & ſi quelque beau jour, lorſqu'on s'y attendra le moins, tout ne viendra pas à s'écrouler, comme il arrive de temps-en-temps le long des bords eſcarpés de l'iſle, où de grands rochers ſe détachent & s'en vont à la mer. Il y a quelques années que nous perdîmes ainſi pendant la nuit la moitié de notre jardin.

2°. Le fond, & comme la ſubſtance de l'iſle, eſt tout de pierre-ponce, qui eſt manifeſtement une pierre calcinée, dans laquelle les habitans de la campagne creuſent leurs logemens avec une facilité ſurprenante. Or pour calciner ainſi la pierre, il faut que tout le corps de l'iſle ſoit tout pénétré d'exhalaiſons de feu.

3°. Les terres, tant des champs que des vignes, ne ſont pas ici, comme ailleurs, liées & conſiſtantes : ce n'eſt qu'une cendre fine & légere, ſous laquelle on trouve la pierre-ponce à quelques pieds de profondeur. Cette terre cendreuſe ne laiſſe pas d'être fertile, ſur-tout quand la ſaiſon eſt pluvieuſe; mais dans les temps de ſécheresſe le pays eſt déſolé : les vents tranſportent la terre d'un lieu à un autre; de maniere que tel, qui avoit aujourd'hui un champ, n'a plus le lendemain que la pierre nue, toute la terre étant allée à ſes voiſins, & de ceux-là à d'autres.

4°. Tous les vins de Santorin ont le goût & la couleur de ſoufre, & ſont communément très-violens; ce qui marque qu'ils ſont remplis d'eſprits de feu. Enfin, je compare Santorin à un grand laboratoire, où tout ſe fait, bleds, vins, & le reſte, à force de feux & de minéraux. Il y a bien des années que cela dure. Dieu veuille que cela dure encore long-temps, & que les feux ſur leſquels l'iſle me paroît ſoutenue, ne viennent pas à ſe faire jour quelque part, & à la détruire de fond en comble.

LETTRE

Du Pere Antoine-Marie Nacchi, Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jesus en Syrie & en Egypte: au très-révérend Pere Michel-Ange Tamburini, Général de la Compagnie de Jesus.

MON TRÈS-RÉVÉREND PERE,

La paix de N. S.

Le zèle ardent & continuel de votre paternité pour envoyer des ouvriers de notre Compagnie jusqu'aux extrémités du monde, & faire annoncer aux Nations barbares, infideles & schismatiques, l'Evangile de Jesus-Christ, mérite que votre paternité ait la consolation d'apprendre le succès que Dieu accorde aux travaux des Jésuites.

Ce fut un de vos Prédécesseurs qui établit en 1626 les Missions de notre Compagnie dans cette partie de l'Asie qu'on nomme la Syrie; c'est de ces Missions dont je dois avoir l'honneur de

vous rendre compte, j'ai l'avantage de les connoître dès ma plus tendre jeunesse, car votre paternité sçait que je suis né sujet du Maître de ce grand Empire. Mais je suis redevable à la bonté particuliere de Dieu de m'avoir fait naître dans la nation Maronite, qui a toujours fait une profession publique & non interrompue, d'être inviolablement attachée à la religion Catholique.

C'est le témoignage que tout le monde chrétien lui rend avec justice, & que je lui rends avec joie pour mon honneur.

On sçait que la nation Maronite tire son origine & son nom du célebre Abbé *Maron*, qu'il ne faut point confondre avec un plus ancien *Maron*, héréſiarque Monothelite. Le saint Abbé *Maron* naquit en Syrie dans le quatrieme siecle. Il y mena la vie des Cénobites. Il eut sous sa conduite plusieurs disciples, qui embrasserent son genre de vie. La réputation de sa sainteté fut si grande, que saint Jean-Chrysostôme lui écrivit du lieu de son exil pour le prier de lui obtenir de Dieu, par ses prieres, la grace de supporter avec patience & courage l'excès des peines qu'il y souffroit. Le Cardinal Baronius fait l'éloge des lettres que le saint Abbé écrivit au

Pape Hormisdas, & du livre qu'il présenta au Concile, preuve authentique de la catholicité du saint Abbé.

Après qu'il eut saintement fini ses jours, ses disciples bâtirent un second Monastere près le fleuve Oronte. Pour le rendre plus recommandable, ils lui donnerent le nom de leur Pere, & depuis ce temps-là il fut appellé le Monastere de S. Maron. L'Empereur Justinien en rebâtit l'Eglise, & lui donna une bien plus belle forme que n'étoit celle de la premiere.

Dans le nombre des Cénobites de ce Monastere, il y en eut un nommé Jean, qui s'étant distingué entre ses freres par sa vertu, fut élu Abbé, & en l'honneur de leur premier Pere, celui-ci fut surnommé l'Abbé *Maron*.

Ce second Abbé *Maron* combattit vivement les hérétiques & les schismatiques. Il en convertit plusieurs & défendit si heureusement sa nation contre le schisme & l'hérésie qui l'environnoient de toutes parts, qu'elle est demeurée seule dans le Levant constamment & universellement dévouée à la Chaire de S. Pierre.

L'Abbé Jean *Maron* dont nous parlons, fut le premier de sa nation qui fut honoré

du titre de Patriarche des Maronites. Il reçut le Patriarchat du Saint Siége. Ses successeurs, après leur élection, ne manquent pas encore aujourd'hui d'envoyer un député au Pape, pour en recevoir la confirmation & le *Pallium*.

Après la grace que Dieu m'a faite, d'avoir pris naissance dans une nation si Catholique, il a plu au Seigneur d'en ajouter une autre, qui m'est très-précieuse, c'est de m'avoir appellé à la Compagnie de Jesus, & d'y avoir été reçu tout indigne que j'en étois. Tant de graces m'ont fait croire que l'intention de Dieu étoit que je consacrasse ma vie au salut de ceux qui ont eu le malheur ici de naître dans l'erreur & dans le schisme.

C'est pour répondre à la vocation divine, que je tâche depuis plusieurs années de remplir le moins mal qu'il m'est possible, les devoirs de mon ministere.

Mais ayant eu l'avantage d'être connu particuliérement de votre paternité dans le séjour que j'ai fait à Rome auprès d'elle, j'avois eu lieu d'espérer qu'elle ne penseroit jamais à me charger du gouvernement de nos Missions en Syrie & en Egypte. Vous avez commandé,

mon révérend Pere, j'ai obéi, dans l'eſpérance que mon obéiſſance me procureroit du côté de Dieu tout ce qui manque du mien, pour accomplir ſa volonté divine & vos intentions.

Ce que j'aurai l'honneur de vous expoſer dans cette Lettre, vous fera connoître plus parfaitement que jamais, la conduite édifiante de vos enfans, leurs travaux, leurs ſouffrances, leurs ſuccès, & les nouvelles moiſſons que le ciel leur prépare. Ce ſont autant de motifs qui nous font eſpérer que votre paternité conſervera pour nos Miſſions ſon affection paternelle, & qu'elle continuera de nous envoyer pluſieurs de nos freres, qui trouveront dans ce pays des ames à gagner.

La Syrie, où nous avons le bonheur d'être employés au ſervice de Dieu & de notre ſainte Religion, eſt une grande province en Aſie, ſoumiſe à la domination du Turc. Nous y avons cinq établiſſemens: ils ſont placés dans les villes & autres lieux où les exercices d'une Miſſion ſont néceſſaires. Deux ſont dans les deux ports les plus célebres & les plus fréquentés de la Syrie, qui ſont *Seyde* & *Tripoli*. Nous en avons deux autres dans ſes deux principales villes,

ſçavoir *Damas* & *Alep*. Notre cinquieme établiſſement eſt dans la partie qu'on appelle *Keſroan*. Son ſiége eſt à Antoura.

Le feu Roi Louis XIV d'heureuſe mémoire, toujours attentif à ce qui pouvoit procurer la gloire de Dieu dans les pays même les plus éloignés de ſes Etats, jugea à propos, l'année 1698, d'envoyer des Miſſionnaires en Egypte. Votre paternité aura vu dans la lettre que nous avons eu l'honneur d'adreſſer à ſon Alteſſe Séréniſſime Monſeigneur le Comte de Toulouſe, l'établiſſement que feu Sa Majeſté nous a fait au grand Caire, capitale d'Egypte. Cette lettre (1), que le Pere Fleuriau a eu l'honneur de vous envoyer, explique les occupations que nous y avons, les biens qu'on y peut entreprendre, ceux que nous avons tâché juſqu'à préſent d'y faire; & elle vous aura ſuffiſamment inſtruit de tout ce qui regarde cette Miſſion, qui fait un ſixieme établiſſement dans le département du Supérieur Général de nos Miſſions en Syrie & en Egypte.

Devant que d'expoſer à votre paternité nos occupations pour la ſanctifica-

(1) Cette lettre ſe trouve dans le 4e volume de cette édition.

tion des ames, nous devons lui dire les moyens que nous avons de travailler à la nôtre : car nous devons nous ſouvenir d'abord de l'inſtruction capitale que ſaint Ignace fait aux Miſſionnaires de ſa Compagnie, qui eſt d'employer leur zèle pour ſe perfectionner dans les voies de Dieu, devant que d'entreprendre d'y conduire les autres.

Le premier moyen que nous avons pour nous porter à Dieu, c'eſt la vue preſque continuelle de toutes les actions & de toutes les ſouffrances du Sauveur, qui avoit choiſi cette petite partie du monde par préférence à toute autre, pour y naître, pour y converſer avec les hommes, & enfin pour y ſouffrir & pour y mourir pour eux.

A peine peut-on faire un pas, ſans reconnoître les veſtiges de ce Dieu-homme, parcourant les bourgades, guériſſant les maladies ſpirituelles & corporelles, & ſouffrant les mauvais traitemens de ceux qui jouiſſoient de ſes bienfaits. Les exemples de ſa patience, de ſa charité, de ſa douceur, de ſon zèle, de ſon union continuelle avec Dieu ſon pere, nous font de continuelles leçons, qui nous inſtruiſent, qui nous animent, & qui nous conſolent.

Le second moyen de perfection que les Missionnaires trouvent ici, sont les croix, qu'ils ont souvent à porter à la suite du Sauveur. Elles leur viennent de la part des Infideles, qui ont un souverain mépris des Chrétiens, & qui se font un point de religion de les maltraiter. Il y en a peu parmi nous qui n'en aient reçu de mauvais traitemens.

Nous avons encore plus à souffrir des Schismatiques. Le schisme leur inspire une haine implacable contre les Catholiques, & particuliérement contre les Missionnaires. Ils emploient le mensonge, la calomnie, la perfidie, les faux témoignages, pour leur attirer des avanies de la part des Turcs, aussi souvent qu'ils le peuvent.

Nous n'avons pas moins à souffrir de la part des libertins, qui nous regardent comme ennemis déclarés de leur libertinage, parce que nous tâchons de leur faire enlever les malheureuses victimes de leurs iniquités.

Il faut joindre à ces croix, les maladies pestilentielles & contagieuses, auxquelles les Missionnaires sont souvent exposés, & où ils s'exposent eux-mêmes volontairement, s'estimant heureux de pouvoir donner leur vie pour leurs freres

en Jesus-Christ par un martyre de charité. Plusieurs de nous ont eu cet heureux sort.

Ce sont-là les croix inséparables de la vie évangélique, qui se présentent souvent à nous. Le Fils de Dieu les a annoncées & promises à ceux qui voudroient le suivre. Nous aurions tort de nous plaindre, parce que nous sentons qu'elles contribuent à nous détacher de la vie & de nous-mêmes, & qu'elles nous font aimer Dieu, & desirer de le posséder pour toujours.

Je ne parle point ici, mon Révérend Pere, de notre maniere de vivre, bien différente de celle qu'on a en France. Nous avons occasion de nous souvenir que nous ne sommes pas venus ici pour y chercher nos commodités. Nous tâchons de n'être à charge à personne; nous déclarons à nos disciples, que nous ne voulons que le salut de leurs ames, & nous nous contentons des aumônes qui nous viennent de France, ayant toujours devant les yeux, la pauvreté, dont le Fils de Dieu & ses Apôtres ont fait ici avant nous profession.

Le troisieme moyen de sanctification que la Syrie & l'Egypte nous donnent, c'est la multitude des bonnes œuvres

qui se présentent sans cesse à nous. Nul Missionnaire ne manque d'ouvrage; il en trouve plus qu'il n'en peut faire, & c'est ce qui nous en a enlevé plusieurs, qui ont succombé dans la fleur de leur âge sous le poids du travail. Je dois ajouter ici que nous ne sommes pas les seuls qui ayons le bonheur de travailler dans la vigne du Seigneur. Plusieurs fervens Religieux de différens Ordres la cultivent avec nous.

Au reste j'avoue qu'il ne faut pas s'attendre à faire ici la conquête de Royaumes entiers, pour les mettre sous l'empire de Jesus-Christ, & à baptiser autant de milliers d'hommes que saint François Xavier en a baptisé. Ce n'est pas-là de quoi il s'agit; mais Dieu demande de nous une attention continuelle pour conserver les Chrétiens catholiques dans leur sainte foi, pour les préserver de la contagion du schisme, de l'hérésie & du libertinage, & pour faire rentrer dans le sein de l'Eglise ceux qui ont le malheur d'en être séparés. J'ajouterai même que quand nous n'aurions ici pour toute occupation que certaines œuvres obscures, qui nous sont journalieres, nous nous estimerions encore très-heureux d'y pouvoir employer toute notre

vie ; persuadés comme nous le sommes, que pour être cachées & sans éclat, elles n'en sont pas moins précieuses aux yeux de Dieu.

Mais, graces au Seigneur, le champ que nous avons à cultiver est vaste & très-peuplé. Il fournit toujours à un très-grand nombre d'ouvriers les occasions de beaucoup travailler & de beaucoup souffrir.

On compte dans la Syrie & dans l'Egypte environ deux cens mille Chrétiens de différentes nations, sçavoir, les Maronites, les Grecs, les Syriens, les Arméniens, les Chaldéens & les Coptes. Tous font un exercice public de la religion Chrétienne, en payant chaque année leur tribut à la Porte. Ces différentes nations ont leurs Patriarches, leurs Evêques & leurs Prêtres, dont les uns sont catholiques, & les autres sont schismatiques. Plaise à Dieu de benir les apparences que nous avons d'une heureuse moisson. Elle est l'objet de nos vœux & de nos travaux, nous sommes prêts à verser notre sang pour elle, si son accroissement en pouvoit dépendre ; j'ose vous assurer, mon Révérend Pere, que telle est la disposition de tous nos Missionnaires. C'est le fruit des excellens moyens que nous

fournit chaque année la Syrie, pour parvenir à la perfection de notre état, & pour conduire au port du salut les nations que la Providence nous a confiées.

Après les observations que je viens de faire, mon Révérend Pere, il est temps d'entrer dans le détail de tout ce qui regarde chaque Mission en particulier, pour en donner à votre paternité une connoissance parfaite.

Mission de Notre-Dame d'Alep.

Je commence par notre Mission dans la ville d'Alep, parce qu'elle fut la premiere établie en Syrie, & qu'elle devint pour ainsi dire la mere des autres.

Alep est une des principales villes de l'Empire Ottoman. Quelques-uns l'ont appellée *Beroan*, & d'autres *Hierapolis*. Les habitans prétendent que le nom d'Alep qu'elle porte aujourd'hui, est tiré du mot Arabe *halep*, qui signifie *lait*. La raison qu'ils en apportent, est l'opinion qu'ils ont qu'Abraham faisoit élever ses troupeaux en ce pays fertile en pâturages du côté de la Caramanie.

La ville est belle, bien bâtie, bien peuplée, & très-riche par le commerce qu'elle fait continuellement avec les Indes

& la Perſe, qui y envoient tout ce que ces Royaumes ont de plus précieux; le peuple y eſt très-doux, plus poli qu'ailleurs, & ſpirituel. Le nombre des Catholiques, Grecs, Maronites & Arméniens y eſt très-grand. Il s'y trouve quelques familles Neſtoriennes.

Notre Miſſion en cette ville prit naiſſance au milieu des croix. Les premiers Miſſionnaires qui y furent envoyés les regarderent comme des gages aſſurés de la protection de Dieu, & des fruits ſpirituels qu'ils recueilleroient un jour de leurs travaux & de leurs perſécutions. *Si le grain de bled*, dit le Sauveur, *étant tombé dans la terre, ne vient à mourir, il demeure là ſeul; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup.* Cette parole du Sauveur étoit le ferme appui de leur eſpérance, & leur eſpérance cauſoit leur tranquillité d'eſprit.

Ce fut l'an 1625 qu'Urbain VIII apprit par des nouvelles ſûres, que les intérêts de l'Egliſe Catholique demandoient que l'on envoyât au plutôt des Miſſionnaires en Syrie, pour conſerver notre ſainte Religion dans un pays où le Fils de Dieu l'avoit d'abord établie. Sa Sainteté s'adreſſa au Révérend Pere Mutio Vitelleſchi, un de vos prédéceſſeurs dans le gouvernement

gouvernement de notre Compagnie. Il lui ordonna de choisir de bons ouvriers, qui fussent en état de partir incessamment pour se rendre en Syrie. Les Peres Gaspard Manilier & Jean Stella, tous deux de la province de Lyon, furent destinés à cette œuvre ; ils arriverent à Alep dans la même année.

A peine fut-on informé de leur arrivée & de leur Mission, qu'une personne très-puissante auprès du Bacha, & qui avoit des intérêts secrets à maintenir le schisme & le libertinage, qui en est ordinairement la suite, fit tous ses efforts pour faire chasser les deux Missionnaires. Dieu permit qu'il y réussît, & les deux Peres furent embarqués sur un vaisseau Anglois, avec ordre au Capitaine de ne les débarquer qu'en France ; mais la Providence, qui détruit les projets des hommes quand ils sont contraires à ses desseins, en ordonna autrement. Une rude tempête qui s'éleva tout-à-coup, obligea le Capitaine à s'aller sauver lui & son vaisseau dans le port de Malte.

Le Pere Manilier y tomba si dangereusement malade, que le Capitaine, touché de compassion de son état, le mit à bord ; la maladie paroissant devoir être longue, le Capitaine ne jugea pas à propos

d'attendre la guérison du Pere. Il le laissa entre les mains du Pere Stella, pour en prendre soin, & il fit voile en même temps pour continuer sa route. Dieu rendit la santé au malade.

A peine sentit-il ses forces revenues, qu'il prit la résolution, avec le Pere son compagnon, d'aller en droiture à Constantinople. Ils trouverent en cette Capitale la puissante protection de notre Ambassadeur ; il leur obtint un commandement favorable du Grand Seigneur, pour s'établir à Alep.

Ils écrivirent en même temps en France, pour supplier très-humblement le Roi d'ordonner à son Consul de s'employer à leur établissement, & d'y interposer son auguste nom.

Louis XIII, si recommandable par la sainteté de sa vie, & particuliérement par son grand zèle pour la Religion, accorda très-volontiers ce qu'on lui demanda pour les deux Peres. Ces deux Missionnaires étant munis d'un Commandement du Grand Seigneur & de la puissante recommandation du Roi, partirent de Constantinople pour se rendre à Alep. L'ennemi qui les en avoit fait chasser, irrité de leur retour, excita secrettement les hérétiques à aller accuser au Bacha

les deux Peres d'être des perturbateurs du repos public, & d'avoir voulu forcer les sujets du Grand Seigneur à se faire Francs, c'est-à-dire, Catholiques Romains. Mais Dieu voulut confondre ces calomniateurs par celui même dont ils prétendoient se servir, pour opprimer des innocens. Car heureusement pour les Missionnaires, ce Bacha, qui n'étoit que depuis peu à Alep, avoit connu les deux Peres à Constantinople. Il les fit venir devant lui. Alors prenant un visage sévere, il dit en leur présence à leurs accusateurs : *Vous êtes des imposteurs, je connois ces Religieux, je les ai vus à Constantinople, & j'ai signé moi-même le Commandement qui a été donné en leur faveur; je ferai mettre aux fers le premier de vous qui les molestera.* Ensuite regardant les deux Peres avec bonté, il leur dit : *Ne craignez rien, rassurez-vous, je vous accorde ma protection.*

Il ne leur en fallut pas davantage, pour leur faire mettre la main à l'œuvre, & pour commencer leur établissement. Les catholiques charmés d'avoir dans les deux Peres un secours, dont ils avoient été jusqu'à présent privés, firent paroître autant de ferveur que d'assiduité, pour assister à leurs conférences & instructions.

Quelque temps après le Pere Stella ayant été député en France, pour venir demander de nouveaux ouvriers, & pour pourvoir à leur ſubſiſtance, le Pere Jérôme Queyrot vint prendre ſa place. La peſte s'étant allumée en ce temps dans toute la ville, le Pere Manilier & ſon nouveau compagnon ſe crurent obligés de s'y expoſer pour aſſiſter les malades, qui étoient en danger. Cette action de charité leur gagna l'eſtime & l'affection de ceux qui leur avoient été juſques-là contraires : mais les marchands François craignant que la contagion du mal ne leur fît perdre deux hommes, qui leur étoient ſi néceſſaires, les forcerent de venir ſe retirer avec eux dans leur camp, c'eſt-à-dire, dans une vaſte maiſon, où pluſieurs d'entr'eux occupoient des appartemens ſéparés.

La maladie contagieuſe ayant ceſſé, le Métropolitain Grec, Prélat qui étoit catholique, prit les Peres en amitié; il leur faiſoit faire chez lui des catéchiſmes pour les enfans & des conférences pour ſes Eccléſiaſtiques. Avec cette protection de l'Archevêque & du Bacha, la Religion faiſoit chaque jour de nouvelles conquêtes ſur l'héréſie & ſur le libertinage. Le démon jaloux de ce ſuccès

voulut y mettre opposition, ou plutôt il plût à Dieu d'éprouver les instrumens, dont il vouloit se servir pour sa gloire.

Un nouveau Bacha, successeur de celui dont nous venons de parler, étant venu à Alep avec des dispositions bien contraires à celles de son prédécesseur, écouta les nouveaux accusateurs des Missionnaires. Les Hérétiques les accuserent d'avoir bâti une Chappelle, où ils disoient publiquement la Messe. Sur cette seule déposition, dont la fausseté étoit aisée à connoître, le Bacha fit jetter dans les cachots le Pere Jérôme Queyrot & le Pere Aimé Chezaud & deux de nos Freres, nommés Fleuri Béchesne & Raymond Bourgeois; il les fit charger de chaînes, & ordonna qu'on remplît leurs cachots, de pointes de cailloux, & de pots cassés.

Les Hérétiques en vouloient particuliérement au Pere Manilier; mais ce Pere ayant été appellé ailleurs pour quelques bonnes œuvres, échapa aux mauvaises intentions de ses ennemis. Pour ce qui est des autres prisonniers, il est aisé de juger tout ce qu'ils eurent à souffrir pendant cette rude captivité. Le Pere Jérôme Queyrot & ses compa-

gnons se consoloient & s'animoient en se disant les uns aux autres, qu'ils étoient heureux d'être chargés, comme l'Apôtre des Gentils, des chaînes de Jésus-Christ, & d'avoir à souffrir pour une si bonne cause dans un pays, où le Fils de Dieu leur maître & leur pere, avoit voulu porter sa croix, & y être attaché pour le salut des hommes.

Le Seigneur qui veille continuellement sur ses Elus, ne laissa pas long-tems ses serviteurs dans cette fournaise de tribulation. Il suscita un Gentilhomme nommé *Contour*, ami du nouveau Bacha, pour prendre la défense des prisonniers. La nation Françoise & son Consul se joignirent à ce charitable Gentilhomme, & entreprirent ensemble la justification des prisonniers auprès du Bacha. Ils lui firent voir si évidemment la malignité des calomniateurs, & l'innocence des calomniés, que le Bacha convaincu de l'un & de l'autre, les fit sortir de prison. Leur élargissement donna beaucoup de joie non-seulement à leurs protecteurs & à tous les catholiques; mais encore aux Consuls Anglois & Hollandois qui voulurent en leur particulier faire leurs remercimens au Bacha, de la liberté qu'il avoit rendue aux Mission-

naires. Le malheureux, qui les avoit accuſés, fut quelque temps après empoiſonné par un de ſes ennemis. Sa mort dans ſon malheureux état, cauſa plus de douleur aux Miſſionnaires, que leur délivrance ne leur avoit donné de joie.

Le calme ayant ſuccedé à la tempête, les Miſſionnaires ſe livrerent avec plus de ferveur que jamais aux travaux de la Miſſion. L'inſtruction de la jeuneſſe, & la fréquentation des Sacremens leur ayant paru les plus efficaces moyens, pour avancer l'œuvre de Dieu, ils ouvrirent, pour l'inſtruction des enfans, une Ecole, où ils les aſſemblerent. Les Chrétiens, témoins des peines & des ſoins que les Peres ſe donnoient pour leur éducation, étoient infiniment édifiés de voir avec quelle bonté, quelle patience, & quelle application ces hommes Evangéliques apprenoient à leurs enfans les principes de la doctrine chrétienne; ils établirent en même temps trois Congrégations d'hommes; la premiere pour les François; la ſeconde pour les Arméniens, & la troiſiéme pour les Maronites & les Syriens. Les exhortations fréquentes qu'ils y faiſoient & les autres exercices de piété qu'ils mirent en uſage, accou-

tumerent peu-à-peu les nouveaux Congréganiftes à s'approcher des Sacremens de Pénitence & d'Euchariftie. L'exemple du Conful, qui étoit à la tête des François, animoit & entretenoit leur ferveur. La protection d'ailleurs que toute la nation accordoit aux Miffionnaires, ne contribuoit pas peu au fuccès des bonnes œuvres qu'ils entreprenoient. Mais l'excès de leur travail confomma en peu d'années la vie de ces premiers ouvriers dans la ville d'Alep. Ils eurent pour fucceffeurs en différens temps, le Pere *Jean Amieu*, le Pere *Guillaume Godet*, le Pere *René Cliffon*, le Pere *Michel Nau*, les Peres *Avril*, & le Pere *Jofeph Beffon*.

Monfieur Piquet, Conful de la nation Françoife, jugea à propos de leur donner fa Chapelle avec la qualité de Chapelains. Ce titre qui les mettoit fous une protection particuliere du Roi, leur donnoit les facilités d'affembler les chrétiens dans la Chapelle confulaire, de les inftruire & d'y faire librement & tranquillement leurs fonctions. Ce fut pour leur en affurer la poffeffion, qu'en 1679 le feu Roi ayant été informé par le Chevalier *d'Arvieux* alors fon Conful à Alep, des avantages que la Religion & fes

Sujets négocians dans le Levant recevoient des services des Missionnaires, fit expédier en leur faveur le Brevet ci-joint, par lequel Sa Majesté confirme lesdits Missionnaires dans la possession où ils avoient été mis de la Chapelle consulaire, par la seule bonne volonté des Consuls de la nation.

BREVET DU ROI.

Aujourd'hui septiéme de Juin mil six cent soixante dix-neuf, le Roi étant à Saint-Germain-en-Laye, voulant gratifier & favorablement traiter les Peres Jésuites François Missionnaires au Levant, en considération de leur zele pour la Religion, & des avantages que ses Sujets qui résident, & qui trafiquent dans toutes les Echelles, reçoivent de leurs instructions, Sa Majesté les a retenus & retient pour ses Chapelains, dans l'Eglise & Chapelle consulaire de la ville d'Alep en Syrie. Veut qu'ils soient dorénavant reconnus en cette qualité par tous les Négocians audit pays; qu'ils aient l'administration de ladite l'Eglise ou Chapelle consulaire; qu'ils y fassent tous les exercices spirituels propres à leur institution: Et Sa Majesté pour marque de sa volonté m'a ordonné d'expédier le présent Brevet, qu'Elle

a voulu ſigner de ſa main, & fait contre-ſigner par moi ſon Conſeiller-Secretaire d'Etat & de ſes Commandemens & Finances.

Signé, LOUIS.

Et plus bas : COLBERT.

Ce Brevet fut enregiſtré au Parlement d'Aix le 3 Août de la même année, & Monſieur le Vicomte de Guilleragues, Ambaſſadeur à la Porte, en ordonna l'exécution par ſon Ordonnance du 6 Septembre 1679.

Cette qualité de Chapelain dont nos premiers Miſſionnaires furent honorés, ayant augmenté le nombre de leurs occupations, il fallut auſſi augmenter le nombre des Miſſionnaires, pour partager entr'eux tant de différentes occupations, & qui ſont incompatibles. Les uns s'employoient uniquement aux œuvres de piété dans la Chapelle & dans les Congrégations, & les autres alloient chercher les brebis égarées dans les différens quartiers de la ville & de la campagne.

Pour mieux juger de l'étendue & de la multitude de leurs occupations, il ſuffit de dire que l'on compte dans la ville d'Alep deux cens mille ames, ou environ, parmi leſquelles nous avons cinquante mille Chrétiens, tant Maronites

qu'Arméniens & Grecs, ſans y comprendre un grand nombre de François, que le commerce attire en cette floriſſante ville. C'eſt à toutes ces différentes nations, que les Miſſionnaires rendoient leurs ſervices, pour entretenir & perfectionner le bien que leurs prédéceſſeurs avoient commencé à faire. Ils s'appliquerent en particulier à corriger pluſieurs ſuperſtitions familieres aux Orientaux, & entre autres à faire abolir l'uſage d'un ſacrifice particulier & le plus criminel de tous, qu'ils appelloient Korban.

Ce ſacrifice conſiſtoit à conduire avec pompe un mouton ſur le parvis de l'Egliſe. Le Prêtre ſacrificateur béniſſoit du ſel, & le mettoit dans la gorge de la victime; il faiſoit enſuite quelques prieres ſur le couteau, dont il alloit ſe ſervir, & après avoir impoſé ſes mains ſur la tête du mouton, il l'égorgeoit. La victime étant égorgée, le Prêtre avoit grand ſoin de s'en approprier une bonne partie, & abandonnoit le reſte aux aſſiſtans, qui en faiſoient un grand feſtin, dont les ſuites étoient très-ſouvent funeſtes aux bonnes mœurs.

C'eſt à leur zele que nous devons le bonheur de ne voir preſque plus aujourd'hui ces ſortes de ſacrifices, ni les ſu-

perstitions de ces hommes que l'on appelle *Chamsies*, & d'autres qu'on nomme *Banianes*. Les premiers adoroient le Soleil, & les seconds se disoient de la Religion d'Adam. Ils adoroient des veaux, & croyoient que manger de leur chair c'étoit un crime.

Je ne dois point oublier, mon révérend Pere, de parler ici du Pere Joseph Besson, qui quitta le Rectorat de notre College de Nismes, pour venir consommer le reste de ses jours dans nos Missions de Syrie. Elles n'oublieront jamais les rares exemples de vertus, qu'il y a laissés. Il y joignoit beaucoup de capacité, & surtout la science, qui lui étoit la plus nécessaire pour combattre avec fruit le schisme & l'héresie. Il avoit acquis un si grand usage de la langue Arabe, que ceux qui la parloient le plus élégamment, avouoient, qu'ils avoient un plaisir sensible à l'entendre parler, exhorter, & prêcher; ce qui lui gagnoit la confiance de ceux, qui le connoissoient. Dieu versa des bénédictions extraordinaires sur les Congrégations, dont il avoit le soin. Les Consuls & les principaux de la nation, se faisoient honneur d'en être. Il faut dire aussi que leur édifiante conduite faisoit en même temps honneur

aux Congrégations, & à celui qui en prenoit le soin.

Quelque zele que le Pere Besson eût pour un si saint & si utile emploi, son attrait particulier étoit de s'employer au service des pestiférés desirant mourir de ce martyre de charité. Dieu lui en fit la grace. La ville d'Alep ayant été affligée de la peste, le zelé Missionnaire avec la permission de ses Supérieurs, se jetta au milieu du peril; & après avoir procuré une sainte mort à un grand nombre de personnes, qui périrent dans ce temps-là de contagion, il fut attaqué de la peste, & en mourut. Sa vocation à nos Missions & sa promptitude à y obéir, furent dignes d'un Profès de notre Compagnie, qui est engagé par un vœu particulier & solemnel de courir au premier ordre de son Supérieur jusqu'aux extremités du monde, pour y procurer le salut des ames. Le Pere Provincial de la Province de Toulouse ayant exposé publiquement le besoin pressant d'ouvriers dans la Syrie, le Pere Besson lui répartit à l'instant : *Me voici prêt à partir, mon Pere; parlez & je pars*. Sa bonne volonté fut acceptée. Il partit. Quels services les Missions ne devoient-elles pas attendre d'un Missionnaire si saintement disposé?

Dieu, se servit en effet de lui, pour procurer sa gloire dans les travaux continuels, où son zele l'engageoit. Mais ce qui est de plus surprenant, c'est qu'il joignoit à ses travaux excessifs une continuelle & affreuse mortification. Il ne quittoit jamais le cilice, deux ais composoient son lit, & deux gros livres lui servoient d'oreiller. Il ne donnoit que peu de temps au repos de la nuit; & se levoit chaque jour de grand matin, pour employer plusieurs heures à l'oraison. Il étoit d'ailleurs toujours gai & d'une humeur très-commode, se faisant tout à tous. Son confesseur a assuré, que Dieu l'avoit honoré de plusieurs insignes faveurs, & entre autres de fréquentes visites de son Ange Gardien, dont il recevoit de salutaires avis: mais l'humble Serviteur de Dieu cachoit aux hommes les graces, qu'il recevoit du ciel. Son zele ne se borna pas dans la ville d'Alep, il l'étendit dans les villages voisins. Le mauvais air même d'Alexandrette ne fut pas capable de le rebuter. Il y alla souvent avec le Pere *Gilbert Rigauld*. Des confessions de plusieurs années, des réconciliations, les assistances des malades, & l'instruction des peuples furent les fruits de leurs travaux. Le Pere Ri-

gauld son compagnon fut si touché des biens qu'un Missionnaire peut faire dans cette ville, que, malgré l'air pestilentiel qu'on y respire, & qui sur-tout est mortel aux Etrangers, il fit vœu d'y revenir aussi souvent que ses Supérieurs le lui permettroient.

La conversion des *Jasidies* fut un nouvel objet de zele pour le Pere Besson. Les *Jasidies* sont des peuples qui adorent le Soleil, & qui rendent un culte au démon, comme à l'auteur du mal.

Le Pere Besson prit la résolution de leur aller porter la connoissance du vrai Dieu; mais ayant été chargé du gouvernement de nos Missions, & ne pouvant plus exécuter par lui-même ce dessein, il leur envoya des Missionnaires. L'heure de la conversion de ce malheureux peuple n'étoit pas encore venue. Les Missionnaires que le Pere Besson leur envoya, ne furent pas long-temps sans s'en appercevoir. Ils s'en revinrent après avoir sécoué la poussiere de leurs souliers. Nous attendons le moment auquel Dieu par sa miséricorde voudra dissiper les ténebres, qui empêchent ces hommes aveugles, de voir l'horreur de leurs mysteres d'iniquité.

Le Pere Besson & quelques autres

Miſſionnaires, dont nous avons parlé, ayant ſaintement fini leur carriere, le Pere Deſchamps & le Pere Gabriel de Clermont, tous deux de la Province de France, furent du nombre de ceux qui leur ſuccéderent. Le premier a gouverné très-utilement nos miſſions pendant pluſieurs années, & finit ſa vie dans l'exercice actuel de ſa charge, & aſſiſtant les malades attaqués de fiévres pourprées.

Le Pere de Clermont, de l'illuſtre famille dont il portoit le nom, mourut preſque en même temps de la même maladie. Ces deux Peres & leurs ſucceſſeurs, qui ont eu ſoin de cette Miſſion, ſe ſont employés de tout leur cœur pour conſerver le précieux héritage, qu'ils avoient reçu de leurs prédéceſſeurs. C'eſt cet héritage que nous cultivons & que nous ſommes prêts aujourd'hui de défendre au péril de notre vie. Tout ce que nous avons reçu de nos Peres, nous eſt infiniment cher, juſqu'à leurs croix, dont il plaît à Dieu de nous faire part de temps en temps pour nous rendre plus dignes d'être de bons ouvriers dans ſa vigne. Le Pere Sauvage & le Pere Pagnon ont eu de rudes combats à ſoutenir dans pluſieurs avanies, qui leur ont été faites. Le dernier étant

Supérieur de cette miſſion, & faiſant faire quelques réparations dans une maiſon, que Monſieur le Maire, Conſul à Alep, lui avoit procuré, fut accuſé d'avoir voulu bâtir une Chapelle publique. Cette accuſation, toute fauſſe qu'elle étoit de notoriété publique, fut plus que ſuffiſante pour le faire prendre par des ſoldats & le conduire ignominieuſement devant le *Cadi*, qui le fit mettre au carcan, & enſuite dans les fers. Il n'en auroit pas été quitte pour ces mauvais traitemens ſi Monſieur le Maire, alors Conſul d'Alep, & aujourd'hui Conſul au Caire, n'eut interpoſé ſon autorité pour le retirer des mains de ces furieux ennemis de notre ſainte Religion. Cette avanie & pluſieurs autres ſemblables, doivent diſpoſer tous les Miſſionnaires qui viendront en ce pays-ci, à dire ſincerement comme l'Apôtre ſaint Paul : *Je ne crains rien de tout cela, & je n'eſtime point ma vie plus précieuſe que moi-même.*

En effet nous ſerions bien coupables, ſi nous avions peur des croix, dont ce pays eſt preſque tout parſemé; car il ne faut pas croire que l'on puiſſe être long-temps tranquille parmi les infidéles, qui ont en horreur notre ſainte Religion, & qui perſécutent ordinairement les Mi-

niſtres de l'Evangile, à meſure qu'ils ſont des progrès par leurs prédications. On ſçait tout ce que le Patriache & l'Archevêque d'Alep eurent à ſouffrir il y a quelques années pour le ſeul crime dont ils furent accuſés, qui étoit de faire une profeſſion publique de la Religion Catholique. Il n'y eut point de mauvais traitemens qu'on ne leur fit ſouffrir pour les obliger à y renoncer.

Le Patriarche *Ignace Pierre* reçut quatre-vingts coups de baſtonnade ſous la plante des pieds, & fut enſuite mis aux fers dans une priſon avec l'Archevêque d'Alep, nommé *Denis Rezkallah.* Ils n'en ſortirent que pour être conduits par ordre du Grand Seigneur au château d'Adané, où ils furent renfermés dans un cachot obſcur le reſte de leurs jours.

L'Archevêque mourut en y arrivant, exténué des fatigues du voyage. Le Patriarche lui ſurvêcut de quelques mois; mais avec des infirmités continuelles & cauſées par les affreuſes incommodités du cachot. Un Prêtre, compagnon de ſes ſouffrances & témoin de ſa ſainte mort, nous a rapporté que, devant que de mourir, il renouvella ſa profeſſion de foi, & déclara qu'il mouroit enfant de l'Egliſe Catholique, Apoſtolique &

Romaine, ajoutant, par une expreſſion qui lui étoit aſſez familiere, qu'il ſe mettoit ſous les pieds de Saint Pierre, & de ſes ſucceſſeurs, les Vicaires de Jéſus-Chriſt en terre. Ainſi mourut *Ignace Pierre*, Patriarche d'Alep.

Ces deux courageux ſerviteurs de Dieu nous honoroient particuliérement de leur bienveillance & de leur confiance : leur innocente vie les avoit rendus dignes d'une ſi précieuſe mort, qui leur a mis la palme du martyre en main. Nous les regardons comme les protecteurs, non-ſeulement de notre Miſſion, mais encore de toute leur nation, & c'eſt ce qui nous a donné ſujet de croire que la réunion de nos trois Patriarches de l'Egliſe Grecque à l'Egliſe Romaine eſt un effet de leur puiſſante interceſſion auprès de Dieu.

Ces trois Prélats ſont les Patriarches d'Alexandrie, d'Alep & de Damas. Le ſchiſme les avoit ſéparés de nous dès leur bas âge; nous ne ceſſions pas de demander au Seigneur, qui tient nos cœurs entre ſes mains, de diſpoſer les leurs à embraſſer tout de nouveau la foi de leurs peres.

La pureté conſtante de leurs mœurs & leur probité éprouvée & reconnue,

nous faiſoient eſpérer pour eux cette grace, de la bonté & de la miſéricorde de Dieu.

Le moment enfin eſt venu, où le bandeau, qui tenoit leurs yeux fermés à la vérité catholique, eſt tombé. Le Patriarche d'Alexandrie & le Patriarche d'Alep ont été les premiers, qui ont envoyé à notre Saint-Pere, le Pape Clément XI, leur profeſſion de foi; par laquelle ils proteſtent, qu'ils le reconnoiſſent & le réverent comme le Vicaire de Jéſus-Chriſt, le chef de l'Egliſe, & le centre de l'unité de la foi catholique.

Le Patriarche de Damas, nommé *Cyrille*, le plus puiſſant de tous les Patriarches du Levant, & par conſéquent le plus accrédité, a été le dernier à ſe rendre. Il vivoit depuis long-tems dans le ſchiſme; mais comme il eſt homme d'eſprit, & d'ailleurs très-capable, il ne pouvoit s'empêcher de louer & de défendre la catholicité. Il fréquentoit les Miſſionnaires, & trouvoit bon qu'ils euſſent l'honneur de le viſiter ſouvent. Bien loin de s'oppoſer à la converſion des Grecs ſchiſmatiques ſes ouailles, il favoriſoit, autant qu'il pouvoit, leur retour à l'Egliſe Romaine. Il avouoit même qu'il ſçavoit mauvais gré aux Grecs

de Conſtantinople de s'en être autrefois ſéparés. De ſi bons diſcours, qui exprimoient ſes ſentimens, faiſoient que les Catholiques l'affectionnoient. Ils ſouhaitoient & demandoient à Dieu pour lui la force de pouvoir ſuivre l'exemple que les deux Patriarches d'Alexandrie & d'Alep venoient de lui donner. Dieu a bien voulu écouter leurs prieres; & voici le dernier moyen dont le Sauveur de tous les hommes s'eſt ſervi pour faire rentrer ce Prélat dans le ſein de l'Egliſe Romaine, qui étoit ſi ſouvent l'objet de ſes éloges. Le ſchiſme le tenoit dans ſon eſclavage; pour l'en faire ſortir, il falloit que la Providence permît qu'il tombât dans la captivité, de la maniere dont je le vais dire.

Le Patriarche dont nous parlons, confia le Miſſel de ſon Egliſe à un de ſes Diſciples, pour le porter chez un Relieur. Quelques Turcs étant entrés par haſard dans la boutique, trouverent ce Miſſel. Un d'entr'eux s'en ſaiſit, & le porta à l'inſtant au Bacha, pour lui en faire ſa cour. Le Bacha charmé de l'occaſion qu'il avoit de faire une avanie au Patriarche, & d'en pouvoir tirer de l'argent, ne manqua pas dès le lendemain de l'envoyer prendre pour venir comparoître devant lui.

Alors le Bacha lui dit d'un ton furieux, qu'il avoit été informé de ce qu'il avoit fait pour séduire les Turcs, & pour en faire des Francs, qu'il avoit donné à un d'eux un livre de sa fausse religion, pour le pervertir, que son crime méritoit le feu; & sans vouloir attendre sa justification, il le fit mettre dans la prison du sang, qui est ainsi nommée parce qu'elle est destinée aux criminels, qui doivent être condamnés à mort.

L'ordre du Bacha fut exécuté; mais le Patriarche, après quelques jours de prison, ayant appris que, pour trois mille écus, sa liberté lui seroit rendue, fit payer au Bacha cette somme, & la porte de la prison lui fut ouverte le Lundi de la fête de la Pentecôte 1717. A peine fut-il sorti de prison & rentré dans sa maison, qu'il reçut un Bref du Pape Clément XI, par lequel Sa Sainteté lui mandoit, qu'elle avoit appris avec une sensible joie la protection qu'il accordoit aux Catholiques, & les marques qu'il donnoit de son estime pour l'Eglise Romaine; que ces dispositions de son esprit & de son cœur lui faisoient croire qu'il n'étoit pas éloigné du Royaume de Dieu; qu'il le conjuroit, comme son frere en Jésus-Christ, d'écouter la voix

de Dieu, qui l'appelloit, & vouloit se servir de la voix du commun Pasteur pour faire rentrer son troupeau dans le bercail. Méditez, lui dit-il, ces paroles de Jésus-Christ: *De quoi sert à l'homme de gagner tout le monde s'il perd son ame.* Prenez garde que la crainte de perdre quelques avantages passagers & temporels ne vous fasse perdre un bonheur éternel. Suivez plutôt l'exemple du Patriarche d'Alexandrie & du Patriarche d'Alep, qui nous ont envoyé leur profession de foi, conforme aux Saints Conciles. Nous attendons, lui dit le Pape en finissant, nous attendons votre réponse telle que nous la souhaitons, & alors nous vous expliquerons ce que vous aurez à faire & la conduite que vous devez tenir.

C'est à peu près en ces termes que le Bref étoit conçu. Le Patriarche le reçut & le lut avec un profond respect. Le Seigneur parla en même tems au cœur du Patriarche, qui, touché de cette invitation du pere & du chef des pasteurs, assembla les Missionnaires pour leur déclarer que sa résolution étoit prise d'envoyer sa profession de foi au Saint Pere dans les termes qu'il le desiroit.

Ce Prélat a tenu parole. Il députa l'année derniere trois personnes, qui

porterent à Rome ſa profeſſion, avec des préſents & avec ſon bâton paſtoral, pour le ſoumettre au Vicaire de Jéſus-Chriſt.

Nous ne doutons pas que Sa Sainteté n'ait eu une joie bien ſenſible de recevoir en ſa communion, & preſque en même tems, les trois Patriarches de l'Egliſe Grecque. Dieu veuille que ceux qui leur ſuccéderont ſoient auſſi les ſucceſſeurs de leur foi orthodoxe, comme ils le feront de leur dignité.

Cet évenement, qui eſt l'effet de la pure miſéricorde de Dieu ſur l'Egliſe Grecque, anime notre zèle pour nous conformer aux intentions du Sauveur, qui veut éclairer des lumieres de la foi tous les hommes qui viennent au monde.

Mais puiſque votre paternité nous ordonne de l'informer plus en détail des différens biens qui ſe font dans chacune de nos Miſſions, je lui rapporterai ici ce que le pere Blein, ſupérieur de la Miſſion d'Alep, en écrivit ces dernieres années au pere Jean Barſe, mon prédéceſſeur. Votre paternité jugera par cette ſimple lettre du fruit des occupations qui nous ſont les plus ordinaires, & dont il nous eſt permis de parler.

Ce pere Miſſionnaire mandoit au pere Barſe,

Barse que, pendant l'année 1714, il s'étoit fait dans la Mission d'Alep près de quatre cens confessions générales. La nécessité de ces confessions vient de l'usage ordinaire aux Prêtres du pays, qui, pour avoir plutôt fait, & ne point perdre la rétribution de leurs pénitens, se contentent de leur demander s'ils sont bien marris d'avoir offensé Dieu. Cette demande faite, & sans en attendre souvent la réponse, sans même connoître la disposition de leurs pénitens, ils leur donnent l'absolution.

Nous pouvons compter, ajoute le pere Blein dans sa lettre, plus de trois mille autres confessions qui ont été entendues; cent trente-huit personnes qui ont fait abjuration du schisme; des restitutions pour de très-grosses sommes, & sept ou huit réconciliations entre des personnes très-considérables. Je ne parle point de plusieurs autres bonnes œuvres, qui doivent être dans le silence. C'est ainsi que le Pere Blein s'explique sur les fruits de sa Mission.

Nous souhaiterions fort qu'ils fussent plus grands parmi les hérétiques; mais il est très-difficile de les retirer de l'erreur où ils sont nés. Les Suriens, ou autrement les Jacobites, y sont plus at-

tachés que les autres. Ces derniers ſont en grand nombre. On les appelle Jacobites, du nom d'un des diſciples d'Eutichés & de Dioſcore nommé *Jacob*. Ce diſciple renouvella les erreurs de ſes maîtres dans le commencement du ſixiéme ſiecle, & enſeigna publiquement qu'il n'y avoit qu'une nature en Jéſus-Chriſt, compoſée de deux natures, l'une divine & l'autre humaine.

Il eſt vrai que le plus grand nombre de ces Jacobites ne ſçait pas trop de quoi il s'agit; mais leurs Evêques & leurs Prêtres ſchiſmatiques leur vantent ſi ſouvent la prétendue ſainteté & la profonde doctrine de *Dioſcore* & de *Barſama*, que le commun peuple de cette ſecte, prévenu comme il eſt d'eſtime & de vénération pour ces deux héréſiarques, ne peuvent pas s'imaginer que ces deux hommes, ſi célèbres parmi eux, ayent été capables de ſe tromper. Ainſi leurs Prêtres faiſant retentir continuellement à leurs oreilles, que ces deux Apôtres de leur ſecte, ſçavoir *Dioſcore*, ſucceſſeur du grand Saint Cyrille, dans le Patriarchat d'Alexandrie, & *Barſama*, ce fameux moine, ſon Archimandrite, leur ont enſeigné, que la nature divine & la nature humaine ne font qu'une

ſeule nature en Jéſus-Chriſt, ils s'en tiennent opiniatrément à ce ſentiment; & ſi vous les combattez, ils ne vous répondent que par des invectives, en faiſant le ſigne de la croix avec le ſeul doigt du milieu de la main, & tenant en même tems les autres doigts pliés, pour vous faire entendre qu'ils ne reconnoiſſent qu'une nature en Jéſus-Chriſt, & qu'on ne leur fera jamais croire le contraire.

Leur opiniâtreté, quelque grande qu'elle ſoit, ne nous ferme pas cependant la bouche; comme leur converſion dépend particuliérement de celle de leurs Evêques, nous nous approchons d'eux le plus ſouvent qu'il nous eſt poſſible, afin qu'ils s'approchent de nous, & que nous ayons l'occaſion de leur expliquer ce que la foi catholique nous enſeigne, & ce que nous ſommes obligés de croire pour être ſauvés.

Heureuſement pour nous, dans les viſites que nous leur rendons, ils ſont les premiers à nous mettre ſur les articles de leur créance, contraires à la nôtre, comme par exemple, ſur la proceſſion du Saint-Eſprit, ſur l'unité des deux natures en Jéſus-Chriſt.

Notre coutume eſt de ne leur répondre

qu'avec le ſaint Evangile, que nous avons en main; nous leur oppoſons les textes des Ecritures, qui décident clairement la queſtion, & les décrets du Concile de Calcédoine, qui condamne formellement leurs erreurs.

Nos occupations dans la ville ne nous font pas abandonner les campagnes voiſines. Il n'y a preſque point d'année que quelques-uns de nous n'aillent parcourir les villages d'alentour. Le pere *Yves de Lerne* a été ſouvent chargé de cette Miſſion, & il la continue autant qu'il lui eſt poſſible. Il y inſtruit les enfans des payſans, il viſite les malades, diſpoſe les Chrétiens adultes aux Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie, ſur-tout dans des tems de peſte, où il aſſiſte ceux qui en ſont infectés. Il entretient la paix & l'union dans les familles, & fait d'autres bonnes œuvres, qui procurent le ſalut à des âmes qui ſont cheres à notre rédempteur.

Pour travailler avec eſpérance de recueillir un jour de grands fruits, ſoit dans la ville, ſoit dans la campagne, nous nous appliquons particuliérement à l'inſtruction des enfans. Nous tâchons de les rendre forts & fermes dans la foi Catholique, afin que, devenant un jour

les ſucceſſeurs des Evêques & des Curés hérétiques, ils arrachent l'yvraie du champ de Jéſus-Chriſt, & y ſement le bon grain.

Nous avons déjà des preuves ſenſibles de ce que nous devons attendre un jour de la bonne éducation de ces enfans, & des autres moyens que nous employons, ſoit pour maintenir les familles Catholiques dans la pureté de leur foi, ſoit pour la faire embraſſer à celles qui ont le malheur de ne la pas connoître. Je rapporterai ici à votre paternité quelques traits qui lui feront juger que nos eſpérances ne ſont pas vaines.

Un Curé hérétique s'étant trouvé dans une compagnie où étoit un jeune homme âgé de quinze ans, qui avoit été inſtruit par un de nos Peres, le Curé voulut lui faire dire qu'il n'y avoit qu'une ſeule nature en Jeſus-Chriſt. Pour l'en convaincre, il prit deux morceaux de fer, il les fit rougir au feu, & les joignit enſuite l'un à l'autre, pour n'en faire qu'un ſeul morceau. C'eſt ainſi, dit-il à ce jeune homme, que les deux natures, l'humaine & la divine, unies enſemble dans Jeſus-Chriſt, ne font plus qu'une ſeule nature dans ſa perſonne. Mais, répondit l'enfant, mettez un petit lingot

d'or à la place de ce petit morceau de fer, faites-les rougir tous deux, & approchant l'un de l'autre, tâchez de n'en faire qu'un seul morceau. Je vous demande alors, ce morceau sera-t-il tout or, ou tout fer? chaque morceau ne demeurera-t-il pas ce qu'il étoit auparavant; c'est-à-dire, l'un ne sera-t-il pas toujours un lingot d'or, & l'autre un morceau de fer, quoiqu'ils soient unis ensemble? Oui sans doute, vous n'en pouvez disconvenir. Voilà donc deux morceaux, l'un d'or, l'autre de fer, qui, tout distingués qu'ils seront l'un de l'autre, ne feront plus cependant qu'un morceau. C'est ainsi, conclut l'enfant, que la nature divine & la nature humaine, quoique distinguées l'une de l'autre, ne font cependant qu'une seule personne en Jesus-Christ.

Le Curé qui ne s'attendoit pas à une telle repartie, demeura d'abord interdit, & sortit ensuite plein de colere, donnant mille imprécations à ce jeune homme qui venoit de le désarmer. Ceux qui furent témoins de sa victoire, vinrent incontinent nous en faire l'agréable récit.

Je joindrai, mon révérend Pere, à ce récit, celui de quelques autres actions d'une vertu solide, dont nous avons été

témoins à Alep ; ils vous feront connoître que nous ne travaillons pas dans une terre ingrate.

Une jeune fille de cette ville, élevée dans la piété par un pere & une mere qui craignent Dieu, fut recherchée il y a quelque temps, avec importunité, par plusieurs personnes également charmées de sa sagesse & de sa beauté. Après leur avoir fait déclarer plusieurs fois qu'elle ne songeoit à aucun établissement, & voyant que ses refus ne la délivroient pas de leurs importunités ; elle eut le courage de se défigurer le visage, pour mettre en sûreté sa virginité, qu'elle avoit vouée à Dieu.

Une dame de cette même ville, fort distinguée par sa naissance & par ses biens, s'interdit, il y a quelques années, par délicatesse de conscience & par esprit de mortification, tout usage du bain, si ordinaire dans le Levant.

Le Pere Verseau, qui est présentement en France, rendra témoignage d'une action de charité qu'il a vue, & de la récompense divine qui la suivit de près.

Un pauvre artisan de sa connoissance s'étoit fait une loi de ne refuser jamais l'aumône à aucun pauvre. Plusieurs de ce nombre vinrent la lui demander dans

un même jour. Il leur distribua presque tout le pain qu'il avoit dans sa maison, & voulut donner le reste à un dernier pauvre qui se présenta à lui. Ses enfans lui représenterent qu'il n'avoit de pain pour vivre que ce qui lui en restoit. L'artisan leur répondit, qu'ils n'avoient rien à craindre ; que tant qu'il partageroit sa nourriture avec Jesus-Christ, lui & sa famille n'en manqueroient jamais. En effet, quelques momens après cette action de charité, deux hommes, en présence du Pere Verseau, entrerent dans sa boutique avec une corbeille de pain, qu'ils y laisserent en se retirant.

Le Pere lui demanda s'il connoissoit ces deux hommes. Le bon artisan lui répondit avec beaucoup de simplicité, que ces mêmes hommes lui avoient déjà apporté un pareil secours dans ses besoins.

Voici un autre fait, qui mérite encore qu'on en parle. Deux de nos Missionnaires étant allés faire une mission dans une bourgade près d'Alep, ils trouverent tous les habitans en joie, à l'occasion de deux sangliers que quelques-uns d'eux avoient tués à la chasse. Un des premiers de la bourgade qui les apperçut, & qui les reconnut à leur habit, leur dit: *Venez*,

Peres, venez voir notre chasse & le partage que nous en allons faire. D'autres Peres, comme vous, ont fait ici autrefois la mission. Nous étions en guerre les uns contre les autres, ils nous firent faire la paix, & nous ordonnerent de partager entre nous nos chasses, pour entretenir dans notre village une bonne & continuelle intelligence. C'est ce que nous allons faire. Ils le firent en effet. Nos deux Missionnaires nous raconterent à leur retour ce trait d'une fidélité admirable, dont nous fûmes sensiblement touchés.

Je supprime, mon Révérend Pere, plusieurs autres actions de vertus de nos fervens Chrétiens, parce que dans des pays catholiques elles mériteroient peut-être moins d'attention. Cependant dans cet Empire, qui est le centre de l'infidélité, nous les regardons comme des restes précieux des prémices du Christianisme. J'ajouterai seulement, que nous remarquons un sensible accroissement de piété parmi nos disciples, depuis l'établissement que nous avons fait d'une association pour honorer la sainte Vierge & inspirer la dévotion du Rosaire. Cette association assujettit ceux que nous avons jugé à propos d'y recevoir, à un réglement de vie qui les retire d'un monde

oisif, & qui les occupe des devoirs de leur état. Ce réglement leur prescrit des temps destinés à la priere, à de saintes lectures, au travail des mains, à des actions de charité, & les oblige à donner bon exemple, & à s'approcher au moins tous les mois des sacremens de Pénitence & d'Eucharistie, pour conserver en eux l'esprit de dévotion & la pureté des mœurs.

A ces moyens, mon Révérend Pere, dont nous nous servons pour entretenir la piété dans nos plus fervens Catholiques, nous en joignons un autre d'une très-grande importance pour le salut de plusieurs ames. C'est la distribution des remedes qu'on nous envoie de France. Cette distribution nous donne entrée par-tout dans les maisons schismatiques, aussi-bien que dans celles des Chrétiens catholiques, & même dans celles des Turcs.

Nous devons au service que nous avons rendu à quelques Seigneurs parmi eux, la protection que nous en avons reçue dans des occasions pressantes; mais le grand avantage que nous trouvons dans la distribution de ces remedes, c'est qu'ils nous donnent la facilité d'assister spirituellement les malades, de les ex-

horter à faire un ſaint uſage de leurs maladies, & de les préparer à la mort.

Ces remedes nous fourniſſent même la facilité d'adminiſtrer le ſacrement de Baptême à des enfans moribonds qui n'auroient jamais eu le bonheur de le recevoir, s'ils avoient vécu plus longtemps.

Cette Miſſion vient de perdre un de ſes plus grands Miſſionnaires, qui a fait une infinité d'actions de cette nature pendant le temps qu'il a vécu parmi nous. C'eſt le Pere *Bernard Couder*. Il étoit de la province de Guyenne. Il vint en Syrie âgé de trente-huit ans, après avoir eu la conduite des Novices dans ſa province. La bonne & ſainte éducation qu'il leur donnoit, fut cauſe des oppoſitions qu'il trouva de la part de ſes Supérieurs, lorſqu'il leur déclara ſa vocation pour la Syrie; mais Dieu qui l'appelloit, ſçut bien le mettre en liberté, pour paſſer les mers & venir en cette Miſſion. Il y a employé trente-quatre ans dans les plus pénibles exercices de la vie évangélique, avec un zèle qui le fait appeller l'Apôtre de la Syrie. Il commença ce nouvel emploi par une étude conſtante de la langue Arabe: il fut en peu de temps capable de prêcher les dominicales dans l'Égliſe

patriarchale des Suriens. Ses expreſſions vives & pathétiques, le feu qui animoit ſon action, attiroit à ſes prédications une grande foule d'auditeurs. Les fruits qu'ils en retiroient lui firent une grande vogue, & lui gagnerent bientôt l'affection & la confiance non-ſeulement des Catholiques, mais même des ſchiſmatiques Arméniens, Grecs & Suriens. On compte à Alep plus de neuf cens familles qu'il a formées dans le Chriſtianiſme, & qu'il a miſes dans la pratique exacte des devoirs d'une ſolide piété. Pour les cultiver toutes plus aiſément, il diſtribuoit la ville en ſept quartiers différens. Chaque jour il viſitoit un quartier ; il commençoit par les maiſons où il y avoit des malades. L'uſage où il étoit d'en voir ſouvent, lui avoit acquis une grande expérience des maladies. Cette expérience lui ſervoit pour donner à propos quelques-uns des remedes qui nous viennent de France. Le ſuccès de ces remedes, joint à ſon déſintéreſſement, & ſa charité à ſecourir les malades, le faiſoient deſirer & demander de toute part. Il profitoit de la confiance de ſes malades pour opérer en même temps, avec la grace de Dieu, ou leur converſion, ou leur ſanctification. On ne peut compter

le nombre d'enfans qui doivent à sa vigilance & à son industrie leur entrée dans le ciel, que l'infidélité leur avoit fermée.

Après avoir secouru les malades & corporellement & spirituellement, il faisoit ses instructions dans les maisons, où ses disciples s'assembloient. Il prenoit ce temps pour confesser les personnes qui n'avoient pas la liberté de sortir de chez elles. Il s'informoit particuliérement des pauvres familles, & il trouvoit le moyen de faire ensorte que l'abondance des uns suppléât à l'indigence des autres.

Son zèle pour le salut des ames étoit si grand, qu'on l'a vu souvent attendre les dix jours entiers un pécheur sur son passage, pour le forcer, par des paroles que Dieu mettoit dans sa bouche, à changer de vie. Il obtint six fois de ses Supérieurs la permission de s'exposer au service des pestiférés : une protection spéciale de Dieu l'a préservé autant de fois du mal contagieux où sa charité l'exposoit. Mais il n'a pas été exempt de plusieurs mauvais traitemens qu'il a eu souvent à essuyer. Il les a soufferts avec une patience & dans un silence héroïque.

La vertu d'obéissance ne lui fut pas moins chere que celle de la charité. Il en donna un rare exemple, lorsqu'un Supé-

rieur lui ayant mandé de quitter la Miſſion d'Alep, pour ſe rendre à une autre, à laquelle on le croyoit néceſſaire, il ſe diſpoſa à l'inſtant même pour partir, malgré l'oppoſition de ceux qui connoiſſoient combien ſon abſence ſeroit préjudiciable à la Miſſion, & nonobſtant l'attachement qu'un homme moins mortifié & moins obéiſſant que lui, auroit eu pour le bien qu'il faiſoit dans la ville d'Alep.

La vie dure & auſtere de ce fervent Miſſionnaire, ſes grands travaux & ſon âge très-avancé lui cauſerent ſur la fin de ſa vie de fréquentes infirmités. Elles étoient auſſi douloureuſes qu'incommodes. Sitôt qu'elles lui donnoient quelque relâche, il reprenoit ſon travail à l'ordinaire; le mal revenant, il le ſouffroit ſans jamais laiſſer échapper un mot, ou un ſigne de plainte, content de tout, il diſoit ſouvent qu'on en faiſoit trop pour lui.

Sentant approcher la fin de ſa vie, il profita de quelques jours, où il ſe trouva mieux, pour aller une derniere fois viſites ſes diſciples, leur donner ſes charitables conſeils, & ſe recommander à leurs prieres. A ſon retour il demanda les derniers Sacremens, qu'il reçut avec

une piété & un amour de Dieu qui enflammoit son visage, il mourut enfin de la mort des Justes.

Le regret que les différentes nations d'Alep, & que les Turcs même ont témoigné de sa mort, le concours prodigieux des peuples qui ont assisté à ses obséques, les graces que plusieurs Catholiques assurent avoir obtenus de Dieu par son intercession; toutes ces circonstances nous font croire, que nous avons dans le Ciel un nouveau protecteur de cette Mission, qu'il a cherie, qu'il a servie, & édifiée jusqu'au dernier soupir de sa vie.

La perte du Pere Couder a été suivie de celle de plusieurs autres Missionnaires, soit de notre Compagnie, soit des autres Ordres Religieux, & de quelques Prêtres Maronites & Grecs, tous décédés au secours des pestiférés pendant l'année 1719. La lettre, que le pere Yves de Lerne, Supérieur de notre Mission à Alep, m'écrivit à ce sujet est si édifiante, que je crois devoir en donner l'extrait à Votre Paternité. Sa lettre est du 7 Mars 1720. La ville d'Alep, écrit le Pere de Lerne, a été continuellement affligée d'une violente peste depuis le mois de Mars 1719, jusqu'au mois de Septembre.

Les Turcs les plus âgés conviennent de n'en avoir jamais vu une ſi vive & ſi meurtriere. L'opinion commune eſt que dans Alep la mort a enlevé ſix-vingt mille ames au moins, tant Chrétiens que Turcs. La terreur étoit ſi grande & ſi univerſelle, que les ſains & les malades avoient également recours à nous, pour les confeſſer. Jour & nuit on étoit à notre porte pour nous demander notre ſecours. Les Catholiques, les Hérétiques, les Francs, les riches & les pauvres nous appelloient également. Quel triſte ſpectacle, mon Révérend Pere! Nous trouvions dans une même chambre quatre & cinq malades avec une ſeule perſonne pour les ſervir, & tous en danger de mort. J'ai été ſouvent obligé de me tenir couché entre deux peſtiférés pour les confeſſer l'un après l'autre, tenant, pour ainſi dire, l'oreille colée ſur leurs lévres, pour tâcher d'entendre leur voix mourante.

Après avoir rendu à leurs ames les ſecours les plus preſſés, quelques-uns de nos Miſſionnaires ont eu la charité de laver leurs corps & leurs habits couverts d'une infection toutes des plus horribles, & de baiſer enſuite leurs mains & leurs pieds. Nos Prêtres ne pouvoient

ſuffire à enterrer les morts. Ils ne faiſoient qu'aller au cimetiere commun, pour y porter les corps & en revenir auſſi-tôt pour y en porter d'autres.

Les pauvres ouvriers ne pouvant plus travailler, étoient réduits à une grande néceſſité. Dieu leur a fait la grace de les aſſiſter par les abondantes charités de nos Négocians.

J'ai reçu en particulier de groſſes aumônes de Meſſieurs *Ausbert*, *Souchron*, *Raimbaut* & de Monſieur *Fagnel*, Marchands Anglois, & de pluſieurs autres. Ce m'étoit une grande conſolation de pouvoir ſoulager nos malades de leurs aumônes.

Mais d'un autre côté j'ai eu la douleur de voir mourir entre mes mains le Pere Emmanuel, Carme Déchauſſé, qui pendant quatre mois a rendu de continuels ſervices aux peſtiférés. Après lui j'ai aſſiſté le Pere Arnoudie & le Frere Jean Marthe de notre Compagnie, décédés de la même maladie. J'entendis leur confeſſion générale, & je leur adminiſtrai les derniers Sacremens : ils ont eu tous trois le bonheur de mourir de la mort des Saints, & dans l'exercice actuel de la charité pour leurs freres. Le Pere Arnoudie dit à un de ſes amis quelque temps

avant ſa maladie, que le principal motif de ſa vocation aux Miſſions du Levant avoit été pour ſe procurer une heureuſe mort.

Il avoit moins de ſanté que de zele; ce qui nous ſurprenoit c'eſt qu'il pût, avec une conſtitution ſi délicate, travailler autant qu'il faiſoit, ſoit au dehors pour le ſervice du public, ſoit dans ſa chambre, pour compoſer un très-utile ouvrage Arabe ſur l'Ecriture ſainte. Cet ouvrage contient trois volumes *in-folio*, & il a eu le loiſir de le finir avant ſa mort.

Il donnoit peu d'heures au ſommeil, pour prolonger le temps qu'il employoit à l'oraiſon. Son attrait pour la priere, étoit ſi grand, que l'uſage lui en étoit devenu très-aiſé. A le voir prier, on concevoit de l'amour pour la priere.

Le mal contagieux l'attaqua, étant auprès du Frere Jean Marthe qui en étoit à l'extrêmité. Si-tôt que ſes Diſciples eurent appris ſa maladie, ils vinrent à ſon ſecours, & ne le quitterent pas un ſeul moment.

La violence du mal lui ayant ôté l'uſage de la raiſon, je mis ſur ſa tête une relique du bienheureux Regis, & la préſence d'eſprit lui revint au même moment,

Il l'employa à former des actes d'amour de Dieu, d'espérance en ses miséricordes avec lesquels il expira.

Notre Frere Jean Marthe mourut avant ce cher Missionnaire, & après avoir reçu ses derniers Sacremens. Ce cher Frere avoit obtenu la permission d'accompagner ceux, qui assistoient les pestiférés, pour les soulager. Une mort précieuse fut sa récompense. Sa vocation aux Missions avoit eu quelque chose d'extraordinaire.

Il étoit Marchand Jouaillier à Paris; & avoit fait un voyage dans le Levant, pour y chercher quelques curiosités. Etant à Damas il fit connoissance avec nos Missionnaires, qui sont en cette ville. Quelque temps après étant de retour à Paris, il s'adressa au Pere Fleuriau pour obtenir la grace d'entrer dans notre Compagnie, & de venir ensuite en ce pays servir nos Missionnaires. Le Pere Fleuriau l'envoya à notre Noviciat d'Avignon. Après y avoir donné pendant une année entiere des preuves d'une vertu solide, on lui permit de revenir ici. Il a passé sept ou huit ans avec nous, édifiant tout le monde par l'exercice des vertus de son état. Il aimait le travail, ne se refusoit jamais

aux travaux les plus durs & les plus abjects. Sa charité le rendoit très-aimable, & sa dévotion, jointe à son humilité, le faisoit estimer de ceux qui le connoissoient.

Nos Prêtres Grecs & Maronites, qui se sont pareillement exposés avec générosité à la contagion, nous ont fait l'honneur d'assister à leurs funérailles. Quelques-uns d'eux, & des Peres de la Terre-Sainte, Religieux de l'Ordre de Saint-François, ont eu aussi la gloire de cueillir des palmes du martyre de la charité. Je n'ai pas mérité, mon Révérend Pere, que Dieu ait bien voulu recevoir le sacrifice de ma vie, que je lui avois offert. Je vous demande donc vos prieres, pour obtenir de Dieu, qu'il oublie mes péchés, & qu'il me fasse la grace de mourir pour lui.

Les pertes que nous venons de faire de plusieurs ouvriers de notre Compagnie, que le service des pestiférés, nous a enlevés à Damas, à Tripoli, à Antoura & à Alep, vous auront déja engagé à écrire en France, pour nous faire une bonne recrue de Missionnaires. Il n'y a point d'année, que nous n'en perdions quelques-uns. C'est le sort des bons Régimens, de perdre les meil-

leurs soldats dans les batailles. Dieu daigne nous envoyer de nouveaux ouvriers dignes de succéder à ceux que nous avons perdus.

Je finis, mon Révérend Pere, par cette lettre du Pere de Lerne, ce que j'avois de plus considérable à dire de notre Mission de Notre-Dame d'Alep.

Mission de S. Paul de Damas.

La ville de Damas a la gloire d'être connue dès les premiers siécles pour la capitale de la Syrie. C'est le témoignage honorable que lui rend le Prophête Isaie. Elle tire son origine de trois illustres fondateurs, qui tous trois ont contribué à la mettre dans l'état où elle est. Le premier, dit Joseph, & après lui Saint Jérôme, fut Hus fils d'Aram. Le second fut Damascus serviteur d'Abraham, qui la renouvella & l'embellit. Le troisiéme fut Coré fils d'Esaü. Saint Jérôme dit, que ce dernier lui donna une nouvelle forme, & la rendit une des plus agréables villes de la Syrie.

Ce fut en cette ville, que se fit notre second établissement. Nous en eûmes la principale obligation à un saint Evêque Grec nommé *Eutimios*, natif de Chio.

Après la ruine d'Antioche, le ſiege Patriarchal ayant été transféré à Damas, *Eutimios* en alla prendre poſſeſſion. Il mena avec lui le Pere Jerôme Queyrot, pour l'aider de ſes conſeils, pour prendre ſoin de l'éducation de ſon neveu, qui avoit embraſſé l'état Eccléſiaſtique, & pour être ſon Miſſionnaire dans la ville. La connoiſſance parfaite qu'il avoit des langues Orientales, & l'étude particuliere qu'il avoit faite des Peres Grecs, le rendoit très-utile au Patriarche, & ſur-tout aux Grecs. Il combattoit leurs erreurs par les propres paroles des Peres Grecs, leur autorité ayant beaucoup plus de crédit ſur l'eſprit des Grecs, que tous les raiſonnemens qu'on leur peut faire.

Le Pere avoit avec lui un de nos freres nommé *Guillaume Volrad Bengen*, qui avoit reçu de Dieu un talent extraordinaire pour apprendre les langues. Il ſçavoit l'Arabe, le Grec, l'Italien, l'Allemand, le François & le Flamand. Pendant que le Pere étoit occupé dans ſes controverſes particulieres & publiques, & dans les autres fonctions de ſon miniſtere, le Frere faiſoit le catéchiſme aux enfans, & s'acquittoit parfaitement de cet emploi. Leurs ſuccès furent com-

battus par deux événemens qui arriverent en ce temps-là l'un après l'autre, & qui devoient, ce ſemble, leur faire perdre toute eſpérance d'établir une Miſſion à Damas; mais au contraire, ces événemens, par une protection ſpéciale de Dieu, opérerent leur établiſſement.

Le Patriarche Grec, protecteur du Pere Queyrot, fut obligé de ſe retirer de Damas pour ſe mettre à couvert d'une avanie de la part des Turcs, qui lui demandoient & à ſa nation ſept mille écus. Le Pere fut contraint de ſortir de Damas avec ſon Patriarche; mais il y fut incontinent rappellé par le crédit de ceux qui ſçavoient combien ſa préſence étoit néceſſaire aux Chrétiens.

Quelque temps après, la guerre étant ſurvenue entre les Turcs & les Vénitiens, la Porte envoya incontinent des ordres pour faire ſortir de la ville tous les Vénitiens & les Latins, tant Négocians que Religieux: mais nul Officier Turc n'oſa, par reſpect, mettre la main ſur un homme qui étoit à Damas dans une vénération publique. Il y continua avec liberté ſes exercices ordinaires, avec une telle réputation, que pluſieurs des étrangers qui venoient à Damas,

défiroient connoître un homme dont ils entendoient dire tant de bien.

Le feigneur *Michel Condoleo*, Maître de l'artillerie du Grand Seigneur, le plus confidérable d'entre les Chrétiens, & qui aimoit tendrement le Pere, craignit qu'un nouvel accident ne lui enlevât & à la ville un homme à qui il avoit donné fa confiance. Il voulut donc tâcher d'affurer fon état autant qu'il le pouvoit être parmi des infideles. Dans cette penfée il lui fit faire l'acquifition d'une maifon fituée dans un quartier franc, qui ne payoit alors aucune contribution. Cette maifon fit le commencement de notre établiffement à Damas.

Le Pere Queyrot qui arriva pour la premiere fois en cette ville, la veille de la fête de l'Apôtre faint Paul, ne crut pas devoir donner un autre protecteur à fa nouvelle Miffion que cet Apôtre des Gentils. Il lui en fit porter le nom. Elle le conferve encore aujourd'hui, & nous l'honorons comme le protecteur & le Patron de notre Miffion.

Le Pere Queyrot, aidé de fes amis, mit fa maifon en état d'y recevoir quelques autres ouvriers, qu'il appella de France à fon fecours. On lui donna pour fecond le Pere Charles *Malval*, qui quitta

par

par obéissance les Missions de Grece, pour se rendre à Damas; mais il y abrégea le cours de sa vie, par un travail excessif, & par les macérations extraordinaires de son corps. Il lui donnoit peu de repos pendant la nuit, dont il passoit une grande partie devant le saint Sacrement de l'autel; sa dévotion pour l'auguste présence de notre Sauveur, étoit si vive & si ardente, qu'un jour s'en étant senti plus enflammé qu'à l'ordinaire, en disant la sainte Messe, il fallut promptement le retirer du saint autel, le porter dans sa chambre, où il mourut peu d'heures après, consumé du feu de l'amour divin, le 5 Février, jour auquel nous célébrons la fête de nos trois martyrs du Japon.

Le P. Queyrot, après avoir passé trente-huit ans dans les pénibles occupations de la vie d'un Missionnaire, la finit aussi saintement qu'elle avoit toujours été sainte. Sa mort fut regardée dans Damas, comme une perte publique. Les Grecs la pleurerent comme la mort de leur pere, le Clergé de l'Eglise patriarchale assista à ses funérailles. Le Seigneur Michel *Condoleo*, dont nous avons parlé, voulut porter lui-même le cercueil du saint homme, son ami & son

confeſſeur. Chacun faiſoit dans ſa famille ſon éloge funébre, & ſon nom eſt encore aujourd'hui en bénédiction.

Il eut pour ſucceſſeur dans la Miſſion dont il avoit été le fondateur, les Peres *Parvilliers*, *Richelius*, *Reſteau*, *Cliſſon*, & le Pere *Nau*. Il feroit trop long, mon Révérend Pere, de vous rapporter ici les bénédictions qu'il a plu à Dieu d'accorder à leur zele. Il me ſuffit de dire à votre paternité, que tout le bien qui ſe pratique de nos jours dans cette ville & dans les campagnes voiſines, eſt encore aujourd'hui le fruit de leurs travaux. Nous ſommes redevables, entr'autres, au feu Pere Nau & au feu Pere Cliſſon, de nous avoir laiſſé les excellens ouvrages qu'ils ont compoſés pour combattre les erreurs dont nos Suriens ont été infectés, & pour réunir à l'Egliſe catholique ceux que le ſchiſme a ſéparés du Chef de l'Egliſe de Jéſus-Chriſt & du corps des Paſteurs.

Nos Evêques & nos Prêtres liſent leurs livres d'autant plus volontiers, que non-ſeulement les Peres Grecs, mais encore les livres de leur Secte & leur Liturgie y ſont continuellement cités; &, grace à Dieu, nous voyons que les Hérétiques de bonne-foi qui les liſent pour s'inſtruire

de la vérité, la reconnoiſſent & l'embraſſent ſincerement.

Le Pere Cliſſon, après avoir donné trente-cinq ans de ſa vie au ſervice des Miſſions de Syrie, la finit glorieuſement au ſervice des peſtiférés.

Le Pere Nau ſe deſtina aux mêmes Miſſions dès ſa plus tendre jeuneſſe; il y travailla infatigablement pendant dix-huit ans. Il avoit reçu du Ciel les qualités les plus propres à la vie apoſtolique, un eſprit droit & ſolide, un cœur tendre & charitable, une inclination laborieuſe & réglée, une modération raiſonnable dans la pourſuite de ſes entrepriſes, une grande fermeté dans ſes réſolutions, & une application conſtante & inviolable à tous ſes devoirs.

Son zèle pour l'établiſſement des Miſſions dans les lieux où il les croyoit néceſſaires pour le ſalut des ames, fut cauſe qu'il eut à ſouffrir à *Meredin* les cachots & les fers, qui affoiblirent ſa ſanté, & qui abrégerent ſa vie. Il la finit à Paris, où les affaires des Miſſions l'avoient obligé de ſe rendre. Il témoigna à ſa mort le regret qu'il avoit de ne pas mourir dans une des Miſſions de Syrie où Dieu l'avoit appellé; mais il adora les ordres de la Providence, qui en

ordonnoit autrement. Les Miſſionnaires qui viendront en ce pays, auront encore une grande obligation au Pere *Nau* des ſages inſtructions qu'il a laiſſées pour leur apprendre l'art de gagner les cœurs de leurs diſciples, & de convaincre enſuite plus aiſément leurs eſprits, ſans les aigrir jamais par des diſputes opiniâtres.

Après avoir parlé de ces illuſtres Miſſionnaires, je manquerois à ce que nous devons à la mémoire des Peres de la Thuillerie, avec leſquels nous avons vécu, ſi je paſſois ſous ſilence ces deux freres, dont nous ne pouvons dire lequel des deux fut le plus parfait & le plus ſaint Miſſionnaire.

Le Pere Joſeph de la Thuillerie fut l'aîné: ſa douceur, ſa patience inaltérable, ſa charité, ſa modeſtie, ſon humilité, jointe à un caractere de ſainteté qui paroiſſoit ſur ſon viſage, & un certain air gracieux qui lui étoit naturel; toutes ces vertus le faiſoient aimer, révérer & rechercher de ceux qui avoient le bonheur de le connoître; chacun vouloit l'avoir dans ſa maiſon pour y faire des conférences; les Catholiques avoient grand ſoin de s'informer des lieux où il devoit aller pour s'y rendre; les aſſemblées étoient toujours nombreuſes. Il

avoit un talent rare pour concilier les eſprits & entretenir l'union dans les familles ; il avoit même le don de ſe rendre agréable aux Mahométans, de les porter aux vertus morales, & de leur donner de la vénération pour notre ſainte loi. Il établit la coutume que nous obſervons encore aujourd'hui, de prêcher dans notre Maiſon les Fêtes & les Dimanches.

C'eſt aux inſtructions de ce fervent Miſſionnaire que nos Catholiques ſont redevables de l'uſage édifiant où ils ſont d'approcher ſouvent des Sacremens de Pénitence & d'Euchariſtie. Il cultiva cette Miſſion pendant l'eſpace de dix ans, avec un zèle & une charité univerſelle qui lui gagnoit tous les cœurs, & dont il faiſoit enſuite ce qu'il vouloit.

Enfin, ayant été choiſi pour être Supérieur général de nos Miſſions en Syrie, il tomba malade en arrivant à Seyde. Les fatigues de ſon travail continuel à Damas, eurent beaucoup de part à ſa derniere maladie, qui nous priva d'un ſi excellent homme & d'un ſi bon Supérieur. Il mourut en odeur de ſainteté ; ceux qui l'ont connu nous en parlent encore tous les jours comme d'un ſaint, qu'ils ont vu & qu'ils ont eu le bonheur d'entretenir.

Dieu lui accorda avant ſa mort la conſolation de voir &d'embraſſer ſon cher frere Jacques-Joſeph de la Thuillerie, qui vint de France pour partager avec ſon frere les travaux de la Miſſion. Le cadet hérita des vertus, des talens & de la ſainteté de ſon aîné ; il n'eſt pas poſſible de voir une plus parfaite reſſemblance entre deux freres que celle qui étoit entre eux deux, juſques dans tous les traits du viſage, étant d'ailleurs également vertueux & eſtimables ; le cadet ayant ſuccédé à l'aîné dans cette Miſſion, il y continua les mêmes fonctions avec le même zèle & le même ſuccès ; un très-grand nombre de ſchiſmatiques lui doivent leur réunion à l'Egliſe Romaine, pluſieurs eſclaves lui doivent leur liberté, & quantité d'enfans lui ſont redevables du ſaint Baptême, qu'il leur a adminiſtré quelques inſtans avant leur mort.

Nos Miſſions de Damas, d'Antoura & de Seyde, ont été les témoins de ſon zèle, de ſes travaux & des fruits de ſes Miſſions. Il mourut à Tripoli, après avoir paſſé ici douze ans parmi nous, & alla rejoindre ſon cher frere au ciel, où nous avons ſujet de croire que Dieu dans ſa miſéricorde a couronné leurs mérites.

Nous comptons encore le Pere René *Pillon*, entre ceux de nos Miſſionnaires qui ont rendu de plus grands ſervices à notre Miſſion de Damas. C'étoit un homme infatigable, toujours prêt à tout faire pour la gloire de Dieu ; les bonnes œuvres le venoient pour ainſi dire chercher ; quelque laborieuſes qu'elles fuſſent, il s'y employoit volontiers ; il avoit un grand nombre de diſciples, Grecs & autres, qu'il inſtruiſoit dans notre Maiſon, & donnoit le reſte de ſon temps à la viſite des malades. Il regarda comme une grace ſinguliere de Dieu d'être attaqué de la peſte, & d'en mourir au ſervice des peſtiférés. Ses diſciples affligés de la perte de leur Pere plus qu'on ne le peut dire, voulurent par reſpect & par amour le porter en terre. Ils ſe relevoient les uns les autres pour parvenir au lieu deſtiné à la ſépulture des François, qui étoit fort éloigné de notre Maiſon.

Ce fervent Miſſionnaire eſt encore aujourd'hui très-regretté dans cette Miſſion, & les anciens nous en font ſouvent l'éloge.

C'eſt à nous préſentement à conſerver le précieux héritage que nos prédéceſſeurs nous ont laiſſé, & grace à Dieu, il

ne paroît pas qu'il ait dépéri depuis ce temps-là, votre paternité en jugera par la lettre que le Pere Pierre Maucolot, Supérieur de la Miſſion de Damas, m'en écrivit peu de jours avant ſa mort.

Nos occupations, me mandoit ce Pere, augmentent, grace à Dieu, bien loin de diminuer ; nous annonçons librement la parole divine, ſoit dans notre Maiſon, ſoit dans celle des Catholiques & à la campagne ; l'école où nous inſtruiſons les enfans, eſt devenue ſi nombreuſe, que nous avons été obligés de la placer dans un lieu plus vaſte, les enfans y ſont ſi bien inſtruits des vérités catholiques, que les hérétiques les craignent. Un d'eux, il y a quelque temps, ſe trouva dans une maiſon avec quatre Prêtres ſchiſmatiques : ils lui demanderent ce que les Miſſionnaires lui apprenoient du Purgatoire ; le jeune enfant leur expliqua ce que la foi catholique enſeigne ſur cet article, & leur ajouta, qu'il faiſoit ſoir & matin une priere particuliere pour les ames que le Purgatoire acheve de purifier. *Priere perdue*, lui répondit un des Prêtres ſchiſmatiques. *Quoi donc*, reprit l'enfant, *les prieres que ſaint Auguſtin fit faire pour ſa mere décédée, furent-elles perdues, & le Saint-Eſprit s'eſt-il trompé,*

lorsqu'il a dit, que la pensée de prier pour les morts étoit bonne & salutaire (1) ?

Cette réponse du jeune enfant mit son adversaire fort en colere. Il sortit à l'instant même de la maison comme un furieux, & criant à haute voix, *que Dieu te maudisse, enfant réprouvé, & qu'après ta mort il te place parmi les Francs.*

C'est tout ce que je demande, répondit l'enfant.

Un autre de nos éleves ayant été chargé par son Evêque de lire, le Jeudi-Saint, selon la coutume des schismatiques, l'excommunication que l'Eglise Grecque porte contre l'Eglise Latine, qui consacre avec un pain azyme : *Pourquoi*, lui dit l'enfant, *excommunier l'Eglise Latine, qui pratique ce que Jesus-Christ pratiqua lui-même avec ses Apôtres la veille de sa mort* ? C'est ainsi qu'en instruisant les enfans, nous instruisons en même temps les familles ; car les peres & les meres ne manquent point d'interroger tous les soirs leurs enfans, sur ce qu'ils ont appris pendant le jour. Ces enfans répétent publiquement leurs leçons, & leurs parens sont charmés de les entendre.

Les bénédictions que Dieu accorde

(1) II. Machab. XII. 46.

aux paroles qui ſortent de la bouche de cette innocente jeuneſſe, nous font regarder nos écoles comme autant de ſéminaires qui donneront à l'Egliſe catholique des proſélites bien inſtruits, & capables d'en inſtruire d'autres.

Pendant qu'un de nous eſt occupé à l'inſtruction des enfans, matin & ſoir, les autres Miſſionnaires vont viſiter les familles Chrétiennes dans leurs maiſons. Ces viſites ſont auſſi néceſſaires qu'utiles; car les perſonnes du ſexe n'ayant pas la liberté de ſortir de chez elles, elles n'entendroient jamais parler de Dieu, ni de leur ſalut, ſi on ne les alloit chercher pour les y faire penſer. De plus, le fruit de ces viſites eſt ordinairement l'union des familles, les réconciliations des uns avec les autres; la modeſtie dans leur conduite, l'amour & la pratique de la priere, & la fréquentation des Sacremens.

Voilà, mon Révérend Pere, ce que le Supérieur & nos autres Miſſionnaires de Damas m'ont écrit. Je ſçai de plus qu'ils ont commencé à corriger deux abus conſidérables. Le premier abus, étoit que les parens ne faiſoient baptiſer leurs enfans que quarante jours après leur naiſſance. On leur a fait concevoir

que différer si long-temps le baptême de leurs enfans, c'est les exposer à perdre une vie meilleure que celle qu'ils leur ont donnée, malheur qui n'arrivoit que trop souvent.

Le Patriarche s'est déclaré avec nous contre cet abus, &, grace à Dieu, la pratique contraire est présentement établie.

Le second abus est celui dont nous avons déja parlé ailleurs, & qui ne regarde que les Schismatiques, c'est au sujet de leurs confessions. Leurs Confesseurs donnent l'absolution à leurs pénitens, sans exiger l'accusation de leurs péchés, se contentant d'une accusation vague & générale, sans les déclarer en particulier.

Nos Missionnaires ont tâché de faire comprendre aux uns & aux autres, que les Confesseurs établis Juges par Jesus-Christ pour lier & délier les pécheurs, ne peuvent prononcer sur leurs péchés sans en avoir connoissance, & que par conséquent les pénitens sont obligés de déclarer leurs péchés au Tribunal de la pénitence. C'est par les fréquentes instructions de nos Missionnaires que ces abus & plusieurs autres se détruisent peu à peu & insensiblement.

Telles sont, mon Révérend Pere, les

occupations de nos Miſſionnaires les jours ouvriers. Pour ce qui eſt des Fêtes & des Dimanches, ils les emploient à faire des conférences dans notre Maiſon. Ces conférences ſe font le livre à la main. Le Miſſionnaire explique ce qu'il lit. Cette lecture qui eſt interrompue par des explications, ne contribue pas peu à exciter l'attention des auditeurs. On ſe ſert auſſi quelquefois des images des quatre fins dernieres de l'homme, ou de ces figures énigmatiques, dont nos Peres font en Bretagne un ſi utile uſage dans les retraites publiques.

Elles ne font pas ici moins de fruit : l'explication de ces images & de ces figures eſt comme un ſpectacle qui attire les Catholiques, & ceux même qui ne le ſont pas. Elle ſert à leur faire comprendre la briéveté de la vie & ſon incertitude ; la vanité des choſes du monde, l'horreur de la mort dans le péché, l'éternité des feux d'Enfer, les avantages de la vertu, & la récompenſe que Dieu lui deſtine dans le Ciel.

Ces conférences ſont toujours ſuivies de pluſieurs confeſſions, qui entretiennent la piété, ou qui font rentrer dans le devoir ceux qui ont eu le malheur d'en ſortir.

Le Pere de Maucolot, que nous avons perdu, étoit admirable dans ces sortes de conférences. Dieu lui avoit donné un talent rare pour converser avec édification & utilité. On étoit charmé de la douceur de ses entretiens, de l'énergie de sa parole, & de sa retenue & simplicité religieuse dans sa conduite, mais sur-tout d'un certain air de sainteté qui paroissoit dans sa personne.

Un Curé de ses amis l'étant venu visiter la veille de sa mort, me dit en le reconduisant, vous allez perdre un Missionnaire qui prêchoit autant par ses exemples que par ses discours.

Ouvrier d'ailleurs infatigable, ne faisant par jour qu'un seul & léger repas, pour donner plus de temps à ses conférences & aux instructions des enfans. Il n'y a pas à douter que la fievre maligne qui nous l'a enlevé à l'âge de 43 ans, n'ait été causée par l'excès de ses travaux. Il avoit employé au service de nos Missions en Syrie les dix dernieres années de sa vie. Ceux qui l'ont connu le regardoient comme un Saint. Trois Evêques & plusieurs Prêtres qui nous firent l'honneur d'assister à ses obséques, furent témoins de l'empressement des peuples pour lui baiser les mains, & pour ob-

tenir quelque petite partie de ses vêtemens.

Le témoignage public de la vénération de nos Catholiques pour un de nos Missionnaires, fait connoître leurs dispositions favorables pour écouter nos instructions & pour en profiter. Ils en donnerent, il y a quelque temps, en cette ville une preuve bien sensible, & qui fit beaucoup d'honneur à notre religion.

Les Druses, nos voisins, qui occupent les montagnes depuis *Acre* jusqu'aux environs de *Baruth*, ayant refusé de payer leur tribut au Grand Seigneur, le Bacha de Damas leur fit la guerre, pilla presque tout leur pays, & fit grand nombre d'esclaves prisonniers, qu'il fit conduire à Damas. Dans le nombre de ces prisonniers, il s'y trouva plusieurs Chrétiens de tout sexe. On les chargea de chaînes dans une obscure prison, où on les laissoit mourir de faim. Le Pere Blein, un de nos Missionnaires, qui étoit alors à *Damas*, ayant été informé du pitoyable état de ces Chrétiens captifs, courut à l'instant chez nos Catholiques, il leur représenta la misere de leurs freres qui étoient dans les fers, & la tentation violente où ils étoient exposés de changer

de religion pour conserver leur vie.

Alors plusieurs Catholiques émus de compassion & de zèle, ramasserent dans leurs maisons ce qu'ils purent donner, & le porterent à la prison. Le Pere Blein les accompagna, portant lui-même dans une besace les vivres qu'il avoit obtenus, pour les distribuer aux prisonniers. Il continua chaque jour la même charité avec quelques Catholiques qui fournissoient tour à tour à leurs plus pressans besoins. Mais le Pere songeoit particuliérement aux besoins de leurs ames, surtout depuis qu'il eut appris que le Bacha leur avoit fait dire qu'il falloit ou se faire Turcs ou mourir.

Au premier bruit de cette nouvelle, le Pere Blein courut à la prison pour les fortifier, & les disposer au martyre, si Dieu leur faisoit la grace de verser leur sang pour une si bonne cause. Il les trouva déterminés à souffrir tous les supplices du monde, plutôt que de manquer à leur foi. Tous se confesserent au Pere, & se disposerent à mourir pour Jesus-Christ; mais pendant qu'ils n'attendoient plus que l'arrêt de leur mort, les Catholiques entreprirent de les racheter & de les sauver.

Pour y réussir, ils s'adresserent à un

domeſtique du Bacha, auquel ce Seigneur devoit une ſomme d'argent conſidérable; ils engagerent ce domeſtique à propoſer à ſon Maître de ne lui rien demander de ce qui lui étoit dû, pourvu qu'il lui permît de tirer des priſonniers ce qu'il en pourroit avoir pour leur rançon. Les Catholiques l'aſſurerent en même temps, que les Chrétiens lui feroient un préſent qui acquitteroit pour le moins ce qui lui étoit dû par ſon Maître.

Le domeſtique impatient d'avoir ſon argent comptant, trouva l'expédient merveilleux. Il ne manqua pas d'en faire la propoſition au Bacha. Le Bacha de ſon côté fut charmé de pouvoir ſe défaire à ſi peu de frais d'un importun créancier, il conſentit facilement à la demande de ſon domeſtique. Celui-ci fit valoir aux Chrétiens l'effet de ſon grand crédit auprès du Bacha. Les Chrétiens, pour lui tenir parole, ſe cotiſerent enſemble, & firent la ſomme qui lui avoit été promiſe. Nous crûmes dans cette occaſion devoir leur donner l'exemple. Nous leur offrîmes un calice & deux ciboires de notre Maiſon, pour contribuer à une auſſi bonne œuvre; mais, par reſpect pour ces vaſes ſacrés, ils refuſerent nos offres. La ſomme entiere fut délivrée au domeſtique du

Bacha, & les priſonniers ſortirent de leur priſon : toute la ville fut très-édifiée de la charité de nos Chrétiens. Les Turcs même ne purent s'empêcher d'en faire l'éloge.

Je ne dois point paſſer ici ſous ſilence, que le Pere Blein que nous venons de perdre, expoſa généreuſement ſa vie en cette occaſion pour délivrer une eſclave chrétienne, prête à tomber entre les mains des ennemis de ſa pureté. Après l'avoir préſervée d'un péril ſi grand & ſi préſent, il la mit en ſûreté chez un Grec fervent Catholique, & l'un des plus riches de ſa nation, qui en prit autant de ſoin que ſi elle eut été ſa fille, juſqu'à pourvoir libéralement à ſon établiſſement.

Les infideles n'en demeurerent pas là; car outrés de colere de ce qu'on leur avoit enlevé cette innocente victime, ils vinrent comme des furieux chez nous, pendant la nuit, & enfoncerent la porte de la maiſon.

Le Pere Blein étant venu au bruit & s'étant préſenté à eux, ils ſe jetterent ſur lui, le traînerent par terre, lui donnerent pluſieurs coups, tirerent même le couteau ſur lui; il n'échpapa à leur fureur que par ce qu'on vint au plutôt à ſon ſecours.

Notre cher Miſſionnaire ne nous en parut pas plus ému, nous l'entendions bénir Dieu du traitement qu'on lui faiſoit, pour l'action qu'il venoit de faire.

Votre paternité ſçait que la ſacrée Congrégation nous a fait l'honneur de nous écrire une lettre pour nous témoigner la ſatisfaction de la charité de nos Catholiques dans cette occaſion.

Les marques du zele & de la charité du Pere Pierre Blein, dont nous venons de parler, n'ont pas été les ſeules qu'il nous ait données. Damas & Alep en ont vu pluſieurs autres, dont nous avons été témoins.

Ayant appris un jour qu'une Chrétienne dont il avoit pris ſoin, & qui étoit fort maltraitée de ſon mari, étoit dans le deſſein d'embraſſer la religion des Turcs, eſpérant que ce changement la mettroit à couvert des cruautés de celui qui la faiſoit ſouffrir; le Pere Blein trouva le moyen de parler à cette femme. Il lui repréſenta ſi vivement & ſi efficacement l'horreur du crime qu'elle alloit commettre, qu'il la fit rentrer dans ſon devoir.

Quelques Turcs ayant découvert que le Pere Blein ſeul avoit fait changer la réſolution de cette femme, l'allerent at-

tendre sur son chemin; ils se jetterent sur lui avec violence, le terrasserent, le frapperent de plusieurs coups. Un Turc qui vit de sa maison la fureur de ces hommes brutaux contre le Pere Blein, en eut compassion. Il vint à eux, leur promit une bourse de cinq cens écus, & par cet appas le tira de leurs mains. Il fit entrer le Pere dans sa maison & le mit en sûreté.

Ces Turcs étant venus, quelques heures après, demander la bourse qui leur avoit été promise, furent bien étonnés de voir le Turc qui leur dit d'un ton de colere & avec un air menaçant: suivez-moi, je vais vous apprendre chez le Cadi ce que méritent des gens qui se laissent corrompre par argent. Ils se garderent bien de le suivre, ils s'enfuirent au contraire l'un d'un côté & l'autre de l'autre.

Nous avons vu le même Pere Blein aller tous les jours penser les playes d'un Chrétien qui lui avoit suscité une avanie. Il n'avoit pas de plus grande joie, que quand il s'agissoit d'aller visiter des prisonniers, ou assister des malades.

A toutes ces bonnes œuvres le Pere Blein joignoit la pratique des vertus religieuses. L'amour de la pauvreté lui

faisoit toujours trouver trop bon tout ce qu'on lui donnoit.

Il partageoit souvent ses repas avec les pauvres. Il consacroit à la priere les heures qu'il avoit à lui. Sa ferveur qui paroissoit sur son visage, & par la posture de son corps, excitoit la dévotion dans le cœur de ceux qui le voyoient. Son humilité étoit si grande, qu'il étoit ennemi juqu'a l'excès de toute louange, que personne ne pouvoit lui refuser; l'estime que ces vertus lui avoient acquise, parut particulierement à sa mort. Car quoique la contagion, dont il mourut, nous eut empêché de faire des invitations pour ses obséques, les Grecs & les Maronites vinrent en corps y réciter les prieres de leur rit. Ils lui baisoient les mains & les pieds, on en vit quelques-uns d'eux emporter de petits morceaux de ses habits. Il n'avoit que cinquante deux ans, dont il en avoit passé vingt-un dans nos Missions en Syrie. Si Dieu avoit bien voulu prolonger ses jours, cette Mission en eût tiré de grands avantages. Car, grace à Dieu, les fruits de la parole de Dieu croissent ici de jour en jour.

Le retour de nos Patriaches Grecs à l'Eglise Romaine, & celui de l'Evêque

de Baruth, qui a ſuivi de près leur exemple, nous en font eſpérer de plus grands. C'eſt ce qui nous fait attendre avec empreſſement l'arrivée des nouveaux Miſſionnaires que la France nous promet, pour réparer la perte des ouvriers, que la contagion à laquelle ils ſe ſont expoſés nous a enlevés.

La Miſſion de Damas & d'Alep, dont je viens de parler, & celle de Tripoli dont je vais rendre compte, recevront avec joie ceux que la Providence leur deſtine.

Mission de Saint Jean a Tripoli.

Tripoli, dont le Port n'eſt qu'à demi-lieue de la mer, eſt la troiſiéme Ville de Syrie; nous y avons un établiſſement. Le Pere Jean Amieu de notre Compagnie y donna commencement. Ce Pere, après avoir fait Miſſion à Alep & à Damas, alla en pélerinage à Jéruſalem pour y viſiter les ſaints lieux, où les plus auguſtes myſteres de notre Religion ont été accomplis.

Au retour de ſon pélerinage, il paſſa par Tripoli, où il apprit qu'il y avoit en cette ville & dans ſes environs, un nombre conſidérable de chrétiens Maro-

nites, Grecs & Suriens, qui manquoient d'inſtructions. Il s'offrit à eux pour leur rendre ſervice; mais les Turcs ayant alors déclaré la guerre aux Vénitiens, le Grand Seigneur envoya ordre de mettre en priſon les Vénitiens & les Francs, qui ſe trouveroient à Tripoli. Le Pere Amieu qui n'étoit arrivé que depuis quelques jours, fut arrêté des premiers, & vingt-cinq François avec lui, qui furent tous mis dans le même cachot. Ce fut dans ce cachot que Dieu voulut ce ſemble donner commencement à la nouvelle Miſſion; car le Pere y avoit le loiſir & la liberté d'y inſtruire les compagnons de ſa captivité. Il ſoutenoit leur patience par ſon exemple & ſes paroles; il les exhortoit à ſe conformer à la volonté de Dieu, & à joindre leurs ſouffrances à celle du Sauveur pour eux. Il faiſoit enſuite ſuccéder la priere à ſes inſtructions, & par ces ſaints exercices, il leur adouciſſoit les rigueurs de la priſon, & les leur rendoit méritoires pour le Ciel.

Après vingt-deux jours de ſouffrances continuelles, & au moment que le Pere Amieu s'attendoit le moins à les voir finir, il vint un ordre de la Porte Ottomane de mettre les priſonniers en liberté. Cette nouvelle fut incontinent annoncée à la priſon.

Le Pere Amieu, avant que d'en ſortir, voulut profiter des derniers momens pour exhorter ſes compagnons à n'oublier jamais les promeſſes qu'ils avoient faites à Dieu dans le temps de leurs épreuves. Il les embraſſa tous avec une tendreſſe parternelle, & ils ſe ſéparerent.

Le Pere Amieu ayant recouvré ſa liberté, alla viſiter les Catholiques; il prit des heures avec eux pour les raſſembler dans une maiſon, & pour leur y faire des inſtructions. Il n'y avoit preſque pas de jours où il n'en fît quelqu'une, ſoit en François pour la nation Françoiſe, ſoit en Arabe pour les Chrétiens du pays; mais il n'avoit aucune demeure fixe, & il étoit obligé de loger tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre.

Les Catholiques témoins de cette incommodité lui trouverent une petite maiſon pour le loger, & deux ou trois de ſes compagnons.

Le Pere Amieu commença par mettre ſa maiſon ſous la protection de Saint Jean Porte-Latine; le motif qu'il en eut, fut parce qu'étant arrivé à Tripoli le jour même auquel l'Egliſe célébre la Fête de ce bien-aimé Diſciple de Jéſus-Chriſt, il crut que Dieu lui donnoit ce

Saint Apôtre pour être le protecteur de sa nouvelle Mission. Elle porte depuis ce temps-là son nom, & reconoît avoir reçu de grandes graces du Ciel par son intercession.

Les premiers exercices qui s'y firent, & qui s'y continuent encore aujourd'hui, sont à peu près les mêmes que ceux qui se pratiquent dans nos Missions à Alep & à Damas, dont nous avons parlé.

Je rapporterai seulement deux faits particuliers, qui regardent le Pere Amieu.

Les Evêques Maronites avoient entr'eux des usages différens dans l'administration des Sacremens ; les suites de ces usages étoient d'une conséquence dangereuse. Le Pere Amieu fit des conférences aux Patriaches & aux Evêques Maronites, où il leur expliquoit le Pontifical Romain. Ces conférences les obligerent à établir parmi eux une pratique sûre & uniforme dans l'administration des Sacremens. Les Evêques Maronites observent encore aujourd'hui cette pratique avec autant de fidélité, que d'édification.

Voici l'autre fait qui regarde encore le Pere Amieu. Gregoire XIII ayant fondé un College à Rome pour l'éducation de

de la jeuneſſe Maronite, ſi cher au Chriſtianiſme. Quelques Gouverneurs du pays ne vouloient pas ſouffrir que les Sujets du Grand-Seigneur ſortiſſent de ſes Etats, pour aller chez des Etrangers. Les parens mêmes des enfans ne pouvoient ſe reſoudre à les donner, & à ſe priver pour un ſi long-temps, de la joie de les voir. Ainſi il n'y en avoit qu'un fort petit nombre qui profitât de la libéralité de leur bienfaiteur, ſi avantageuſe à toute la nation Maronite.

Le Pere Amieu, qui connoiſſoit l'importance de cette œuvre, fit tous ſes efforts pour perſuader aux peres & aux meres, qu'ils devoient à leurs enfans l'éducation, que le Ciel leur offroit; que cette éducation leur étoit abſolument néceſſaire pour les rendre un jour de dignes Miniſtres des autels; qu'ils auroient à répondre à Dieu, d'avoir rejetté cette grace de prédilection pour leurs familles. Enfin le Pere fit ſi bien qu'ayant fait choix des meilleurs ſujets qu'il pût alors découvrir parmi la jeuneſſe de Tripoli, il obtint le conſentement de leurs parens, pour les envoyer à Rome.

Le Souverain Pontife témoigna au Révérend Pere Général ſa ſatisfaction

de ce qu'avoit fait le Pere Amieu, pour donner à son nouveau College des sujets propres à commencer heureusement cet établissement.

C'est par un zèle aussi pur, que fut celui de Gregoire XIII pour la conservation & pour l'augmentation de notre sainte Foi, que Louis XIV, d'heureuse mémoire, prit la résolution, il y a plusieurs années, de faire venir en France une douzaine d'enfans de différentes nations du Levant, Arméniens, Grecs & Suriens, pour être élevés dans notre College de Paris. L'intention de Sa Majesté étoit que ces enfans fussent bien instruits de la doctrine catholique, qu'on leur inspirât l'amour de la vertu, qu'on leur apprît en même-temps les sciences humaines, afin qu'après avoir reçu en France une heureuse éducation, ils reportassent dans leurs pays un cœur plein de reconnoissance pour le Roi leur bienfaiteur & d'estime pour la France; mais sur-tout afin qu'on les rendît capables de communiquer à leurs compatriotes les sentimens de Religion & de piété, qu'ils auroient pris dans le College de Louis-le-Grand.

Nous apprenons que Monseigneur le Duc d'Orléans, pour se conformer aux

intentions du feu Roi, avoit d'abord maintenu & protegé cet établissement; mais que sur les représentations de M. le Marquis de Bonnac, notre Ambassadeur à la Porte Ottomane, on venoit d'y faire un changement. Ce sage & zélé Ministre du Roi lui ayant représenté, qu'il seroit beaucoup plus avantageux à la Religion, & au service de Sa Majesté, d'élever à Paris dans notre College de jeunes enfans François destinés à être un jour dans le Levant les Interpretes & les Drogmans des Consuls de la nation Françoise; Monseigneur le Duc d'Orléans, de l'avis de Monseigneur le Comte de Toulouse Grand Amiral, « a ordonné par un Arrêt qu'à » l'avenir, il sera élevé dans le College » des Jésuites à Paris, au lieu de douze » Orientaux, dix jeunes enfans François, » qui seront nommés par Sa Majesté, & » pris alternativement de Familles de » ses Sujets habitans dans le Royaume, » & de celles des Négocians, Drogmans » ou autres François, établis dans les » Echelles du Levant; lesquels seront » instruits dans ledit College des Jésuites, & enseignés dans la langue » Latine à l'ordinaire, jusques & compris la Rhétorique, & en même-temps

» dans les langues Turque & Arabe, par
» deux Maître de ces Langues, qui iront
» les leurs montrer dans ledit College,
» aux jours & heures qui seront réglés,
» pour être ensuite lesdits enfans de
» langue destinés aux emplois de Drog-
» mans ».

On nous assure de Paris, que l'ordre du Roi & de Monseigneur le Duc d'Orléans s'exécutoit, & que les jeunes François qui ont pris la place de nos Orientaux, apprenoient le Turc avec plus de facilité qu'on ne l'avoit espéré. Leur progrès dans les Langues sera bien plus prompt & plus sensible, si ceux qui sont chargés de leur éducation les obligent autant que faire se pourra, de ne parler entr'eux que dans la Langue qu'ils étudient. Ces jeunes enfans par ce moyen, non-seulement acquéreront en peu de temps l'usage de parler aisément; mais il le donneront encore à ceux qui leur seront associés : car les anciens conversant & jouant avec les nouveaux, leur seront autant de Maîtres des Langues.

L'habit à la longue, qui est celui de nos Orientaux qu'on leur a fait prendre, ne contribuera pas peu à les affectionner à nos langues Orientales, qui leur doivent être familieres. De plus cet habit distingué

dans le College leur fera aimer de bonne heure leur état, & les excitera à se rendre dignes des emplois qui leur sont destinés.

Nous avons, mon Révérend Pere, dans cet établissement une nouvelle preuve de la bonté du feu Roi pour nous, & de celle de Monseigneur le Duc d'Orléans, Régent du Royaume, qui ont voulu nous confier l'éducation de ces jeunes gens.

Après cette digression due à la piété & à la libéralité du feu Roi, qui ordonna cet établissement, & à Monseigneur le Duc d'Orléans, qui vient de le perfectionner, je reprendrai la suite de ce que j'ai rapporté ci-devant de notre Mission de Tripoli.

Le Pere Amieu, nonobstant les occupations qu'il avoit dans Tripoli, trouvoit le temps de visiter avec son compagnon Missionnaire, les villages situés le long de la mer jusqu'à Tortose, & dans les plaines de Zaovie, de Patron & de Gebail, du côté de Baruth.

Ils trouverent beaucoup d'ignorance, & une grande pauvreté parmi les gens de la campagne. A peine se souvenoient-ils d'avoir jamais vu des Missionnaires. Il falut leur apprendre les premiers ar-

ticles du Catéchiſme, & leur en faire des leçons comme on les fait aux enfans.

Le Pere Amieu préféroit cette occupation à pluſieurs autres qu'on lui préſentoit, & ſa raiſon étoit qu'il y avoit un bien & plus grand & plus ſolide à faire dans les pauvres chaumieres de la campagne, que dans les riches maiſons des villes. Il étoit cependant obligé de revenir ſouvent à Tripoli pour prêcher dans les Egliſes & pour faire des Conférences particulieres dans les maiſons. Il y employoit une partie du jour, & donnoit le reſte à l'aſſiſtance des malades.

Une vie ſi laborieuſe ne pouvoit qu'abréger ſes jours, il ſuccomba en effet ſous le poids de ſon travail.

Il faiſoit alors une Miſſion à Baruth, appellé autrefois Beryte. Cette ville eſt ſituée ſur le bord de la mer, à vingt milles de Seyde. Les Romains y entretenoient une Colonie. Ses habitans avoient droit de Bourgeoiſie. Le vieil Hérode l'avoit embellie & le Roi Agrippa l'avoit enrichie de portiques, de théâtres, d'amphithéâtres, de bains & de pluſieurs bâtimens ſuperbes. Mais ce qui honore davantage cette ville, c'eſt de poſſéder un Crucifix, que la tradition dit avoir

été fait par les mains de ſaint Nicodeme, poſſédé enſuite par Gamaliel, & envoyé à Baruth, deux ans devant la priſe de Jéruſalem, par Tite & Veſpaſien. L'auteur qui porte le nom de ſaint Athanaſe, fait l'éloge de ce Crucifix dans ſon ſermon rapporté au Concile de Nicée. Le ſang qui ſortit de cette image percée de la main impie d'un Juif, conſerve encore aujourd'hui ſa couleur que le temps n'a pu effacer. Ce précieux monument eſt placé dans un lieu ſouterrain de l'Egliſe de ſaint Sauveur, dont les Turcs ont fait une Moſquée. Nos Chrétiens & les Turcs mêmes ont recours dans leurs maladies & dans leurs autres beſoins, à cette miraculeuſe image de Jéſus crucifié.

La même tradition dont j'ai parlé dit encore que le Meſſie alla prêcher ſon Evangile juſqu'à la porte de Baruth ſans y entrer, pour obſerver lui-même la défenſe qu'il avoit faite à ſes Apôtres, de ne point aller ſur les terres des Gentils (1). Mais le Sauveur du monde ayant verſé ſon ſang pour le ſalut de tous les hommes, a envoyé depuis ce temps-là

(1) S. Matthieu, X. 5.

prêcher ſon Evangile aux Gentils auſſi bien qu'aux Juifs ; & c'eſt dans cette Ville que le Pere Jean Amieu annonçant le royaume de Dieu, prédit ſa mort prochaine à un de ſes amis qui tomba malade avec lui. Il aſſura ſon ami de ſa guériſon & l'exhorta à faire un ſaint uſage de la ſanté qui lui ſeroit rendue.

Les choſes arriverent comme le Pere Amieu les avoit prédites : ſon ami guérit, & le Pere Amieu, après vingt-cinq années conſommées dans l'exerciée de la vie d'un fervent Miſſionnaire, alla recevoir dans le Ciel la récompenſe de ſes travaux. Il mourut à Baruth & fut inhumé à la porte de l'Egliſe des Maronites, dédiée à ſaint George, où la voix de ce Prédicateur de l'Evangile s'étoit fait ſi ſouvent entendre.

Les papiers qu'on trouva après ſa mort, nous ont appris qu'il avoit fait un vœu particulier de pratiquer, avec la grace divine, tout ce qui lui paroîtroit être le plus parfait. Ils nous ont auſſi découvert les faveurs ſingulieres qu'il avoit reçues de Dieu & de ſa ſainte Mere, & que ſon humilité nous avoit cachée. Il y eut un concours extraordinaire de peuple à ſes obſeques. Chacun en parloit comme d'un ſaint, & ſa mémoire eſt

encore aujourd'hui en bénédiction.

Après la perte de ce digne Missionnaire, les exercices de la Mission de Tripoli furent suspendus; la Guerre que les Armeniens schismatiques firent aux Turcs & aux Chrétiens, dont ils sont également ennemis, en fut la premiere cause: mais la principale fut la perte de plusieurs Missionnaires, décédés au service des pestiférés. Si-tôt que la guerre eut cessé, & que la France eut réparé nos pertes, les peres Pilon, Bazire & Verseau furent envoyés dans cette Mission, pour y prendre les exercices qui avoient été interrompus depuis la mort du Pere Amieu.

J'ai eu le bonheur d'y venir après eux, & je puis rendre témoignage qu'un Missionnaire affectionné à ses fonctions, ne manque pas de travail, soit à la Ville, soit sur-tout à la campagne, où l'ignorance laisse introduire des abus, auxquels il faut continuellement remédier.

Un des plus grands est de voir des Adultes s'approcher de la sainte Table, sans se mettre en peine de s'y préparer par la confession de leurs péchés. Ils regardent la Communion comme une bonne œuvre qui ne demande rien autre chose que de communier. S'ils tombent

malades, ils ont l'esprit si occupé du regret de ne pouvoir travailler pour nourrir leur famille & payer leurs impôts, que si nous n'étions informés de leur état, en faisant la visite des maisons, plusieurs de ces malades périroient sans aucune assistance spirituelle.

Voici la maniere dont nos Missionnaires commencent ordinairement leur Mission dans les villages.

Ils y entrent, le Crucifix à la main, pour annoncer aux peuples qu'ils les viennent voir au nom de Jésus-Christ crucifié. S'il y a une Eglise ou une Chapelle dans le village, ils y vont faire leur priere avec les Chrétiens du lieu qui sont promptement avertis de l'arrivée des Missionnaires. Ils employent les premiers jours à les visiter, il les assemblent ensuite, soit dans leurs maisons particulieres, soit dans l'Eglise, lorsque les Curés le permettent. Ils y font le catéchisme aux enfans & des instructions aux Adultes; ils s'informent avec soin des malades & les visitent. Ils les trouvent souvent couchés à plate terre sur une misérable natte, manquant des choses les plus nécessaires à leurs besoins, & plus encore des secours spirituels; car leurs Curés qui ont beaucoup de peine à vivre de

leur petite rétribution, sont bien plus occupés du soin de leur ménage, que de celui de leurs paroissiens, & ils s'en reposent volontiers sur la bonne volonté des Missionnaires.

C'est ce qui nous fait prendre la précaution de porter avec nous dans nos courses, de petites boëtes d'argent, dans lesquelles nous renfermons des hosties consacrées, pour donner le Viatique aux malades, qui nous paroissent en danger, & bien disposés à le recevoir.

A cette occasion j'exposerai ici de quelle maniere les Curés Grecs de la campagne conservent la sainte Eucharistie & l'administrent à leurs malades. Ils font faire un grand pain le Jeudi Saint; ce pain étant tout chaud, ils le consacrent, étant consacré, ils le trempent dans les especes du vin consacré, & l'exposent ensuite au soleil pour le faire sécher; étant sec, ils le pulvérisent dans un petit moulin & étant pulvérisé ils gardent cette poudre dans un sac, assez mal-propre. Lorsqu'on les appelle pour donner le saint Viatique, ils prennent un peu de cette poudre avec une cuiller, & la font doucement tomber dans la bouche du malade.

Pour ce qui est de l'Extrême-Onction;

ils préparent & administrent ce dernier Sacrement en cette maniere. Ils prennent un morceau de la pâte dont ils font leur pain, ils la mettent dans un plat; ils versent de l'huile sur cette pâte, la pâte étant pénétrée de l'huile qui l'environne, ils y enfoncent un bâton, auquel ils attachent trois méches allumées, ils récitent ensuite de longues prieres, & font des lectures de quelques endroits de l'Ecriture-Sainte. Les lectures & les prieres finies, ils s'approchent du malade, & prenant un peu de l'huile qui est dans le plat, ils lui en font des onctions au visage, à la poitrine, & aux mains.

Le feu Pere d'Avril, Missionnaire de notre Compagnie, étant de retour d'une de ses Missions à la campagne, raconta à nos Peres, qu'étant entré chez un pauvre paysan malade, il y avoit trouvé son Curé, qui lui faisoit ses onctions, & que le Curé les ayant finies, se tourna du côté des assistans pour leur faire de pareilles onctions, & voulut par honneur les commencer par le Pere Missionnaire qui étoit présent, & qui eut bien de la peine à s'en défendre.

En parlant ici des bonnes œuvres qui se pratiquent dans la Mission de Tripoli, je ne dois pas oublier celle où

la Providence employa le Pere Jean Verſeau, & qui fut une des plus importantes qu'on ait jamais faites dans cette Miſſion.

A trois lieues de Tripoli & à ſon midi, il y a un Monaſtere de Religieux Grecs nommé *Belmande*. Ces Religieux étoient autrefois ſchiſmatiques; comme ce Monaſtere a toujours eu la réputation d'être le plus riche & le plus nombreux de tous ceux que les Grecs poſſedent dans la Syrie, il étoit auſſi le plus propre à entretenir le ſchiſme, & à l'accréditer dans toute la nation.

Nos Miſſionnaires perſuadés des grands avantages que la religion retireroit de la converſion de ce Monaſtere, chercherent tous les moyens d'y avoir accès pour y faire connoître les vérités catholiques. Après en avoir employé pluſieurs inutilement, la Providence leur en donna un qui réuſſit.

Deux de nos Diſciples ſe ſentirent intérieurement appellés à la vie Religieuſe, ils choiſirent ce Monaſtere pour s'y conſacrer au ſervice de Dieu. Le Pere Verſeau qui les connoiſſoit particuliérement les alla viſiter, & les avertit du danger où ils étoient expoſés dans une maiſon où l'on penſoit mal en matiere

de Foi; mais ce Pere après avoir eû plusieurs entretiens avec ces deux jeunes Novices, comprit qu'étant aussi-bien instruits qu'ils l'étoient de la Doctrine de l'Eglise, Dieu se serviroit d'eux pour la faire connoître & la faire goûter aux Religieux de ce Monastere.

Flatté de cette espérance le Missionnaire les visitoit souvent; & comme on lui laissoit la liberté de les entretenir, il leur expliquoit la maniere de faire naître des doutes dans l'esprit des Religieux sur les Dogmes qu'ils défendoient, pour avoir lieu de leur en découvrir l'erreur.

Dieu bénit la sage conduite de nos deux Novices; car leur piété sincere, leur régularité exemplaire, leur capacité, qui se découvroit dans leurs entretiens, leur modestie qui accompagnoit leurs paroles & leurs actions; toutes ces rares qualités leur gagnerent en peu de temps l'estime, la considération & la confiance même des anciens. Ils s'entretenoient volontiers avec ces jeunes gens. Ils les consultoient sur leurs doutes, & sur tout ce qu'ils ignoroient.

Nos deux jeunes Religieux de leur côté ne manquoient pas de profiter de ces dispositions, qui devenoient de jour

en jour plus favorables. Ils en avertirent le Pere Verseau, qui dès-lors leur rendit des visites plus fréquentes. On s'accoutuma à le voir dans le Monastere. Ces deux Disciples lui firent faire connoissance avec d'autres Religieux moins entêtés des opinions schismatiques que leurs confreres. Ces dernieres connoissances lui en donnerent de nouvelles, en sorte qu'il parvint à trouver place dans leurs assemblées. Pour s'y rendre plus agréable, il y parloit souvent de saint Basile, que ces solitaires honorent comme leur saint Patriarche. Il leur rapportoit des traits de sa vie. Il leur louoit ses doctes ouvrages, que tous les Grecs ont en vénération.

Mais pour leur donner le moyen de méditer à loisir les matieres qui faisoient le sujet de leurs entretiens, il mit entre les mains des deux jeunes Religieux les excellens livres du feu Pere Clisson & du feu Pere Nau, composés en Arabe, pour combattre le schisme, & pour établir les vérités catholiques.

Ceux-ci ne manquerent pas d'en faire publiquement la lecture ; ils avoient surtout grand soin de leur faire remarquer les sentimens de saint Basile & des autres Peres Grecs, fondés sur le propre

texte des ſaintes Ecritures, qui établiſ- ſoit les preuves invincibles des vérités catholiques, contre les opinions ſchiſmatiques. Le Pere Verſeau leur fit obſerver dans les mêmes livres des Saints Peres la pratique ancienne de la fréquentation des ſacremens de Pénitence & d'Euchariſtie, que le ſchiſme avoit abolie juſques dans leur Monaſtere.

Enfin avec le temps, la patience, les ſoins des deux jeunes Religieux & les entretiens de nos Miſſionnaires, la vérité orthodoxe a tellement prévalu, que tous les Religieux du Monaſtere, à quelques entêtés près, s'y ſont rendus & l'ont embraſſée.

Depuis ce temps nos Miſſionnaires de Tripoli y continuent leurs viſites; ils y ſont les bienvenus, & ils ne contribuent pas peu à y entretenir l'union, la paix, la régularité, la piété & la ſaine doctrine.

C'eſt dans cette Miſſion, mon Révérend Pere, que les Supérieurs généraux de nos Miſſions en Syrie font ordinairement leur demeure, parce qu'ils y ſont plus à portée qu'ailleurs de recevoir des nouvelles de nos autres Miſſions & d'y envoyer leurs ordres.

Le Pere Nicolas Bazire, qui les a gouvernées en qualité de Supérieur gé-

néral, mérite après le Pere Amieu d'être appellé le Fondateur de la Mission de Tripoli. C'est pour honorer sa mémoire qu'on la nomme encore aujourd'hui la Mission du Pere Nicolas. Il y a employé dix-huit ans de sa vie, pendant lesquels sa vertu, sa sagesse & sa charité lui avoient gagné & lui ont conservé la confiance & la vénération des Chrétiens. Les Infideles même le respectoient & en parloient toujours avec éloge; la réputation qu'il avoit d'être un aussi bon Médecin, que Missionnaire, lui donnoit accès dans les maisons, non seulement des Chrétiens, mais encore dans celles des Turcs. Un enfant ne tomboit pas malade qu'on n'appellât au plutôt le Pere Nicolas, car c'est ainsi qu'on l'appelloit communément; son zèle pour le salut de ces enfans dirigeoit ses pas, & il les faisoit volontiers. Le nombre d'enfans qu'il a baptisés est presque incroyable. Combien de ces enfans auroient été exclus du Royaume des cieux, si par le baptême il ne leur en avoit ouvert la porte.

La multitude de ses occupations ne l'empêchoit pas de conserver dans ses actions un esprit intérieur, qui paroissoit sur son visage. Quoiqu'il fût très-févere & très-mortifié pour lui-même, il étoit

très-humain pour les autres. Sa charité & sa bonté jointe à une profonde humilité, ne parurent jamais davantage que dans le gouvernement de nos Missions, dont la Providence le chargea. Tous les Missionnaires l'honoroient & l'aimoient comme leur pere, aussi en prenoit-il un soin paternel. Chacun d'eux eut bien voulu que son gouvernement eût été plus long ; mais les fatigues de sa vie laborieuse ayant usé ses forces, nous le perdîmes pendant qu'il faisoit sa visite à Seyde.

Le Pere Jean Barse, qui succéda au Pere Nicolas Bazire dans l'emploi de Supérieur Général de nos Missions en Syrie, & que la mort nous a enlevé pendant son gouvernement, excite encore aujourd'hui tous nos regrets. Cette Mission en particulier lui a des obligations qu'elle n'oubliera jamais. Il ouvrit ici, il y a peu d'années, une école pareille à celle que nous avons à Damas. On ne peut imaginer les contradictions qu'il essuya pour l'établir ; elles eussent été capables de rebuter l'homme du monde le plus patient & le plus courageux ; mais le zèle du Pere Barse, fondé sur sa confiance en Dieu, n'en devint que plus courageux & plus constant.

Après bien des peines & des traverses, il parvint enfin à ouvrir une école. Elle fut en peu de temps remplie de plusieurs enfans. Il falloit le voir au milieu d'eux les instruisant, tantôt en particulier les uns après les autres, & tantôt en général, avec une bonté & une charité sans égal. Il comptoit pour rien les dégoûts d'une occupation aussi rebutante que celle-ci; il n'étoit touché que du desir de bien instruire ces enfans des vérités catholiques.

Il est vrai que Dieu lui avoit donné un talent singulier pour instruire les grands & les petits, & il l'employoit très-fidélement. Aussi eut-il la consolation d'en voir les fruits ; car en instruisant les enfans, il instruisoit les familles. Les peres & les meres venoient le consulter, & lui proposoient leurs doutes. A leur exemple plusieurs Chrétiens s'adressoient à lui, pour mettre leur conscience en repos, ils le trouvoient toujours prêt à leur répondre avec une charité dont ils ne pouvoient assez se louer.

Je dois vous ajouter ici, mon Révérend Pere, que le temps qu'il mettoit à ces œuvres de charité, ne faisoit aucun tort à celui qu'il étoit obligé de donner

au gouvernement de ses Missions. Il veilloit sur tous les emplois des Missionnaires, & avoit fort à cœur qu'un chacun satisfît à ses devoirs. Il employoit à cet effet autant de fermeté que de bonté. Le caractere de son esprit étoit solide, vif & ardent; sa vertu lui mettoit toujours dans la bouche des paroles si gracieuses, qu'elles lui gagnoient l'affection & la confiance de ceux dont il étoit connu. Au surplus, il paroissoit toujours intrépide au milieu des différentes persécutions que les ennemis de notre sainte religion suscitoient à nos Missionnaires. Il sçavoit se taire & parler à propos, omettre quelquefois un bien pour éviter un mal qu'il prévoyoit; son zèle étant toujours sage, modéré & discret. Toutes ces rares qualités dans un Supérieur, qui étoit d'ailleurs d'un âge peu avancé, nous faisoient espérer que nos Missions profiteroient de ses services pendant plusieurs années; mais Dieu, dont les vues sont bien différentes des nôtres, voulut finir la carriere de sa vie le 7e Décembre 1715, veille de la fête de la Conception de la sainte Vierge, pour laquelle il avoit une dévotion très-tendre. Il donna ordre aux affaires pressantes des Missions. Il demanda ensuite les Sa-

cremens de l'Eglise, & ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort, qui nous a enlevé un Missionnaire & un Supérieur accompli.

La Mission de Tripoli a eu aussi l'avantage de posséder quelque temps les Peres Paulet & Grenier. On peut dire d'eux avec vérité, que rien ne leur coûtoit quand il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu & le salut des ames. Ils en donnerent une preuve éclatante, lorsqu'ils apprirent que le Royaume d'Ethiopie n'étoit pas absolument fermé à l'Evangile, & que le Pere de Brevedent étoit en chemin pour tâcher d'y pénétrer. Ils s'offrirent tous deux à le suivre. Ils le suivirent en effet; mais les fatigues & les miseres que ces trois Missionnaires eurent à souffrir, marchant par des pays inaccessibles, les mauvais traitemens qu'ils reçurent dans le Royaume de Sennar, qu'il falloit traverser, abrégerent leurs jours. Dieu, pour des raisons que sa Providence nous cache, s'étant contenté des dispositions de leur cœur, & réservant à d'autres temps la conversion d'un peuple tant de fois rebelle à sa voix.

Je joindrai à cette lettre que j'ai l'honneur d'écrire à votre paternité, une courte relation de l'Ethiopie; elle lui

rappellera le ſouvenir de ces grands hommes de notre Compagnie, que la Providence divine avoit envoyés en ce Royaume dans ces derniers ſiecles, pour y éclairer cette nation, teinte du ſang de tant de Martyrs, qui demandent ſans ceſſe à Dieu pour elle grace & miſéricorde.

MISSION DE NOTRE-DAME DE SEYDE.

Seyde, qui étoit appellée autrefois Sidon, ſe fait honneur d'avoir été bâtie par Sidon, fils aîné de Canaan, & de porter le nom de ſon fondateur. Elle cauſoit en ce temps de la jalouſie à la ville de Tyr par les grandes richeſſes qu'elle poſſédoit, & qu'elle devoit à la commodité de ſon Port, que l'art avoit rendu capable de contenir un grand nombre de vaiſſeaux; elle ſe donne la gloire d'avoir conſtruit les premiers qui ayent été mis en mer.

Mais, d'un autre côté, elle s'eſt bien déshonorée en ſe laiſſant corrompre par l'idolâtrie, & par les vices qui en ſont les ſuites.

Les Chrétiens perdirent cette ville en l'an mil cent onze. Il la reprirent enſuite

ſur les Sarraſins, & Saint Louis la répara l'an mil deux cent cinquante. Mais les Sarraſins s'en rendirent maîtres une ſeconde fois l'an mil deux cent quatre-vingt neuf, & l'Emir Fakredin jugea à propos d'en combler le port pour en éloigner à jamais les ennemis.

L'honneur que cette ville a eu de poſſéder le Meſſie, lorſqu'il alloit, dit *ſaint Marc* (1), des confins de Tyr à la mer de Galilée, fut le principal motif qui fit deſirer à nos premiers Miſſionnaires l'établiſſement d'une Miſſion dans la ville de Seyde.

Ils avoient en effet ſujet d'eſpérer que les graces que le Sauveur du monde regretta en quelque maniere de n'avoir pas faites à la ville de Sidon, par préférence aux villes de Coroſaïn & de Betſaïde, ſeroient aujourd'hui accordées à la ville de Seyde, & qu'ils en profiteroient pour opérer le ſalut de ſes habitans.

La providence favoriſa les deſirs de nos Miſſionnaires à l'occaſion que je vais dire.

La peſte qui venoit de s'éteindre à Damas ſe ralluma bientôt après à Seyde. Nos François en furent les premiers attaqués.

---

(1) S. Marc, VII. 24.

Ce fléau de Dieu les fit penser à leur salut, & à recourir promptement aux remedes spirituels. La disette, où ils étoient à Seyde, de ces secours les plus nécessaires, les obligea d'envoyer à Damas, en toute diligence, pour y demander le Pere François Rigordy, qui venoit de signaler son zèle & sa charité auprès des pestiférés de cette ville. Ce charitable Missionnaire ne fut pas plutôt averti qu'on le demandoit à Seyde, qu'il partit pour s'y rendre. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il se mit au service des malades, allant de l'un à l'autre pour les soulager & spirituellement & corporellement.

Heureusement la contagion n'y fut pas de longue durée, ce qui donna lieu au pere Crasset, Religieux de l'Observance, & Commissaire de Terre-Sainte, de proposer au Pere Rigordy de prêcher l'Avent & le Carême dans son Eglise.

Ce Pere se trouvant en effet peu occupé du soin des malades, dont le nombre diminuoit chaque jour, accepta cet emploi. Il commença ses premieres prédications avec un concours extraordinaire de tous les Chrétiens de la ville & de la campagne, qui venoient avec empressement entendre un homme d'une si grande réputation dans le pays,

Il

Il la méritoit, non-ſeulement par l'opinion qu'on avoit de ſa ſainteté éprouvée tant de fois, & par ſon ardente charité pour les malades peſtiférés, au péril même de ſa vie, mais encore par les grands talens qu'il avoit reçus du Ciel; car il paroiſſoit en chaire parlant avec un air prophétique, ſa voix étoit grande & agréable, accompagnée d'un geſte qui exprimoit ce qu'il vouloit dire; ſes diſcours étoient ſolides, mais ſi pathétiques, qu'ils remuoient vivement les cœurs les plus endurcis.

Avec de ſi grands avantages, pour le miniſtère de la parole Evangélique, il n'étoit pas poſſible que le prédicateur ne fût entendu avec un grand empreſſement, & que le fruit de ſes prédications ne fût très-ſenſible. Meſſieurs de la nation Françoiſe, qui l'entendirent aſſiduement pendant l'Avent & le Carême, en furent ſi touchés, qu'ils prirent la réſolution de retenir le Pere Rigordy pour établir à Seyde une Miſſion pareille à celle de Damas. Ils lui offrirent, & lui donnerent un appartement dans la vaſte maiſon, que pluſieurs d'entr'eux occupoient, & pourvurent à ſa ſubſiſtance, & à celle de deux autres Miſſionnaires, que le Pere Rigordy devoit faire venir

pour partager avec lui les travaux de la Miſſion.

Le Pere qui connoiſſoit par expérience combien le bon & le mauvais exemple des François, hors de leur pays, fait de bien & de mal parmi les étrangers, crut devoir commencer ſa Miſſion par travailler à la ſanctification des François que le commerce raſſembloit à Seyde. Le moyen le plus propre pour y réuſſir fut l'établiſſement d'une Congrégation, ſur le modele de celles que notre Compagnie a toujours pris ſoin d'établir dans toutes nos maiſons, pour y former des perſonnes de différentes conditions & de differens âges dans la pratique des devoirs & des vertus de leur état.

Il en fit la propoſition aux plus anciens & aux plus diſtingués d'entre les négocians, en les aſſurant en même tems que l'érection d'une Congrégation en l'honneur de la Sainte Vierge, leur donneroit, dans cette auguſte Mere de Dieu, une puiſſante protectrice, qui attireroit ſur eux, ſur leur famille & ſur leur commerce d'abondantes bénédictions.

Ces aſſurances, de la part d'un homme qui avoit gagné leur eſtime & leur confiance, produiſirent l'effet que le Pere Rigordy ſouhaitoit, non-ſeulement ils

consentirent à cet établissement, mais ils s'employerent volontiers avec le Pere pour préparer une Chapelle convenable & pour s'associer d'autres Négocians François, qui commenceroient avec eux les exercices de la Congrégation.

Les principaux, furent M. André, qui fut ensuite élu Patriarche de la nation Surienne; MM. Stoupans, Honoré Audifroy, François Lambert, & M. Piquet. Ces premiers Congréganistes faisoient un honneur infini au nouvel établissement; on les voyoit employer en bonnes œuvres tout le loisir que les occupations de leur commerce leur laissoient de reste. Ils avoient sur-tout grand soin d'assister les pauvres Chrétiens, jusqu'à les aller chercher dans les lieux obscurs où leur pauvreté s'alloit cacher. Dieu, de son côté, secondoit tellement leurs bons exemples, que plusieurs autres considérables Commerçans François demanderent à être admis au nombre des Congréganistes. On les reconnoissoit dans la ville à leur modestie, à leur piété & à leur charité. Les étrangers en étoient édifiés, & étoient les premiers à louer les bons effets que le nouvel établissement avoit produits.

Le Pere Gilbert Rigoust, & le Pere

Jean Amieu, gouvernerent pendant plusieurs années cette Congrégation. Dieu leur donna la consolation d'en voir croître les fruits d'années en années; car la conduite édifiante de leurs Congréganistes faisant honorer la vertu, & décriant le vice, les mœurs de la ville de Seyde en furent réformées.

Les plus zélés Catholiques, témoins de ces changemens, donnoient mille bénédictions aux Directeurs de la Congrégation.

La réputation où ils étoient, étoit si bien établie, que chacun avoit recours à leurs conseils & qu'on en passoit par leur avis, dans les différends qui naissoient entre les Négocians.

En parlant de la Congrégation & des Congréganistes, il est de la gloire de Dieu & de l'honneur de la Congrégation dont nous parlons, de raconter ici la conduite singuliere de Dieu sur un de ceux qui en fut un des principaux ornemens. Ce Congréganiste dont je veux vous parler, fut M. François Lambert; il étoit natif de Marseille, & le plus accrédité négociant qu'il y eût alors à Seyde. Il étoit sur-tout recommandable par la régularité de sa vie connue de tout le monde. Les liaisons que la Congrégation lui

donnoit avec les Missionnaires, lui firent apprendre qu'il en devoit partir quelques-uns d'entr'eux, pour aller établir une Mission à Ispaham, capitale du Royaume de Perse. Après avoir entendu parler souvent du projet de cet établissement, & de ses avantages, pour procurer la gloire de Dieu, & le salut d'un grand nombre de Chrétiens, dont la foi péri-clitoit dans un Empire où l'infidélité domine, il se sentit inspiré d'imiter saint Matthieu, c'est-à-dire, de quitter son commerce, pour se mettre à la suite des Missionnaires que le Sauveur appelloit en Perse.

Après y avoir bien pensé, & consulté les personnes qui avoient sa confiance, il se disposa à suivre son inspiration, comme une vocation particuliere de Dieu. Il donna ordre à ses affaires domestiques ; il laissa ses dernieres volontés dans un écrit qu'il mit entre les mains d'un ami, homme sage & vertueux, & il partit de Seyde dans l'intention d'aller joindre les Peres Missionnaires en Perse.

Mais la Providence qui l'avoit appellé à son service, en disposa autrement ; car au lieu de le faire arriver en Perse, elle le conduisit par divers événemens sur les côtes des Indes & près de *Méliapor.*

Notre voyageur fut bien étonné de ſe voir contre toute attente, tranſporté, pour ainſi dire, ſur le tombeau de l'Apôtre ſaint Thomas. Il adora la Providence divine, qui lui avoit donné occaſion de faire dans un voyage involontaire des œuvres ſaintes, pour leſquelles il ſemble qu'elle avoit voulu l'employer. D'ailleurs ſe voyant près du tombeau du ſaint Apôtre, il ne douta point que Dieu n'eût ſur lui des deſſeins particuliers, qui lui ſeroient révélés lorſqu'il ſeroit au pied de ce célébre & ſaint monument.

Il partit incontinent pour ſe rendre à Méliapor, que l'on nomme la ville de Saint-Thomé. Il n'y fut pas plutôt arrivé, qu'il ſe fit conduire au tombeau de l'Apôtre. A la vue de ce reſpectable objet, il ſe ſentit pénétré d'une dévotion extraordinaire. Il ſe proſterna ſur la pierre où ce grand Saint fut percé d'un coup de lance, & il y demeura long-temps en oraiſon.

Il ne ſe contenta pas de cette premiere viſite, où il avoit reſſenti de ſi abondantes conſolations. Il venoit chaque jour paſſer pluſieurs heures dans le même lieu, & il en revenoit toujours de plus en plus animé du deſir de ſe donner à Dieu.

Il y répétoit continuellement ces paroles de l'Apôtre saint Paul : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse.* Le Seigneur qui écoute toujours favorablement les vœux de ceux qui ne veulent suivre que sa volonté, lui parla intérieurement, & lui inspira le desir d'entrer dans la Compagnie pour y être Missionnaire.

Le sieur Lambert se rappella pour lors la vie & les travaux des ouvriers évangéliques, qu'il avoit connus en Syrie; leur zèle infatigable pour le salut de ceux que le schisme, l'erreur & le déréglement des mœurs précipitoient à leur perte, les fruits de leurs paroles, dont il avoit été si souvent témoin; leur vie, d'ailleurs innocente & irrepréhensible, leur désintéressement dans les services qu'ils rendoient au prochain. Tous ces objets se présentoient vivement à son esprit, & lui faisoient comprendre que pour imiter plus parfaitement la vie du Sauveur dans la Judée, il ne pouvoit rien faire de mieux, que de se mettre au nombre de ses disciples, qui s'efforçoient de marcher sur ses vestiges.

Cependant, pour ne se pas tromper dans la résolution qu'il avoit à prendre, il alla consulter un religieux de saint Augustin, qui avoit la réputation d'être

un grand homme de bien, & très-éclairé dans les voies de Dieu. Il eut plusieurs converſations avec lui, où il lui fit le récit de ſa vie; il lui expoſa les penſées dont il étoit occupé depuis les viſites qu'il avoit rendues au tombeau de l'Apôtre ſaint Thomas, & il le pria de lui dire ſon ſentiment ſur les vues qu'il croyoit que Dieu avoit ſur lui.

Le Religieux ſon directeur ayant pris le temps convenable pour examiner ſa vocation, lui dit, qu'il ne doutoit pas que Dieu ne l'appellât à ſon ſervice, pour travailler au ſalut des ames dans le pays où la Providence l'avoit conduit, & que tout ce qui lui étoit arrivé depuis ſon départ d'Alep, lui paroiſſoit être autant de moyens que Dieu avoit employés pour le retirer du commerce qu'il faiſoit en cette ville, & pour lui faire embraſſer le nouveau genre de vie qui lui étoit inſpiré.

Il n'en fallut pas davantage au ſieur Lambert, pour le déterminer à ſuivre les impreſſions de l'Eſprit-Saint, qui le portoit intérieurement à la vie Evangélique. Il ne ſongea plus qu'à exécuter les volontés de Dieu. Il s'agiſſoit d'abord de ſe faire recevoir dans notre Compagnie, & étant déjà un peu âgé, il appréhenda que

ſon âge ne mît obſtacle à ſa réception.

Pour prévenir toutes difficultés, il jugea à propos, de l'avis de ſon Directeur, d'aller en droiture à Rome, & de s'y adreſſer au Général des Jéſuites, qui après avoir examiné & connu par lui-même la conduite de Dieu ſur lui, ne pourroit ſe défendre de le recevoir. Rempli donc de cette eſpérance qui lui parut bien fondée, il s'embarqua pour l'Italie. En chemin il eut occaſion de racheter deux pauvres eſclaves; il les inſtruiſit dans la foi Catholique, & les diſpoſa à recevoir le ſaint Baptême.

Le voyage du ſieur Lambert fut très-heureux juſqu'à Rome. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il expoſa au Révérend Pere Général le ſujet de ſon voyage, les diverſes circonſtances de ſa vie, les moyens dont il s'étoit ſervi pour connoître la volonté de Dieu, & les motifs qui l'avoient porté à venir en perſonne lui demander la grace d'être admis dans la Compagnie.

Le Révérend Pere Général, après l'avoir vu & entendu pluſieurs fois, fut charmé du préſent que la Providence offroit à ſa Compagnie dans la perſonne du ſieur Lambert, il n'héſita pas à le recevoir, & il le conduiſit lui-même au Noviciat.

Il eſt aiſé de comprendre avec quelle ferveur le nouveau Novice fit toutes les épreuves des deux années de ſon noviciat. Son exemple étoit une continuelle exhortation pour tous les autres Novices, qui admiroient dans un homme déja fait, une ſi profonde humilité.

Les deux années de ſon noviciat étant finies, on l'appliqua à l'étude des ſciences néceſſaires aux fonctions Evangeliques, auxquelles il étoit deſtiné. L'application qu'il y donna lui fit faire en peu de temps un progrès extraordinaire. Il ſe diſpoſa en même temps à recevoir les ſaints Ordres. Le Sacerdoce dont il fut honoré enflamma ſon cœur d'un deſir plus ardent que jamais, d'aller prêcher le Royaume de Jeſus-Chriſt dans la Judée & dans la Paleſtine ; ſes études étant finies, & ſe trouvant ſuffiſamment inſtruit de ce qu'un Miſſionnaire doit ſçavoir, il obtint du Révérend Pere Général la permiſſion d'aller finir ſes jours dans nos Miſſions en Syrie.

Il partit de Rome avec deux jeunes Jéſuites qui avoient demandé inſtamment à le ſuivre. Ils s'embarquerent tous trois ſur un vaiſſeau qui partoit pour arriver au port de Seyde ou de Tripoli ; mais la Providence qui avoit conduit juſqu'à

présent le Pere Lambert, & qui vouloit se servir de lui pour l'établissement d'une Mission en faveur des Maronites, permit qu'une rude tempête jettât son vaisseau sur les côtes voisines d'un petit village nommé Antoura.

Les habitans de cette côte, appercevant un vaisseau qui s'approchoit de leur côte, le prirent pour un vaisseau corsaire ; & sans trop examiner ce qui en étoit, ils y coururent & se saisirent du Pere Lambert, de ses deux compagnons, & de quelques autres passagers, & les conduisirent chez le Commandant du pays.

Le Commandant étoit *Abunaufel*, Maronite, Seigneur le plus recommandable de sa nation. La réputation de sa probité étoit si bien établie & si connue, que Louis XIV d'heureuse mémoire, le choisit, tout sujet du Grand-Seigneur qu'il étoit, pour être son Consul de la nation Françoise, & il lui en fit expédier le brevet.

Ce fut devant ce Seigneur que comparurent le Pere Lambert & ses deux Compagnons. *Abunaufel* les interrogea. Dans les réponses qu'ils lui firent, ils déclarerent ce qu'ils étoient ; & pour lui en donner la preuve, ils lui montrerent

les Patentes du Révérend Pere Général, par lesquelles il les reconnoissoit pour être de sa Compagnie, & destinés pour aller faire les fonctions de Missionnaires dans la Syrie.

Abunaufel comprit sans peine que ces prétendus Corsaires étoient des Missionnaires que la Providence lui envoyoit. Il leur fit tout le bon accueil possible, & les logea chez lui. L'arrivée de ces trois Missionnaires, & les entretiens qu'il eut avec eux, lui firent naître la pensée de faire en son pays l'établissement d'une Mission, pour donner aux Maronites du Mont-Liban les secours spirituels dont ils étoient souvent privés. Il en fit la proposition au Pere Lambert, & lui offrit un emplacement dans son propre domaine, situé dans la partie du Mont-Liban qu'on appelle le *Kesroan*.

Le Pere Lambert, après avoir consulté les Supérieurs de nos Missions en Syrie, & en avoir reçu des réponses favorables, accepta de leur part les offres d'*Abunaufel*. Ce Seigneur tint parole aux Missionnaires ; il fit donc d'un terrein convenable pour bâtir, une petite maison avec une Chapelle. Il entra même dans les dépenses néceſſaires pour ce petit édifice. Le Pere Lambert fut l'homme

choisi de Dieu pour être le fondateur de la Mission d'*Antoura.* Il en fit l'ouverture avec un concours extraordinaire de peuples qui assisterent aux premiers exercices de la Mission. Aidé de ses deux Compagnons, il les continua jusqu'à la mort, avec un zèle aussi ardent qu'infatigable. *Abunaufel* voyoit avec plaisir les grands succès de son établissement, dont les Maronites ne cessoient pas de le remercier. Le Pere Lambert, au bout de quelques années de Mission, soit qu'il fût épuisé de ses continuels travaux, soit que Dieu voulût les récompenser dans l'autre vie, après quelques jours de maladie, mourut, & à sa mort il plut à Dieu de donner des marques publiques de la sainteté de son serviteur.

Depuis sa perte, qui causa dans tout le pays une affliction générale, la Mission d'Antoura a toujours continué & continue encore d'envoyer des Missionnaires en différentes parties du Mont-Liban. Je vous rendrai compte de leurs Missions, mon Révérend Pere, après que j'aurai achevé ce qui me reste à dire de la Mission de Seyde.

Cette ville étant habitée par un assez grand nombre de Grecs & de Maronites, nous leur donnons nos premiers soins,

qui consistent à instruire leurs enfans, à visiter les malades, à prêcher les Avents & les Carêmes avec la permission des Peres de Terre-Sainte, qui sont les Curés nés dans la Syrie & dans la Palestine, & à disposer les adultes pour approcher dignement des Sacremens. Mais nos principales & plus nécessaires occupations sont dans les campagnes; la raison est que nos Chrétiens s'y trouvant mêlés avec d'autres peuples, qui professent une religion bien contraire à la religion Catholique, nous avons un sujet continuel de craindre que leur mauvais exemple, ou l'intérêt, ou la force même, ne fasse abandonner nos saintes pratiques à nos Catholiques, & ne pervertisse leurs mœurs, après avoir corrompu leur foi.

C'est pour prévenir ces malheurs, & d'ailleurs pour profiter de l'avantage qu'on a de faire avec liberté de grands biens parmi les Maronites, que nos Missionnaires préferent les Missions des montagnes à celles qui se font dans les villes.

Aussi faut-il convenir à l'honneur de la nation Maronite, que l'on trouve dans cette aimable nation des ames pures, innocentes & capables des plus grandes vertus.

Pour en donner ici une preuve, & pour faire en même temps admirer & bénir les miséricordes infinies de Dieu, je raconterai ce qui se passa ici il y a quelques années : Dieu ayant voulu se servir d'une bonne veuve Maronite, pour mettre dans le troupeau de Jesus-Christ une ame qui en étoit exclue par sa naissance, & pour la disposer à finir ses jours par le martyre (1).

Cette femme Maronite s'appelloit *Vonni Jousseephe*. Pour s'éloigner des troubles qui agitoient alors le Mont-Liban, elle vint se réfugier dans un village près de Seyde. Elle étoit fort âgée & très-infirme, son corps étoit presque tout couvert d'ulceres ; si on la touchoit pour la soulager, on lui faisoit souffrir des douleurs très-aiguës; d'ailleurs son extrême pauvreté la privoit des commodités de la vie les plus nécessaires.

Un état aussi déplorable que le sien,

---

(1) La relation touchante de cette jeune Martyre avoit fourni dans le VIIIe volume des Mémoires du Levant, l'*Histoire de la conversion & du martyre de Fatiné* : Histoire écrite avec élégance, mais non pas avec cette simple & exacte vérité qui brille dans le récit du Pere Nacchi. Les droits rigoureux de la vérité exigent de nous de ne conserver dans cette édition que ce qui est vrai, & de supprimer la fiction.

étoit moins étonnant que la patience qu'elle faisoit constamment paroître dans ses maux. Jamais on ne l'entendoit se plaindre, bien au contraire, elle faisoit paroître sur son visage une douceur & une égalité d'humeur inaltérable.

Ses voisines, qui venoient la visiter, ne pouvoient assez admirer sa tranquillité & sa douceur dans un état si douloureux. Entre ses voisines, il y avoit une jeune fille âgée de vingt ans, qui fut nommée, quelques temps avant sa mort, Marie Thérese. Elle avoit été élevée par son pere & sa mere dans la Religion & les erreurs de sa nation. Cette jeune fille charmée des vertus qu'elle découvroit dans la malade, étoit celle qui la fréquentoit le plus souvent.

S'entretenant un jour avec elle, elle lui demanda, comment il se pouvoit faire que, souffrant autant quelle souffroit, elle ne se plaignoit jamais, & paroissoit toujours contente. *C'est*, lui répondit la patiente Maronite, *que je ne souffre pas seule; car le Dieu que j'adore & qui est le seul adorable, m'aide par sa grace à souffrir. Sa grace m'a fait aimer mes souffrances, parce qu'elle m'a fait connoître, que mes souffrances me rendent agréable à ses yeux, & que les siennes pour le salut de mon ame ont été beaucoup plus grandes;*

mais vous avez le malheur d'ignorer, ajouta la malade à la jeune fille, *que vous avez eu autant de part que moi à ses souffrances.*

Quel est donc ce Dieu qui a souffert pour moi, reprit la jeune fille, *je voudrois le connoître. Je vous l'apprendrai quand vous le voudrez*, lui dit la Maronite.

La jeune fille frappée de ces discours revenoit souvent visiter la Maronite, qui ne manquoit pas de profiter de ces occasions, pour l'instruire des principales vérités du Christianisme, & de nos augustes Mysteres.

La jeune fille écoutoit avec plaisir ses instructions & les méditoit chez elle avec attention. Dieu de son côté préparoit intérieurement son ame à recevoir la divine semence que l'on y jettoit.

Sur ces entre-faites, il se présenta un parti pour cette fille ; son pere le jugeant convenable à sa famille, il le proposa à sa fille comme une affaire si bien conclue, qu'il ne s'agissoit plus que de l'exécuter ; sa fille employa toutes les raisons qu'elle put imaginer pour faire changer la volonté de son pere : mais n'ayant pu rien gagner, elle le conjura de lui laisser la liberté de se choisir elle-même un époux qui pût faire son bonheur. Mais son pere, qui avoit un intérêt particulier à se donner le gendre qu'il avoit

choisi, déclara à sa fille qu'elle n'auroit point d'autre époux que celui qu'il lui avoit destiné, & qu'il regardoit sa résistance comme une rébellion manifeste à la volonté d'un pere. La fille ne lui répondit que par une abondance de larmes & de gémissemens capables de toucher le cœur du plus dur de tous les peres.

Mais ce pere n'en fut que plus irrité contre sa fille. Il la menaça de la chasser de chez lui & de l'abandonner; ces menaces n'empêcherent pas sa fille de persister dans sa résolution; ce qui obligea son pere d'engager un de ses oncles, qu'elle aimoit, de parler à sa fille & de faire ses efforts pour la faire consentir à ses volontés.

L'oncle fit de tout son mieux pour vaincre la résistance de sa niece, en lui représentant d'un côté le tort qu'elle se faisoit, en refusant un parti aussi avantageux que celui que l'on proposoit, & lui exposant de l'autre tout ce qu'elle avoit à craindre de l'indignation d'un pere offensé par sa désobéissance.

La jeune fille qui avoit pris le nom de Marie Thérese, n'osant pas encore déclarer les sentimens que Dieu mettoit dans son cœur, ne put opposer à tout ce que lui dit son oncle, que sa

répugnance extrême & invincible à tout établiſſement, tel qu'il pût être, le ſuppliant en même-temps de lui donner la plus tendre de toutes les marques de ſa tendreſſe, en obtenant de ſon pere la grace de ne lui en parler jamais.

L'oncle attendri des paroles de ſa niéce, fit tout ce qu'il pût pour perſuader à ſon pere de ne point forcer l'inclination de ſa fille, & de ſonger plutôt à marier ſa cadette.

Pendant ces négociations Marie Thérefe trouvoit chaque jour des momens, pour aller ſecrettement rendre compte à ſa directrice ſa voiſine, de tout ce qui ſe paſſoit. Celle-ci la fortifioit dans ſes réſolutions, & l'inſtruiſoit de toutes les vérités qu'elle devoit croire. Elle l'animoit par les eſpérances d'un bonheur éternel dont Dieu récompenſeroit ce qu'elle ſouffroit, & ce qu'elle auroit encore à ſouffrir pour ſon ſaint nom. Elle lui enſeignoit la pratique des vertus qui lui étoient néceſſaires, & lui en faiſoit faire les actes. Marie-Thérefe revenoit toujours d'auprès de cette bonne amie avec plus d'amour & plus d'attachement pour la religion Chrétienne.

Son pere qui avoit gardé le ſilence pendant quelques jours, pour donner le loiſir à ſa fille de faire ſes réflexions,

voyant que ni lui ni ſon oncle n'avoient pû la réduire à lui obéir, regarda ſa réſiſtance comme un mépris de ſon autorité, & un affront que ſa propre fille lui faiſoit. Piqué de ces penſées, il prit la réſolution de marier ſa cadette, & de ſe défaire de l'aînée, qui lui étoit devenue un objet odieux. Marie-Thérefe fut bientôt informée des deſſeins de ſon pere. Elle en avertit ſa bonne amie Maronite, qui la diſpoſa à ſouffrir avec mérite ce qu'elle avoit à craindre de la fureur de ſon pere.

Elle ne fut pas long-temps ſans en ſentir les effets; car ce pere inhumain, croyant cauſer un chagrin mortel à ſa fille, fit les noces de ſa cadette avec grand appareil; mais il n'en demeura pas là; conſervant toujours contre ſa fille aînée un vif reſſentiment de ſon refus, & l'accuſant d'une rébellion criminelle & puniſſable des derniers ſupplices; ce pere inhumain n'eut pas horreur, dans une aſſemblée chez lui où l'on prenoit du café, d'en faire donner une taſſe préparée à cette innocente victime, qui la but ſans ſçavoir qu'elle devoit lui cauſer la mort. Peu de temps après elle ſe ſentit attaquée d'une fievre lente, accompagnée de friſſonnemens & de défaillances fréquentes, qui l'aver-

tirent que ses jours s'abrégeoient, & qu'elle ne devoit plus songer qu'à mettre en pratique ce qu'elle avoit appris de sa directrice la Maronite. La fievre lente qui la consumoit redoubla. Dieu lui fit la grace de conserver jusqu'au dernier soupir assez de présence d'esprit pour produire les actes les plus héroïques de notre sainte religion, & pour faire à Dieu le sacrifice de sa vie.

Ainsi mourut cette jeune martyre; son ame, comme nous le devons espérer de la bonté de Dieu pour elle, fut enlevée au ciel. Son pere, pour satisfaire son ressentiment contre elle, fit jetter inhumainement son corps dans un puits; mais Dieu ne permit pas que le crime d'un tel pere fût impuni. Il mourut subitement peu de temps après la sainte mort de sa fille.

Exemple de la sévérité redoutable des jugemens de Dieu, comme la conversion & l'heureuse fin de cette jeune fille est une marque sensible de ses infinies miséricordes.

Ces deux événemens arriverent vers la fin de l'année 1697. L'un & l'autre donnerent matiere à nos Missionnaires pour faire à leurs disciples de touchantes instructions.

Au reste, ce n'est pas seulement dans

cette occaſion, que nous avons vu le Seigneur employer les plus vils inſtrumens aux yeux des hommes pour faire éclater les plus grands effets de ſa miſéricorde.

Mais ce qui ne mérite pas moins notre admiration, c'eſt que nous rencontrons dans de pauvres chaumines des ames ſimples, qui ne voient que rarement des Miſſionnaires, mais qui ſont conduites par l'eſprit de Dieu qui agit en elles, & qui leur fait produire les actes des plus héroïques vertus du Chriſtianiſme.

Nos Miſſions dans le *Keſroan* & dans les montagnes du Liban, dont nous allons parler, nous découvrent aſſez ſouvent quelques-unes de ces ames dont les vertus ſont cachées aux hommes, mais qui ſont connues de Dieu.

MISSION DE SAINT JOSEPH D'ANTOURA.

Notre Miſſion d'Antoura n'oubliera jamais qu'elle doit ſon établiſſement au Seigneur *Abunaufel*, dont nous avons déja parlé. Il fut toute ſa vie non-ſeulement notre protecteur, mais encore notre inſigne bienfaiteur ; on doit dire de lui avec vérité, que ce pays lui eſt redevable de toutes les bonnes œuvres

qu'il a plû à Dieu d'opérer par le ministere des Missionnaires qu'il y a établis, protégés & maintenus.

Antoura est un petit village de l'Anti-Liban, entre *Beryte* & *Gibail*, & à cinq lieues de l'un & de l'autre. Tout le monde sçait que ce fut à cette derniere ville que furent portés les bois de cédre enlevés du Mont-Liban, & destinés à la construction du Temple, & que de cette ville où ils furent façonnés, ils furent conduits sur des chariots à Jérusalem, par les ordres du Roi *Hiram*.

Antoura signifie en Arabe, source de rocher. Ce village est ainsi nommé, parce qu'il est voisin d'une montagne pierreuse, d'où l'on voit sortir une fontaine d'eau très-claire & abondante, qui traverse le village.

C'est dans ce village que le Seigneur *Abunaufel* nous a procuré un établissement en 1656. Cet établissement nous donne des avantages considérables. Le premier est, que l'air y étant très-sain, il contribue beaucoup au rétablissement de nos Missionnaires, qui reviennent toujours très-fatigués des rudes Missions dans les montagnes. Un second avantage est, que le pays étant presque tout Chrétien & Catholique, nous y avons en tout temps un asyle, si par malheur

quelque prompte révolution nous obligeoit d'abandonner nos autres Miſſions.

Un troiſieme avantage eſt, que la ſituation d'Antoura nous met plus à portée que par-tout ailleurs d'aller faire nos excurſions Evangéliques dans les différentes parties du Liban, où les ſecours ſpirituels ſont en un plus preſſant beſoin.

Notre maiſon, toute petite qu'elle eſt, convient aſſez à nos uſages. Un petit jardin qui l'accompagne nous donne ſuffiſamment des légumes, qui ſont en ce pays notre nourriture ordinaire. Ils ſont arroſés des eaux de la fontaine dont j'ai parlé. Nous avons une Chapelle détachée de la maiſon; elle avoit été autrefois bâtie, & proprement ornée par un de nos Freres qui s'entendoit aſſez bien en bâtimens. Nos premiers Miſſionnaires la dédierent à ſaint Joſeph, & donnerent à notre Miſſion le nom de ce puiſſant protecteur, dont elle a ſouvent éprouvé le crédit auprès de Dieu.

Des raiſons particulieres nous obligent aujourd'hui à rebâtir cette petite Chapelle. Nous eſpérons nous la rendre beaucoup plus commode, & à nos diſciples, qu'elle ne l'étoit auparavant. Nous n'aurions jamais été en état d'entreprendre cet ouvrage, ſi la Providence n'avoit

n'avoit excité des Dames de la premiere qualité de Lorraine à nous aider de leurs charités. Elles ont même pourvu à des ornemens d'Eglise qu'elles nous ont envoyés & qui sont très-propres. Nous venons de recevoir encore de leur part un Tabernacle, où le Corps adorable de notre Sauveur reposera avec décence.

Pour ce qui est des occupations de nos Missionnaires, on peut dire qu'elles sont des Missions continuelles, qui se succédent les unes aux autres, soit dans les villages du *Kesroan*, soit dans les montagnes les plus éloignées du Liban & de l'Anti-Liban. Les différentes saisons de l'année reglent nos courses Evangéliques.

Nous prenons le temps du carême des Maronites pour les Missions les plus éloignées, & qui doivent être les plus longues. On sçait que les Maronites ont quatre carêmes par an. Le premier est celui qui leur est commun avec nous, & avec tous les Catholiques, c'est-à-dire, celui qui précéde le saint jour de Pâques. Le second est celui de l'Avent, & les deux autres sont ceux des Apôtres saint Pierre & saint Paul, & de la fête de l'Assomption de la très-sainte Vierge

mere de Dieu. Ces deux derniers ne sont que de quinze jours chacun.

Nous employons les entre-deux de ces quatre carêmes aux Missions des villages qui nous environnent & qui composent le *Kesroan*, nous y comptons environ quarante villages, tous assez peuplés, nous les visitons les uns après les autres. Leurs Curés, qui ne sont pas à beaucoup près, ni si sçavans, ni si instruits des fonctions curiales qu'en Chrétienté, nous souhaitent avec autant d'empressement que leurs peuples, & ils nous reçoivent avec affection. Ils se trouvent à nos exercices, le profit qu'ils en retirent les rend beaucoup plus utiles à leurs paroissiens.

Nous avons encore une autre bonne œuvre à faire qui mérite nos soins. Il y a en ce pays plusieurs petits Monasteres, ou pour mieux dire des Hermitages de Religieux & de Religieuses Maronites & Grecs, qui reconnoissent saint Antoine pour leur Patriarche; ils portent un habit grossier fait de poil de chévre; leur tête est couverte d'un petit capuchon noir; ils marchent pieds nuds; leur occupation est la priere & le travail des mains; ils se relevent la nuit pour chanter des Pseaumes en Syriaque; leur vie est très-dure,

ils ne vivent que de légumes, & ne boivent que de l'eau; ils couchent ſur la dure, & obſervent pendant le jour un continuel ſilence.

Nos Miſſionnaires d'Antoura les vont viſiter, ils en ſont toujours parfaitement bien reçus; ils leur font des conférences, & ils les entretiennent dans la Foi catholique, dans l'obſervance de leurs devoirs, & dans la pratique de la fréquentation des Sacremens; la retraite des huit jours, ſelon la méthode de ſaint Ignace, eſt le moyen le plus efficace dont ſe ſervent les Miſſionnaires, pour conſerver dans ces Solitaires l'eſprit religieux & la pureté de la foi & des mœurs.

Pour vous faire ici, mon Révérend Pere, un plus grand détail de nos occupations à la campagne, je vous rapporterai l'extrait de la lettre que le Pere *Neret* & le Pere *Mole* nous ont écrite au retour de leurs Miſſions dans le *Keſroan*: c'eſt en ces termes qu'elle eſt écrite.

Nous ne ſommes de retour de nos courſes Evangéliques dans le *Keſroan*, le Pere le Molê & moi, que depuis peu de jours; j'avois déja fait, il y a quelques années, mon apprentiſſage dans ces Miſſions, ſous la conduite d'un de nos Miſſionnaires le plus expérimenté que nous

ayons, pour faire avec fruit les Missions du *Kesroan* & des montagnes du Liban.

Le Pere le Mole ayant été destiné pour les continuer, j'ai eu le bonheur de l'accompagner. Nous avons commencé nos visites par les villages qui sont vers les bords de la riviere du *Chien*, & nous sommes venus ensuite à ceux qui sont plus avant dans les terres. Comme ces villages ne sont pas également peuplés, nous y avons prolongé nos séjours à proportion du nombre des peuples que nous avions à instruire; & vous sçavez, mon Révérend Pere, que tous ont besoin d'instruction; mais l'instruction se fait avec joie, lorsque ceux que vous venez instruire vous reçoivent avec autant de marques de bienveillance que nous en avons reçu dans les lieux que nous avons visités.

Si-tôt que nous étions arrivés dans un village où il y avoit une Eglise, le son d'une espece de cloche de bois qui est en usage en ce pays, donnoit le signal aux habitans pour s'y rendre, chacun y accouroit incontinent.

Nous commencions chaque jour nos exercices par la sainte Messe, suivie d'une instruction sur les devoirs généraux du Chrétien, sur ceux de leur état parti-

culier, & sur les préparations nécessaires pour approcher dignement des sacremens de Pénitence & d'Eucharistie; leur attention infatigable nous animoit à leur parler. Un de nous s'appliquoit à faire le Catéchisme aux enfans, nous les trouvions assez ordinairement mal instruits, parce que les Curés & leurs parens sont bien plus occupés des soins domestiques & de la culture de leurs terres, que de l'instruction des enfans.

Après avoir satisfait à ces premieres obligations de la Mission, nous nous faisions instruire du nombre des pauvres, des malades, des divisions qui se trouvent assez souvent entre les habitans du même lieu, & même dans les familles. Nous donnions une partie de nos après-dînées à la visite des malades, où nous trouvions de fréquentes occasions d'ouvrir le Ciel à de pauvres enfans moribonds qui en auroient été éternellement exclus. Nous joignions aux secours spirituels que nous donnions aux malades, celui des remedes qu'on nous envoye de France pour leur soulagement. Dieu les benit souvent d'une maniere extraordinaire, mais il benit encore davantage les paroles qu'il met dans notre bouche, soit pour la sanctification des malades,

ſoit pour rétablir la paix dans les familles.

Mais ce qui mérite ici une attention particuliere des Miſſionnaires, & ce qui a fait ſinguliérement la nôtre, a été d'employer toutes ſortes de moyens pour détacher le peuple de pluſieurs ſuperſtitions, & pour corriger d'autres déſordres, que le voiſinage de quelques nations, qui ſe diſent Chrétiennes, avec leſquelles ils commercent, a introduits inſenſiblement & facilement parmi eux.

Nous avons trouvé quatre principaux déſordres à combattre, dont le premier eſt l'ignorance de nos Myſteres ; elle vient du commerce que ce pays entretient avec les *Druſes*, qui en ſont voiſins. Ceux-ci ayant pour principe, qu'il ne faut jamais diſcourir des points capitaux de leur religion, perſuadent aux autres d'en faire autant dans la pratique de la religion Catholique.

Le ſecond eſt le peu de dévotion du ſexe, particuliérement de celles que la nature a favoriſées de ſes graces ; car elles croyent ſe faire honneur & ſe diſtinguer du commun du peuple en ne paroiſſant jamais dans les Egliſes, ſinon dans les plus grandes fêtes, c'eſt-à-dire, deux ou trois fois l'année, & leurs maris entretiennent cette coutume ; de-là vient

qu'elles ne reçoivent aucune instruction de leurs pasteurs, qui ne s'en mettent pas beaucoup en peine. Or dans les temps de nos Missions, elles assistent librement à nos instructions & les écoutent avec profit.

Le troisieme désordre est l'usure qu'ils apprennent des Infideles, & qui leur devient commode. Ils se la croyent permise, parce que ceux qui devroient la leur défendre, ne font pas voir dans la pratique qu'ils en aient horreur. De l'usure naît le quatrieme désordre, qui est l'injustice, & souvent la violence, effets malheureux, que la cupidité des richesses ne manque jamais de produire. C'est avec beaucoup de patience, de douceur & de charité, & sur-tout, c'est avec de fréquentes & ferventes prieres, pour obtenir le secours du bras tout-puissant de Dieu, que les Missionnaires doivent espérer de pouvoir gagner des victoires sur les ennemis du salut des hommes. Ce sont-là les armes dont nous tâchons de nous servir dans nos Missions.

Aidez-nous, s'il vous plaît, mon Révérend Pere, à rendre de grandes graces à Dieu d'avoir bien voulu combattre avec nous. Nous n'avons pas passé un seul jour sans entendre un grand nombre de confessions, & souvent générales,

ſuivies quelquefois de reſtitutions & de réconciliations, marques infaillibles de la contrition des Pénitens. On peut juger quelle eſt enſuite leur dévotion en s'approchant de la ſainte Table. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'on ne peut en être témoin, ſans en être ému juſqu'aux larmes.

De ſi grands exemples font voir qu'il y a bien de la différence à mettre entre Catholiques & Catholiques, c'eſt-à-dire, entre ceux qui approchent de nos ſaints myſteres avec une foi vive, & ceux qui n'y apportent qu'une foi froide & languiſſante.

C'eſt par ces derniers exercices que nous finiſſons, ſelon la coutume, chaque Miſſion, pour aller à une autre.

Il eſt inutile de vous dire, mon Révérend Pere, que notre départ d'une bourgade y cauſoit autant de triſteſſe que notre arrivée dans une autre y donnoit de joie. Car c'eſt ce que vous avez ſouvent vu dans les Miſſions que vous avez faites ici avant nous.

Nous avons viſité, le Pere le Mole & moi, les villages de *Geita*, *Bellounié*, de *Zouy* & *Keral*, villages conſidérables ſur le fleuve du Chien. Ces Miſſions & quelqu'autres étant finies, j'en ai recom-

mencé de nouvelles avec le Pere Bonamour dans les villages de *Calrat*, d'*Algiton*, & dans plusieurs autres situés entre Antoura & la riviere qu'on nomme *Abraham*. Nous avons eu par-tout beaucoup d'occupations, de grands biens à faire, & des désordres à corriger.

Pour conserver autant qu'il nous a été possible, les fruits de nos Missions, nous avons établi dans les villages les plus peuplés des prieres publiques pour les morts, & les pratiques de la Confrérie du Rosaire ; l'expérience nous a appris les heureux effets de ces saints établissemens.

Je dois vous ajouter ici, mon révérend Pere, que Dieu me fait la grace de me donner un si grand goût pour nos Missions de la campagne, que je crois suivre sa volonté en vous suppliant de me rendre les mêmes emplois à mon retour de la visite des saints lieux de Jérusalem, où vous m'avez permis d'aller adorer les précieux monumens qui ont été teints du sang que Jesus-Christ a versé pour tous les hommes. Je soumets cependant mon inclination propre à la vôtre, qui fera le mérite de mon obéissance ; je me recommande à vos saints sacrifices.

Cette lettre du Pere Charles Neret,

qui rend compte de ses travaux dans les Missions de la campagne, fait l'éloge en même temps du zèle, du courage & de la vertu solide de ce vertueux Missionnaire, qui s'est consumé de fatigues dans les pénibles occupations d'une vie très-austere.

Au retour de son pélerinage à Jérusalem, dont il nous a laissé la relation que j'envoie en France; il revint à la Mission d'*Antoura*, qui étoit l'objet de ses affections, & sans vouloir se donner un moment de repos, il reprit avec plus de ferveur que jamais ses Missions de la campagne; mais ses forces n'étant pas si grandes que son courage, il fallut succomber. Il en revint avec une fiévre très-ardente, qui nous l'enleva en peu de jours.

Notre Mission d'Antoura, qui le regardoit comme un Ange sur terre, conserve pour lui une singuliere vénération, & ne cesse pas de le regretter. Sa douceur, son humeur toujours égale, sa piété, sa modestie, sa charité pour les pauvres, & son air avenant lui avoit gagné l'estime & l'affection de ceux qui le connoissoient, & des Maronites en particulier, qui en parlent encore aujourd'hui avec un sensible regret de l'avoir perdu.

La perte du Pere Neret avoit été précédée de celle du Pere Gravier, du Pere Cordier, du Pere Heuré, & a été ſuivie de celle du Pere Nicolas Treſſons, qui tous s'étoient pareillement dévoués au ſervice des Miſſions des montagnes. Il faut convenir en effet qu'elles ſont très-rudes, car pour y arriver, il eſt néceſſaire de grimper par des chemins eſcarpés & interrompus par de groſſes roches, ſur leſquelles il faut monter pour paſſer outre, & ſouvent nuds pieds, pour ſe tenir plus fermes ſur ces rochers, dont le tranchant nous fait beaucoup ſouffrir.

Ajoutez à cela qu'il faut eſſuyer en même temps, ou les ardeurs d'un ſoleil qui nous brûle en été, ou marcher ſur les neiges en hiver, portant ſur ſon dos ſa chapelle, c'eſt-à-dire, ſes ornemens, & ce qui eſt néceſſaire pour dire la Meſſe; de plus avoir avec ſoi ſa petite proviſion de chapelets, d'images, de remédes pour les malades, & nos autres beſoins pour tout le temps de la Miſſion. L'on marche dans cet équipage le bâton à la main les jours entiers.

Eſt-on arrivé dans un village où doit être la Miſſion, on la commence ſans perdre de temps; nous y ſommes toujours les bien-venus, ayant affaire à un peuple

doux, docile, Catholique, qui aime la priere & la parole de Dieu.

Le temps de la Miſſion ſe paſſe à inſtruire, à prier, à aſſiſter les malades, à entendre des confeſſions ordinairement générales. Elles ſont d'autant plus néceſſaires, que les Curés dans les grandes fêtes ſe contentent de demander à une foule de pénitens qui ſe préſentent à eux, s'ils ont de la douleur de leurs péchés, & ſur le ſimple aveu qu'ils leur en font, & ſans autre examen, leurs Curés leur donnent l'abſolution.

Les exercices du matin étant finis par la ſainte Meſſe, un des habitans du village ne manque jamais de nous inviter à prendre nos repas chez lui. Ces repas en carême ne ſe prennent qu'après le ſoleil couché; la frugalité en eſt toujours inſéparable, car il conſiſte dans des *olives*, du *bled* rôti, des *oignons* cuits ſous la cendre, & dans du *ris* fort épais. Lorſque nos hôtes veulent ſe régaler, ils y ajoutent un plat d'huile, dans lequel chacun trempe ſon pain, qui eſt un pain plat, inſipide, & plus ſemblable à un gros carton qu'à du pain.

Tous ces mets ſont poſés à terre ſur un tapis, ou ſur une natte, qui tient lieu de table, de nappe & de ſerviette.

Dans ces repas on ne ſçait ce que c'eſt que de manger de la chair, même hors le temps des carêmes, quoiqu'elle ne ſoit pas défendue aux Maronites ; l'uſage du vin eſt rare, quoiqu'il ſoit ici parfaitement bon.

L'après-dînée ſe paſſe en conférences particulieres dans les maiſons, en catéchiſme aux enfans, & en autres bonnes œuvres néceſſaires dans les Miſſions. Le ſoir venu, nous nous rendons chez nos hôtes, où nous trouvons leurs familles aſſemblées, & leurs amis particuliers, qui attendent de nous de nouvelles inſtructions, dont les Maronites ne ſe laſſent jamais. La matiere alors de nos entretiens ſe prend des hiſtoires de l'Ancien Teſtament & de la vie des Saints qui leur ſont connus. Ces hiſtoires donnent lieu de leur faire d'utiles leçons ſur les vertus qu'ils doivent pratiquer ſelon leurs différens états.

L'heure de finir la journée étant venue, nous faiſons publiquement la priere du ſoir. La priere faite, chacun ſe retire chez ſoi.

En nous quittant, ils nous ſaluent à la mode du pays, c'eſt-à-dire, portant la main à la tête, baiſant la main, & nous diſant en ſtyle oriental : *Nous prions le*

Seigneur qu'un doux ſommeil ferme tes paupieres, & donne du repos à ton corps ; que ton bon Ange te garde pendant la nuit, & que le ſoleil, plus beau que jamais, ſe leve demain pour t'éclairer.

La fatigue du jour demanderoit en effet le repos de la nuit ; mais le moyen de l'avoir ? ayant pour lit un méchant tapis de poil de chévre étendu à plate terre, étant continuellement interrompus du cri des enfans, qui ſe fait entendre toute la nuit, tourmentés en même temps, comme on l'eſt, d'une armée de petits inſectes qui nous livrent ſans ceſſe une guerre opiniâtre. Ajoutez à tous ces ennemis du ſommeil, la fumée d'un feu à demi éteint, qui ne trouve aucune iſſue pour ſortir de la chambre, & qui par conſéquent ſuffoque ceux qui n'y ſont pas accoutumés.

Toutes ces incommodités nous font attendre le lendemain avec impatience. Si-tôt qu'il eſt venu, il faut recommencer les exercices de la Miſſion, & les continuer auſſi long-temps que les villages plus ou moins peuplés le demandent.

Quelque fatigantes que ſoient ces Miſſions des montagnes pendant les carêmes, je puis vous aſſurer, mon Révérend Pere, que les favorables diſpo-

ſitions qu'on trouve dans toute la nation Maronite, & les fruits qu'on y recueille nous les rendent non-ſeulement ſupportables, mais encore très-conſolantes! Je finirai ces Mémoires de nos Miſſions de Syrie, par le récit d'une hiſtoire qui doit vous paroître fabuleuſe, & que nous-mêmes nous ne pourrions croire, ſi nous n'avions connu ici la perſonne dont je vais vous parler.

Un jeune Turc de Damas, âgé d'environ treize ans, paſſant ſur une *ſaique*, fut pris par des Chevaliers de Malte. Ces Chevaliers le donnerent à un Seigneur Eſpagnol, qui le mena en Eſpagne avec lui. Son nouveau maître le prit en affection, il le fit inſtruire de la religion Catholique, & la lui fit embraſſer.

Quelques années après, l'Eſpagnol ayant été obligé d'aller ſervir en Flandre, il emmena avec lui ſon nouveau Catholique. Les bonnes qualités qu'il remarqua dans ce jeune homme, & celles en particulier que le métier de la guerre demande, engagerent l'Officier Eſpagnol à demander pour ſon Turc à la fin de la campagne, une compagnie de cavalerie dans l'armée Eſpagnole; il l'obtint. Le nouveau capitaine qui avoit alors environ vingt-cinq ans, fut envoyé à Bruxelles pour ſon quartier d'hiver,

La réputation qu'il y porta d'être un bon Officier dans l'armée, le fit recevoir avec diſtinction dans les meilleures maiſons de Bruxelles. Il fréquenta particuliérement celle où logeoit une riche Dame d'*Amſterdam*, qui étoit venue à Bruxelles avec ſa fille, pour y paſſer quelque temps.

La mere & la fille étoient très-bonnes Catholiques ; elles voyoient avec plaiſir venir chez elles le jeune Officier Eſpagnol, en qui elles remarquoient de l'eſprit, de la ſageſſe, de la politeſſe, & une conduite très-réglée. Elles ſçavoient d'ailleurs la conſidération que les autres Officiers avoient pour lui.

L'hiver s'étant paſſé, notre Officier Turc, qui ſe diſoit toujours Eſpagnol, ſe flatta que le bon accueil que la mere & la fille lui faiſoient dans leur maiſon, le mettoit à portée de pouvoir demander la demoiſelle en mariage. Il le fit.

La mere déjà prévenue en faveur du Cavalier, reçut favorablement ſa demande ; elle ſe perſuada aiſément que le mérite qu'elle connoiſſoit dans cet Officier ne pourroit manquer d'avancer ſa fortune, & que les bonnes qualités d'ailleurs rendroient ſa fille heureuſe.

Ces réflexions de la mere, & l'incli-

nation de la fille favorable à l'Espagnol, firent consentir l'une & l'autre au mariage; les noces se firent à Bruxelles avec l'approbation de toute la ville. L'époux & l'épouse furent dix ans ensemble, & n'eurent un fils qu'au bout des dix ans.

Quelque temps après le Cavalier, soit qu'il eût le mal du pays, soit qu'il fût ennuyé de son métier, soit plutôt qu'il eût une intention qu'il avoit alors intérêt de cacher, exposa en secret à son épouse le desir qu'il avoit de faire le pélerinage de Jérusalem pour y adorer le tombeau de notre Sauveur. Il lui proposa de la mener ensuite en Espagne, pour y voir sa famille, disoit-il, & lui donner connoissance des biens qu'il feignoit y posséder.

La jeune femme Hollandoise, qui étoit attachée à son époux, consentit à ce voyage; ils convinrent de ne parler à qui que ce soit de leur projet, & surtout de le tenir caché à la mere, qui ne manqueroit pas de s'opposer à un dessein aussi extraordinaire que celui-ci. Ils concerterent si secrettement leur embarquement sur un vaisseau Hollandois qui faisoit voile en Italie, que la mere ne l'apprit qu'après leur départ.

On peut aisément juger quelle fut sa

furprife à la premiere nouvelle qu'elle en eut. Elle fut long-temps fans la vouloir croire. Elle les fit chercher par-tout; mais enfin la chofe fut fi avérée qu'elle n'en put douter.

Pendant que la mere ne ceffoit point de pleurer la perte de fa fille, le vaiffeau qui la portoit elle & fon gendre, fit rencontre, vers les côtes d'Afrique, de deux ou trois barbarefques qui vinrent l'attaquer; notre cavalier Efpagnol, qui les reconnut à leur langage pour ce qu'ils étoient, demanda à parler au Capitaine qui les commandoit, ne doutant pas qu'il n'en fût reçu favorablement, en lui déclarant fa naiffance. La chofe arriva comme il l'avoit prévue; car le Commandant l'ayant fait paffer fur fon bord, l'Efpagnol lui fit entendre qu'il n'étoit rien moins qu'Efpagnol, lui conta toutes fes aventures, & lui dit que fon deffein fecret étoit de retourner en Turquie fa patrie, pour y continuer en liberté l'exercice de la religion de fes peres. Il conjura en même temps le Commandant de l'aider dans l'exécution de fes intentions; heureufement pour lui, il fe trouva fur le vaiffeau du Commandant un Turc de Damas qui connoiffoit fa famille, & qui en rendit témoignage. Il n'en fallut

pas davantage pour engager le Commandant à entrer dans les intérêts de cet Officier. Le Commandant lui offrit de le recevoir sur son vaisseau ; la difficulté étoit de donner de bonnes raisons à son épouse, pour la faire consentir à ce nouveau parti.

Il résolut cependant de la lui proposer, en lui faisant entendre qu'ils arriveroient bien plutôt à Jérusalem sur un des vaisseaux de Barbarie que sur le vaisseau Hollandois ; parce que celui-ci, disoit-il, devoit demeurer long-temps en Italie, au lieu que les Barbaresques iroient en droiture mouiller aux côtes de la Syrie.

La jeune femme Hollandoise, malgré ses répugnances, crut ne pouvoir mieux faire que de s'abandonner à la conduite de son mari, qui en devoit sçavoir plus qu'elle.

Le Commandant instruit secrettement de tout le mystere, reçut agréablement le pere & la mere & leur fils. Après quelques jours de navigation, le vaisseau arriva à Alger, la Hollandoise ne sçavoit d'abord où elle étoit ; mais elle connut bientôt qu'elle vivoit avec des Turcs. Sa surprise n'en fut pas médiocre, mais elle devint ensuite bien plus grande, lorsqu'elle s'apperçut que son mari fréquen-

toit continuellement les Turcs ; & se trouvoit même à leurs prieres. Elle n'osa d'abord lui parler de sa peine, le croyant toujours bon Catholique dans l'ame ; mais craignant qu'il ne vînt à se pervertir par le commerce qu'il avoit avec les Turcs, elle le pressa instamment de partir d'Alger, pour gagner au plutôt le terme de leur pélerinage, qui étoit Jérusalem, étant persuadée que son mari rempliroit mieux ailleurs les devoirs du Christianisme.

L'Espagnol son époux, qui ne songeoit de son côté qu'à pouvoir professer librement le Mahométisme, profita de l'empressement de son épouse pour la conduire en Turquie, sur un vaisseau prêt à partir pour l'Egypte, l'assurant que ce vaisseau la rendroit promptement à Jérusalem. Ils s'y embarquerent tous deux & leurs fils, mais avec des intentions bien différentes.

Ils aborderent en peu de tems à *Alexandrie*, & le Capitaine Espagnol son mari, tâchant de se dérober aux yeux de sa femme, alloit secrettement aux Mosquées, & fréquentoit les Turcs. La pauvre Hollandoise, malgré toutes les précautions du faux Catholique, découvrit sa conduite, si contraire à celle que

doit tenir un Chrétien. Elle en fut consternée, & ne sçachant plus qu'en croire, elle avoit recours à ses larmes, sans oser lui parler de la cause de sa douleur. Le faux Espagnol, qui avoit autant d'estime que de tendresse pour elle, sentit bien qu'il ne pouvoit jouer plus long-tems son personnage. Il cherchoit les moyens de se découvrir, prévoyant cependant les suites que pouvoit avoir une telle déclaration. Enfin, trouvant un jour la jeune Hollandoise dans une désolation plus grande que jamais, la vérité fut obligée de sortir de sa bouche. Il lui avoua sa naissance, sa religion, le motif de sa sortie de Bruxelles, & son imaginaire voyage à Jérusalem. Il lui protesta, en même temps, qu'elle auroit toujours par tout le libre exercice de sa religion, que pour lui, il ne seroit occupé que du soin de rendre sa vie heureuse, qu'il en avoit les moyens dans le lieu de sa naissance, où il se mettroit en possession de grands biens. La pauvre femme écouta ces discours sans avoir la force de répondre un mot; mais on peut bien s'imaginer de combien de différentes pensées, & toutes plus affligeantes l'une que l'autre, son ame fut alors agitée. Elle se vit tout-à-coup la femme d'un

Turc, bannie de sa patrie, forcée de passer le reste de ses jours parmi une nation, dont les mœurs, les coutumes, la religion, étoient si opposées à celles dans lesquelles elle avoit été élevée.

Après avoir passé quelques jours avec ces affligeantes réflexions, elle crut, dans la situation où elle se trouvoit, n'avoir point d'autre parti à prendre que celui de s'abandonner à la Providence Divine, qui n'abandonne jamais ses créatures, lorsqu'elles lui sont fidelles. Prévenue de cette pensée, elle se laissa conduire par celui qui avoit été jusqu'alors son malheureux guide, & qui redoubloit son attention pour lui plaire & pour adoucir ses chagrins. Il la fit passer d'Egypte en Syrie, & la conduisit à Alep, où il avoit des connoissances.

L'Histoire de l'un & de l'autre devenue publique à Alexandrie & au Caire, avoit déja été mandée à Alep. Si-tôt qu'ils y furent arrivés, chacun s'empressa de voir une jeune Hollandoise, qui avoit épousé un Turc, croyant épouser un Officier Espagnol, qui devoit faire sa fortune en Espagne; le mérite personnel de cette jeune femme, qui fut bientôt connu, excita la compassion de tout le monde, & particulierement des Catholiques, qui

s'efforcerent de lui donner quelque consolation; mais elle n'étoit pas encore au bout de ses malheurs; car le bruit s'étant répandu à Alep que l'Espagnol démasqué avoit apporté avec lui beaucoup d'or & d'argent, il n'en fallut pas davantage pour exciter, dit-on, des bandits à vouloir lui enlever ses prétendues trésors; quoi qu'il en soit, il est certain qu'on trouva le Turc assassiné dans sa chambre, sans qu'on ait jamais pu découvrir l'assassin; l'Hollandoise sa veuve n'apprit que trop tôt cette action tragique, qui mit le comble à ses malheurs. Il est aisé de juger quel fut alors l'excès de sa douleur. Elle se voyoit, elle & son fils, dépourvue de tout bien, dans une terre étrangere, sans sçavoir ce qu'ils deviendroient. Dieu ne permit pas qu'elle demeurât sans secours; des femmes Maronites, qui étoient venues à Alep, & qui devoient s'en retourner au Mont-Liban, lui proposerent de venir habiter avec elles, l'assurant qu'elle seroit dans un pays presque tout Catholique, qu'elle y feroit avec liberté les exercices de sa Religion, & que rien ne lui manqueroit pour elle & pour son fils. Ces espérances, dans son malheureux état, la déterminerent à suivre les femmes Maronites. Celles-ci

l'emmenerent dans la Bourgade d'Antoura. Une veuve, très-bonne Catholique, & des mieux accommodées du Bourg, la prit chez elle, & en eut tout le ſoin poſſible.

C'eſt à Antoura que nous l'avons connue, ſa conduite y a toujours été très-édifiante & très-exemplaire. Elle parloit de ſes malheurs avec une ſoumiſſion aux ordres de Dieu, qui tiroit les larmes des yeux de ceux qui l'entendoient parler. Une ſi rare vertu lui gagna tellement l'eſtime & la conſidération de nos Maronites, qu'ils s'empreſſoient tous volontiers à lui rendre les ſervices dont ils étoient capables, & s'efforçoient de lui faire oublier ſes triſtes aventures.

Elle donna ſa confiance à un de nos Miſſionnaires, qui prit un ſoin particulier de la mere & de l'éducation du fils.

Après que l'un & l'autre eurent paſſé quelques années à Antoura, il ſe préſenta une occaſion & une compagnie favorable pour retourner en leur pays. La mere ſe réſolut d'en profiter ; nos Miſſionnaires, bien loin de l'en détourner, l'aiderent à s'embarquer avec ſon fils ſur un bon vaiſſeau, perſuadés qu'ils étoient, qu'elle trouveroit beaucoup plus de

conſolation

consolation dans le sein de sa famille, & plus de secours pour l'éducation de son fils, que dans le pays étranger où elle étoit, & où malgré tous nos soins, elle auroit toujours beaucoup de choses à desirer. Depuis ce temps-là nous n'en avons eu aucune nouvelle; mais nous avons sujet de croire que Dieu, toujours fidele aux ames qui s'abandonnent à sa providence, aura heureusement conduit le fils & la mere au terme où ils desiroient arriver.

J'ai exposé à votre Paternité, mon Révérend Pere, ce que nos archives nous apprennent de l'établissement de nos Missions en Syrie, de la conduite de nos premiers Missionnaires, & de toutes les bonnes œuvres de leur vie Evangélique : j'y ai joint celles de leurs successeurs & celles encore qui se sont passées de nos jours & sous nos yeux.

C'est la même terre, arrosée autrefois du Sang de Jésus-Christ, que nous cultivons avec toute la consolation qu'elle est capable de donner. Sa fertilité croît à proportion du nombre des Missionnaires qui y sont employés.

La maladie contagieuse qui a enlevé nos Freres dans les principales villes de Provence, après s'y être généreusement exposés au service des pestiférés, n'a

pas épargné nos Miſſionnaires dans le Levant, leur charité pour ſecourir ceux qui en étoient attaqués leur a fait mériter la couronne du martyre. Nous ſupplions votre Paternité, qui envoie continuellement, dans toutes les parties du monde Chrétien, des Miſſionnaires pour y prêcher l'Evangile de Jéſus-Chriſt, de ſe ſouvenir que nos Miſſions du Levant, & particuliérement celles qui ſont dans la Syrie & dans la Paleſtine, furent infiniment cheres à Saint Ignace; & méritent par cette conſidération, & par pluſieurs autres, la ſpéciale protection de votre Paternité. J'ai l'honneur de la lui demander au nom de tous nos Miſſionnaires. Ils ne ceſſent pas d'offrir à Dieu leurs vœux & leurs travaux pour obtenir la conſervation de votre Paternité, précieuſe à toute notre Compagnie, & à moi en particulier, qui ai eu l'avantage de la voir de près à Rome, & qui ſuis avec un très-profond reſpect, &c.



LETTRE DU P. ROUSSET.

A Antoura le 15 Septembre 1750.

LA Miſſion de Damas, que je viens de quitter, mérite à tous égards que je vous la faſſe connoître, & que je vous entretienne quelque moment de l'état où je l'ai laiſſée, & la ſituation de cette grande & fameuſe ville. On ne peut, ſans regret, ſe rappeller l'état floriſſant où étoit autrefois la Religion à Damas: il n'en reſte que de triſtes débris. A la naiſſance du Chriſtianiſme cette ville fut, après Jéruſalem, la premiere arroſée du ſang des fideles. Saint Paul y portoit leur arrêt de proſcription, lorſqu'une lumiere céleſte l'inveſtit tout-à-coup, & le fit tomber à la renverſe. On montre l'endroit de l'apparition, & de ſa chute, lequel étoit tout près de la ville; la maiſon du fidele Ananie, & la cave où il ſe réfugioit dans le temps de la perſécution, de même que la porte par où les fideles firent évader Saint Paul, ſon nouveau Diſciple: tout cela ſe voit encore de nos jours.

Ces premieres perſécutions annonçoient des triomphes pour la Religion. Damas fut dans la ſuite comme le théâtre du Chriſtianiſme, qui s'y ſoutint avec gloire, juſqu'au temps malheureux où des ſchiſmes s'éleverent ſous les Empereurs de Conſtantinople. Les Ariens, les Macédoniens, Neſtorius, Eutychès, mais ſur-tout le Mahométiſme, terminerent & firent diſparoître le luſtre de cette Egliſe. Cependant elle conſerva encore quelque éclat du temps des Sarraſins & de Saint Jean Damaſcene ; mais depuis que les Turcs s'en ſont emparés, c'eſt-à-dire, depuis plus de deux ſiecles la ville de Damas n'eſt plus qu'un aſſemblage de ſectes, qui, comme autant de monſtres, la déchirent. La plus puiſſante de toutes eſt la ſecte de Mahomet : elle abſorbe, pour ainſi dire, toutes les autres ; parce que favoriſant, comme elle fait, les paſſions brutales du cœur humain, elle attire ſans ceſſe à elle les partiſans des ſchiſmes divers, qui partagent le Chriſtianiſme de ce pays.

En effet, on compte ici trois différentes nations de Chrétiens ſchiſmatiques. Les Grecs ſuivent l'erreur de Marc d'Epheſe, ſectateur de Photius ; les Suriens, celle de Dioſcore, & les Armeniens ;

celle de Neſtorius. Les uns & les autres n'étant plus conduits par les lumieres de la vraie foi, pour peu qu'ils ſoient éprouvés, tombent bientôt dans un précipice encore plus affreux que le premier, & de l'erreur, ils paſſent aiſément à l'infidélité, en ſe rangeant du côté de Mahomet. C'eſt ainſi que cette ville, qui étoit autrefois toute Chrétienne, s'eſt trouvée preſque toute Mahométane, enſorte que, de plus de cinq cens mille habitans, à peine y avoit-il dix mille Chrétiens.

Tel étoit à-peu-près l'état de la Religion à Damas, lorſque nos Miſſionnaires, il y a plus de cent ans, y arriverent. On n'y comptoit pas trois familles Catholiques, excepté les Maronites, qui forment une fort petite nation, & qui ont toujours été élevés dans la foi Romaine. Ce n'étoit pas manque de Miſſionnaires zélés. Les Peres Cordeliers & les Peres Capucins étoient avant nous ici; mais ils n'avoient pu, ni oſé entreprendre de Miſſion chez d'autres nations que chez les Maronites, qu'ils ſervoient comme Curés, quand le Patriarche vouloit bien leur en permettre les fonctions. Nous commençâmes par ouvrir une école publique où l'on inſtruiſoit les enfans. Les

peres & les meres furent bientôt inſtruits eux-mêmes par leurs enfans, & inſenſiblement ils ſe défirent des préjugés que la haine pour les Francs, avoit profondément gravés dans leur eſprit & dans leur cœur.

La crainte des perſécutions, & le reſpect humain, les ont tenus long-temps dans l'erreur, ou les ont fait apoſtaſier, après avoir embraſſé la vraie foi. Ce ne fut que du temps du Patriarche des Grecs, appellé *Civile*, qui occupoit le Siége il y a trente-cinq ans, & qui favoriſoit les Catholiques; ce ne fut, dis-je, que ſous ſon gouvernement que les Chrétiens commencerent à ſe déclarer en faveur de la vérité; mais après la mort de ce Patriarche, les perſécutions, de la part des Paſteurs de ce troupeau, en diſperſerent une partie & firent prévariquer l'autre. Cependant les Miſſionnaires ne diſcontinuoient pas d'exhorter les Catholiques, tantôt en public, tantôt en ſecret, lorſque les temps étoient orageux, de ne point chanceler dans la foi; juſqu'à ce que de nos jours nous avons vu le Patriarche Catholique, s'emparer du ſiége Patriarchal de Damas, par un commandement de la Porte, qui en excluoit le Schiſmatique, appellé *Sylveſtre*;

mais il ne tint le Siége qu'un mois, encore fut-ce par Procureur. *Sylvestre* obtint un second commandement opposé au premier, qui le rétablissoit à Damas, & le Patriarche Catholique, obligé de se retirer, établit sa résidence dans un Monastere de Religieux Grecs, où il est actuellement sur la montage de l'Anti-Liban, auprès de Seyde.

Cette nouvelle révolution entraîna les foibles dans le parti triomphant du schisme, & ceux qui étoient fermes se tinrent cachés dans leurs maisons jusqu'à ce que la Providence daignât faire changer de face aux affaires de la Religion. Elle ne tarda pas à venir à leur secours. Comme elle tient entre ses mains les cœurs des Grands, elle disposa celui du Bacha qui gouverne le pays, en faveur des Catholiques & des Missionnaires, jusques-là qu'il a permis à ceux-ci d'ouvrir leurs Eglises, & aux Chrétiens de les fréquenter, ce qui ne s'étoit jamais vu depuis que les Turcs occupent cet Empire: il a fait plus, il a annullé un contrat que les Catholiques avoient passé malgré eux, étant dans la prison, & par lequel ils s'étoient engagés de donner trente mille écus, s'ils fréquentoient en aucune façon les Missionnaires. Depuis

ce temps, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de trois ans, il eſt incroyable quels progrès a fait la Catholicité. Je puis aſſurer en mon particulier qu'il n'eſt point d'année que je n'aie eu le bonheur & la conſolation de voir rentrer plus de cent perſonnes dans le ſein de la vérité. Ce n'eſt pas que nous n'ayons eſſuyé quelques orages dans l'abſence du Bacha. Comme il emploie quatre mois chaque année à conduire les pélerins à la Mecque, on profitoit de ce temps pour nous perſécuter; mais nous en ſommes ſortis victorieux par les meſures que nous avons priſes.

Au reſte le genre de perſécution que les Turcs exercent ſur les Chrétiens, n'eſt pas tant les tourmens & la mort, que les peines pécuniaires qu'on appelle *avanies*. L'uſage eſt ici, que lorſqu'on accuſe quelques Chrétiens pour la cauſe de la Religion, on ſe ſaiſit des principaux de la nation dont ſont les accuſés, & après les avoir mis ſous le bâton, on exige d'eux une contribution qui ſe leve ſur toute la nation, ou Grecque, ou Suriene, ou autre. Depuis quelques années, lorſque le Bacha étoit parti pour la Mecque, on accuſoit les Catholiques de s'être fait *Francs*, & de prier chez les *Francs*, & en conſéquence on leur impoſoit une

grosse *avanie*, qui les réduisoit à une indigence plus affreuse que la mort. Pour remédier à un si grand mal, j'eus l'honneur d'écrire à M. l'Ambassadeur de France à Constantinople, pour lui demander sa protection en faveur des Catholiques persécutés, & que par son crédit à la Porte il obtint un commandement qui soumît tous les Chrétiens sans distinction, & non pas les seuls Catholiques, aux *avanies* qui seroient imposées. En m'honorant de sa réponse, son Excellence promit de ne rien omettre auprès du Bacha pour faire exécuter mon dessein, & qu'il accompagneroit ses demandes d'un présent qu'il lui feroit. Quelque temps après, les Schismatiques ayant, selon leur coutume, accusé les Catholiques d'être *Francs*, on fit sur eux une imposition de plusieurs bourses (1). Alors poursuivant toujours mon projet, j'engageai les principaux à demander que cette *avanie* fût levée sur tous les Chrétiens sans exception. Qu'après tout chez les Turcs, on ne faisoit aucune différence d'un Chrétien à un autre, soit qu'il fût *Franc* ou qu'il ne le fût pas,

---

(1) Une bourse est de cinq cens écus, ou quinze cens livres de notre monnoie.

Catholique ou non Catholique. Ils furent écoutés, & par-là nous avons ôté aux Schismatiques le moyen qu'ils employoient si souvent avec tant de succès, pour nuire aux Catholiques. Nous espérons que cette loi subsistera, tout au moins, tant que durera le regne de ce Gouverneur.

A la faveur d'un si heureux & si paisible gouvernement, nous exerçons notre ministere ; nous prêchons dans notre Eglise ; nous y célébrons les saints mysteres , je ne dis pas comme nous faisons à Seyde ou à Tripoli, sous la protection de la Banniere de France, mais comme nous ferions au milieu même du Royaume ou de Paris. De-là les conversions des Schismatiques , la fréquentation des Sacremens ; de-là les instructions particulieres & publiques qui produisent des fruits étonnans dans des cœurs affamés de la parole de Dieu. Aussi voyons-nous dans nos Sermons, ou dans l'explication que nous faisons de l'Evangile, qu'un seul mot touchant les attendrit jusqu'aux larmes. Avec quelle sensibilité nous-mêmes ne les entendons-nous pas se frapper la poitrine & gémir dans le temps du saint Sacrifice, sur-tout à la consécration & à la communion du

Prêtre. Les Schismatiques eux-mêmes, & les Hérétiques qui y assistent, en sont touchés & souvent convertis. Si ces heureux temps durent encore quelques années, le peu de rebelles qui restent ne pourront plus résister. Pour cultiver une pareille Mission, que de soins & de travaux ne faut-il pas de la part des Missionnaires ; répondre aux questions importantes & continuelles des Catholiques; instruire & convaincre les Hérétiques ; vuider tous les procès qui s'élevent parmi nos Fideles, lesquels ne prennent d'autre Juge que nous ; entendre pendant le cours de la semaine les confessions générales des nouveaux convertis, & celles des autres tout le long du jour la veille des Dimanches & des Fêtes ; visiter, consoler les malades. Voilà en abrégé nos occupations. Ce qui rend la Mission de Damas si pénible, c'est que sans compter les Catholiques de la ville qui vont à près de neuf mille, il en vient en grand nombre des villes & des villages voisins, faute de Missionnaires qui aillent les cultiver chez eux.

Je viensmaintenant à une courte description de Damas. Je me contenterai de vous dire que c'est la troisieme ville de l'empire Ottoman, qu'elle est aussi

grande que Paris, & qu'elle feroit plus riche peut-être, fi elle étoit fous la domination d'un Prince Chrétien. Il y a plufieurs mofquées d'une grande beauté, mais une fur-tout qui eft d'une grandeur énorme, toute ornée de marbre blanc, ouvrage des premiers Chrétiens : c'étoit autrefois l'Eglife métropolitaine. Ce qui faifoit l'enclos, fait aujourd'hui une cour quarrée qui contiendroit un auditoire de plus de vingt mille perfonnes.

Quant à la fituation de la ville, elle eft une des plus belles du monde. C'eft dans une plaine qui n'a de pente qu'autant qu'il en faut aux eaux pour s'écouler : ces eaux font abondantes, & l'on peut dire qu'aucune ville n'en eft mieux pourvue que Damas : une fource des plus claires fe joint à un ruiffeau qui defcend des montagnes voifines & fe précipite dans la partie de la plaine qui eft du côté du Levant à perte de vue, & cette jonction forme une riviere. Damas eft au commencement de cette plaine charmante. La riviere, avant que d'arriver dans la ville, eft partagée en fept branches, dont l'une eft pour les befoins de la ville, & les autres pour arrofer toute la plaine.

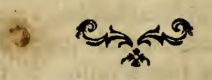
Je fus frappé d'étonnement, lorfque

je vis pour la premiere fois l'endroit où se fait cette séparation des eaux. L'art & la solidité de l'ouvrage me ravirent en admiration : personne n'a sçu me dire dans quel temps & sous quel regne cette merveille avoit été faite. Au moyen de cette grande quantité d'eau qui entre dans la ville, chaque maison s'en trouve abondamment pourvue, & ménage ce qu'elle en a pour former de magnifiques bassins, qui ornent le dedans ou le dehors des maisons. Pour conduire ces eaux dans les différens quartiers de la ville, il a fallu bâtir sous terre des canaux avec des frais immenses. Ces canaux sont comme des chemins couverts, dans lesquels deux ou trois personnes peuvent marcher de front. Les six autres rivieres qui se répandent dans toute la plaine, y arrosent une quantité prodigieuse de vergers qui donnent des fruits en abondance, de sorte qu'on peut dire qu'il n'est point de pays qui en produise plus que celui-ci, ni de plus délicieux.

Dans cette vaste & magnifique campagne, les Chrétiens ne peuvent acquerir ni posséder un seul pouce de terre. Ils n'ont pour toute ressource que leur industrie dans les Manufactures de soie & dans leur commerce, sur quoi voici

comment raiſonnent les Turcs : *Vous autres*, diſent-ils aux Chrétiens, *vous n'avez point de poſſeſſions en fonds de terre, vous ne travaillez point les jours de Dimanches & de Fêtes, leſquelles occupent un tiers de l'année, vous payez de gros impôts pour avoir le droit de conſerver votre Egliſe, & pour faire du vin, ſans compter les avanies ; & avec tout cela vous êtes auſſi bien logés, auſſi bien nourris, & peut-être plus ſuperbement habillés que nous, qui avons beaucoup de biens fonds, qui ne payons aucun impôt, & qui n'avons qu'un ou deux jours de Fête dans l'année, qui ne nous permettent pas de travailler : comment cela ſe peut-il faire ?*

Les Chrétiens n'ont pas d'autre réponſe à leur donner, ſinon que c'eſt la Providence divine qui donne l'accroiſſement à tout, & que le Maître que nous ſervons eſt un bon Maître qui nous dédommage ſouvent dès ce monde, des peines que nous endurons pour lui.



RELATION

D'un voyage à Cannobin, dans le Mont-Liban ; envoyée au Pere Fleuriau par le Pere Petitqueux, Missionnaire Jésuite.

J'AI l'honneur de vous envoyer, mon Révérend Pere, la relation que vous m'avez demandée de mon voyage au Mont-Liban. Je sçai que d'autres de nos Missionnaires l'ont fait avant moi, & qu'ils n'auront pas manqué de vous en faire le récit. Le desir que j'ai de vous rendre le mien agréable, me fait souhaiter qu'ils aient obmis dans le leur quelque circonstance que vous trouviez dans ma relation. En tous cas mon obéissance me tiendra lieu de mérite auprès de vous.

Nous partîmes de Tripoli, le Pere Bonamour & moi, le 13 Octobre 1721. Nous avions pour conducteurs trois Maronites du Mont-Liban. Nous marchâmes ensemble quatre jours de suite, pour arriver à Argès, petit village situé au pied des montagnes du Liban, & à six lieues des Cédres. Quelque diligence

que nous pûmes faire, nous n'y arrivâmes qu'à dix heures du soir, au clair de la lune. Il nous falut passer le reste de la nuit sur la terrasse d'une misérable chaumine faite de roseaux; nous y fûmes continuellement tourmentés par un vent des plus grands & des plus piquans.

Nous en partîmes dès le lendemain deux heures avant le jour. Nos guides nous firent marcher par des chemins très-raboteux, dans lesquels nous fatiguions beaucoup, & nous avancions très-peu.

Nous passâmes par un petit village nommé Antourin. Le Seigneur du village nous ayant apperçu vint au-devant de nous & nous invita à dîner chez lui. Nous eussions bien fait de l'accepter, car nous ne fûmes pas à demi-lieue de chez lui, que nous eûmes à essuyer une pluie des plus copieuses & des plus froides, accompagnée de grêles & de tonnerre qui dura deux heures sans discontinuer, & sans que nous pussions trouver où nous mettre à couvert.

Nos habits furent en un instant percés; nous marchions dans la boue jusqu'à mi-jambe, à travers des ravines d'eau, qui menaçoient de nous noyer. La pluie

qui formoit une riviere sous nos pieds, se changeoit en neige sur les montagnes voisines. Enfin après des fatigues inexplicables, nous arrivâmes à *Marserkis*, Monastere des Révérends Peres Carmes. Les secours de leur charité nous vint très-à-propos, car ils nous firent trouver chez eux, tout ce qui nous étoit nécessaire dans l'état pitoyable où nous étions; nous séjournâmes le 15 dans leur maison pour nous y reposer; elle est située au pied d'un rocher d'une hauteur si effroyable, qu'il n'est accessible qu'aux Aigles & aux Vautours, qui s'y retirent.

Les grottes construites dans le rocher font une bonne partie de la maison, la nature & l'art l'ont rendue assez belle & commode. La chapelle est une grotte raisonnablement grande, mais aussi propre que si elle avoit été taillée au ciseau dans le roc : Il sort du rocher une abondante fontaine d'une eau très-claire, & salutaire, qui arrose le jardin après avoir passé dans tous les offices du Monastere où l'eau est nécessaire; le Jardin est riche en légumes; le séjour de *Marserkis* est délicieux en été. Les Peres Carmes y passent six mois de l'année, mais les neiges & les froids cuisants du Liban en rendent le séjour pendant l'hyver si

inſupportable, que les Peres Carmes ſont obligés d'abandonner leurs grottes depuis les premiers froids juſqu'à Pâques, & de ſe retirer à Tripoli.

Le lendemain 16 nous nous fîmes conduire aux cédres du Liban. Les chemins n'étant pas encore bien eſſuyés après les pluies paſſées, nous eûmes bien des peines à faire la lieue de *Marſerkis* juſqu'aux cédres, que l'on apperçoit de loin.

Nous les conſidérâmes à notre aiſe. Ils ſont ſitués ſur une petite montagne qui forme dans ſon ſommet une plaine aſſez étendue. Cette plaine eſt couronnée de montagnes plus hautes qu'elles, & qui ſont couvertes de neige.

Les cédres ſi fameux dans tout le monde, ſont en grand nombre ſur cette plaine; mais il y en a beaucoup plus de petits & de jeunes, que de grands & d'anciens. Je n'en comptai qu'une douzaine d'une groſſeur extraordinaire. Nous meſurâmes les plus gros, ils avoient ſix braſſes de circuit; nous en vîmes quelques-uns, qui après s'être un peu élevés ſur leur tronc, forment cinq ou ſix arbres, qui ſont chacun d'une telle groſſeur, que deux hommes ne peuvent qu'à peine les embraſſer. Mais lorſque

ces arbres se réunissent au haut de leur tige, ils ont alors une largeur surprenante; leur hauteur est proportionnée à leur largeur; des voyageurs accoutumés à mettre leur nom par-tout où ils passent, ont fait de grandes incisions sur la surface des plus gros cédres pour y graver le leur. Il sort de ces incisions un excellent baume en forme de gomme, dont l'effet est admirable pour dessécher les playes, nous en fîmes alors l'expérience sur les lieux.

Au pied des plus gros cédres il y a quatre autels de pierre. Le jour de la Transfiguration de notre Seigneur, le Patriarche des Maronites s'y transporte; il est accompagné d'un grand nombre d'Evêques, de Prêtres & de Religieux, & suivi de cinq ou six mille Maronites qui y viennent de toutes parts, pour y célébrer la fête qu'ils appellent la fête des cédres. Quoique les Maronites célébrent cette fête le jour de la Transfiguration de notre Seigneur; ce n'est pas à dire qu'ils croyent, comme quelques Historiens l'ont dit sans fondement, que la Transfiguration de notre Seigneur se soit faite sur cette montagne. Leur Office dans la fête du jour, dit expressément qu'elle s'accomplit sur le Thabor.

Ce qui a donné occasion à l'opinion de ces Historiens, c'est que l'on peut dire que le Thabor fait partie des montagnes qui ont un nom commun, & qu'on appelle le Liban & l'Anti-Liban.

Ces montagnes du Liban, sont celles qui s'étendent du côté de la mer, depuis la source du Jourdain ou du mont Carmel, jusqu'à une ou deux journées de Damas. Les montagnes de l'Anti-Liban sont celles qui s'avancent davantage dans les terres & qui sont séparées des montagnes du Liban par une grande plaine, qui commence à une ou deux journées de Damas, du côté de Balbec, & qu'on nomme communément le *Boque*. Les montagnes de l'Anti-Liban sont ainsi appellées, parce qu'elles sont vis-à-vis de celles du Liban, & qu'elles les regardent.

La plaine où sont les grands cédres, conserve un air si froid, que personne ne la veut habiter, la situation en est cependant charmante. On y trouve quantité d'herbes médicinales, & des simples très-rares.

Le gibier de toutes especes y est commun; il n'a à craindre que les vautours & les autres oiseaux de proie. La terre y seroit fertile si elle étoit cultivée. Elle produit une grande quantité

de buissons qui portent une espece d'épine - vinette noire & de très - bon goût.

Le Liban étoit autrefois couvert de cédres, on n'en trouve aujourd'hui que dans la plaine, dont j'ai parlé, & sur une autre montagne voisine de *Cannobin*. Les ouvrages de menuiserie ne sont faits ici que de bois de cédre ; ils sont très-proprement travaillés.

Nous partîmes le 17 du Monastere de *Marserkis*, pour aller à celui de *Marélicha*, qui n'en est éloigné que d'une lieue. Le Pere Vicaire & deux autres de ces Religieux nous accompagnerent. Le Monastere de *Marélicha*, c'est-à-dire de saint Elisée, est situé au pied d'une affreuse montagne, & sur le bord du fleuve appellé *Nahr-Gadischa*, qui veut dire le fleuve Saint; il coule dans un profond vallon fort étroit dont les bords sont ornés de pins, de noyers, de chênes & de vignes ; à trente pas de ce fleuve, on voit de chaque côté s'élever une chaîne de montagnes presque toutes couvertes de rochers.

Ces rochers renferment de profondes grottes qui étoient autrefois autant de cellules d'un grand nombre de solitaires, qui avoient choisi ces retraites, pour

être les ſeuls témoins ſur terre de la rigueur de leur continuelle pénitence.

Ce ſont les larmes de ces ſaints Pénitens qui ont donné au fleuve dont nous venons de parler, le nom de fleuve Saint. Sa ſource eſt dans les montagnes du Liban. La vue de ces grottes & de ce fleuve dans cet affreux déſert, inſpire de la componction, de l'amour pour la pénitence, & de la compaſſion pour ces ames ſenſuelles & mondaines, qui préferent quelques jours de joie & de plaiſir à une éternité bienheureuſe.

Le Supérieur du Monaſtere de ſaint Eliſée nous reçut avec de grandes démonſtrations de charité. Ce Monaſtere eſt compoſé de vingt Religieux Maronites qu'on appelle *Alepins*. Ils ſont preſque les ſeuls qui méritent de porter le nom de Religieux.

Un ſaint Prêtre nommé *Abdalla* les établit ici il y a environ 25 ans; il prit particuliérement conſeil du feu Pere Nicolas Bazire, pour donner une forme & une conduite religieuſe à ſes Freres. Il fut leur premier Supérieur. On le tira enſuite malgré lui de ſon Monaſtere, pour le faire Evêque. Notre Miſſion d'Antoura eſt de ſon Diocèſe; il a laiſſé pour ſucceſſeur dans ſon Monaſtere, le

Prêtre Gabriel, Religieux d'une rare modeſtie & d'une piété exemplaire. Il eſt univerſellement eſtimé & honoré des Maronites, des Grecs, & des Turcs même, en conſidération de ſa profonde capacité dans la langue *Arabe*.

Les Religieux Alepins font deux ans de noviciat; ils ne mangent jamais de viande; ils ſont très-pauvrement vêtus, ils chantent l'Office à minuit : nous y aſſiſtâmes trois fois & nous fûmes infiniment édifiés de leur modeſtie à l'Egliſe, & de la ferveur de leur chant; ils employent une partie du jour à la culture de la terre, & aux offices domeſtiques. Ils rendent chaque jour, matin & ſoir, compte de leur conſcience à leurs Superieurs; ils obſervent leurs régles avec une ſcrupuleuſe exactitude, & particuliérement un ſilence & un jeûne rigoureux. Rarement voyent-ils du monde. Les femmes n'entrent jamais dans leur Egliſe. S'il arrive que quelque Religieux ſe relâche & ſe démente de ſa vocation, le Supérieur lui conſeille de ſe retirer, eut-il dix ans de profeſſion. Le Supérieur a le pouvoir de les diſpenſer de leurs vœux.

Nous ſéjournâmes dans ce Monaſtere juſqu'au 18. Nous en partîmes le 18 au

matin avec nos guides, pour aller à Cannobin, qui n'est qu'à deux bonnes lieues du Monastere de saint Elisée; nous vîmes sur la route les restes de plusieurs anciens Monasteres, que des Solitaires habitoient autrefois, & qui sont aujourd'hui déserts & ruinés par les Metoualis, hérétiques Turcs.

On voit encore les ruines de quelques-uns de ces Monasteres situés sur des rochers si escarpés, qu'on ne peut comprendre comment il a été possible d'y monter.

Nous entrâmes dans une Chapelle taillée très-proprement dans le roc; elle a conservé deux autels; sur l'un il y a une image de la sainte Vierge, & sur l'autre celle de saint Antoine. A côté de cette Chapelle & dans le même roc, nous y vîmes quelques cellules désertes, où les Solitaires ne pouvoient pas être à leur aise. Le fleuve Saint coule au pied de ces montagnes, & peut avoir cinq ou six lieues de cours.

Cannobin où nous arrivâmes est la demeure du Patriarche des Maronites. Nous y fûmes reçus avec beaucoup d'affection, les Religieux y sont en petit nombre, & très-pauvrement logés, & encore plus pauvrement vêtus & nourris.

Le

Le Patriarche avec les Religieux & quelques Evêques Maronites, qui ſont auprès de lui, vivent tous dans une union parfaite & dans une ſimplicité & une pureté de mœurs très-exemplaire; les fautes les plus légeres y ſont ſévérement punies. Le couvent tout pauvre qu'il eſt, reçoit charitablement les étrangers par eſprit d'hoſpitalité.

Le Patriarche étoit vêtu d'un habit rouge, doublé ſur les bords d'une fourure; ſous cet habit il avoit une ſoutane couleur de pourpre; la modeſtie y eſt très-obſervée.

L'Egliſe du Monaſtere eſt dédiée à la ſainte Vierge; le Patriarche nous dit, qu'elle avoit quatorze cens ans d'ancienneté. C'eſt une vaſte grotte, dont on a fait l'Egliſe qui eſt aſſez belle, elle eſt ornée de peintures; le Patriarche nous y fit remarquer les portraits d'Innocent XI & de Louis XIV. Nous aſſiſtâmes à l'Office du jour & de la nuit. Il ſe fait avec beaucoup de religion & de piété. Leur Liturgie eſt très-ancienne; elle eſt compoſée en Syrien ou ancien Syriaque, & une petite partie en Arabe, mais écrite en lettres Syriaques qu'ils appellent *Kerchora.*

Les cellules des Religieux ſont dans

des grottes près de l'Eglise. Pour s'y rendre l'hyver & l'été, ils sont nécessairement exposés aux injures du temps. Le Patriarche nous fit voir la chambre qui porte le nom des trois Jésuites : sçavoir, les Peres *Jean Bruno*, *Jean-Baptiste Ælien & Jerôme Dandini*, qui furent envoyés en 1581, par Grégoire XIII & ensuite par Clément VIII. Grégoire y envoia les deux premiers pour faire reçevoir le Concile de Trente par les Maronites, & Clément y envoya le dernier, pour faire abjurer dans un Synode du Patriarche, des Evêques & Prêtres Maronites, les erreurs d'un Conciliabule schismatique. Le Concile de Trente fut reçu & le schisme proscrit.

Pendant notre petit séjour à Cannobin, le Patriarche nous fit l'honneur de nous faire toujours manger avec lui & ses Religieux; la frugalité y est parfaitement gardée, des légumes apprêtés à l'huile, quelques raves & un peu de poisson salé, avec un pain sec & noir, composerent tout le régal qu'on nous fit, mais le vin est excellent, & on n'en boit point de meilleur en France.

Le Patriarche nous fit toutes les instances possibles pour nous retenir plus long-temps dans son Monastere. Mais le

jour de notre départ étant fixé, nous lui demandâmes notre congé après avoir assisté à l'Office de nuit & célébré la sainte Messe. Le Patriarche nous fit l'honneur de nous donner ses propres ornemens qui sont fort propres. Nous lui demandâmes sa bénédiction & nous partîmes.

Il nous donna son Diacre pour nous servir de guide dans des chemins qui ne sont pas aisés à tenir.

A un jet de pierre de la porte du Monastere nous trouvâmes la Chapelle dédiée à sainte Marine. Tout ce pays rempli de l'odeur de la sainteté de cette Vierge, conserve pour elle une vénération extraordinaire.

Personne n'y révoque en doute, ce que les Historiens nous rapportent de sa vie. Ils nous disent que cette Vierge par une inspiration divine, cacha son sexe sous un habit religieux & servit Dieu sous cet habit, pendant plusieurs années. Ils ajoutent que Dieu ayant permis qu'elle fut accusée d'une faute avec une fille voisine, elle fut condamnée par son Supérieur à faire une sévere pénitence dans la grotte, qui est aujourd'hui la Chapelle où elle est honorée; mais que Dieu qui prend toujours les inté-

rêts de ses serviteurs & de ses servantes, fit éclater à sa mort l'innocence de cette illustre Vierge, & récompensa dès ce monde sa vertu, par plusieurs grands miracles, qui s'opérerent à son tombeau.

Après avoir fait nos prieres dans cette dévote Chapelle, nous prîmes le chemin de saint Antoine, éloigné de *Cannobin* d'environ deux lieues. Pour y arriver il fallut monter la plus rude montagne que j'aye encore vue & la descendre. Le Monastere de saint Antoine est situé sur la côte voisine d'un rocher fort escarpé. Il y avoit alors trente Religieux Alepins dont j'ai déja parlé ; entre ces Religieux il y avoit douze Prêtres. L'Evêque Abdule leur fondateur & leur premier Supérieur avant son Episcopat, nous reçut avec une grande bonté. Ce Prélat mene dans ce Monastere la vie d'un véritable Saint, il est logé comme un des plus simples Religieux, & quelqu'austere que soit leur vie, il vit encore plus austerement qu'eux. On ne le distingue que par son habit qui est violet.

Il nous retint presque deux jours entiers, pour nous faire voir le Monastere & ses environs. Le Monastere est divisé en deux parties assez éloignées l'une de

l'autre; chaque partie a son Eglise; mais l'Office ne se fait ordinairement que dans la plus grande. La propreté des deux Eglises en fait tout l'ornement. Le Prélat nous conduisit à d'autres grottes, qui sont autant de Chapelles; nous en vîmes une entr'autres grande & belle, dédiée à saint Michel. Elle contient trois autels & deux petites chambres pour les Religieux, qui y font des exercices spirituels; sur la croupe de la montagne opposée, il y a deux autres grottes, où deux Religieux du Monastere menent une vie très-solitaire. Ils n'en sortent jamais, ils ne parlent à personne, si ce n'est au Supérieur pour lui rendre compte chaque jour de leur conscience. Ils sont tous deux Prêtres & disent la Messe dans une petite Chapelle pratiquée dans le rocher.

On ne peut être plus édifié que je le fus des actions de piété que je vis faire aux Religieux de ce Monastere.

Après avoir passé deux jours avec eux, je pris congé de l'Evêque Abdule; il me donna un guide qui me fut bien nécessaire, pour traverser des montagnes bordées de précipices, & pour arriver à *Argès* par des chemins inconnus.

D'Argès à Tripoli, il n'y a que quatre

lieues. Ces quatre lieues forment une seule plaine très-agréable, plantée d'oliviers, & de plusieurs autres arbres de différentes especes. J'arrivai heureusement à Tripoli, d'où j'étois parti. J'y ai repris, graces à Dieu, les exercices de nos Missions. Les maladies contagieuses y ont augmenté nos occupations; le péril qui en est inséparable ne ralentit pas le zele de nos Missionnaires. On seroit honteux de ne les pas imiter. Comme nous avons continuellement besoin des graces de Dieu, nous vous supplions & tous nos Peres, de les demander à Dieu pour nous dans vos saints sacrifices. Je suis avec un respectueux attachement, mon Révérend Pere, de votre Révérence, Le très-humble & très-obéissant serviteur, PETITQUEUX.



LETTRE

Du Supérieur Général des Missions de la Compagnie de Jesus en Syrie, au Pere Fleuriau.

De Seyde, le 21 Juillet 1723.

MON RÉVÉREND PERE,

NOUS ne pouvons trop-tôt vous donner avis d'un nouveau Commandement du Grand-Seigneur, qu'un Capigi vient d'apporter à Damas, à Alep, & aux principales Villes de la Syrie.

Par ce Commandement, il est fait défense aux Chrétiens Sujets du Grand-Seigneur, d'embrasser la Religion Catholique, & aux Religieux Missionnaires Latins d'avoir aucune communication avec les Grecs, les Arméniens, & les Syriens, sous prétexte de les instruire. Il est de plus ordonné par ce même Commandement, qu'en cas que quelques Chrétiens Grecs, Arméniens & Syriens,

Sujets du Grand-Seigneur, aient quitté leur ancienne Religion pour faire profession de celle des Papistes, ils ayent à la quitter incessamment, pour reprendre leur Religion premiere.

Ce Commandement a été donné sur la Requête des Patriarches schismatiques de Constantinople, de Jérusalem, d'Antioche & de Damas, assemblés dans un Synode, qu'ils tenoient alors à Constantinople.

Le véritable motif, qui les animoit, étoit le chagrin de voir leur troupeau diminuer chaque jour, & celui de Jésus-Christ s'augmenter, & s'enrichir des dépouilles du schisme.

Le Patriarche de Jérusalem le plus zelé partisan du schisme, passant par Damas, & par Alep pour aller à Constantinople, fut lui-même témoin du progrès de la Religion Catholique. Il vit avec une peine, qu'il ne put dissimuler, la ferveur de ces deux Eglises. Il en rendit compte au Synode; mais le Synode n'avoit garde de produire le motif de son dépit, pour solliciter le commandement qu'il souhaitoit; il eut recours à l'accusation la plus capable d'irriter l'esprit du Grand-Seigneur &

de ſon Grand-Viſir contre les Catholiques. Les Patriarches du Synode repréſenterent au Grand-Viſir, que les Religieux Francs, c'eſt ainſi qu'il appellent les Religieux Latins, ſéduiſoient leurs Peuples, Sujets du Grand-Seigneur, qu'ils leur faiſoient changer de Religion, pour ſuivre celle des Papiſtes, & qu'ils ſe mêloient de les inſtruire, ce qui n'appartenoit qu'aux Patriarches de leur nation. Il ne falloit que cette ſeule expoſition pour obtenir le Commandement qu'ils ſollicitoient; & en effet ils l'ont aiſément & promptement obtenu.

En conſéquence de ce Commandement les Officiers Turcs, qui tirent toujours un grand profit des avanies qu'ils font aux Catholiques, empriſonnerent l'Evêque d'Alep, l'Evêque de Seyde, pluſieurs Prêtres & pluſieurs ſéculiers bons catholiques des villes de Damas, d'Alep, de Tripoli & de Seyde, menaçant les uns d'exil & les autres de mort, s'ils ne reprenoient la Religion de leur Patriarche.

Notre Conſul d'Alep nous a ſignifié ce nouveau Commandement de la Porte. Il nous a obligé de ſuſpendre nos Miſſions, & de ceſſer nos fonctions ordi-

naires de Miſſionnaires, telles que nous les avons toujours exercées en ce pays depuis plus d'un ſiécle. Toute la France ſçait, que nous y avons été envoyés par ordre & ſous le nom de nos Rois, pour y conſerver & maintenir la foi Catholique.

Nous avons obéi aux ordres qui nous ont été intimés, mais en même-temps, nous avons recours à la piété du Roi, protecteur de la Religion Catholique en cet Empire Infidele.

Nos Rois ſes prédéceſſeurs, nous ont toujours accordé leur protection avec tout le ſuccès, que nous pouvions eſpérer en pareilles occaſions.

Celle dont il s'agit aujourd'hui eſt des plus favorables; car il eſt de notoriété publique que ce Commandement a été donné ſur un faux expoſé.

Les Patriarches ſchiſmatiques accuſent les Miſſionnaires Latins, de faire changer de Religion aux Grecs, Arméniens & Syriens, & il eſt viſible à tout le monde que les Sujets du Grand-Seigneur conſervent leur même rit, tel qu'ils l'ont toujours obſervé. Leur rit eſt bon, approuvé du ſaint Siége, & dans des Conciles Œcuméniques. Leur change-

ment, s'il y en a, eſt purement intérieur, & ne conſiſte pour l'ordinaire, qu'à abandonner certaines ſuperſtitions, & quelques erreurs particulieres que le ſchiſme a introduites parmi les Chrétiens, & qu'à profeſſer les vérités Catholiques, que la ſeule ignorance leur avoit cachées.

Pour ce qui eſt des fonctions des Miſſionnaires, elles ſont conformes à nos anciennes Capitulations de la France avec la Porte Ottomane, ſans aucune innovation; & bien loin que nos fonctions éloignent les Sujets du Grand-Seigneur de l'obéiſſance qu'ils lui doivent; les Magiſtrats Turcs ſont obligés de convenir, que les Sujets Catholiques de Sa Hauteſſe, lui ſont beaucoup plus ſoumis, & au Gouvernement, que ne le ſont les ſchiſmatiques.

C'eſt, mon Révérend Pere, ce que nous vous ſupplions de repréſenter à Sa Majeſté, pour nous faire goûter dans cette occaſion les premiers fruits de ſa protection royale, & pour faire connoître en même temps au Turc, que Sa Majeſté ſera auſſi zelée protectrice de la foi catholique dans le Levant, que l'ont été nos Rois ſes prédéceſſeurs, &

en particulier Louis XIV de glorieuse mémoire.

Pendant ſon long regne, les ſchiſmatiques de ce pays ont pluſieurs fois ſurpris de pareils Commandemens; mais ſes ordres portés incontinent à nos Ambaſſadeurs, pour demander la révocation de ces Commandemens, ont toujours été très-heureuſement exécutés.

Monſieur le Marquis de Châteauneuf, ci-devant Ambaſſadeur à la Porte, nous a obtenu des Commandemens beaucoup plus favorables à l'Egliſe catholique, que les ſchiſmatiques n'en avoient achetés de contraires, & c'eſt l'obligation que la religion & les Miſſionnaires lui ont. Monſieur le Marquis de Feriol ſon ſucceſſeur les a maintenus avec toute la vigueur poſſible. C'eſt à l'ombre de leur puiſſant crédit, que les Miſſionnaires ont exercé librement leur ſaint miniſtere.

Nous avons d'autant plus ſujet de croire que ce dernier Commandement ſera très-aiſément révoqué, que le ſieur Abraham Maronite, que Louis XIV a honoré d'une Croix de Chevalier dans un voyage qu'il fit à Paris il y a quelques années, & qui eſt aujourd'hui ſecond

Truchement de la nation Françoise à Seyde, a eu le crédit par le moyen de l'Aga de Seyde, & d'Osman Bacha de Damas, d'obtenir du Grand-Visir la liberté des Evêques & des Catholiques emprisonnés.

Nous ne pouvons douter, mon Revérend Pere, que votre zele pour l'œuvre de Dieu, dont nous avons souvent éprouvé les effets, ne vous employe avec vivacité pour supplier le Roi, qu'il ait la bonté & la charité de donner ses ordres à son Ambassadeur, & de faire demander la révocation du dernier Commandement, & l'exécution de nos anciennes Capitulations. Ses ordres fidellement exécutés mettront nos Catholiques en sûreté, rétabliront les Missionnaires dans leurs mêmes & anciennes fonctions, & maintiendront ici la foi catholique, qui seroit entiérement & bientôt anéantie dans ces royaumes Infidéles, si elle y étoit privée de la protection de nos Rois, & des services des Missionnaires.

Nous élevons nos mains au Ciel pour obtenir de Dieu le prompt secours que la Religion demande, & la conservation de notre jeune Monarque, notre puissant protecteur. Je suis avec respect dans

l'union de vos ſaints Sacrifices : mon Révérend Pere, votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur PIERRE FROMAGE, de la Compagnie de JÉSUS.

Monſieur le Comte de Morville, Miniſtre & Secrétaire d'Etat, pour les affaires Etrangeres, a rendu compte au Roi de ce dernier Commandement du Grand-Seigneur, & Sa Majeſté lui a ordonné d'en écrire de ſa part à Monſieur le Marquis de Bonnac ſon Ambaſſadeur à la Porte.



LETTRE

D'un Missionnaire en Grece au Pere Fleuriau.

MON RÉVÉREND PERE,

P. C.

C'est pour obéir à vos ordres que nous avons l'honneur de vous envoyer la relation de notre voyage depuis *Marseille* jusqu'à *Smyrne.*

Nous sommes heureusement arrivés en cette ville. Après y avoir rendu nos solemnelles actions de graces à Dieu de sa continuelle protection pendant notre navigation, nous devons vous faire nos remercimens de la grace que vous nous avez obtenue d'être reçus au nombre des ouvriers de l'Evangile, & d'avoir part à leurs fonctions, si propres de notre institut.

Après avoir satisfait à ces deux premiers devoirs, nous commencerons notre récit par vous avouer avec ingénuité, qu'il en coûte beaucoup à la na-

ture pour ſe ſéparer de ſon pays, de ſa nation, & des perſonnes avec leſquelles on a eu l'honneur & la douceur de vivre pendant pluſieurs années.

Mais il faut auſſi convenir, que c'eſt alors que l'on ſent toute la force de ſa vocation. On eſt intérieurement pénétré de la douce conſolation de ſe voir arrivé dans le lieu où le Seigneur nous appelloit, pour travailler à ſa plus grande gloire, & au ſalut d'une infinité d'ames, qui s'y perdroient, ſi le Sauveur de tous les hommes ne leur envoyoit continuellement ſes Miniſtres, pour leur apprendre le chemin du ſalut.

Car on doit appliquer aux diverſes nations avec leſquelles nous ſommes, ce que ſaint Paul diſoit autrefois aux Romains. *Comment ſeront-elles inſtruites des vérités dont la connoiſſance eſt néceſſaire au ſalut, ſi on ne les leur annonce; mais qui les leur annoncera, ſi on ne leur envoie des Prédicateurs?*

C'eſt dans cet exercice de la prédication évangélique, que ſont continuellement occupés nos Miſſionnaires

Devant que de vous parler, mon Révérend Pere, de notre Miſſion de *Smyrne*, où nous avons débarqué, il faut vous rendre compte de notre départ de *Mar-*

seille, de notre navigation, & des lieux par où nous avons passé.

Après avoir pris congé de vous à Paris, nous nous rendîmes à *Marseille*, lieu de notre embarquement.

Nous y attendîmes long-temps le départ d'un bon vaisseau, qu'on nous disoit chaque jour être prêt à faire voile. Ennuyés que nous étions d'attendre si long-temps, & regrettant celui que nous perdions, nous nous embarquâmes sur un petit bâtiment marchand, qui n'avoit que quinze hommes d'équipage. Le Capitaine étoit honnête homme. Il voulut bien nous recevoir gratuitement sur son bord, & nous promit de nous rendre ptomptement à *Smyrne*.

Le jour de notre embarquement étant le plus beau qu'on put souhaiter, nous avions sujet d'espérer que notre Capitaine nous tiendroit parole : mais les temps sur mer étant aussi inconstant, que les fortunes du siecle les plus brillantes, nous expérimentâmes bientôt leur changement.

Notre vent si favorable, devint tout-à-coup si violent, que nos voiles & notre petit vaisseau en furent rudement agités. Nous avions toutes les peines du monde à nous tenir debout ou assis. Je

ne parle point des autres incommodités qui en ſont les ſuites ordinaires, ſur-tout pour ceux qui ne ſont point faits à la mer.

Nous menions un garçon Chirurgien qui s'étoit donné à nous, & qui devoit être très-utile à nos Miſſionnaires : car, à la faveur de la médecine, qui eſt très-honorée dans le Levant, on gagne la protection des Officiers Turcs, & on ouvre les maiſons des Chrétiens à la parole de Dieu.

Ce bon garçon, qui n'avoit jamais vu la mer, fut ſi effrayé d'un violent coup de vent, que ſe croyant perdu, il vint à moi pâle comme la mort, me priant inſtamment de le confeſſer. Je profitai de ſa diſpoſition pour lui faire faire une bonne œuvre.

Peu de temps après le vent s'étant calmé, ſa peur ſe calma pareillement. Quelque violent qu'eût été ce vent, nous n'eûmes pas cependant à nous en plaindre, car ſa violence nous ſervit à avancer chemin.

Dès le troiſieme jour de notre départ, nous doublâmes l'île de *Saint-Pierre*, qui eſt à la pointe de celle de *Sardaigne*. Nous regardâmes avec vénération cette île, qui fut autrefois l'exil de pluſieurs ſaints

Evêques, & autres défenseurs de notre foi, qui y finirent glorieusement leur vie dans un long martyre.

Après avoir passé les côtes de l'île de *Sardaigne*, nous crûmes que notre Capitaine relâcheroit à l'île de *Malte*. Mais comme il ne manquoit point de provisions, il prit le parti de s'en éloigner de vingt-cinq milles, & de laisser *Malte* à sa droite. Un coup de vent survint, qui fit du désordre dans notre vaisseau, & qui l'obligea de gagner au plutôt cette île, qu'il avoit voulu éviter.

Nous y arrivâmes d'assez bonne heure, pour nous faire conduire dans la maison des Jésuites. Nos Peres nous y reçurent avec beaucoup de bonté & de charité. Nous y trouvâmes le *Pere de la Motte*, confesseur des Chevaliers François, & un autre de nos Peres destiné pour y enseigner les Mathématiques. Ce dernier est mort depuis ce temps-là à Marseille au service des pestiférés.

Mon compagnon malade fut en peu de temps rétabli, par le bon traitement que nos Peres lui firent, & par les soins particuliers qu'en prit M. le Chevalier de *Sarasse*, qui posséde parfaitement la science de la Médecine, & qui nous honore de son amitié.

Notre Capitaine, obligé de rester à *Malte* plus longtemps qu'il ne le vouloit, nous donna le temps d'y voir ce qui mérite la curiosité des étrangers.

Deux de nos Peres s'offrirent à nous très-obligeamment, pour nous accompagner par-tout où nous souhaitions aller. Nous profitâmes de leur bonne volonté.

J'aurai d'abord l'honneur de vous dire, mon Révérend Pere, que nous fûmes charmés, comme le sont tous les étrangers, de la beauté de l'île, de sa situation avantageuse, de la construction de la ville, bâtie sur un rocher fort escarpé, & défendue par des fortifications qui la rendent la place de toute l'Europe la plus forte.

Mais après avoir vu & bien considéré tout ce qui mérite de l'être, soit dans l'île, soit dans les villes, je vous avouerai que je n'ai rien vu qui m'ait paru plus digne d'admiration & de louange que la sagesse du gouvernement qui y regne; que le grand ordre qui s'observe partout, que la noble & édifiante conduite des Chevaliers, jointe à leur extrême politesse à l'égard de tout le monde, & sur-tout pour les étrangers. Le peuple s'efforce d'imiter, autant qu'il peut, cette politesse de leurs maîtres.

Le Grand-Maître commande en ſouverain pour le peuple , & en ſupérieur pour tous ceux de l'Ordre. Il a continuellement à ſa Cour un très-grand nombre de Chevaliers des plus anciennes & des plus illuſtres maiſons de toutes les nations Chrétiennes, car on ſçait qu'il n'y en a aucune qui ne ſe faſſe un très-grand honneur d'avoir eu des Chevaliers de *Malte.*

La ville de *Malte* eſt ſéparée en trois parties par un bras de mer. Les trois parties ſont trois villes , & autant de peninſules. Elles ſont fortifiées par les rochers qui les environnent : l'art & la nature s'en ſont ſi heureuſement ſervis, qu'ils n'ont laiſſé aucun endroit foible par où l'on puiſſe faire aiſément quelque attaque.

La ville où le Grand-Maître fait ſa demeure eſt la principale. On la nomme *la Valette.* L'île où l'Inquiſiteur a ſa maiſon s'appelle *le Bourg* , & la troiſieme eſt l'*île de Saint-Michel.*

Le port qui renferme les galeres de la Religion eſt le plus vaſte & le plus conſidérable. Il eſt défendu d'un côté par le château *Saint-Elme*, & de l'autre par le château *Saint-Ange.* Ce ſont deux forteresses qui mettent les galeres en ſûreté.

J'ai vu une perſonne qui m'a dit avoir compté dix-huit cens pieces de canon qui défendoient la ville & ſon port, & j'apprends que le nombre en eſt augmenté.

La ville du côté de la terre a deux enceintes. Ses fortifications ſont taillées dans le roc. Les maiſons ſont bâties en amphithéâtre. Elles ont toutes leur plate-forme, pour prévenir les effets du bombardement; car dans le cas d'un ſiege, on couvriroit les maiſons de terre & de fumier, qui amortiroit les effets des bombes.

La ville eſt très-bien bâtie, ſes maiſons ſont commodes & bien ornées; mais il ſemble que *Malte* ait mis toute ſa magnificence à bâtir un vaſte & ſuperbe hôpital, où tous les malades, de quelque nation, condition ou religion qu'ils ſoient, ſont reçus, ſoignés & entretenus généralement de toutes choſes gratuitement.

Quoique l'Ordre de *Malte* ſoit un Ordre militaire, ſelon ſon inſtitution, il ne laiſſe pas d'être un Ordre de Religieux hoſpitaliers. Auſſi l'Ordre a-t-il conſervé conſtamment & précieuſement cette fin de ſon établiſſement. Car pendant que les Chevaliers ont toujours les armes à

la main pour combattre les ennemis de la Religion, ils ſont auſſi toujours prêts à exercer la charité envers les malades de leur hôpital ; & afin que tous les Chevaliers la puiſſent pratiquer, chaque auberge ou prieuré a ſon jour marqué pour venir ſervir les malades. Les Chevaliers de l'auberge de Provence ont le lundi ; l'auberge de France a le mardi ; l'auberge d'Auvergne le mercredi ; l'auberge de Caſtille le jeudi ; l'auberge d'Arragon le vendredi ; l'auberge d'Italie le ſamedi ; & celle d'Allemagne le dimanche. Les malades ſont ſervis en vaiſſelle d'argent.

Le Grand-Maître, ſuivi des Grands-Croix, vient tous les matins, & quelquefois auſſi l'après-dînée, viſiter l'hôpital, pour connoître par lui-même ſi les Commandeurs font leur devoir auprès des malades, & ſi les malades ſont bien ſoignés, & ne manquent de rien. Si parmi les malades il s'y trouvoit des Chevaliers, le Grand-Maître les ſerviroit lui-même.

Je ne crois pas qu'on puiſſe rien voir de plus édifiant que l'ordre qui s'obſerve dans l'hôpital. La charité des Chevaliers va ſi loin, que l'on en voit ſouvent parmi eux pratiquer des actes d'une vertu com-

parable à celle que nous admirons dans les plus grands Saints.

L'Evêque de *Malte*, le Prieur de l'Eglise de *ſaint Jean*, & le grand Inquiſiteur, ont chacun leur juriſdiction pour le ſpirituel. Le Prieur, qui eſt le Curé des Chevaliers, a l'autorité principale : au pouvoir près de conférer les ordres, il a les autres pouvoirs qui appartiennent aux Evêques. Il porte les ornemens épiſcopaux, approuve les Confeſſeurs pour les Chevaliers, & donne les démiſſoires aux Clercs de la Religion.

L'Evêque fait ſa réſidence à *Citta Vecchia ;* ſon Egliſe eſt belle, les Chanoines y portent le camail violet, comme leur Evêque.

L'Egliſe de *ſaint Jean* eſt la premiere Egliſe de la Religion, & la plus richement ornée. Entre ſes richeſſes les plus remarquables, nous vîmes deux grandes figures d'argent de la grandeur naturelle d'un homme, l'une repréſente un *ſaint Jean*, & l'autre un *ſaint Luc*. Elles ſont placées aux deux côtés du grand-autel. Entre le chœur & la nef, il y a un luſtre d'argent qui a coûté, dit-on, ſoixante mille écus de *Malte ;* c'eſt un préſent du Commandeur *Fardella de Trapano*. Chaque langue des Chevaliers a ſa

chapelle

chapelle particuliere dans l'Eglise. Ces chapelles sont incrustées des plus beaux marbres.

Dans le fauxbourg de *Citta Vecchia*, nous vîmes une très-jolie chapelle, dédiée au grand Apôtre *saint Paul.* A côté de cette chapelle, on voit la grotte où l'on dit par tradition que le saint Apôtre se retira pendant l'espace de trois mois & quelques jours, après son naufrage.

Les Actes des Apôtres (1) qui nous en ont appris les circonstances, ne nous ont pas laissé ignorer cet autre fait. Ils rapportent que *Paul* & ses compagnons ayant allumé un grand feu pour sécher leurs habits, une vipere sortit du milieu des broussailles, s'élança sur la main de *Paul*, & s'y attacha si étroitement, que les assistans qui en furent témoins, ne douterent pas que la piquûre de cet animal venimeux ne lui dût causer la mort; mais ils furent bien surpris, lorsqu'ils virent que l'Apôtre ne fit que secouer la main pour s'en défaire, & que ses mains demeurerent aussi saines qu'elles l'étoient auparavant. Cet événement le fit regarder dans *Malte* comme un homme extraordinaire.

(1) Chap. 21.

Depuis ce temps-là l'île de Malte jouit d'un privilege qui eſt ſingulier & remarquable, ſçavoir, que les viperes & autres animaux venimeux, qui portent leur venin par-tout où ils ſe traînent, n'en ont point ici, & que ceux même qu'on y apporte le perdent en y entrant.

On peut croire que cette faveur du Ciel aura été accordée à l'île de *Malte*, en mémoire de la bonne réception que ſes habitans firent autrefois à l'Apôtre des Gentils, lequel eſt dans cette île l'objet de la vénération & de la dévotion publique.

On trouve non-ſeulement dans la grotte de *ſaint Paul*, mais encore dans toute l'île, des yeux & des langues de ſerpens (1). Les voyageurs ne manquent pas d'en emporter avec eux, l'opinion commune étant qu'elles ſont un préſervatif contre tous les accidens de venin: ce qui eſt aſſez ſurprenant, c'eſt que quelque quantité de ces langues & de ces

(1) Ces prétendues langues de ſerpens ne ſont que des gloſſopêtres, ou des pétrifications des dents du poiſſon *Lamia* ou *Charcharias*. On en voit dans tous les Cabinets. Elles n'ont aucun effet contre les venins. Les yeux de ſerpens appartiennent au genre des bufonites, & ſont auſſi des pétrifications de dents de poiſſon.

yeux qu'on enleve, on n'en voit pas diminuer le nombre. On en dit autant de la terre de la grotte du saint Apôtre, qui semble se reproduire à mesure qu'on en emporte.

Pour revenir à l'île de *Malte*, on compte qu'elle a sept lieues de longueur, trois & demie de largeur, & vingt-une de circuit. Le roc occupe presque toute l'île, ce qui fait qu'elle n'est fertile qu'en légumes, mais ils y sont exquis. Il ne faut pas s'attendre à y trouver des forêts & des vignes; mais par compensation les oliviers, les orangers & les limoniers y sont communs, & leurs fruits ont un goût délicieux. Nous y vîmes au mois de Janvier dernier des amandiers déja fleuris.

Un pays où le séjour est si agréable, mérite d'être aussi peuplé que l'est celui de *Malte*.

Les *Maltois* parlent l'*Arabe* un peu corrompu: les hommes sont presque tous vêtus à la Françoise, quelques-uns y portent un petit collet & un grand manteau noir. Les Prêtres & les Religieux y sont en grand nombre: les femmes & les filles ne sortent jamais seules, elles sont toujours accompagnées d'une esclave ou d'une suivante: leur démarche & leur

habillement ſont ſi modeſtes, qu'on les prendroit pour des Religieuſes : elles portent une mante noire de ſoie ou de ſerge qui les couvre depuis la tête juſqu'aux pieds.

Enfin, pour finir tout ce que je puis dire de l'île de *Malte*, j'ajouterai que ce qui fait ſon principal ornement & ſa gloire, c'eſt de poſſéder un très-grand nombre d'illuſtres Chevaliers dont la valeur égale la naiſſance. Ils ont l'honneur d'être les zélés défenſeurs de notre ſainte Religion. Ils ſont prêts en tout temps de courir les mers, & d'expoſer leur vie pour ſa défenſe.

On lit avec admiration dans leur hiſtoire leurs glorieux exploits, & les ſuccès prodigieux de leurs armes. Mais ce qui doit faire le ſujet d'un éloge digne d'eux, c'eſt que dans tous les temps, à *Malte* & ailleurs, on a vu des Chevaliers pratiquer les plus héroïques vertus du Chriſtianiſme.

Ces illuſtres Chevaliers ont fait juſqu'à préſent un honneur infini à la religion.

Malte eſt aujourd'hui gouvernée par un Grand-Maître qui méritoit de l'être : ſa capacité, ſa prudence & ſa bonté dans ſon gouvernement, lui ont gagné la vénération & l'amour de toutes les nations

Chrétiennes, qui donnent continuellement de nouveaux Chevaliers à sa cour.

Pendant notre séjour à *Malte*, notre vaisseau fut parfaitement radoubé. Notre Capitaine nous ayant averti du jour de son départ, nous prîmes congé de nos Peres en leur rendant mille actions de graces de leur charité pour nous. Nous étions en hiver; mais l'air étoit aussi doux qu'en été.

Le vent nous étoit favorable. Le soleil brilloit de toutes parts, la surface de la mer en étoit toute lumineuse. Une troupe de dauphins sentant la douceur de l'air, jouoient ensemble à la proue de notre vaisseau. Nous les voyions s'élever en l'air sautant hors de l'eau. Pendant un assez long chemin nous jouîmes de ce divertissant spectacle. Un changement de temps nous le fit perdre. Il s'éleva un grand vent; mais heureusement le vent étant en arriere, il nous faisoit avancer avec une si grande vîtesse, que s'il eût continué il nous auroit rendu en quatre jours à *Smyrne*.

La nuit qui suivit nous écarta de notre route; bien loin d'approcher de *Smyrne*, nous fûmes obligés de relâcher à l'*île de Sapienza*.

Cette île est à la pointe de la *Morée* du

côté du midi. Elle n'eſt éloignée que d'une lieue de mer de la ville de *Modon*, capitale de la province de *Betuederé* dans la *Morée*.

Cette mer étant ſouvent infectée de corſaires, nos gens n'oſerent quitter le vaiſſeau pour aller voir la ville de *Modon*. Nous nous contentâmes de mettre pied à terre pour aller prendre un nouvel air dans l'île; nulle curioſité n'y doit attirer des voyageurs; car on n'y voit ni villes, ni villages, ni maiſons; quelques Arabes gardant leurs chévres ſont les ſeuls hommes qu'on y rencontre. Ils ont creuſé des rochers pour y habiter eux & leurs troupeaux, & ils y vivent en ſauvages.

Me promenant un jour dans cette île avec un de nos voyageurs, nous apperçumes deux de ces hommes qui venoient à nous avec une vîteſſe étonnante, perçant des buiſſons très-épais, & grimpant des rochers avec la légéreté de leurs chévres. Leur figure étoit auſſi barbare que leur vêtement. Ces deux hommes étoient deux grands *Albanois*, armés d'un gros bâton crochu & ferré : ils s'approcherent de nous, & d'un ton féroce, ils nous demanderent en jargon Italien, qui nous étions, & où nous allions. Nous leur répondîmes, mais d'un ton plus radouci,

que nous étions *François*, que nous allions dans l'*Archipel*, & que notre vaiſſeau étoit au mouillage.

Ces hommes ſans nous rien dire nous quitterent bruſquement, & nous les vîmes gagner une hauteur, d'où ils tâchoient de découvrir notre vaiſſeau.

A notre retour nous contâmes notre aventure à nos voyageurs: le lendemain un d'eux, qui ne craignoit point, diſoit-il, ces ſortes de meſſieurs, eut la curioſité de deſcendre dans l'île pour les appercevoir. A peine y eut-il mis le pied, que nos deux *Arabes*, accompagnés de deux autres d'une auſſi peu agréable figure, vinrent ſe jetter ſur lui, le prirent au collet, & le lierent à un arbre les mains derriere le dos. *C'eſt donc vous*, lui dirent-ils, *ou un de vous autres qui avez tiré ſur nos chévres, il vous en coûtera la vie.* Alors l'un d'eux lui mit le couteau ſur la gorge, pendant que les autres fouilloient ſes poches: ils prirent tout ce qu'ils y trouverent, le déshabillerent, & ne lui laiſſerent que ſa chemiſe. Cette expédition faite, trois d'entr'eux s'enfuirent avec leur butin, & le quatrieme délia le patient & s'enfuit à ſon tour.

Notre voyageur qui s'étoit piqué d'une bravoure à toute épreuve, revint au

vaiſſeau avec le ſeul habillement que les quatre *Arabes* lui avoient laiſſé. Il fut aſſez heureux pour y trouver des hommes plus charitables, qui lui donnerent des habits, dont il avoit grand beſoin.

Après cette derniere aventure, nul de nos voyageurs ne fut tenté d'aller ſe promener dans l'île, pendant les quatre jours que nous attendîmes le vent pour nous remettre en mer.

Nous mîmes à la voile le 20 Janvier à ſix heures au matin. Nous cotoyâmes la *Morée*, d'où nous n'étions éloignés que de trois ou quatre lieues.

Nous paſsâmes aſſez près de *Coron*, nous doublâmes le cap de *Matapan*; le 21 nous nous trouvâmes à la pointe du jour entre *Cerigo* & le *cap Saint-Ange*; & quelque temps après nous découvrîmes *Malvoiſie*, que l'on dit être la meilleure place de la *Morée*.

Cette ville s'appelloit autrefois *Epidaurus*. Elle eſt ſituée ſur un grand rocher, au pied duquel commence le *golfe de Napoli & de Romani*. La côte orientale par où l'on deſcend du rocher juſqu'à la mer, produit cet excellent vin de *Malvoiſie*, dont le nom fait l'éloge.

Nous ſortîmes enfin de la *Morée* pour entrer dans l'*Archipel*, laiſſant à notre droite le royaume de *Candie*.

Jusqu'à préfent nous avions eu un temps prefque auffi chaud qu'en été ; mais un grand vent de bife s'étant élevé tout-à-coup, nous fit fentir un froid extrême. Il fallut chercher nos capotes & nous en couvrir. Les côtes de la *Morée* qui étoient couvertes de neige, nous envoyoient le froid que nous fentions: mais au froid près, nous nous trouvions bien de ce vent, qui nous devoit faire débarquer le lendemain au port de *Paros*, à une lieue de *Naxie*.

Par malheur pour nous, il ne continua pas. Notre Capitaine fe crut obligé de relâcher à *Argentaria*, petite ifle de l'*Archipel*, fituée entre *Milo* & *Siphanto*. Son port eft affez bon; à peine y eûmes-nous jetté l'ancre, que deux Grecs de l'ifle nous aborderent d'un air gracieux. Ils nous dirent qu'ils venoient nous faire compliment de la part du Conful de France fur notre arrivée, & nous offrir des rafraîchiffemens.

Nous reçûmes cette politeffe avec les remerciemens qu'elle méritoit, & nous crûmes qu'elle nous obligeoit d'aller nous-mêmes remercier le Conful dans fa maifon. Nous priâmes les deux Grecs de nous y conduire, ce qu'ils firent.

Le logis du Conful eft à trois quarts

de lieues du port. Nous le trouvâmes en compagnie du Consul des Anglois. L'un & l'autre sont natifs du pays, & des plus considérables familles de l'isle. Ils nous reçurent avec beaucoup de bonté. Après les premiers complimens, le Consul de France nous fit servir la collation. Il nous proposa ensuite de nous faire voir la Ville. Les deux Consuls nous accompagnerent. Il ne nous fallut pas beaucoup de temps pour en faire le tour; car elle n'est qu'un amas de cent cinquante maisons, & elle n'a pour habitans que huit ou neuf cens personnes. Les rues sont si étroites qu'à peine deux hommes y marchent-ils de front.

Nous trouvâmes dans cette Ville, qui est plutôt un Bourg qu'une Ville, quelques familles Françoises, qui y font un petit commerce, pour subsister. Ces François furent bientôt informés de notre arrivée. Ils vinrent nous trouver avec autant d'empressement que de joie. Ils étoient charmés de pouvoir apprendre des nouvelles de leur patrie. Nous les satisfîmes sur toutes les demandes qu'ils nous firent. Les plus vieilles nouvelles étoient toutes nouvelles pour eux.

Nous reçûmes ensuite la visite des Prêtres Grecs & des autres principaux

Grecs de la Ville, qui nous témoignerent par toutes sortes d'expressions le plaisir qu'ils avoient de nous voir. Ils nous demanderent si nous venions leur faire une Mission. Nous n'avons pas oublié, nous dirent-ils, celle que le Pere *Jacques-Xavier Portier*, & son compagnon, nous firent il y a plusieurs années. Nos enfans étoient ignorans, & ils les rendirent sçavans; plusieurs d'entre nous étoient ennemis, & ils les réconcilierent; nous ne vivions pas en Chrétiens, & ils nous disposerent à leur faire nos Confessions, & à approcher de la sainte table, dont nous étions éloignés depuis long-tems. Enfin, ils nous apprirent nos devoirs.

Depuis ce temps-là, nous sommes sortis du bon chemin, où ils nous avoient mis; venez donc, ajouterent-ils, nous y faire rentrer, venez nous rendre la joie, que la présence du Pere *Jacques-Xavier Portier* nous avoit causée, & que son absence nous a fait perdre.

Ces paroles que nous voyions sortir de leur cœur, nous attendrirent sensiblement. Nous leur répondîmes, que nous arrivions de France, disposés à leur rendre service; mais que ne sçachant pas encore la langue, nous l'allions apprendre, & nous mettre en état de nous faire

entendre d'eux, & de les entendre.

Ils furent contens de nos réponses. Le mauvais temps qui nous avoit fait relâcher à *Argentaria* nous y retint vingt jours entiers, sans en avoir pu sortir. Pour n'y être pas inutiles, nous y fîmes des instructions aux François & des Catéchismes à leurs enfans. Les Grecs & les François assistoient à nos Messes. Les Officiers de notre vaisseau, nos matelots & nos voyageurs s'y trouvoient, & donnoient par-tout bon exemple. Plusieurs d'entr'eux firent leurs dévotions. Ces bonnes œuvres nous consolerent du retardement de notre départ.

Nous profitâmes du premier beau temps, pour sortir du port d'*Argentaria*. Nous allâmes mouiller le soir à *Siphanto* anciennement *Siphnos*, isle plus grande & plus riche que celle d'*Argentaria*. Nous en partîmes dès le lendemain matin avec un vent favorable, qui nous rendit le soir à *Myconi*.

Cette isle, qu'on appelle aujourd'hui *Myconi*, est une des *Cyclades* dans la *mer Egée*. Nous apprîmes, en y arrivant, qu'il y avoit un assez grand nombre de Catholiques Romains dans cette île. Nous nous fîmes conduire chez leur Curé, pour lui demander la permission

de dire nos Meſſes. Le Curé, quoique Grec de nation, ſuivoit le rit Latin; il étoit entretenu par la Congrégation de la Propagande, pour le ſervice des Catholiques Romains. Ses Paroiſſiens, inſtruits de notre arrivée, vinrent nous ſaluer chez leur Curé. Ils nous reçurent tous avec beaucoup de bonté & de charité.

Ils nous parlerent de la Miſſion que le *Pere Jacques-Xavier Portier* leur avoit faite il y a quelques années. *Nous en aurions beſoin d'une ſeconde*, nous dirent-ils; *s'il le ſçavoit, il viendroit bientôt à notre ſecours; car il avoit un grand zèle pour notre ſalut.*

Nous nous engageâmes à leur procurer la nouvelle Miſſion qu'ils deſiroient. Nous leur dîmes la Meſſe le lendemain matin. Ils y aſſiſterent en grand nombre, & avec une dévotion qui nous charma. Comme nous ne ſçavions ni le grec vulgaire, ni leur italien corrompu, nous ne pûmes leur faire aucune inſtruction. Nous leur dîmes ſeulement quelques mots par interprête.

Après vingt-quatre heures de ſéjour dans cette île, nous prîmes congé du Curé, qui voulut nous conduire avec ſes paroiſſiens juſqu'à notre vaiſſeau, en

nous conjurant de revenir bientôt dans leur île.

Nous nous embarquâmes en leur présence avec un si bon vent, que nous fîmes quarante lieues en moins de douze heures. Nous arrivâmes le 16 Février aux îles de *Spalmadori*, après nous être trouvés à une portée de canon de l'île de *Chio*. Mes deux compagnons Jésuites avoient une aussi grande passion que moi de voir cette île, pour y être témoins de tout ce que nous avions appris de la ferveur des Catholiques qui y habitent. Mais nos desirs ne purent alors être satisfaits. Nous continuâmes notre route pour sortir de l'*Archipel*, & pour entrer dans la *Natolie en Asie.*

Jusqu'à présent j'avois cru qu'en quittant la France nous trouverions au Levant un été continuel, & des chaleurs qui ne seroient que trop grandes ; mais l'expérience nous convainquit du contraire, car nous sentîmes alors un froid des plus piquans, qui nous obligea, & tous nos Officiers, à nous vêtir de nos habits les plus chauds.

Nous n'étions éloignés de *Smyrne* que d'une bonne journée de chemin ; nous espérions le faire; mais le vent devint si foible qu'à peine pouvions-nous avancer.

Nous eûmes de plus un contre-temps qui nous arrêta. A la pointe du jour nous découvrîmes cinq bâtimens Turcs qui alloient de *Constantinople* à *Chio*. Une sultane de trente pieces de canon s'étant détachée des quatre autres bâtimens, s'approcha de nous, & nous cria de venir à bord. Comme nous n'étions pas les plus forts, il fallut obéir sans dire le petit mot.

Le Capitaine de la sultane fit monter notre Capitaine sur son vaisseau, & il envoya trois Turcs pour nous visiter. Heureusement ils ne trouverent aucune marchandise de contrebande. Lorsqu'ils en eurent fait leur rapport, le Commandant des cinq vaisseaux Turcs se contenta de beaucoup interroger notre Capitaine sur l'état de *Malte* & de *Sicile*, & nous le renvoya.

Notre Capitaine à son retour salua les vaisseaux Turcs d'un coup de canon. Ils nous rendirent le même salut, & continuerent leur route.

La bonace, & ensuite un vent contraire retarderent notre entrée dans le golfe de *Smyrne*. Enfin le moment vint de pouvoir doubler le cap de *Bouroun*, qui est à la pointe du golfe de *Smyrne*.

Nous fumes charmés de son point de

vue. Ce golfe a environ quinze lieues de longueur & cinq de largeur. Ses côteaux ſont couverts d'oliviers. Nous voyions en perſpective grand nombre de vaiſſeaux qui étoient à la rade, & *Smyrne* terminoit notre vue.

Nous y arrivâmes le 23 de Février vers le midi. Notre voyage ſur mer fut de cinquante-ſept jours, pendant un hiver des plus rudes ; mais grace à Dieu nous arrivâmes dans une ſanté parfaite.

Le *Pere Adrien Verzeau*, Supérieur de notre miſſion de *Smyrne*, & nos autres Peres François nous attendoient depuis longtemps.

Ayant été informés qu'un vaiſſeau paroiſſoit dans le golfe, ils ne douterent point que nous ne fuſſions ſur ce vaiſſeau. Ils vinrent au port pour ſe trouver à notre débarquement.

Je ne puis vous exprimer, mon Révérend Pere, quelle fut alors leur joie & la nôtre. Nous nous embraſsâmes de bon cœur. Ils nous conduiſirent dans notre maiſon, & nous apporterent tous les rafraîchiſſemens dont nous pouvions avoir beſoin.

Après quelques jours de repos, le *Pere Adrien Verzeau* nous conduiſit chez M. l'Archevêque pour lui rendre nos

respects, & chez M. de *Fontenu*, Consul de la nation Françoise en cette ville. Nous en fûmes reçus avec beaucoup de bonté & de civilité.

Les jours suivans se passerent en visites. Nous reçûmes celles de nos disciples, & nous les leur rendîmes. L'affection qu'ils nous témoignerent nous fut une marque de la vénération qu'ils avoient pour nos Peres Missionnaires. Les services qu'ils rendent aux François, aux Grecs, aux Arméniens, leur ont gagné l'estime & la confiance de ces nations. Il faut convenir aussi, que la protection que M. de *Fontenu* donne à nos fonctions, & les grands égards de Messieurs de la nation Françoise, dont nous ne pouvons assez nous louer, inspirent aux peuples les sentimens qu'ils ont pour les Missionnaires.

Après que nous eûmes satisfait à nos devoirs de civilité, nous nous appliquâmes uniquement à l'étude des langues, pour nous mettre en état de partager avec nos Missionnaires leurs continuels travaux; car c'est dans ces commencemens que la ferveur nous rend plus capables de surmonter les difficultés inséparables de cette étude, qui est d'autant plus nécessaire que l'on ne peut espérer

de fruits de son ministere qu'autant qu'on s'est rendu familier le langage du pays.

Nous avons la consolation de trouver ici beaucoup plus d'occupation qu'en France ; elle n'a jamais manqué qu'à ceux qui ont négligé de se donner de bonne heure à cette étude.

La ville seule de *Smyrne* offre aux Missionnaires un champ spacieux, où il y a différentes récoltes à faire. Cette ville avoit l'honneur autrefois d'être nommée la premiere des sept églises de l'*Asie ;* les états généraux du pays s'y tenoient. Elle est encore aujourd'hui une des plus célébres villes de l'Empire Ottoman. Le commerce y est trés-florissant. Son golfe est presque continuellement rempli de vaisseaux François, Anglois, Hollandois, Vénitiens & Génois. Ils y viennent pour enlever des soies de *Perse*, du coton, des camelots tabissés d'*Angoura*, des huiles, du tabac & de la scammonée. Les Arméniens y apportent par terre grande quantité de ces marchandises.

La ville est assez grande. Elle n'a pour sa défense qu'un vieux château qui est sur le bord de la mer. Deux-cens janissaires avec trois galeres y font la garde. On compte dans *Smyrne* soixante mille

habitans ou environ, tant Turcs, qu'Arméniens, Juifs, Grecs & Francs, chaque nation demeure dans un quartier séparé; celui des Francs s'étend le long de la mer, & est sans contredit le plus beau.

Les maisons pour la plupart ne sont construites que de bois; mais depuis les derniers incendies qui ont affligé la ville, ceux qui rebâtissent emploient autant qu'ils peuvent de meilleurs matériaux.

Les Mosquées ne sont pas belles, les *Bazars* sont plus beaux. Ces *Bazars* sont de longues rues, qui ne contiennent que des boutiques dont l'une tient à l'autre. Les marchands y étalent leurs différentes marchandises avec autant d'art qu'on le fait dans les galeries du Palais à Paris. Cet arrangement industrieux excite la curiosité des yeux & le desir d'acheter. Ces boutiques n'ont de jour que par les ouvertures de leur dôme. Ces dômes qui sont couverts de plomb, mettent les marchands & leurs marchandises, & ceux qui les achetent, à couvert des injures du temps.

Smyrne avoit autrefois d'anciens monumens qui contribuoient à sa gloire, mais les Turcs peu curieux de l'antiquité, les ont laissé périr. On doit regretter surtout la ruine presque totale d'un amphi-

théâtre dans lequel un grand nombre de Martyrs ont généreusement offert le sacrifice de leur vie pour la défense de notre sainte Foi.

Mais le temps qui détruit tout, n'a pu effacer la mémoire précieuse du martyre de *saint Polycarpe.* A l'âge de quatre-vingt-six ans, & après avoir gouverné l'espace de soixante-six années cette Eglise, où *saint Jean* l'avoit envoyé, il fut brûlé vif, pendant qu'à haute voix il bénissoit Dieu de la grace du martyre qu'il lui avoit accordée.

Nos Chrétiens l'honorent ici comme leur pere, & leur protecteur auprès de Dieu, & vont par respect & par dévotion visiter les restes de l'amphithéâtre qui reçut ses cendres.

Ils honorent pareillement la mémoire d'un jeune homme nommé *Germanicus*, qui dans le même temps, & pour Jesus-Christ, fut exposé aux bêtes.

Ces grands exemples d'un courage héroïque, & ceux de nos anciens Missionnaires qui marchent sur leurs traces, sont de puissans motifs qui nous animent en commençant la vie évangélique.

Je ne m'arrête pas, mon Révérend Pere, à vous faire ici le détail de leurs bonnes œuvres, parce que je vous répé-

terois ce qui en a été dit dans la lettre du Pere Tarillon (1).

Pour ce qui est de moi, je dois me contenter de m'appliquer uniquement à l'étude des langues. Je me hasarde déja à faire le catéchisme aux enfans, & j'espere avec le secours de Dieu, être bientôt en état de soulager nos Peres Missionnaires, qui sont surchargés de travail pendant le jour, & souvent pendant la nuit. Je suis chargé de leur part, mon Révérend Pere, en vous écrivant cette lettre, de vous demander de nouveaux ouvriers. Je joins ma voix à la leur, étant déja témoin, depuis que je suis ici, du besoin que nous avons d'un plus grand nombre de Missionnaires dans cette florissante Mission.

Le Pere *Adrien Verzeau*, notre Supérieur, donne tous ses soins à l'instruction des esclaves, qui sont ici en grand nombre. Il profite de leur misere extrême pour faire entrer les uns dans le chemin du salut, & les autres dans le sein de l'Eglise Catholique. Un de nos plus anciens Missionnaires septuagénaire, qui cultive cette Mission depuis quarante ans, soutient le poids du joug avec un

(1) C'est la premiere de ce volume.

courage admirable. Il fut pris il y a quelques années par les Algériens, & souffrit avec une patience héroïque l'espace de deux ans un très-rude esclavage. Nous avons eu depuis le malheur de faire deux grandes pertes dans la personne du *Pere François l'Estringant*, natif d'Orléans, & dans celle du *Pere François Braconnier*, de la province de Champagne.

Le premier étoit entré dans la Compagnie avec un desir ardent de consacrer sa vie au service de Dieu & du prochain dans les Missions étrangeres ; il fut destiné à celles que nous avons dans le Levant. Il étoit né avec toutes les qualités propres à gagner des ames à Dieu. Il s'en est servi très-avantageusement pendant plus de quarante années qu'il a employées dans nos Missions, où il a rempli parfaitement les fonctions d'un excellent Missionnaire, & d'un sage & bon Supérieur. Il s'est exposé souvent au service des pestiférés. Il fut lui-même attaqué de la peste étant à leur service. Sa guérison eut, dit-on, quelque chose de miraculeux. Il a eu la gloire, pour une action de charité, & pour la cause de Jesus-Christ, de souffrir la prison & de porter les fers. Il n'a pas laissé de travailler dans la vigne du Seigneur

jusques dans son extrême vieillesse. Il est mort plein d'années & de mérites dans cette Mission.

La perte du *Pere Braconnier* fut générale par toutes nos Missions. On le destinoit en France aux premieres places de sa province, lorsque la Providence l'appella ici à son service.

Il y parvint après avoir vaincu tous les obstacles qu'on forma à son départ. Les talens que Dieu lui avoit donnés pour apprendre facilement les langues, le rendirent bientôt capable de faire le Catéchisme aux enfans, & ensuite de confesser, de prêcher & faire des Conférences. Il le faisoit avec un succès qui lui donna une grande réputation. Nos Ambassadeurs l'ont honoré de leur estime. Ils trouvoient en lui un grand sens, beaucoup de droiture & de probité, l'amour du bien, de la capacité pour les affaires, & de la fermeté pour en venir à l'exécution; il étoit d'ailleurs un grand homme de bien.

Toutes ces rares qualités le firent juger propre pour le gouvernement. Après avoir gouverné quelques Missions particulieres, on le fit Supérieur de toutes nos Missions en Grece. Celle de *Smyrne* qu'il aimoit, lui a de grandes obliga-

tions. Notre Maiſon de *Conſtantinople* ne lui en a pas de moins grandes. Il eut la douleur d'en voir une partie conſumée par le feu, qui réduiſit en cendres, il y a quelques années, un nombre conſidérable de maiſons dans le fauxbourg de *Galata*.

Le *Pere Braconnier* eut recours dans notre malheur à la bonté & à la libéralité de Meſſieurs du commerce de *Marſeille*, les bienfaiteurs de toutes nos Miſſions du Levant. Il obtint des puiſſances Ottomanes, dont il étoit connu & eſtimé, les permiſſions néceſſaires pour réparer ce que le feu avoit détruit ; & il a eu la gloire de mettre notre Maiſon dans le bon état où elle eſt.

Vous ſçavez, mon Révérend Pere, qu'après avoir gouverné nos Miſſions pendant pluſieurs années, il entreprit l'établiſſement de celle que nous avons à *Salonique* dans la *Macédoine*.

Ce très-digne Miſſionnaire ayant été informé que les chrétiens, qui habitent cette ville & les campagnes voiſines étoient ſans ſecours pour leur ſalut, & qu'il y avoit de grands biens à faire, ſe tranſporta à *Salonique*, avec la ſeule eſpérance que Dieu lui feroit trouver les moyens néceſſaires, pour commencer

cette

cette bonne œuvre, si elle étoit conforme à sa volonté. Il ne se trompa pas, l'œuvre se fit, & se perfectionna par les soins du *Pere Braconnier*, par la libéralité de quelques chrétiens du pays, & par les bons offices de Messieurs de la nation, & du Consul François.

On vous a déja exposé bien au long le commencement & les progrès de cette nouvelle Mission, (1) ce qui me dispense d'en parler ici.

J'ai appris que le *Pere François Tarillon* avoit succedé au feu *Pere Braconnier*, & qu'ayant pour compagnon le *Pere Xavier Piperi* natif de *Chio*, ils faisoient tous deux de grands fruits dans cette Mission.

Une Dame vertueuse & zelée pour la gloire de Dieu, les a mis en état de faire un établissement qui inspire à leurs disciples une tendre dévotion envers l'auguste Sacrement de nos autels.

Cette Dame s'est sentie inspirée de fonder à perpétuité des prieres publiques qui se font matin & soir, les jeudi de chaque semaine, dans notre chapelle. Le saint Sacrement y est exposé; nos catho-

(1) Voyez les détails sur la Mission de Smyrne, pages 24 & suiv. de ce volume.

liques y viennent en foule pour l'honorer. Ils affiftent à nos faints Myfteres, & aux inftructions que leur font nos Miffionnaires fur la divine Euchariftie.

La Dame dont nous venons de parler, perfuadée que la décoration des autels, ne contribue pas peu à la piété des fidéles, a fait travailler, & a travaillé elle-même à de très-beaux ornemens qu'elle a donnés à cette floriffante Miffion, dont le feu *Pere Braconnier* a eu l'avantage de jetter les premiers fondemens.

Ce Pere ne penfoit qu'à cultiver fa chere Miffion, lorfqu'il reçut ordre du Révérend Pere Général, de fe rendre en *Perfe*, pour fuccéder au Pere Supérieur Général de nos Miffions dans ce Royaume, qui étoit décédé depuis peu de temps. Quelque attachement qu'eut le *Pere Braconnier* pour fa Miffion de *Salonique*, il la quitta préférant, l'obéiffance à fon inclination. Il fe mit en chemin malgré une indifpofition qui auroit arrêté tout autre que lui, & même malgré le preffentiment qu'il eut, que ce voyage avanceroit fes jours. Il fatigua beaucoup pour parvenir aux *Dardanelles;* il n'y fut pas plutôt arrivé, que le Conful qui étoit fort de fes amis, le vint prendre pour le loger chez lui.

Quelques jours après, l'indiſpoſition du Pere devint une maladie mortelle. Il fit prier un ſaint Religieux, qui étoit alors aux *Dardanelles*, de le venir aſſiſter dans ces derniers momens. Il demanda & reçut les derniers Sacremens avec des ſentimens que ſa voix mourante faiſoit entendre aux aſſiſtans, qui le regardoient comme un Saint. Il rendit enfin ſon ame à Dieu, en lui offrant le ſacrifice de ſa vie.

Je vous ſupplie, mon Révérend Pere, de demander au Seigneur, qu'étant venu ici pour travailler à la ſanctification de mon ame & à celle des peuples qui nous environnent, je tâche de mériter par une vie pénitente & fervente, une auſſi précieuſe mort. C'eſt la grace que vous demande celui qui eſt avec reſpect, &c.



MÉMOIRE

De la ville & des environs d'Alep.

LA ville *d'Alep*, où j'ai eu l'honneur d'être Missionnaire pendant plusieurs années, n'est pas, à beaucoup près, si riche en anciens & beaux monumens, que la ville de *Damas*; mais elle la surpasse en grandeur, en commerce & par conséquent en richesses. Ce sont ces avantages qui la rendent une des plus célebres villes de l'Empire des Turcs. On lui a donné anciennement différens noms. Vous en avez eu l'origine dans une des premieres lettres de ces mémoires. (1)

La ville peut avoir trois milles de circuit, ou environ. Sa figure est ovale. Ses murs & ses tours ne paroissent pas fort en état de la bien défendre contre ses ennemis. On y entre par plusieurs portes. On en compte jusqu'à dix, dont quelques unes sont très-belles. Sous une de ces portes il y a

(1) Voyez la lettre du Pere Nacchi, pag. 119 du premier volume de cette nouvelle édition

une caverne continuellement éclairée de lampes allumées, en l'honneur du Prophete *Elisée*, qui prit, dit-on, pendant quelques temps cette caverne pour le lieu de sa retraite.

Les maisons de la ville n'ont rien de remarquable au dehors, mais ceux qui ont le moyen de les orner, les enrichissent en dedans par des peintures, des dorures & des marbres.

La plus belle de toutes les Mosquées étoit autrefois une Eglise, qu'on croit avoir été bâtie par sainte *Hélene.* C'est ainsi, que Dieu, pour punir le déréglement des mœurs des mauvais chrétiens a permis que des Royaumes entiers aient perdu la foi, & soient tombés dans des schismes & des hérésies, dont les auteurs ont été aussi corrompus qu'eux.

Quoique la religion Ottomane soit la dominante à Alep, il ne laisse pas d'y avoir grand nombre de Catholiques. La lettre du Pere Nacchi rend compte de tous les saints exercices de notre Religion qui y sont pratiqués ; & graces à Dieu nous y voyons de grands exemples des plus excellentes vertus du christianisme.

Le commerce qui s'y fait de toutes sortes de marchandises, qu'on y ap-

porte de Perse & des Indes, rend la ville très-peuplée. Mais on remarque, que ce commerce, qui étoit autrefois très-grand, est un peu diminué depuis que nos négocians ont trouvé le moyen d'aller par mer aux Indes. Ils préferent volontiers cette navigation à celle, qui se fait par l'*Euphrate* & le *Tigre*, parce que celle-ci est interrompue par quantité de moulins qu'on a construits depuis quelque temps sur l'*Euphrate*, & parce que le *Tigre* n'est navigable, que depuis *Bagdat* jusqu'à *Bassora*.

Mais si la ville d'*Alep* perd quelque chose de son commerce par ce changement, elle en est dédommagée par les fréquentes & nombreuses caravanes qui se rendent à Alep pour passer d'une ville à l'autre.

Ces caravanes sont composées d'un grand nombre de voyageurs de toutes nations & presque tous Négocians. Ils conduisent eux-mêmes leurs chameaux, chargés de marchandises.

On croit voir un corps d'armée rangée en bataille lorsqu'on apperçoit de loin ces caravanes.

Elles ont un chef qui la conduit & qui la gouverne. Il regle les heures des marches, des repas & du repos. Il est

même Juge de toutes les conteſtations qui naiſſent entre les voyageurs.

Ces caravanes ont leur commodité & leur incommodité. C'eſt d'abord une grande commodité pour les voyageurs de trouver ſans ſortir de la caravane & ſans embarras tout ce qui peut leur être néceſſaire pour leur ſubſiſtance & pour les autres beſoins qui ſurviennent pendant un long voyage. Chaque caravane a ſes vivandiers qui portent toutes ſortes de proviſions & qui ſont toujours prêts à vous les vendre.

Mais la plus importante commodité pour des Négocians, qui ont avec eux leurs richeſſes, c'eſt de marcher en ſûreté contre les *Arabes*, voleurs de profeſſion, qui ne vivent que de tout ce qu'ils peuvent enlever aux voyageurs. C'eſt pour n'en être pas ſurpris que le chef de la caravane fait faire jour & nuit la garde par ſes gens; mais nonobſtant leur vigilance, il n'arrive que trop ſouvent que ces ennemis des voyageurs, inſtruits de la marche & des forces d'une caravane, ſe tiennent en embuſcade, &, à la faveur de la nuit, ils trouvent le moyen de faire leur butin. Leur coup fait, ils fuyent à travers les bois, dont eux ſeuls ſçavent les routes.

Pour ce qui eſt de l'incommodité des caravanes, la plus grande de toutes & la moins évitable, c'eſt que dans ce grand nombre d'hommes, de femmes, d'enfans, de valets & d'animaux, qui ſont pêle-mêle, il n'eſt pas poſſible de pouvoir prendre un inſtant de ſommeil. Le jour a ſa fatigue, les nuits ont le bruit & les clameurs, qui troublent le repos dont on a très-grand beſoin.

Malgré cependant ces incommodités des caravanes, il eſt plus avantageux de voyager avec elles, que de voyager ſeul.

La plus célebre des caravanes eſt celle qui part tous les ans de *Damas* ou *d'Alep* pour aller au tombeau de Mahomet. Faiſant Miſſion dans l'une & l'autre de ces villes, je me ſuis trouvé préſent au départ de cette *caravane*. Peut-être ferai-je plaiſir de rapporter ici ce que j'ai vu.

La caravane dont je parle part ordinairement pour la *Mecque* dans le mois de Juillet. Vers ce temps, on voit arriver chaque jour des Pélerins de Perſe, du Mogol, de la Tartarie, & des autres Empires, qui ſuivent la Secte de *Mahomet*.

Quelques jours avant le départ de la caravane, les pélerins font une pro-

cession générale, qu'on appelle la procession de *Mahomet*, pour obtenir, disent-ils, par l'intercession de leur Prophete, un heureux voyage.

Le jour de cette procession, les pélerins les plus distingués par leur naissance ou par leurs richesses, s'efforcent de paroître revêtus de leurs plus beaux habits. Ils sont montés sur des chevaux richement caparaçonnés, & suivis de leurs esclaves qui conduisent des chevaux de main & des chameaux avec tous leurs ornemens.

La procession commence au lever du Soleil, les rues sont déja pleines alors d'un nombre infini de spectateurs.

Les pélerins, qui se disent issus de la race de *Mahomet*, ouvrent la marche. Ils sont vêtus à la longue, le bonnet verd en tête, privilége accordé aux seuls prétendus parens du Prophete. Ils marchent de front quatre à quatre. Ils sont suivis de plusieurs joueurs de divers instrumens. Après eux marchent en différens rangs des chameaux, parés de leurs aigrettes & de leurs plumes de toutes couleurs. Deux timbaliers sont à leur tête. Le bruit des timbales, des trompettes & d'un grand nombre de sonnettes, inspire de la fierté à ces animaux.

Marchent enſuite à cheval ſix à ſix les autres pélerins de la caravane, ſuivis des litieres remplies des enfans que les peres & meres doivent préſenter au Prophete. Ces litieres ſont environnées de troupes de chanteurs qui font en chantant mille poſtures extraordinaires, pour donner à croire qu'ils ſont des hommes inſpirés.

Suivent de près deux cens cavaliers vêtus de peaux d'ours. Ils précedent de petites pieces de canon montés ſur leurs affûts On en fait des décharges d'heure en heure. L'air retentit en même temps de cris de joie de tout le peuple.

Ces canons ſont eſcortés d'une compagnie de cavaliers couverts de peaux de tigres, en forme de cuiraſſe. Leur longue mouſtache, leur bonnet à la Tartare, leur grand ſabre pendu à leur côté, leur donne un air belliqueux.

Quatre cens ſoldats à pied, vêtus de verd & portant ſur leur tête une eſpece de mitre jaune, précedent la marche du *Mufti*.

Le *Mufti* accompagné des Docteurs de la loi, & d'une nombreuſe troupe de chantres, marchent devant l'étendart de *Mahomet*, qui le ſuit. Cet étendart eſt fait de ſatin verd brodé d'or. Il a pour

ſa garde douze cavaliers revêtus de leur cotte d'arme, portant en main des maſſes d'argent, accompagnés de trompettes & d'hommes qui frappent continuellement & en cadence ſur des plaques d'argent.

Paroît enſuite le pavillon qui doit être préſenté au tombeau de *Mahomet.* Il eſt porté par trois chameaux couverts de plumes vertes & de plaques d'argent.

Le pavillon eſt de velours à fond rouge cramoiſi, enrichi de broderie d'or & de pierreries de toutes couleurs.

Des danſeurs à gages danſent & contrefont des hommes illuminés & extraordinaires.

Enfin le Bacha de Jéruſalem, précédé de tambours, de trompettes & d'autres inſtrumens Turcs, ferme la marche de la proceſſion.

La proceſſion finie, chaque pélerin ne ſonge plus qu'à ſon départ.

La ville de la *Mecque* eſt le terme du pélerinage. Cette ville eſt ſituée dans l'Arabie heureuſe, à près de quatre milles de la *mer Rouge.* L'opinion des Turcs eſt que leur Prophete naquit dans cette ville; & c'eſt cette opinion qui leur donne une ſi grande vénération pour elle. Lorſqu'ils en parlent, ils ne lui don-

nent point d'autre nom, que celui de la *magnifique*.

Lorſqu'ils doivent prier, ce qui arrive pluſieurs fois le jour, ils ne manquent jamais de tourner le viſage vers cette ville, quelque part qu'ils ſe trouvent. Leur Moſquée eſt au milieu de la ville. Ils prétendent qu'elle eſt ſituée ſur le terrein même ou *Abraham* conſtruiſit autrefois ſa premiere maiſon. Ils appellent cette Moſquée la *Maiſon quarrée*, (1) perſuadés par la ſeule tradition, que la maiſon d'*Abraham* avoit cette figure.

La Moſquée eſt belle & grande, enrichie de diverſes peintures & dorures, & de tous les préſens, que les Sectateurs de *Mahomet* y envoyent par honneur.

Les minarets, qui ſont très-élevés, annoncent de fort loin la ville de la *Mecque* & ſa Moſquée. Près de la *Kiaba*, ou la maiſon quarrée, il y a une eſpece de Chapelle qui renferme un puits célebre parmi les Turcs. Ils l'appellent *Zemzem*. Leurs Hiſtoriens diſent que l'eau de ce puits ſort d'une ſource que Dieu découvrit autrefois à *Agar* & à *Iſmaël*, lorſque chaſſés par *Abraham* de ſa maiſon,

(1) La *Kiaba* ou la *Maiſon quarrée*, ſi révérée des Turcs, eſt au centre de la Moſquée.

ils furent contraints de se retirer en Arabie.

Mahomet profita de ce puits pour rendre cette ville, lieu de sa naissance, recommandable à toute sa Secte. Il publia que l'eau de ce puits avoit la vertu de guérir non-seulement toutes sortes de maladies corporelles, mais même de purifier les ames souillées des plus grands crimes.

Cette opinion chimérique est tellement établie parmi les Musulmans, qu'on voit presque continuellement arriver des troupes de pélerins, qui courent d'abord à ce puits pour y boire de l'eau & s'en laver.

Des marchands de toutes sortes de pierreries & de toutes couleurs étalent près de ce *puits* leurs brillantes marchandises, & quantité de poudres aromatiques. Ils en font un grand débit. Ils en ont l'obligation à cette chimérique vertu de l'eau du *puits*, laquelle attire ici continuellement autant d'hommes coupables de divers crimes que de malades de toutes sortes de maladies.

Le terrein qui environne la *Mecque* quoique très-mauvais, ne laisse pas que de produire d'excellens fruits & en quantité. Les Turcs attribuent cette fer-

tilité à la promeſſe que Dieu fit autrefois à *Agar* & à ſon fils, de leur donner dans cette campagne, où l'Ange les conduiſit, tout ce qui leur ſeroit néceſſaire pour leur ſubſiſtance.

La ville de *Médine* n'eſt pas moins recommandable à tous les Muſulmans, que celle de la *Mecque*. Les Hiſtoriens Arabes nous en apportent la raiſon. Ils diſent que les habitans de la *Mecque* jaloux de ce que Mahomet s'érigoit parmi eux en Légiſlateur, & ſe faiſoit ſuivre d'une troupe de gens qui l'écoutoient comme un Oracle, firent un complot de le chaſſer de leur ville; mais qu'ayant été averti de leur deſſein par ſes Diſciples, il eut la ſage précaution de s'enfuir ſecrétement avec deux de ſes Diſciples, & de ſe cacher dans une caverne qu'il trouva ſur la montagne nommée *Tour*, qui n'eſt éloignée que d'une lieue de la ville de la *Mecque*. Les mêmes Hiſtoriens ajoutent que ne ſe croyant pas encore en ſûreté dans cet aſyle, il le quitta pour s'aller réfugier à *Médine* avec ſes deux compagnons de fortune, qui avoient autant de peur que leur maître.

Mahomet avoit alors, diſent les Hiſtoriens, quarante-cinq ans. Il en avoit

employé quatorze à prêcher sa nouvelle loi. Sa fuite de la *Mecque* & sa retraite à *Médine* ont donné commencement à la premiere *Hégire* des *Musulmans*.

Le nouveau Legislateur se voyant tranquille en cette ville, commença tout de nouveau à dogmatiser. La réputation qu'il se fit d'un homme inspiré de Dieu & favorisé du don de prophétie, la morale de sa nouvelle loi si conforme aux passions des hommes, lui attirerent en peu de temps une foule de sectateurs, non-seulement des lieux circonvoisins, mais encore des pays éloignés.

De ce grand nombre de Disciples, il en fit autant de sujets, qui lui obéissoient comme à leur Souverain. Il se trouva enfin à la tête d'un si gros parti, qu'il se crut en état de pouvoir tout entreprendre.

Son ressentiment contre ses concitoyens de la *Mecque*, qui avoient voulu le chasser du lieu de sa naissance, le porta d'abord à vouloir s'en venger. Il crut le faire d'une maniere, qui leur seroit très-sensible, en déclarant que *Médine* seroit dorénavant sa ville & le siége de son Empire, pour lui & pour ses successeurs. Il ordonna que son sépulcre

y feroit conftruit, & de fait on voit encore aujourd'hui fon cercueil placé dans la grande Mofquée nommée *Kiabi*.

Comme les Chrétiens n'entrent point dans cette Mofquée, nous ne fçavons que fur le rapport d'autrui, que fon cercueil eft renfermé dans un bâtiment qui eft dans le coin de la grande Mofquée; qu'il eft pofé fur des colonnes de marbre, qu'il eft couvert d'un pavillon de drap d'or, qu'il eft environné d'une multitude de lampes qui brûlent continuellement, & que les murs de cette tour font revêtus de plaques d'argent doré.

C'eft à ce tombeau que les caravanes viennent rendre leurs hommages. Celle qui a porté les préfens du Grand-Seigneur n'eft pas plutôt arrivée, que les *Dervis*, dont l'emploi eft de prendre foin de la Mofquée, fe préfentent pour la recevoir, les pélerins font retentir la Mofquée de leurs cris d'allégreffes & du chant de leurs cantiques en l'honneur du Prophete. Ce ne font enfuite que fêtes & réjouiffances jufqu'au départ de la caravane.

Le jour de fon départ les pélerins fe raffemblent & partent chantans à haute voix des verfets de l'*Alcoran*. Les parens & amis des pélerins inftruits du paffage de

la caravane vont au-devant d'eux pour leur offrir des rafraîchissemens. Chacun se fait honneur de leur en porter sur toute leur route : mais c'est particuliérement au retour de la caravane que les pélerins reçoivent les conjouissances de toute la ville d'où ils étoient partis. On leur fait honneur par tout. Ils commencent dès-lors à entrer en possession des priviléges, que la Religion Turque accorde à ceux qui vont visiter le tombeau de *Mahomet*. Celui de ces priviléges, qui est le plus nécessaire à plusieurs pélerins est l'impunité des crimes pour lesquels ils auroient été condamnés par la Justice Ottomane. Le pélerinage de la *Mecque* les met à couvert de toute poursuite & les rend, de criminels qu'ils étoient, de parfaitement honnêtes gens.

C'est par ce moyen, que *Mahomet* a trouvé le secret d'accréditer son tombeau & les priviléges de sa secte.

Mais ce n'est pas seulement aux pélerins de la *Mecque* que ces priviléges sont accordés, le *Chameau* qui a eu l'honneur de porter les présens du Grand-Seigneur, jouit du sien & son privilége est de n'être plus traité comme un animal du commun, mais d'être considéré comme ayant le bonheur d'être consacré à *Mahomet*.

Ce titre l'exempte pour le reste de ses jours des travaux publics, & du service des hommes. On lui dresse une petite cabane pour sa demeure, il y vit en repos, & est d'ailleurs bien soigné & bien nourri.

A l'occasion de la caravane de la *Mecque*, je dirai que nous vîmes il y a quelques années le Roi des *Yousbecks* passer par *Alep* pour aller au tombeau du Prophete, dans l'intention d'y mener une vie privée.

Ce Prince avoit eu le malheur de voir ses sujets se révolter contre lui, & son fils à leur tête, qui entreprenoit de détrôner son pere, & se rendre maître du Royaume.

Ce fils avoit eu l'inhumanité de faire crever les yeux de son pere, pour lui faire perdre toute espérance de remonter sur son trône.

Nous vîmes ce Prince infortuné marcher à cheval, les yeux bandés. Il étoit conduit par cinquante gardes, armés de carquois & de fleches. Ce triste spectacle tiroit les larmes des yeux de tous ceux qui le virent.

Depuis ce temps-là nous avons appris que Dieu avoit vengé ce malheureux pere, & puni son fils dénaturé. Ce fils

mourut miférablement, & fes fujets recoururent à leur légitime Roi. Ils le rétablirent fur fon trône, & lui obéirent avec plus de foumiffion que jamais.

Les *Yousbecks* font des *Tartares* voifins des *Perfans*. Ils font gouvernés par quatre Rois différens & indépendans les uns des autres. Le plus puiffant eft le Roi de *Balk*, le fecond de *Karifme* ou autrement d'*Urgents*. Le troifiéme de *Chakar*, & le quatriéme de *Kytar*.

L'habillement des *Yousbecks*, eft le même que celui des *Mogols*. Ils ne fe fervent que de fleches & de dards. Ils les lancent avec une adreffe furprenante. Leur naturel eft doux & humain. Ils aiment & traitent très-bien les étrangers de quelque Religion qu'ils foient. Leur pays eft bon & abondant dans tout ce qui peut fervir à la nourriture & à la commodité de fes habitans. Ils commercent avec les *Perfans* & les autres *Tartares* leurs voifins, & même avec les *Chinois*, quoiqu'ils en foient très-éloignés. On trouve dans leur pays des rubis, du lapis, des émeraudes, du coton, de la laine, du lin, de la foie, des toiles & des étoffes très-belles : on dit même qu'ils ont des rivieres qui leur donnent de l'or.

Pour ce qui eſt de leur Religion, il eſt aſſez croyable que leurs ancêtres faiſoient profeſſion de la foi Catholique. Leur naturel eſt doux. Ils ont des qualités qui les diſpoſent à la pratique des vertus chrétiennes, mais par le commerce qu'ils ont continuellement avec les *Mahometans*, ils ſont devenus ſuſceptibles des mœurs de ceux-ci, & ont reçu leur loi. Preuve ſenſible qu'il n'y a qu'à perdre dans la fréquentation des Hérétiques & des Libertins.

Nous avons ſujet de faire ici ſouvent une réflexion très-avantageuſe à la Religion *Catholique*, ſçavoir, que la *Mahometane*, qui eſt la dominante dans tout ce grand Empire, s'y trouve diviſée, &, pour ainſi dire, déchirée par différentes ſectes, qui ſe haïſſent mutuellement.

Il n'en faut point chercher ailleurs la raiſon, que dans la nature même de l'eſprit humain; car lorſqu'il ne veut avoir que ſa raiſon pour ſe fixer & ſe déterminer, ſur-tout en matiere de religion, il entreprend de s'en faire une à ſa mode, c'eſt-à-dire, qui ſoit conforme aux fauſſes lumieres de ſon eſprit, & plus ſouvent à la corruption de ſon cœur & par ce moyen, il s'en tient à la Religion qui lui eſt la plus convenable.

C'eſt la réflexion que nous faiſons faire à nos chrétiens pour les maintenir dans la foi catholique, en leur faiſant ſentir en même temps leur avantage, d'avoir dans les déciſions de l'Egliſe une régle infaillible, qui nous preſcrit dans tous les temps & dans toutes les diſputes, qui peuvent s'élever entre nous, tout ce que nous devons croire & pratiquer pour nous conduire dans la voie du ſalut. Effet admirable de la ſageſſe divine, qui a donné également aux petits auſſi bien qu'aux grands, aux ignorans auſſi bien qu'aux ſçavans, le moyen ſûr & infaillible de connoître la vérité qu'ils doivent ſuivre & embraſſer.

Après cette digreſſion, que les caravanes, qui partent d'Alep, m'ont fait faire, je reviendrai, s'il vous plaît, mon Révérend Pere, à la ſuite du récit que vous nous demandez de ce qui nous paroît en ce pays digne de quelque curioſité.

Lorſque nous allons d'*Alep* à *Tripoli*, nous trouvons à deux journées d'*Alep* la célebre ville d'*Antioche*, que l'Empereur *Juſtinien* fit nommer autrefois *Théopolis*, c'eſt-à-dire, *ville de Dieu.* Elle méritoit ce glorieux nom, lorſque le Prince des Apôtres *ſaint Pierre* y tenoit

ſon ſiége, & y formoit les premiers fi-deles, pour être de vrais Diſciples de Jeſus-Chriſt. Ils profiterent ſi heureuſe-ment des leçons de leur Maître, qu'ils furent dignes de porter les premiers le nom auguſte de *Chrétiens.*

Ce fut en cette ville, que les Apôtres tinrent un Concile, dont ſaint *Pamphile*, martyr, aſſure avoir vu les Canons dans la bibliotheque d'*Origene.*

Les éloquentes prédications de ſaint Jean Chryſoſtôme au peuple d'*Antioche* honoreront à perpétuité la mémoire de cette ville, qui a eu le bonheur de poſ-ſéder ce ſaint Docteur de l'Egliſe, & de recevoir ſes ſublimes & ſalutaires inſ-tructions.

C'eſt le ſouvenir de l'ancien éclat de cette ville, qui nous fait gémir aujour-d'hui ſur ſon malheur d'être tombée dans l'eſclavage des infideles. Il ne lui reſte de ſes grands & ſuperbes édifices, que les ruines de ſes murs; mais la Pro-vidence divine a voulu conſerver le ſanctuaire de l'Egliſe de *ſaint Pierre*, en mémoire de l'honneur qu'elle a eu d'avoir poſſédé autrefois la *Chaire* du Vicaire de Jeſus-Chriſt.

L'heureuſe ſituation de cette ville méritoit ſa conſervation. Elle eſt placée

au milieu d'une vaste plaine, arrosée de ruisseaux, qui la rendent fertile en toutes saisons. Le fleuve *Oronte*, qui contribuoit à ses richesses, baigne encore aujourd'hui ses murs à demi ruinés. Elle a en perspective deux hautes montagnes : le vallon qui les sépare, forme un point de vue des plus agréables.

Entre *Antioche*, dont nous venons de parler, & la ville de *Tripoli*, & à l'Orient de *Tortose*, appellée anciennement *Antaradus*, il y a une plaine, dont l'étendue est de six milles de largeur & de douze de longeur; elle est terminée par de petites montagnes. Ces montagnes étoient autrefois habitées par un peuple, qui se donnoit le nom d'*Arsacides*, prétendans être descendus du fameux *Arsace*, qui fonda l'Empire des *Parthes* après la mort d'Alexandre.

Ce peuple qui étoit sorti dans le VIIe siecle des confins de *Perse*, vers *Babylone*, vint former un petit Etat dans un coin de la *Phénicie*. Ils se bâtirent dix places sur des roches inaccessibles, d'où ils se rendoient redoutables à tous leurs voisins : leur brigandage & leurs assassinats leur firent donner le nom d'*Assassins*, (1) nom

(1) Ils tirent leur nom de leur fondateur

odieux, qui exprimoit leur cruauté.

Les Assassins élisoient eux-mêmes leur Chef. Il se nommoit *le Vieux de la montagne.* Nom fameux dans les histoires de ce temps-là. Il portoit ce nom, soit parce que le choix qu'on en faisoit, tomboit toujours sur un des plus anciens de sa nation, soit parce qu'il habitoit un château nommé *Almut*, ou *Alamut*, situé sur une haute montagne, où il étoit presque impossible de l'attaquer.

* Nos vieux historiens ont mal entendu l'Arabe. *Scheik* signifie *vieux*, *senior*; mais il signifie aussi *Seigneur.* Il n'est pas vrai que les Assassins choisissent pour Prince le plus ancien de la nation, il falloit donc traduire le Seigneur de la montagne.

Son Empire sur ses Sujets étoit si absolu, que fallût-il commettre les actions les plus noires, ils étoient toujours prêts à les exécuter au premier commandement, qu'on leur en faisoit, & au péril même de leur propre vie. On les accuse de l'assassinat de Louis de *Baviere* en 1231, & d'avoir osé attenter à la vie de saint Louis.

Hassan Sabah; mais ils mériterent aussi ce nom, parce qu'ils se firent un métier des assassinats de guet-à-pens.

Le

Le sieur de Joinville n'en dit rien ; il prétend au contraire que leur Chef, en 1252, envoya des présens à ce saint Monarque.

Pour ce qui est de leur religion, elle étoit la *Mahometane*. Mais ils y étoient si peu attachés, qu'ils offrirent aux *Templiers* d'embrasser la Religion chrétienne, à condition cependant qu'ils seroient déchargés de la pension qu'ils leur payoient. Les *Templiers* refuserent cette condition, & ce refus, dit *Guillaume de Tyr*, causa la perte du royaume de *Jérusalem*.

Il paroît étonnant qu'une si monstrueuse nation ait pu se maintenir pendant près de quatre cens ans. Ce ne fut qu'en 1257 que les Tartares, sous leur Roi *Allan* ou *Haloën*, pour délivrer le pays de si dangereux voisins, entreprirent de massacrer leur Chef & de les détruire ; ce qu'ils firent.

Aujourd'hui nous ne connoissons ici aucun peuple qui porte le nom d'*Assassins* ; mais il pourroit bien se faire que les *Kesbins*, nation qui habite les montagnes à deux journées de Tripoli, & les *Nassariens*, autre nation qui est établie dans la plaine, vers la mer, fussent les successeurs des *Assassins*. Ces deux nations habitent le même pays, &

de plus, il y a bien du rapport entre la religion dont les *Assassins* faisoient profession & celle que professent aujourd'hui les *Kesbins* & les *Nassariens*.

Ces deux nations des *Kesbins* & des *Nassariens* doivent être regardées comme faisant une même nation.

Ils ont des noms différens par rapport aux différens pays qu'ils habitent. Ceux d'entr'eux qui habitent les montagnes s'appellent *Kesbins*, parce que leur pays se nomme *Kesbié*. Les autres qui occupent la plaine se nomment *Nassariens*, c'est-à-dire, *mauvais Chrétiens*, qualité qui convient aux uns & aux autres ; car ils se sont fait une religion d'un composé monstrueux du *Mahométisme* & du *Christianisme*, ce qui leur donne une idée extravagante de nos saints Mysteres. Les Docteurs de leur secte s'appellent *Cheikhs*. Ces Docteurs les entretiennent dans leurs folles imaginations. Par exemple, ils leur enseignent que Dieu s'est incarné plusieurs fois, qu'il a paru incarné non-seulement dans Jesus-Christ, mais encore dans *Abraham*, dans *Moïse* & dans d'autres personnes célébres de l'ancien Testament. Ils font même l'honneur à *Mahomet* de lui accorder pareille prérogative. Absurdité dans laquelle les

Turcs même ne sont jamais tombés.

Ce n'est pas tout : ils s'imaginent honorer Jesus-Christ, de soutenir qu'il n'est pas mort en croix, comme les Chrétiens le professent ; mais ils ajoutent, qu'il substitua un autre homme qui mourut en sa place; ainsi, disent-ils que *Mahomet* ordonna qu'un autre corps que le sien fût mis dans le tombeau qui lui avoit été préparé.

Ils admettent de plus la *Métempsycose*, & disent que la même ame passe d'un corps à un autre jusqu'à soixante-dix fois, mais avec cette différence, que l'ame d'un homme de bien entre dans un corps plus parfait que le sien; & que l'ame d'un homme vicieux passe dans le corps d'un animal immonde.

Ils ont pris du Christianisme la communion ; mais la pratique qu'ils en font est toute fanatique, car ils la font avec du vin & un morceau de viande. Ils n'admettent à cette communion que les hommes, & en excluent les femmes & les enfans. C'est dans des assemblées secrettes que les hommes observent cette pratique entr'eux.

Ils célebrent quelques-unes de nos fêtes; celle de Noël, celle de la Circoncision, celle de l'Epiphanie, & celle du

jour des Rameaux, de Pâques, & de quelques-uns de nos Apôtres & de nos Saints.

Lorſqu'ils font leurs prieres, ils ſe tournent du côté du ſoleil, ce qui a fait dire qu'ils adorent cet aſtre ; mais ils n'en conviennent pas. J'obmets pluſieurs autres de leurs coutumes, parce qu'elles ſont autant d'extravagances. Ils y ſont cependant fortement attachés, perſuadés comme ils le ſont, que leur religion n'eſt pas moins bonne que celle des *Maronites*, parce qu'ils en obſervent quelques pratiques.

Pluſieurs de nos Miſſionnaires ont fait tous leurs efforts pour en gagner quelques-uns ; mais comme ils n'écoutent opiniâtrement que leurs mauvais Docteurs, & ne veulent ſuivre que les ſentimens dans leſquels ils ont été élevés ; nos Miſſionnaires déſeſpérant de leur converſion, ont été obligés de ſecouer ſouvent la pouſſiere de leurs ſouliers.

C'eſt dans tous les temps que l'expérience a fait connoître, que dès-lors qu'on abandonne la regle de la foi Catholique, que le Sauveur nous a donnée pour nous conduire infailliblement dans la ſeule voie du ſalut, on tombe aiſément dans autant d'erreurs que l'eſprit

humain a de différentes manieres de penser.

C'est ce que l'Apôtre saint Paul vouloit faire entendre aux Romains, lorsqu'il leur disoit, que ces hommes qui se croyoient sages & fort au-dessus du vulgaire se sont perdus dans leurs vains raisonnemens, & que leur esprit insensé a été frappé par une juste punition de Dieu d'un affreux aveuglement.

Malheur qui n'arrive pas seulement à ces esprits forts, qui ne veulent point d'autre juge en matiere de foi que leur raison; mais malheur encore pour les ignorans, lorsqu'au lieu d'obéir avec simplicité à la voix de l'Eglise notre commune mere, ils se laissent séduire & entraîner par de faux Prophetes qu'elle réprouve.

C'est ce qui est arrivé à ces nations dont nous venons de parler, & à d'autres encore qui sont dans notre voisinage.

Les *Ismaëlites* qui habitent un petit terroir nommé *Cadmus*, sont de ce nombre. Leur vie est si brutale & si honteuse qu'ils ne méritent pas qu'on en parle, si ce n'est pour humilier l'homme, en lui faisant sentir qu'il n'y a point de bassesses, de désordres & d'extravagances où il ne se laisse aller, dès-lors

qu'il ne veut avoir que ses passions pour guides.

Nous avons aussi dans nos montagnes une autre nation dont il n'est pas aisé de connoître l'origine, non plus que la religion. On la nomme *Druses*. Cette nation habite une partie du *Mont-Liban*, les montagnes au-dessus de *Seyde* & de *Balbec*, & le pays de *Gebail* & de *Tripoli*.

Ces *Druses* s'étendent jusques dans l'Egypte.

Si on les consulte sur leur origine, ils vous diront que leurs ancêtres étoient du nombre de ceux qui suivirent *Godefroy de Bouillon* à la conquête de la Terre Sainte en 1099, & qu'après la perte de *Jérusalem* ils se retirerent dans des montagnes pour se mettre à couvert de la fureur des Turcs, car ceux-ci les poursuivirent par-tout, pour achever de massacrer & de détruire les restes du Christianisme, dont le seul nom étoit devenu odieux.

Quelques écrivains leur donnent une autre origine, & prétendent qu'un Comte de *Dreux*, du temps des Croisades, ayant été défait par *Saladin*, les soldats de ce Comte s'enfuirent dans les montagnes & s'y retrancherent; & que s'étant ensuite multipliés ils s'y firent des habi-

tations, & prirent le nom de *Druſes* en mémoire du Comte de *Dreux* qui avoit été leur chef.

Mais comme il eſt certain qu'avant les *Croiſades* cette nation portoit déja en ce pays le nom de *Druſes*, il demeure pour conſtant que leur origine eſt plus ancienne que celle qu'ils ſe donnent, ou que d'autres écrivains leur attribuent.

Si on en veut juger par leurs livres, il eſt vraiſemblable que leur nom de *Druſes* vient par corruption du mot Arabe *Deuz*, qui ſignifie cette ligne où ſe joignent les deux parties du crane, leſquelles forment le crane entier de l'homme ; car il eſt aiſé de remarquer que les auteurs de leurs livres font ſouvent la comparaiſon de l'union parfaite des deux parties du crane de l'homme avec l'union qui doit régner conſtamment dans la nation ; car par cette comparaiſon les auteurs de leurs livres leur ont voulu faire entendre, que comme la conſervation de l'homme dépend de l'étroite union des deux parties du crane de ſa tête, ainſi la perpétuité de la nation Druſienne dépendra toujours de l'union parfaite de tous les membres, pour ſe maintenir & ſe défendre contre ſes ennemis, & de ſon uniformité dans la

pratique conſtante de ſes coutumes, pratiques & cérémonies.

Cette comparaiſon répétée ſi ſouvent dans leurs livres, étant ici ſuppoſée, on peut conclure que de ce mot *Deuz*, que nous avons dit ſignifier la ligne qui eſt entre les deux parties du crane, cette nation a d'abord été appellée *Durzi* en Arabe, ou au pluriel *Durouz*, c'eſt-à-dire en François, qui conſerve ſon union & ſon uniformité; & de ces mots Arabes eſt venu par corruption celui de *Druſes*, qui eſt demeuré à cette nation.

Les *Druſes* aujourd'hui reconnoiſſent pour leur Légiſlateur un Soudan d'Egypte de la dynaſtie des Fatimites, qu'ils nomment *Maoulana el Hakem Biemrillah*, c'eſt-à-dire, notre Seigneur *el Hakem Biemrillah*. Il a commencé à régner l'an 996 de Jeſus-Chriſt, qui eſt l'an 386 de l'hégire. Ses diſciples l'honoroient comme leur Roi, & ne paroiſſoient en ſa préſence que dans une poſture proſternée.

La religion des *Druſes* eſt un compoſé monſtrueux de maximes & de pratiques qu'ils ont retenues du Chriſtianiſme, dont ils faiſoient anciennement profeſſion, & de coutumes & cérémonies *Mahométanes* qu'ils ont adoptées, ſoit à cauſe

du commerce continuel qu'ils ont avec les Turcs, ſoit plutôt par politique, pour ſe concilier leur bienveillance & leur protection.

Ils gardent très-religieuſement le livre (1) que leur a laiſſé leur Légiſlateur. Ce livre contient trois ſections qui ſont en forme de lettres; les *Druſes* prétendent qu'elles contiennent tout le myſtere de leur Religion.

Outre ce premier Légiſlateur, ils en reconnoiſſent un ſecond, qui étoit ſon diſciple. Ils le nomment *Hamzé*, homme ſaint ſelon eux. Il leur a compoſé trois livres pour leur loi. Elle leur défend de communiquer ces livres à aucun étranger, tel qu'il puiſſe être. Je ne ſçai ſi c'eſt pour cette raiſon qu'ils les renferment ſous terre. Ils les retirent les vendredis, jours de leurs aſſemblées, pour en faire une lecture publique.

Les femmes paſſent chez eux pour être les mieux inſtruites de leur religion, ce qui donne à ce ſexe une grande diſtinction parmi eux. Ce ſont elles qui ſont chargées d'inſtruire les autres femmes, & de leur expliquer le contenu des livres de leurs deux Légiſlateurs; elles leur en

(1) Ce livre eſt à la Bibliotheque du Roi.

recommandent ſur toutes choſes le ſecret. Ces femmes le gardent ſi exactement, que tout ce qu'on en a pu ſçavoir juſqu'à préſent, c'eſt que ces livres contiennent des fables & des hiſtoires extravagantes dont les *Druſes* ſe rempliſſent l'eſprit.

Nous ſçavons encore qu'il y a parmi eux deux ſortes de *Druſes*, les uns qu'ils appellent en Arabe *Ukkal*, c'eſt-à-dire, les *ſpirituels ;* d'autres qu'on nomme *Dgiuhkhal*, qui veut dire les *ignorans* : les ſpirituels ſe diſtinguent des autres par leur habit, qui eſt toujours d'une couleur obſcure ; d'ailleurs ils ne portent point de *handgiar* à leur ceinture, c'eſt-à-dire, qu'ils ne portent ni poignard ni autres armes, mais ils prétendent ſe diſtinguer davantage par leur conduite réformée. Ils paroiſſent rarement en public. Ils ſe retirent dans des grottes comme dans des eſpeces de cellules, pour s'éloigner des plaiſirs du ſiecle. Ils vivent de peu. Ils ont horreur du bien d'autrui, juſques-là qu'ils refuſent tout ce qu'on leur offre, dans la crainte qu'ils ont que les préſens qu'on leur veut faire n'aient pas été légitimement acquis. Ils les reçoivent plus volontiers des payſans que des riches, perſuadés que ceux-là ne leur donneront

que ce qu'ils auront gagné à la sueur de leur front.

Ces spirituels se conforment d'ailleurs à l'*Alcoran*, se soumettant à la circoncision, au jeune du *Ramadan*, à l'abstinence du *cochon*, & à plusieurs superstitions des Turcs.

Pour ce qui est des *Druses* qu'on nomme *Dgiuhhal*, c'est-à-dire *ignorans*, ils ne se trouvent point dans les assemblées des *spirituels*.

Ils ignorent le secret de leurs mysteres, on peut même dire qu'ils vivent sans religion, & par conséquent dans un libertinage qu'ils croient leur être permis. Ils s'imaginent avoir satisfait à tous leurs devoirs, en faisant quelques prieres en l'honneur de leur Législateur *Biemrillah*, & en se servant dans leurs prieres de termes que les spirituels emploient dans les leurs. Ces termes sont en Arabes, *ma fi Ilah illa houé*, c'est-à-dire, *point de Dieu, sinon lui.* Cette priere est leur profession de foi. Ils la répétent assez souvent, mais particuliérement lorsqu'ils vont rendre leur culte à sa statue.

Il n'y a que deux de leurs villages qui aient l'honneur, pour parler le langage des *Druses*, de posséder la statue de leur grand Législateur.

Sa ſtatue, ſelon leur loi, doit être d'or ou d'argent. Ils l'enferment dans un coffre de bois, & ne la mettent au jour que pour paroître dans leurs grandes cérémonies, lorſqu'ils lui adreſſent leurs vœux, pour en obtenir ce qu'ils ſouhaitent ; ils s'imaginent parler à Dieu même, tant eſt grande leur vénération pour cette Idole.

Les deux villages qui ſont les ſeuls où elle eſt conſervée, ſe nomment *Bagelin* & *Fredis* ; ils ſont ſitués dans les montagnes ; les chefs des *Druſes* y ſont leur réſidence.

Nous venons de dire tout ce que nous avons pu apprendre de la religion des *Druſes*. Nous faiſons ſouvent Miſſion aux Catholiques qui ſont dans leur pays, mais nous avons autant de fois la douleur de voir que cette nation eſt très-éloignée du Royaume de Dieu. Il eſt vrai qu'ils aiment les Chrétiens & n'aiment pas les Turcs. Il eſt vrai encore qu'ils aiment mieux ſe dire Chrétiens que Turcs, quoiqu'ils portent le turban & la ceſte verte. Ils nous reçoivent même volontiers & avec joie chez eux.

Nonobſtant ces favorables diſpoſitions, l'attachement inviolable qu'ils ont pour leur religion, qui n'eſt qu'un aſſemblage

affreux de pratiques & de cérémonies Chrétiennes & Mahométanes ; & de plus, leur aheurtement à ne vouloir pas se faire instruire, nous donne un juste sujet de craindre que cette Nation ne s'opiniâtre à fermer les yeux à la lumiere de l'Evangile, que le Soleil de Justice ne cesse pas de faire luire sur leur tête.

C'est ce qui nous engage à conjurer les personnes auxquelles Dieu inspire du zèle pour le salut des ames, de lui demander avec nous la conversion de cette Nation & de plusieurs autres, qui toutes ont part au sang de Jesus-Christ, mais que le schisme & l'hérésie bannissent de l'Eglise, & mettent par conséquent hors des voies du salut.

Nous n'ajouterons rien de plus, mon Révérend Pere, à ce que nous venons de dire de l'état des deux premieres villes de la Syrie, *Damas* & *Alep*, & de leurs environs. Nous avons renfermé dans ce récit ce qui nous a paru être peu connu en France, & mériter cependant de n'y être pas ignoré.

Nous tâcherons à l'avenir d'observer plus exactement que jamais, & autant que nos emplois le permettront, tout ce qui sera digne de recherche, & nous ne manquerons pas de vous l'envoyer.

Procurez-nous auſſi, s'il vous plaît, le ſecours des prieres de ceux qui veulent bien prendre part à l'accroiſſement du Royaume de Jeſus-Chriſt. Envoyez-nous une recrue de bons ouvriers. La Perſe & la Syrie vous en demandent. Nous avons une ferme confiance dans le Seigneur des miſéricordes & le maître des richeſſes, qu'il pourvoira en France à notre ſubſiſtance.

LETTRE

Du Pere Neret, Miſſionnaire de la Compagnie de Jeſus en Syrie, au Pere Fleuriau, de la même Compagnie.

MON RÉVÉREND PERE,

Vous ſçavez mieux que perſonne que les Miſſions de notre Compagnie dans la Syrie ont toujours eu pour moi de très-grands attraits. Je les ſentis dès mon noviciat, liſant les relations qui nous apprennent les travaux des Miſſionnaires dans ces vaſtes provinces d'un royaume infidele.

CARTE DE LA SYRIE Nouvellement Corrigée

DESCRIPTION DU MONT LIBAN, ET DU KES-ROAN.

Lieues Françoises.
5 10 15 20 25 30 35 40 45 50
Lieues Astronomiques.
5 10 15 20 25 30 36
Lieues d'Allemagne.
5 10 15 20 25

PARTIE DE CARAMANIE
THARSE
Golfe d'Alexandrette
Payas
ALEXANDRETTE
MER DE CARAMANIE
Plaine d'Antioche
SELEUCIE
ANTIOCHE
Monte de St Simeon Stilite
Quilles
L'EUPHRATE
PARTIE DE DIARBEK
Riv. limite de Syrie et du Diarbek
Nicosie
CHYPRE
Famagouste
LAODICEE
ALEP
Singas R.
MONT
GABALA ou Jably
THAPSAC limite de Syrie
AMAN Jadis Apamea
Aradus
TORTOSE Jadis Antaradus
Cedres du Liban
PALMIRE
TRIPOLY de Syrie
Eden
Fl. Saint
Canobin
Asnoun
Namphe
Salaia ou Capouge ou C. de Tripoli
Patron
LE MONT LIBAN
GEBAIL Jadis Byblus
R. d'Abraham
Gazir
Balbec
MER
BARUTH Jadis Berytus
R. du Chien
Bay
Sidenaia
Saliya ou Vieille Damas
DAMAS
R. d'Amour
la Fumiere
Baquelin
DRUSES
DE
SEIDE
Emath
CESAREE de Philippe
Darie
Sardmelle
SYRIE
TYR
Sarpheth
Marais du Jourdain Jadis Merom
Cap Blanc
Bethulie
Capharnaum
ACRE Jadis Ptolemais
R. d'Acre
M. de Thabor
Iotapata
LAC DE TIBERIADE
Caiphas
Saphura
Nlle Tiberias
Tiberias
Gerasa
Nazareth
Chau. Pelerin
Betzan
Druse ou Tour de Straton
MONT CARMEL
Genni
CESAREE de Palestine
Samarie
Sichem
LE JOURDAIN FL.
Philadelphe
Bethel
Antipatride
Machmas
Hay
Lidda
Bethel
JAFFA
Cariathiarim
Maspha
Silo
Hierico
Galgala
Segor
Macherus
Azdod
Rama
Mt. de Judée
Emmaus
Torrent de Cedron
Ascalon
GAZA
Bethlehem
HIERUSALEM
LA MER MORTE
Gerara
Bersabée
Hebron
Engaddi
Maiume
la Tour d'Aretas

les Cedres
Eden
Serail
Mar Antoun
KANOBIN
Hentourad
Casarzaina
Casarcahel
Zagourtha
Asnoun
Bequatra
Casarazira
Flave St.
Hasroan
Mar Jacob
Nahr Sha ou le
Hadath
Bereharan
TRIPOLI de Syrie
MER DE SYRIE
Namphe
Monastere des Grecs
Hasarath
Alaia Capouge ou C. de Tripoli
PATRON
Mar Gebrail
Hakel
Mar Michail
Mar Raphail
Lehfed
Mar Semaon ou St. Simeon
GEBAIL Jadis Byblus
R. d'Abraham
Mar abda
Gedaida
Gazir
Agelton
Daraoun
Mar Chalita
Martghana
Tahita
Zoug Mi chail
ANTOURA
Begsaya
Zahel
Zacrit
Zoug
Mashah
Alma
R. du Chien
NAHR KELB
Zoug Elquarab
BARUTH Jadis Berytus
Bay

65 66 67 68 69 70 71 72
36 35 34 33 32 31

Gravé par N. Ransonette Graveur ordre. de Monsieur


RPJCB

Les fruits de leur Apoſtolat & la conſolation qu'ils ont de marcher ſur les veſtiges de Jeſus-Chriſt, m'avoient toujours fait deſirer avec ardeur de ſuivre leurs pas, ſur-tout dans la Terre-Sainte, où notre Sauveur & ſes Apôtres ont été les premiers Miſſionnaires.

Dieu ma fait la grace de conſerver cette chere & précieuſe vocation pendant mes années de régence & mes études en théologie. Je la ſentis beaucoup plus vive dans ma troiſieme année de probation; je m'adreſſai dès-lors à notre Révérend Pere Général & je lui demandai la permiſſion d'aller conſacrer ma vie au ſalut des nations qui habitent la Paleſtine & les autres contrées de la Syrie tant de fois arroſées des ſueurs du Sauveur.

Je n'ai point oublié, mon Révérend Pere, les bons offices que vous me rendîtes dans cette occaſion pour obtenir la grace que je ſouhaitois inſtamment, & il n'y a point de jour qu'à l'Autel je ne me ſouvienne de mon bienfaiteur.

Une nouvelle grace que j'avois fort à cœur en venant dans ce pays-ci & qui m'a été accordée à votre priere, augmente encore l'obligation que je vous ai.

Ma vocation pour la Syrie avoit fait

naître dans mon cœur le même desir qu'eut saint Ignace après sa conversion, d'aller visiter les saints Lieux. Je quittai la France avec joie, & je traversai la Méditerranée, dans l'espérance de pouvoir bientôt offrir à Dieu mes vœux dans le Temple de Jérusalem, & au pied du saint Sépulcre de notre Sauveur.

Mes vœux, mon Révérend Pere, ont été exaucés. J'ai visité la sainte Cité, où le grand mystere de notre Rédemption s'est accompli & où on découvre à chaque pas que l'on fait de nouveaux objets qui sont autant de temoins bien touchans de l'amour infini de Dieu pour le salut des hommes. Heureux si tant de saints monumens, que j'ai considérés les uns après les autres, & dont je me rappelle souvent le souvenir, conservent dans mon cœur l'esprit de piété & de religion qu'ils inspirent!

C'est pour acquitter ma parole, que je vous présente la relation de mon voyage. Recevez-la, s'il vous plaît, mon Révérend Pere, comme une marque de ma reconnoissance ; mais avant que de la commencer, je dois vous avertir que sa simplicité ne pourra être relevée, que par la dignité & la sainteté des lieux dont j'ai à vous parler.

Ce fut au port de Seyde, ville maritime de Phénicie que nous nous embarquâmes pour la Terre-Sainte; cette ville s'appelloit autrefois Sidon : vous sçavez que nous y avons une Mission anciennement établie.

Nous ne sortîmes de ce port, qu'après avoir fait plusieurs tentatives pour le quitter. Les vents contraires nous forçoient d'y rentrer aussi souvent que nous en sortions. Dieu voulut m'apprendre dans cette occasion à soumettre à sa volonté l'impatience où j'étois d'arriver à Jérusalem, pour assister pendant la Semaine Sainte à la célébration de nos augustes mysteres.

Enfin, le 7 d'Avril 1713, qui étoit le lundi de la semaine de la Passion, nous mîmes à la voile par un temps très-favorable & avec une compagnie de pélerins telle que je la pouvois désirer. Le retardement de mon départ ne servit qu'à augmenter la joie que j'eus de me voir en route, pour arriver à mon terme.

Etant sortis du port de Seyde, nous passâmes la côte de cette ville, celle de *Sarepta*, celle de *Tyr* & du *Cap blanc. Sarepta* qui étoit autrefois une grande ville & un port de mer, n'est plus

qu'un champ labouré & traversé par le grand chemin qui mene à *Tyr*, les restes d'un pavé mal en ordre & les ruines de quelques maisons, que le temps n'a pas encore achevé de détruire, annonce une ville qui a été considérable, & qui n'est plus.

On prétend que cette ville faisoit autrefois un grand commerce de fer & de cuivre, ce qui lui a donné le nom de *Sarepta* qu'elle porte. Ce nom est dérivé de deux mots, dont l'un signifie fer, & l'autre cuivre. On n'y trouve présentement aucuns de ces métaux.

Cette ville est appellée dans le troisieme livre des Rois *Sarepta des Sydoniens* (1), parce qu'elle étoit de la dépendance de la ville de *Seyde*.

A quelque pas de l'ancienne Sarepta on rencontre sur le bord de la mer une petite Mosquée. Les Turcs & les Chrétiens du pays prétendent que cette Mosquée fut le lieu où le saint Prophete Elie opéra les deux insignes miracles qui nous sont rapportés dans le troisieme livre des Rois, chap. 17.

Le premier fut la multiplication de quelques gouttes d'huile & d'une petite

---

(1) *Sarepta Sidoniorum.* III. Reg. c. 17.

poignée de farine. Dieu l'accorda aux prieres du saint Prophete, pour récompenser la foi & la charité de cette bonne veuve, qui dans le temps d'une longue stérilité, n'ayant pour sa subsistance & celle de son fils que ce peu d'huile & de farine, offrit l'un & l'autre au Prophete, dans son extrême besoin.

Le second miracle fut la résurrection du fils de cette veuve. Le Prophete venant loger chez elle, trouva l'enfant mort & la mere désolée. Elie touché de compassion, le prit des mains de sa mere, le porta dans sa chambre, pria pour l'enfant & le rendit vivant à sa mere.

Saint Jérôme faisant l'épitaphe de sainte Paule, dit que cette vertueuse Dame allant visiter les saints Lieux se fit conduire dans la petite maison de cette bonne veuve, qui étoit près du port de *Sarepta*, & qui avoit servi d'hospice à ce saint Prophete.

La tradition des Hébreux est que cet enfant ressuscité fut le Prophete Jonas. En ce cas il devoit être bien vieux, lorsqu'il prêcha la pénitence à la ville de Ninive.

A trois quarts de lieue de *Sarepta* il y a une assez longue chaîne de rochers dans lesquels on a creusé des enfon-

cemens en forme de croix, qui ont cinq ou six pieds de profondeur & dont l'entrée n'est que d'un peu plus de deux pieds en quarré. Il est assez difficile de dire à quel usage ils ont été faits. Les gens du pays prétendent que c'est l'ouvrage d'anciens Solitaires, qui s'y retiroient & qui s'étoient faits ces sépulcres pour penser jour & nuit à la mort. Je serois plutôt de l'avis de ceux qui croyent que ces enfoncemens étoient des sépulcres destinés à la sépulture des personnes les plus considérables de *Sarepta*. Quoi qu'il en soit, on appelle ces cellules, ou sépulcres, les grottes d'*Adnoun*.

Depuis ces grottes jusqu'au fleuve *Eleuthere*, on ne voit rien qui mérite attention. Ce fleuve, dit-on, tire sa source du *Mont-Liban*, traverse l'*Iturée* & la *Galilée* pour se jetter dans la mer de *Phénicie* entre *Sarepta* & la ville de *Tyr*. Il sépare les terres de *Seyde* d'avec celles de *Tyr*. C'est ce qui lui donne aujourd'hui le nom de *Kasemieh*, qui signifie partage.

Les différens détours de ce fleuve qui coule au pied des montagnes, le rendent très-rapide; la pêche de tortues qui y est très-abondante dans certains temps de l'année, lui donne une grande considération dans le pays. Mais ce qui

rend ce fleuve plus célebre, c'est l'honorable mention qu'en fait le premier livre des Machabées, où il est dit que l'illustre *Jonathas*, frere de *Juda* Machabée, accompagna par honneur le Roi Ptolomée jusqu'au bord du fleuve *Eleuthere* (1). Et le même livre nous apprend que ce fut jusqu'au bord de ce fleuve, que ce grand Capitaine poursuivit les Généraux de *Démétrius*, qui trouverent dans leur fuite précipitée, le moyen de gagner le fleuve & de le traverser.

A trois ou quatre lieues de ce fleuve, & à neuf ou dix de Seyde, & sur la même côte, nous nous trouvâmes vis-à-vis de *Tyr*, ville qui étoit autrefois, dit *Ezéchiel*, si superbe, que ses citoyens se croyoient nés pour donner la loi au reste du monde; si opulente, que l'or & l'argent y étoient aussi communs que la poussiere de la terre; si magnifique dans ses édifices, que toutes ses maisons étoient autant de palais; si redoutable par sa garde composée des plus vaillans soldats de la *Perse*, de la *Libye* & de la *Lydie*, qu'elle passoit chez les étrangers pour être invincible.

---

(1) Chap. 11 & 12.

J'avoue que je ne m'attendois pas à trouver aujourd'hui la Ville de *Tyr* auſſi magnifique que le Prophete nous l'a repréſentée, mais j'eſpérois du moins pouvoir y découvrir quelques reſtes de ſon ancienne ſplendeur, que le temps auroit reſpectés.

Je fus trompé dans mon eſpérance, je vis au contraire la deſtruction totale, &, pour parler plus juſte, je vis l'anéantiſſement de cette ville tel que le Prophete *Ezéchiel* (1) l'avoit prophétiſé long-temps auparavant.

J'y vis quelques tas de pierres diſperſées çà & là couvertes d'herbes & de ſable, & ſept ou huit miſérables cabanes, qui ſervent de retraite à des pauvres Arabes dénués des choſes les plus néceſſaires à la vie.

J'y cherchai, mais inutilement, des veſtiges du tombeau d'*Origene* qui ſubſiſtoit encore, dit-on, dans l'onzieme ſiecle : c'eſt ainſi que Dieu voulut punir le mauvais uſage que fit autrefois cette orgueilleuſe ville de ſa grande proſpérité, & apprendre en même-temps à tous les hommes, combien une proſpérité brillante & conſtante eſt dangereuſe.

---

(1) Ezech. chap. 28.

Quelques auteurs font l'honneur à cette ville, de dire que ses citoyens trouverent l'art d'écrire, de teindre en pourpre, & de naviger. Les Hébreux ne conviendront pas du premier; mais pour ce qui est de la teinture en pourpre & de la navigation, s'ils ne l'ont point inventée, on doit leur accorder l'honneur d'avoir été les premiers qui ayent exercé & perfectionné ces deux arts, & sur-tout la navigation, qui contribua si fort au grand commerce qui enrichit leur ville : sa situation y étoit très-propre, car elle étoit, dit *Ezéchiel*, dans le cœur de la mer, c'est-à-dire, qu'elle en étoit environnée & éloignée du continent d'environ deux cens pas.

Alexandre, comme l'on sçait, fit de cette Isle une peninsule, l'ayant fait joindre à la terre-ferme par le moyen d'une digue qu'il fit construire pour s'en faciliter la prise.

A une lieue de *Tyr* on voit un des plus beaux & des plus anciens monumens qui nous soit resté de l'antiquité. C'est un vaste Puits qui tire toutes ses eaux, & en grande quantité, du *Mont Liban*. On le nomme le *Puits de Salomon*, non pas qu'il soit sûr que ce Prince l'ait fait construire, mais parce qu'il en parle

dans ſes Cantiques, & dit que ce Puits contient des eaux vives, qui coulent avec impétuoſité du *Liban*.

Je n'eus pas le loiſir de l'aller voir ; mais tous ceux qui l'ont vu en parlent de même maniere, & diſent qu'il eſt placé dans le milieu d'une eſpece de grande tour quarrée en forme de terraſſe, bâtie de groſſes pierres dures proprement taillées, & ſi bien cimentées & maſtiquées entr'elles, qu'on diroit que cet ouvrage eſt fait d'une ſeule pierre. Ils ajoutent qu'on monte aiſément ſur cette terraſſe par un eſcalier de vingt-cinq marches, ou environ, que le Puits qui eſt dans le milieu de cette terraſſe eſt d'une figure octogone, & a de circonférence environ quatre-vingt pas ; que l'eau monte juſqu'au haut du Puits, d'où elle ſort ſi abondamment de part & d'autre, que d'un côté elle va faire moudre un moulin, & que de l'autre elle va ſe répandre dans une plaine qu'elle fertiliſe, & entre enſuite dans des canaux qui la conduiſent à *Tyr*.

Mais il eſt temps de ſortir de cette ville déſolée & humiliée, dont le nom même ne ſubſiſte plus, car les gens du pays donnent aujourd'hui le nom de *Sour* à ces miſérables maſures qui ont pris la place des murs de *Tyr*.

De

De cette peninſule où cette ville étoit ſituée, nous continuâmes notre route pour aller au port de *Saint Jean d'Acre.* Nous doublâmes le *Cap blanc*, qui tire ſon nom de la blancheur du rocher qui forme ce promontoire. Nous vîmes en paſſant ce célébre chemin qu'on appelle le *chemin d'Alexandre*; c'eſt un ouvrage digne de ce Conquérant. Il eſt taillé ſur une montagne toute de pierre, & creuſé comme un canal, les bords duquel forment un petit parapet du côté de la mer, dont les vagues battent continuellement le pied de la montagne.

Ce chemin a plus d'une lieue de longueur, & ſix à ſept pieds de largeur. Alexandre le fit faire pour donner paſſage à ſon armée, qui alloit aſſiéger *Tyr.*

Après avoir cotoyé le chemin d'Alexandre & le Cap blanc, nous parvinmes à la hauteur de *Saint Jean d'Acre.*

Cette ville méconnoiſſante de toutes les graces dont Dieu l'avoit comblée, ſe rendit beaucoup plus criminelle par ſes brigandages & ſes impudicités, qui la jetterent dans l'idolâtrie. Elle fut abandonnée par ordre de Dieu à la merci des *Sarraſins*, qui y mirent tout à feu & à ſang.

De l'Egliſe Cathédrale de Saint Jean

d'Acre il n'en eſt demeuré qu'un pan de muraille ; & de celle de Saint Jean-Baptiſte, que quelques piliers qui ſoutiennent un morceau de la voute, où l'on voit en relief le chef de ce ſaint Précurſeur. On voit encore quelques reſtes de pluſieurs Monaſteres, dont le plus reſpectable eſt celui de ces généreuſes Filles, qui par une inſpiration divine, à l'exemple de leur ſainte Abbeſſe, ſe défigurerent le viſage pour conſerver la pureté & l'innocence de leurs ames.

Les morceaux de marbre, les colonnes briſées ſur leſquelles on marche, le Palais des Chevaliers de *Jéruſalem* & des *Templiers*, ceux des Princes Chrétiens, le magnifique Arſenal des galeres, & les autres édifices tombés en ruine, ſont d'affligeantes marques de l'ancienne beauté de cette ville. Elle portoit autrefois le nom de *Ptolémayde* & d'*Accon*, parce que ces deux freres *Ptolémée* & *Accon*, en étoient les fondateurs. Elle étoit ſi grande, qu'en l'année 1191 on y vit vingt Princes ſouverains qui y commandoient chacun dans leur quartier. Elle fut pendant pluſieurs années le théâtre de la guerre, ayant été plus d'une fois aſſiégée, priſe & repriſe, tantôt par nos Princes croiſés, & tantôt par les Infideles, ce qui fut la ſource de ſes malheurs.

L'heureuse situation de cette ville, la bonté du port, les commodités que la nature lui a données pour la rendre propre au commerce, tous ces avantages contribuent aujourd'hui à son heureux rétablissement.

Plusieurs Marchands s'y sont venus établir, & demandent des Missionnaires pour y établir la foi catholique, la pureté des mœurs, & la ferveur du Christianisme.

De *Saint Jean d'Acre* dont nous venons de parler, & suivant la côte, nous passâmes devant le *Château Pélerin* & la ville de *Tartoura.* Le premier s'appelle ainsi, parce que les Pélerins y venoient autrefois aborder & y trouvoient leur sûreté. *Tartoura* étoit en ce temps-là une ville très-puissante, elle s'appelloit *Dordora* ou *Adora.* Saint Jérôme, dans l'épitaphe qu'il a faite de Sainte Paule, dit que cette Sainte eut la curiosité de visiter ce qui restoit encore de cette grande ville, & qu'elle en admira les ruines. Les Arabes s'en servent présentement pour y trafiquer du bled, des lentilles & des pois. Ils habitent sous des tentes faites de roseaux & de joncs, couvertes d'un tissu de poil de chevre, soutenues sur des bâtons,

Le château Pélerin & cette ville ont été également maltraités par le temps, qui détruit tous les ouvrages des hommes.

Césarée de Palestine, qui est à trois ou quatre lieues de *Tartoura*, en est une autre preuve bien sensible; car ses belles & grandes colonnes ensevelies dans le sable, les restes de ses magnifiques édifices, ses grands fossés à fond de cuve, creusés pour défendre les murs de sa ville, & qui subsistent encore aujourd'hui avec leur contre escarpe; tous ces riches ouvrages font voir combien il y a de différence entre l'état présent de cette ville & celui où elle étoit autrefois. Elle devoit son ancienne magnificence autant à la vanité d'Hérode l'Ascalonite, qu'à sa reconnoissance pour César-Auguste, qui lui avoit conservé le sceptre de la Judée.

Il crut payer ce bienfait en faisant porter à cette superbe ville le nom de son illustre bienfaiteur. Elle avoit d'abord été bâtie sur les ruines de la *Tour de Straton*, qui commandoit l'armée de *Darius* lorsqu'Alexandre l'attaqua & s'en rendit maître; mais ce qui doit immortaliser la gloire de cette ville, c'est d'avoir été la premiere éclairée des lumieres de la foi dans la personne du noble & vertueux *Centurion Cornelius*.

Les Actes des Apôtres nous apprennent que Dieu envoya saint Pierre en cette ville pour conférer le saint baptême à ce premier fidele d'entre les Gentils.

Saint Jérôme dit que de son temps on y voyoit encore une Eglise qui avoit été la maison du même Cornelius. Ce Centurion fut le successeur de Zachée, qui en avoit été le premier Evêque : tous deux furent consacrés par l'Apôtre saint Pierre.

Saint Jérôme fait l'éloge de quatre Vierges qui vivoient ensemble à Césarée, occupées uniquement à chanter les louanges de Dieu, & faisant profession d'une très-exacte virginité. Ce saint Pere ajoute que sainte Paule, dans son pélerinage de la Terre-Sainte, y visita leurs chambres, qui étoient en grande vénération. On peut dire que ces quatre Vierges ont l'honneur d'avoir été les premieres Religieuses du monde Chrétien.

Les Infidèles se sont rendus maîtres de cette ville; d'où l'on doit juger de son malheureux sort.

A peine eûmes-nous perdu de vue *Césarée de Palestine*, que nous découvrîmes la ville de *Jaffa*, anciennement nommée *Joppé*. Les Hébreux l'appel-

loient *Jaffa*, qui ſignifie *Beauté*. En effet, ſa ſituation eſt charmante. Ce qui en reſte, eſt ſur une colline grande & élevée, d'où l'on découvre d'un côté la mer, & de l'autre des campagnes vaſtes & fertiles.

Saladin fit ruiner cette ville. Saint Louis la fit rétablir quelques années après. Ce fut dans cette occaſion que ce ſaint Roi fit une héroïque action de charité & de mortification; car ayant appris que les ouvriers, qui travailloient par ſon ordre au rétabliſſement de la ville, avoient été maſſacrés par les Infidèles & demeuroient ſans ſépulture, il vint en toute diligence de Saint-Jean d'Acre à *Jaffa*. Il fit en ſa préſence porter en terre tous ces corps corrompus: il fit plus; car malgré leur corruption, il voulut, pour donner exemple, en charger un ſur ſes épaules, & le porter courageuſement au lieu de la ſépulture.

C'eſt au port de *Jaffa*, que tous les pélerins de Jéruſalem arrivent. La ſituation de cette ville, toute agréable qu'elle eſt, arrête moins les yeux des pélerins, que la vue de la Terre-Sainte: le port de *Jaffa* la découvre.

Sitôt que nous fûmes débarqués, nous

nous prosternâmes, selon la pieuse coutume des pélerins.

Les chrétiens Francs, Grecs & Arméniens de cette ville vinrent aussitôt à nous pour offrir leurs maisons aux pélerins de leur nation. Je reçus en mon particulier toutes sortes de marques de bonté & de charité de la part des Peres de Terre-Sainte, qui y ont un hospice : ces Peres sont de l'observance de saint François. La tradition est que leur maison est placée dans le lieu même, où étoit celle de Simon le Corroyeur.

Le port de *Jaffa* est célebre, pour avoir reçu les cèdres qu'*Hiram*, Roi de *Tyr*, envoya à Salomon pour la construction du Temple ; mais il est encore plus recommandable par le mystere qui s'y accomplit dans la personne de Jonas, lorsqu'il fut jetté en mer, & qu'il fut englouti par un poisson. Ce port, qui étoit fort grand autrefois, est si comblé présentement, que les grands navires ne peuvent y entrer. A côté du port, & le long de la mer, il y a une assez belle rue où l'on débite du ris, du café, & du savon de *Jérusalem* & de *Rama*.

Avant que de partir de *Jaffa*, pour continuer notre route, le Turc vint nous faire un compliment ; ce fut pour

demander quinze piastres à chaque pélerin : c'est ainsi que les Infidèles mettent à profit la dévotion des Chrétiens.

De *Jaffa* nous allâmes à *Rama ;* nous traversâmes une partie des belles & vastes campagnes de *Saron*, dont l'Ecriture Sainte loue la beauté. Elles sont parsemées de tulipes, qui y naissent d'elles-mêmes ; la variété de leur couleur forme un agréable parterre : on y cultive aussi en été une grande quantité de melons d'eau, qui sont d'une grosseur extraordinaire. Il y en a qui pesent jusqu'à dix livres. Ce sont sans contredit les meilleurs de toute la Palestine.

Saron ou *Sarona*, qui donne le nom à ces campagnes, étoit autrefois une assez belle ville, située sur une éminence, d'où elle dominoit tout le pays. La plaine, qui s'étend depuis *Césarée de Palestine* jusqu'à *Gaze*, est très-vaste & féconde. Les habitans se convertirent & embrasserent la foi chrétienne, à la vue de la guérison miraculeuse du paralitique que saint Pierre fit à *Lydde*.

Rama, qui est à quatre ou cinq lieues de *Jaffa*, est plutôt un bourg qu'une ville. Les gens du pays l'appellent *Ramlé*, qui signifie *Sable* en arabe, parce qu'elle

eſt ſituée ſur un terrein fort ſabloneux. Elle n'a rien qui lui puiſſe faire honneur, ſinon de compter dans le nombre de ſes citoyens *Joſeph d'Arimathie*, qui eut la gloire d'enſevelir le Sauveur du monde.

Grégoire de Tours dit, que pour récompenſer cette action, dès ce monde, le Sauveur, dès le jour même de ſa réſurrection, vint le viſiter dans ſa chambre, où les Juifs le tenoient priſonnier, & lui fit voir la plaie de ſon côté.

C'eſt à *Rama*, que les pélerins attendent la permiſſion du *Cady* de Jéruſalem pour entrer librement en cette ville. Les Peres de Terre-Sainte ſe chargerent de ſolliciter la nôtre, & de nous l'envoyer.

A un quart de lieue de cette ville, on voit une magnifique citerne bien voûtée, & ſoutenue de vingt-quatre arcades, qui avoient été autrefois ornées de peintures ; mais le temps les a preſque toutes effacées. Ceux qui vous la font voir, diſent que c'eſt un ouvrage de ſainte Hélene.

De *Rama* on vient à *Lydde*, qui a porté le nom de *Dioſpolis*. Je n'en ai rien à dire de remarquable. Depuis *Lydde* juſqu'à Jéruſalem, il faut néceſſairement marcher par des chemins très-rudes, monter & deſcendre continuel-

lement, & à travers de gros rochers : mais la joie d'entrer bientôt dans la Sainte Cité, ſoulage infiniment le pélerin. On nous fit remarquer en paſſant un village, d'où, dit-on, le bon Larron étoit natif. Les Arabes l'appellent encore aujourd'hui *Latroun*. On y voit le reſte d'une Egliſe dédiée à ce ſaint pénitent, qui fut prédeſtiné ſur la croix. Les Chrétiens du pays prétendent qu'il s'appelloit *Dimas*, le Cardinal Baronius lui donne le même nom.

Du village dont nous venons de parler, nous vînmes à un autre, où il y a une Egliſe dédiée à ſaint Jérémie, & qui en porte le nom. Nous deſcendîmes enſuite peu-à-peu les montagnes de Judée, & nous nous trouvâmes dans la vallée de *Térébinthe*, qui eſt à une lieue de Jéruſalem. Pour y arriver, il nous fallut remonter des montagnes, qui nous cachoient la vue de la ſainte Ville. Comme elle eſt ſituée ſur le penchant de la colline oppoſée, on ne la peut voir que lorſqu'on eſt prêt d'y entrer. Enfin après avoir continuellement monté & deſcendu par des chemins très-fatigans, *Jéruſalem* parut à nos yeux.

Vouloir exprimer les ſentimens dont le cœur eſt pénétré à la vue de cette ſainte

Ville, c'eſt ce qu'il n'eſt pas poſſible de faire. Du plus loin que nous apperçûmes ſes murs, nous adorâmes les précieux monumens qu'ils renferment. Ce fut la veille du Dimanche des Rameaux, que nous eûmes le bonheur d'y entrer. A notre arrivée nous allâmes rendre nos devoirs aux Révérends Peres Religieux de ſaint François, nommés communément les Peres de Terre-Sainte. Ces Peres repréſentent à *Jéruſalem* l'Egliſe Latine. Ils me reçurent avec toute l'amitié que je pouvois deſirer. Comme ils ſçavoient le motif de mon voyage, ils m'avertirent que l'on venoit d'ouvrir l'Egliſe du Saint Sépulcre, & qu'il falloit en profiter. J'oubliai dans ce moment toutes mes fatigues paſſées, & ſans perdre de tems, je ſuivis les Peres qui voulurent m'y conduire.

L'Egliſe du Saint Sépulcre, la plus reſpectable qui ſoit au monde, renferme trois Egliſes. Celle du Calvaire, eſt la premiere, celle du Saint Sépulcre eſt la ſeconde, & celle de l'invention de la Sainte Croix eſt la troiſieme. La plus magnifique des trois eſt celle du Saint Sépulcre, qu'on appelle l'Egliſe de la Réſurrection, Son enceinte eſt ovale, ſa forme intérieure eſt celle d'une Croix.

L'Eglise du Calvaire est à l'entrée de la porte du Saint Sépulcre, celle de l'Invention de la Croix est à sa droite. Au devant de la grande Eglise du Saint Sépulcre, qui renferme les deux autres, il y a une grande cour pavée de pierres qui imitent le marbre. Au bout de l'Eglise il y a une tour qui servoit autrefois de clocher. Elle est à trois étages, & ornée de belles colonnes d'un marbre blanc.

Les Turcs ont voulu s'en servir pour annoncer la priere avec leurs cris ordinaires; mais le Ciel a toujours puni si séverement ceux qui l'ont entrepris, qu'aucun d'eux aujourd'hui n'ose s'en approcher.

Il nous en coûta seize piastres à chacun de nous, pour entrer dans l'Eglise du Saint Sépulcre. Cette somme une fois payée, on vous laisse entrer & sortir librement.

Le premier objet qui se présenta à ma vénération, fut la pierre de l'onction. C'est cette pierre sur laquelle Joseph d'Arimathie posa le corps de Jesus-Christ crucifié pour l'ensevelir. Cette pierre est éclairée par huit ou neuf lampes allumées qui l'environnent, & dont il y en a une parsemée de fleurs de lis, qui est un présent de nos Rois.

Du plein pied de l'Eglise, & à la droite de son entrée, je montai par dix-neuf degrés à la Chapelle du Crucifiement du Fils de Dieu. Elle est placée sur le Calvaire, qui est une des trois Eglises. Un gros pilier quarré, qui soutient la voûte, divise cette Chapelle en deux parties. Celle qui est la plus éloignée de l'escalier, dont je viens de parler, est l'endroit où le Sauveur fut étendu sur la Croix, & où il eut les mains & les pieds percés pour y être attaché. La partie la plus proche de l'escalier est le lieu où la Croix du Sauveur fut plantée, & où il voulut expier nos iniquités par sa mort.

Le pavé de cette Chapelle est un ouvrage à la mosaïque de pierres de diverses couleurs. Plusieurs lampes d'or & d'argent y brûlent jour & nuit. L'endroit où la Croix fut plantée, & qui est élevé de deux pieds, est couvert de grandes pierres de marbre gris & ondé. Le trou où elle fut enfoncée est revêtu d'argent, par la libéralité & la piété d'un Prêtre Grec nommé *Siba*, qui en fit la dépense en l'année 1560. Mais cet endroit vénérable qui reçut la Croix du Sauveur, doit son plus riche ornement au Sang de Jesus-Christ, dont il fut couvert,

lorſque le Sauveur de nos ames le répandit pour nous à la Croix.

A cinq ou ſix pas plus loin on a mis une pierre de marbre de figure ronde, pour montrer le lieu où la ſainte Vierge & ſaint Jean étoient placés lorſque le Sauveur en Croix dit à ſon Diſciple bien aimé; *Voilà votre Mere*; & à ſa mere: *Voilà votre Fils.*

Des ſaints Peres, & ſainte Brigite dans ſes révélations, diſent que ce fut au même lieu, & à la vue du crucifiement de ſon Fils que la Mere de Dieu ſouffrit le plus cruel de tous les martyres, & qu'elle tomba, dit ſaint Bonaventure, à demi-morte entre les bras de Marie-Magdelaine (1).

Ce fut dans ce martyre, ajoutent ces Peres, que la Mere des pécheurs offrit pour eux au Pere Eternel les mérites infinis du martyre de ſon Fils.

Après avoir conſidéré attentivement toutes les parties de cette Chapelle, j'en deſcendis par les dix-neuf degrés que j'avois montés. Je rentrai dans la grande Egliſe, & ſuivant à droite les murailles du chœur, j'apperçus la Cha-

---

(1) *Tunc Mater ſemimortua cecidit inter brachia Magdalenæ.* Cap. 79 & 80.

pelle du glorieux Sépulcre du Sauveur.

Cette auguſte Chapelle a ſon dôme; il a été fait avec des ſolives de cèdre: on prétend qu'on y en a employé cent trente-une, qui ont chacune ſoixante palmes de longueur. Elles ſont poſées debout, & forment des arcades d'eſpace en eſpace.

Ces arcades ſont ouvertes pour donner du jour à la Chapelle, & pour laiſſer exhaler la fumée des lampes qui y brûlent jour & nuit. Pluſieurs de ces lampes, dont quelques-unes ſont d'un grand prix, ont été données par des Princes Chrétiens; on m'en a fait voir quelques-unes qui ont coûté plus de vingt mille écus.

Le haut du dôme étoit autrefois tout ouvert, on y avoit ſeulement attaché des fils d'archal pour en défendre l'entrée aux oiſeaux; mais l'Egliſe ayant été réparée dans ces derniers temps par la libéralité des fideles, on a élevé au-deſſus du Saint Sépulcre un petit dôme, porté par douze petites colonnes jointes deux à deux, leſquelles forment ſix petites arcades.

Les arcades du grand dôme, dont nous avons parlé ci-deſſus, ſont appuyées ſur une muraille ronde, qui

étoit autrefois enrichie des images des Prophetes & des Apôtres. Ces images étoient faites avec de petites pierres de diverses couleurs, rangées & nuancées avec un art surprenant. On n'en voit aujourd'hui que des restes.

Au-dessous du dôme il y a deux galeries l'une sur l'autre, qui regnent autour du Saint Sépulcre. Elles sont voûtées & soutenues par des arcades appuyées sur une vingtaine de colonnes & de pilastres, disposées pour former un espace intérieur, dont la forme est ronde. Cet espace a vingt-six pieds de diametre, & est pavé d'un très-beau marbre.

Les galeries hautes & basses sont partagées aux diverses nations Chrétiennes, qui font chacune l'Office divin dans l'Eglise selon leur rit particulier.

Le Sépulcre où le corps de notre Rédempteur fut déposé, après avoir été détaché de sa croix, est sous le dôme & au milieu de cet espace, qui est environné des galeries dont nous venons de parler. Ce sacré monument n'étoit alors qu'un trou creusé dans le roc avec le ciseau & le marteau. Il est aujourd'hui revêtu de marbre blanc de toutes parts. Sa hauteur est de huit ou neuf pieds. Il

n'en a que ſix de diametre. Le corps du Sépulcre eſt orné au dehors de neuf petites arcades poſées ſur leurs piliers, de hauteur & de groſſeur proportionnées.

Je ne puis, mon Réverend Pere, vous donner une idée plus parfaite de ce ſanctuaire, qu'en vous envoyant quelques-uns de ces petits ſépulcres, qu'on fait ici de nacre de perle, & qui imitent aſſez bien la figure du Sépulcre de notre Sauveur.

Cet objet de notre vénération n'eſt pas le ſeul qui ſoit dans l'Egliſe du Saint Sépulcre, elle renferme de plus quatre autres monumens, qui y ſont honorés.

A dix ou douze pas de la petite Chapelle du Sépulcre du Sauveur, on a marqué d'un pavé de marbre blanc, orné d'une moſaïque de différentes couleurs, le lieu où Notre Seigneur apparut à ſainte Marie-Magdelaine en habit de Jardinier; les Latins y entretiennent une lampe allumée, & les Arméniens une autre.

Un peu plus loin on entre dans une ſeconde Chapelle, où les Peres de Terre-Sainte célebrent l'office divin. La tradition eſt que cette Chapelle eſt le lieu où

étoit la maison du jardinier de *Joseph d'Arimathie.* La même tradition ajoute que la sainte Vierge s'y retira pour attendre le jour de la résurrection de son Fils, & que ce Fils, si cher à sa mere, vint au moment de sa résurrection la consoler par sa premiere apparition en ce lieu.

Cette Chapelle a trois autels qui représentent ces mysteres, & qui sont éclairés de plusieurs lampes qui y brûlent continuellement.

La troisieme Chapelle qui suit, & qu'on appelle la Chapelle de la *division des vêtemens*, est celle où l'on croit que les soldats partagerent entr'eux les vêtemens du Sauveur. La quatrieme & la derniere qu'on trouve dans l'église du Saint-Sépulcre, est celle qu'on nomme la Chapelle de l'*Impropere.* L'on y voit sous l'autel le bout de la colonne sur laquelle l'on fit asseoir le Sauveur lorsqu'il fut couronné d'épines : ce morceau est d'un marbre grisâtre de dix palmes de circuit, & de trois de hauteur ou environ. Je ne crois pas que dans le reste du monde on puisse trouver des objets plus touchans que ceux qui se voient dans ces Chapelles.

Après les avoir visitées, j'entrai dans

l'église de l'Invention de la sainte Croix, qui est une des trois églises contenues dans celle du Saint-Sépulcre. Elle porte le nom de l'*Invention de la sainte Croix*, parce qu'elle fut trouvée en ce lieu par les soins de sainte Hélene. On y a élevé un autel éclairé de quantité de lampes. Les Turcs permettent qu'on y dise la Messe, ainsi que dans les autres lieux Saints. Ils en retirent un si gros profit, qu'ils n'ont garde de s'y opposer.

Je vous avoue, mon Révérend Pere, que j'employai toutes les heures de la nuit à visiter ces précieux monumens, & à méditer les profonds mysteres qui y ont été accomplis. Jamais nuit ne me parut si courte.

Le lendemain, Dimanche des Rameaux, j'eus le bonheur de célébrer la sainte Messe à l'autel du Saint-Sépulcre. J'assistai ensuite à la bénédiction & distribution des palmes. Le Révérend Pere Gardien de Terre-Sainte, religieux Cordelier de l'Observance, officioit avec la mitre & la crosse. La distribution des palmes fut suivie d'une auguste procession qui fit trois fois le tour du Saint Sépulcre. Les Religieux & tous les assistans Catholiques portent des palmes en leurs mains, & marchent dans un très-

bel ordre. Leur modeſtie, la mélodie du chant, les magnifiques ornemens des Officians, inſpirent du reſpect & de la vénération pour ces ſaintes cérémonies de l'Egliſe Romaine. Elles m'occuperent toute la matinée.

Lorſqu'elles furent finies, un des Religieux me conduiſit en leur Couvent appellé le *Couvent de Saint-Sauveur*. On ne peut rien ajouter à l'accueil gracieux que ces Peres eurent la bonté de me faire, me prévenant ſur tout ce que je pouvois déſirer. Ils m'obligerent même de ſéjourner à Jéruſalem beaucoup plus long-temps que je ne me l'étois propoſé.

Le ſoir du Dimanche des Rameaux ils m'avertirent de ne point perdre l'occaſion de faire le voyage du *Jourdain*. La coutume eſt que le lundi ſaint il part de Jéruſalem une caravane de Pélerins pour y aller. Elle étoit d'environ trois cens perſonnes. Je me mis du nombre: nous parcourûmes une partie de la *Vallée de Joſaphat*. Nous paſsâmes par *Béthanie*, où ſont les ruines de la maiſon de Marthe & de Magdelaine, & où l'on voit le ſépulcre de Lazare. Nous deſcendîmes enſuite dans un vallon. Les Pélerins ne manquent point d'y boire de l'eau d'une fontaine, près de laquelle, dit-on, le

Sauveur & ses Disciples se reposoient en venant de *Jéricho*.

Notre caravane y arriva après quelques heures de marche. Cette ville, dont il ne reste que le nom, étoit située dans une vaste & agréable plaine.

Cette plaine est terminée par une haute montagne. Sur son sommet il y a une grotte, qui fut celle, dit-on, où notre Seigneur jeûna quarante jours & quarante nuits. Le chemin pour y monter est très-étroit & fort escarpé : à ses côtés il y a des précipices qui font peur. La vue de cette grotte & de ses environs n'a que des objets affreux. Tel fut le lieu que notre divin Rédempteur choisit pour y prier & jeûner pour nous. Nous n'eûmes pas moins de peines & de fatigues pour en descendre, que nous eûmes pour y monter.

Etant descendus dans la plaine, nous y trouvâmes de longues tentes dressées, & un grand nombre de vivandiers qui offroient aux Pélerins du ris, du café & autres pareils rafraîchissemens pour leur argent ; mais nous avions plus besoin de repos que de nourriture.

Notre repos ne put cependant être bien long, car une heure avant le jour le conducteur de la caravanne donna le

ſignal pour partir. Nous marchâmes pour arriver de bonne heure au bord du *Jourdain*. On y dreſſa deux autels portatifs, dans l'endroit où l'on croit que le Sauveur voulut recevoir le Baptême de ſon Saint Précurſeur, & je fus un de ceux qui eurent la conſolation d'y dire la Sainte Meſſe.

Nous apperçûmes de loin la *mer Noire*, qui a pris la place de ces Villes infâmes, qui furent autrefois réduites en cendres par un prodigieux déluge de feu tombé du Ciel. Tout le terrein que ces Villes occupoient ayant tout-à-coup été creuſé par la violence des flammes, les eaux du *Jourdain* y entrent & forment cette mer, dont la longueur eſt d'environ vingt-quatre lieues, ſur trois ou quatre de largeur dans certains endroits.

Cette mer, ou plutôt ce lac, s'appelle *Bahhret Louth*, c'eſt-à-dire, le *lac de Loth*; mais il eſt plus connu ſous le nom de la *mer Noire*, ou *mer Morte*, qu'on lui donne communément, peut-être parce que ſes eaux n'ont nul autre mouvement, que celui qu'elles reçoivent de l'agitation de l'air. Il n'y faut point chercher de poiſſon; car nul poiſſon n'y peut vivre, tant les eaux de ce lac ſont corrompues. Ce qui eſt de plus ſuprenant,

c'eſt que les eaux douces & ſalutaires du *Jourdain*, n'y ſont pas plutôt entrées, qu'elles deviennent ſi ſalées, ſi ameres & d'une odeur ſi inſupportable, qu'il n'eſt pas poſſible d'en boire. Elles jettent ſur le rivage quantité de pierres noires, & ſi brûlantes, qu'on ne les touche pas ſans ſe brûler. Toutes ces mauvaiſes qualités, que quatre mille ans de tems n'ont pu faire perdre à cette mer, ſont autant de preuves de l'indignation de Dieu, qui veut apprendre aux ſiecles à venir, qu'il punit encore aujourd'hui les vices honteux de ces Villes criminelles & réprouvées.

Je ne dois pas oublier de parler ici de ces arbres, que les anciens auteurs appellent *arbres de Sodôme*, & que l'on voit près de la *mer Morte*, à une journée de l'embouchure du *Jourdain*. Ils ſont grands comme des figuiers, le bois de ces arbres eſt aſſez ſemblable ; mais la verdeur & la forme des feuilles des arbres de *Sodôme* tiennent de celles de noyer. Ils portent un fruit qu'on prendroit aiſément pour d'agréables limons ; mais lorſqu'on les veut cueillir, on ne trouve, entre ſes doigts, qu'une poudre noire & légere que le vent emporte.

Saint Fulbert, Evêque de Chartres, en

parle comme d'un fait qu'il avoit vu dans un voyage qu'il fit en ce pays : figure, dit un hiſtorien, des plaiſirs ſenſuels, qui trompent par leur belle & ſéduiſante apparence ceux qui les recherchent.

Nous quittâmes ces lieux infortunés le Mercredi Saint dès le grand matin, pour nous rendre en toute diligence à *la vallée de Joſaphat.* Nous mîmes pied à terre vis-à-vis *le jardin des Oliviers*, qu'on appelle *le jardin de Gethſemani*, parce que le village qui porte ce nom, n'en eſt pas éloigné. Les Peres de Terre-Sainte ont acheté ce jardin, où il ne reſte que ſept ou huit oliviers : les Peres en font un peu d'huile, qu'ils diſtribuent comme une choſe ſainte. Les noyaux des olives leur ſervent à faire des chapelets, qui ſont recherchés des Chrétiens.

C'eſt dans ce jardin que l'on honore l'endroit où le Sauveur fit ſa priere à Dieu ſon pere, & où ſon corps & la terre même fut couverte d'une prodigieuſe ſueur d'eau & de ſang. Cet endroit eſt une grotte aſſez profonde, où il y a deux autels. Les Peres chantoient la Grand'Meſſe lorſque nous y arrivâmes. Ils eurent la bonté de me permettre d'y dire la mienne.

Je laiſſe à penſer quels doivent être

les

les ſentimens qu'inſpire ce lieu de dévotion, où le Fils de Dieu voulut bien ſouffrir une eſpece d'agonie pour nous. Il fallut le quitter plutôt que je n'euſſe voulu, pour nous rendre à *Jéruſalem*, & y aſſiſter aux cérémonies des derniers jours de la Semaine-Sainte.

Nous y arrivâmes le Mercredi-Saint, après avoir paſſé le *torrent de Cédron*. L'on nous fit remarquer en paſſant une grande roche, ſur laquelle on voit encore les veſtiges que le Sauveur du monde y laiſſa de ſon corps, lorſqu'il permit que ſon extrême foibleſſe le fît tomber ſur cette roche. Il s'en releva pour obéir à la violence des ſoldats commis à ſa conduite.

A mon arrivée à *Jéruſalem*, je me retirai au couvent de Saint-Sauveur, pour y paſſer la nuit. Le lendemain matin, qui étoit le Jeudi-Saint, j'allai dans l'Egliſe du Saint-Sépulcre, pour y aſſiſter aux cérémonies des trois derniers jours de la ſemaine.

L'Office du Jeudi-Saint ſe fait avec une dignité, une pompe, une magnificence & une piété, qui ravit l'ame des aſſiſtans. Les autels ſont ornés des préſens de tous les Princes Chrétiens, & des vœux des Fideles; ouvrages pour

la plupart d'une rare beauté & d'une richesse immense. Le Révérend Pere Gardien de *Jérusalem* officia pendant tous les saints jours avec la crosse & la mître. Les Religieux, les Pélerins & autres Catholiques, communiérent de sa main.

Ce même jour le Très-Saint-Sacrement fut porté en Procession au Saint-Sépulcre, où il fut renfermé jusqu'au lendemain.

Le jeûne au pain & à l'eau, pendant les trois jours, est observé très-réguliérement de tous les Pélerins Catholiques.

Le Vendredi-Saint fut employé en prieres publiques & en diverses actions de pénitence. Le service se fit le matin avec des cérémonies également touchantes. L'après-dîné on fit une procession, où tous les Religieux & Prêtres en surplis & les assistans le cierge à la main & pieds nuds, allerent visiter les saints Lieux, pour y faire leurs stations.

Dans chaque station un des Religieux donne une méditation, dont le sujet est conforme au mystere de la Passion du Sauveur, qu'on honore dans le lieu où l'on fait la station.

Pour exciter la ferveur des assistans, les Peres de Terre-Sainte font une cérémonie conforme au génie des Orientaux,

qui se laissent aisément toucher des choses extérieures.

Ils représentent le mystere du crucifiement de Notre Seigneur, avec la figure en relief du Sauveur, & dans sa grosseur naturelle. Sa tête, ses bras & ses pieds, par le moyen de quelques ressorts, se prêtent & se placent comme on le veut.

Ils commencent par mettre en croix cette figure : ils l'y attachent avec des clous. Ils l'élevent ensuite, & posent le crucifix dans le trou, où la Croix du Sauveur fut enfoncée. Après avoir chanté des prieres très-touchantes sur le mystere de la Passion du Fils de Dieu, ils détachent le Christ de sa Croix ; & pour imiter l'action sainte de *Joseph d'Arimathie*, de *Nicodeme* & *des Femmes pieuses*, ils le portent sur la *pierre de l'Onction*, où ils versent sur le corps une précieuse liqueur, qu'ils apportent dans des vases d'argent.

Ils l'enveloppent ensuite dans son suaire, & le posent dans le sépulcre. Plusieurs personnes y passent la nuit en prieres & en pénitence, ou sur le Calvaire.

Le lendemain Samedi Saint, le Révérend Pere Gardien & ses Religieux firent

l'office & célébrerent nos divins Myſteres avec toute la ſolemnité, que le ſaint Lieu & le ſaint Jour demandoient. Mais autant qu'on eſt édifié de la maniere pleine de modeſtie & de religion avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions, autant eſt on affligé de voir le Patriarche des Grecs avec d'autres Evêques & Prêtres Grecs, tous ſchiſmatiques, être de leur côté les Miniſtres d'une cérémonie, qui n'eſt qu'une ſupercherie inventée pour abuſer de la ſimplicité d'un peuple groſſier & ignorant.

Ces Paſteurs, ou plutôt ces loups raviſſans, pour inſpirer à leurs ouailles du mépris pour l'Egliſe Latine, leur diſent, que les Latins vont chercher dans un caillou le feu nouveau dont ils allument leurs cierges le jour du Samedi Saint; mais que Dieu voulant donner aux Grecs une marque publique de ſa ſpéciale dilection pour eux, leur envoye du ciel même un feu divin, que leur Patriarche reçoit entre ſes mains.

Cette fable, que le peuple croit ſans peine ſur la parole de leurs Paſteurs, eſt rapportée dans une lettre du Pere Sicard (1).

(1) Voyez cette lettre du Pere Sicard à M. le Comte de Toulouſe, dans le 4ᵉ volume de cette édition.

Le ſaint jour de Pâques j'aſſiſtai à l'Office du matin & du ſoir. Tout y eſt auguſte, l'Egliſe du Saint Sépulcre eſt ornée de riches tapiſſeries, & des plus beaux tapis de Perſe. Elle eſt éclairée d'une infinité de lumieres. L'autel eſt chargé de la plus belle argenterie qu'on puiſſe voir. Il y a entr'autres une Croix, qui a été donnée par les Rois de France, & qui eſt d'une beauté parfaite. Les Rois d'Eſpagne ont fait préſent à cette Egliſe de pluſieurs lampes très-riches, & dignes de cette Monarchie.

Les ornemens qui ſervent à l'autel, ſont de drap d'or & d'argent, plus magnifiques que tous ceux que j'ai vus en France.

Le Révérend Pere Gardien célébra pontificalement la Meſſe, ſur un autel dreſſé à la porte du Saint Sépulcre. Il étoit accompagné de pluſieurs Officiers qui le ſervoient. Il communia à la fin de la Meſſe un nombre prodigieux de pélerins & autres, qui ſe préſentoient deux à deux à la ſainte Table avec un ordre admirable.

Les cérémonies du matin n'ayant pu finir que long-temps après midi, il nous en reſta très-peu pour nous diſpoſer aux Offices de l'après-dîné, qui ſe

continuerent bien avant dans la nuit.

Tout l'Office étant fini, je revins au couvent de Saint-Sauveur avec les Peres de Terre-Sainte, & je m'y préparai à partir le lendemain, premiere férie de la grande fête, pour faire, ſelon la coutume, le pélerinage de *Bethléem*, qui n'eſt éloigné de *Jéruſalem* que de deux lieues.

Bethléem n'eſt qu'un village aſſez grand & aſſez peuplé, élevé ſur une petite montagne, dont la ſituation eſt très-agréable. Les habitans ſont partie Chrétiens & partie Mahométans. Les uns & les autres travaillent continuellement à faire des chapelets, des croix, des figures du ſépulcre de Notre Seigneur & de celui de Notre-Dame. Tous ces ouvrages ſont faits du bois du *Champ des Paſteurs*, & d'os blancs en forme d'ivoire, avec des ornemens de nacres de perle. Le débit en eſt très-grand.

L'égliſe & la grotte de la Nativité du Sauveur ſont à l'extrémité du village & à ſon orient. Une cour fermée de grandes murailles conduit à l'égliſe. Elle a à ſon midi un ancien bâtiment qu'on nomme l'*Ecole de ſaint Jérôme*. Il y a une ſalle qui a de longueur trente ou quarante pas, & quinze ou ſeize de largeur. Sa voûte eſt

soutenue par cinq ou six colonnes de marbre. On prétend que cette salle étoit le lieu où ce saint Docteur faisoit ses leçons sur l'Ecriture sainte. Les Arméniens s'en servent aujourd'hui pour recevoir les pélerins. L'église est grande & belle. Cinquante colonnes de marbre, toutes d'une piece & fort hautes, distinguent la nef des aîles, & forment le chœur. La frise qui regne sur les colonnes n'est que de bois, mais d'un bois parfaitement bien travaillé. Au-dessus de la frise il y a de grandes fenêtres qui donnent beaucoup de jour à l'église. Tous les Mysteres de notre sainte Religion ont été peints autrefois sur les murailles. On n'en voit plus que des morceaux presque tous effacés.

Le chœur est élevé de trois degrés au-dessus de la nef: il y a un autel dans la croisée dédié aux Rois Mages, dans le lieu où la tradition veut qu'ils aient mis pied à terre pour rendre leurs hommages au Sauveur.

La grotte où il naquit est sous le chœur de l'église. Elle peut avoir quarante pieds de longueur sur douze de largeur. On y descend de l'un & de l'autre côté du chœur par plusieurs degrés de marbre & de porphyre. Les portes sont de bronze

& bien travaillées. On ôte ſes ſouliers par reſpect pour entrer dans ce Sanctuaire.

La grotte n'eſt éclairée que par les lampes continuellement allumées. La crêche eſt repréſentée par un bloc de marbre élevé d'un pied de terre, creuſé & taillé avec le ciſeau, pour lui donner la figure de la crêche. Il eſt poſé dans l'endroit même où l'on croit que la crêche du Sauveur étoit placée. Ce lieu, que le Fils de Dieu avoit choiſi pour naître, eſt aujourd'hui l'objet de la vénération des Chrétiens.

Tout ce qu'on y voit excite la piété & fortifie la foi. L'abord continuel des caravanes de toutes les nations chrétiennes qui y viennent adorer le Sauveur dans ſa naiſſance, les prieres publiques, les proſternations & autres marques d'une dévotion ſincere & édifiante, les richeſſes même des preſens que les Princes Chrétiens y ont envoyés, pour être des monumens publics de leur religion, tout cela excite en votre ame des choſes qui ſe font ſentir beaucoup mieux qu'on ne les peut exprimer.

Au milieu de cette ſainte grotte, il y a un autel de marbre ſur lequel on dit la ſainte Meſſe. J'eus le bonheur de l'y

célébrer deux fois. Je ne suis point surpris que saint Jérôme ait choisi ce lieu saint pour sa demeure. Nul endroit dans l'Univers n'inspire plus de dévotion. On y voit son oratoire & son tombeau, celui des saints Innocens, celui de sainte Eustochium, celui de saint Eusebe, Abbé de *Béthléem*, & celui de sainte Paule. Cette illustre dame Romaine, l'honneur de la famille des *Gracchus* & des *Scipion*, dont elle descendoit, préféra, dit saint Jérôme, le séjour de *Béthléem* à celui de la ville capitale du monde, & son pauvre hermitage aux appartemens superbes de Rome.

De *Béthléem* on nous conduisit aux *montagnes de Judée :* on y avoit autrefois bâti une église au lieu même où naquit le saint Précurseur du Messie. Depuis ce temps-là les Infideles l'avoient profanée.

Louis XIV qui a donné des marques de sa foi & de sa piété dans toutes les parties du monde, a retiré cette église de leurs mains. Il l'a fait rétablir & orner, ensorte qu'elle est aujourd'hui une des plus belles & des plus régulieres églises du Levant. Les Peres de Terre-Sainte la desservent avec toute la décence & l'édification possibles.

Il ne faut pas s'étonner que le saint

Précurſeur, qui n'alloit pas chercher bien loin de quoi ſubſiſter, ſe contentât de ſauterelles, car elles ſont ici en grande quantité. Il uſoit auſſi apparemment des petites extrémités de certains arbres auxquels on donne ici le nom de *ſauterelles*, & que les payſans mangent aſſez communément.

Pour ce qui eſt du miel dont l'écriture dit qu'il ſe nourriſſoit, on le trouve dans le creux des rochers, où les abeilles ſauvages le travaillent.

Ces *montagnes de Judée*, qui nous rappellent le ſouvenir de l'auſtere vie de ſaint Jean, prêchent encore aujourd'hui après lui le Baptême de la pénitence.

Nous quittâmes ces *montagnes* & le *Monaſtere de Saint-Jean* pour revenir à *Jéruſalem*. En revenant nous paſsâmes par le *Monaſtere des Georgiens*; on l'appelle le *Monaſtere de Sainte-Croix*. Il porte ce nom, parce qu'on croit ici pieuſement que les Juifs allerent couper en ce lieu l'arbre dont ils firent précipitamment une croix pour y attacher le Sauveur. L'égliſe eſt fort jolie, ſon dôme eſt très-orné. Les images de pluſieurs Saints, qui étoient peintes ſur les murailles, ſont preſque toutes effacées.

Etant de retour à *Jéruſalem*, j'employai

les premiers jours à visiter tout ce qui mérite d'être vu. Je considérai d'abord la ville dans tout son entier. Ce n'est plus aujourd'hui cette cité de David, qui renfermoit en ses murs le trône & le Temple de Salomon, la gloire & la couronne de la nation Juive : car le Dieu des vengeances, pour punir les ingratitudes d'un peuple comblé de ses bienfaits, a permis que toutes les nations aient contribué, comme de concert, à la désolation de cette ville.

Mais comme sa Justice n'exerce jamais ses droits sans que sa miséricorde exerce les siens, il a bien voulu qu'une nouvelle *Jérusalem*, élevée sur les ruines de la premiere, conservât précieusement les sacrés monumens de la passion & de la mort de son Fils, pour faire voir aux hommes dans tous les siecles l'excès de son amour pour eux, & le besoin qu'ils avoient d'un si puissant & d'un si bon Libérateur.

Ces saints monumens, que la Providence divine a pris soin de conserver, sont en effet les seuls objets qui méritent d'être vus dans *Jérusalem*. La ville n'est ni grande ni belle : on en peut faire aisément le tour en une heure. Elle renfermoit autrefois en son enceinte le *Mont*

de Sion. Elle n'en contient présentement qu'une petite partie ; ses rues sont étroites, mal-propres & mal pavées. Il y a toujours à monter & descendre. Elle regarde l'orient en descendant. La ville est sans trafic, & par conséquent très-pauvre : son principal revenu consiste dans le profit qu'elle fait avec les pélerins.

Les Grecs y ont plusieurs églises & des couvens. Celui du Patriarche est le plus beau. Son église est dédiée à sainte Héléne & à saint Constantin, canonisé chez les Grecs.

Les Arméniens, les Coptes, les Suriens, ont aussi leur monastere avec leur église. Les Juifs y ont leur quartier & leur synagogue.

Les Mahométans y ont plusieurs mosquées : la plus belle & la plus révérée des Turcs est celle qui occupe la place où le Temple de Salomon étoit bâti. Comme il n'est permis à aucun Chrétien d'y entrer, je ne sçai que par oui-dire que les dedans de la mosquée sont magnifiques ; que son dôme est soutenu par un grand nombre de riches colonnes de marbre ; que ces colonnes soutiennent une galerie qui est au-dessous du dôme, & qui fait le tour de l'église ; enfin, que

de sa voûte descend une infinité de lampes qui éclairent ce vaste lieu. Voilà tout ce que j'en puis dire.

Mais pour ce qui est de ses dehors je les ai bien considérés. Sa figure est octogone, son dôme lui donne un grand agrément. Ses murailles sont revêtues de beaux ouvrages à la mosaïque, & faits de pieces rapportées. Comme elles sont de diverses couleurs, elles forment divers ornemens. Les Turcs y ont peint de grandes lettres Arabes, qui représentent des sentences choisies de l'Alcoran.

La ville a sept grandes portes, dont six sont ouvertes; la septieme, qu'on appelle la *Porte dorée*, est fermée & murée. Ce fut par cette porte que le Sauveur fit son entrée triomphante en cette ville.

Les Turcs l'ont fait murer, parce qu'ils ont une tradition parmi eux, qu'un Prince Chrétien doit un jour retirer les saints lieux de leurs mains, & entrer victorieux par cette porte dans la ville de *Jérusalèm.*

Le plus rare morceau d'antiquité que j'y aie vu, est la fameuse *Piscine probatique* que Salomon fit bâtir pour l'usage du Temple. Cette piscine est extrê-

mement profonde. Elle a près de cent cinquante pieds de long, & quarante de large. Elle eſt revêtue de belles pierres de taille. Sa figure eſt quarrée & un peu oblongue; elle eſt préſentement deſſéchée & de nul uſage.

J'ai très-peu de choſe à vous dire, mon Révérend Pere, des autres antiquités de la ville. Je ne fais que vous les nommer, parce qu'elles n'ont conſervé que les noms de tout ce qu'elles étoient autrefois.

Près de la porte qui va au *mont de Sion*, on nous montra la *maiſon d'Anne*, ou plutôt le lieu où elle étoit ſituée, car il n'eſt pas poſſible que cette maiſon, & les autres dont je vais parler, aient depuis ce temps ſubſiſté juſques à préſent. On nous fit cependant remarquer dans la maiſon d'Anne un vieux olivier où l'on dit que Notre Seigneur fut lié. Ce qui eſt de vrai, c'eſt qu'il n'eſt permis à perſonne d'en couper. Il eſt environné d'une baluſtrade qui le défend contre ceux qui voudroient en approcher. Son tronc eſt fort ancien, ſes branches portent d'excellentes olives, dont les noyaux ſervent à faire des roſaires & des chapelets que les Chrétiens achetent.

De la maiſon d'Anne il faut paſſer

toute la ville pour aller au *Serrail du Bacha*, qui étoit autrefois le *Prétoire* de Pilate. On y montoit par vingt-huit degrés de marbre blanc, qui ont été transportés à Rome, & qui y sont honorés sous le nom de *Scala Sancta.*

Près du Serrail il y a un petit bâtiment quarré bien voûté. Les Chrétiens, & les Turcs mêmes, disent que ce fut en ce lieu que le Sauveur fut flagellé & couronné d'épines. Dieu a voulu manifester la sainteté de ce lieu par deux faits très-avérés. Le fils d'un *Bacha* ayant voulu y placer ses chevaux, & ayant fait construire une chambre au-dessus pour ses domestiques, les chevaux furent trouvés morts dès le lendemain au lieu où on les avoit placés, & la chambre supérieure fondit tout-à-coup.

Un peu plus bas que la maison du *Bacha*, il y a une arcade fort ancienne, où l'on dit que Pilate fit paroître au peuple le Fils de Dieu dans le pitoyable état où il avoit été mis par son ordre. On voit assez distinctement gravé sur une pierre le commencement de ce mot *Tolle.*

C'est à quelques pas de cette arcade que commence la *voie* qu'on appelle *Douloureuse ;* parce que ce fut par cette

rue que le Sauveur fut conduit au Calvaire portant sa croix. En y allant, on nous fit remarquer une place où l'on avoit autrefois élevé une chapelle dédiée à Notre-Dame, pour honorer ce lieu, où l'on dit que cette mere affligée, jettant les yeux sur son Fils chargé de sa croix, succomba à sa douleur.

Un peu plus loin on nous montra à droite la *maison du pauvre Lazare*, & à gauche celle *du mauvais Riche*. Vers le bout de cette rue on me fit remarquer l'endroit où l'on croit que le Fils de Dieu se tourna vers les Femmes dévotes pour les exciter à pleurer leur malheur & celui des Juifs plutôt que le sien propre. La *maison de la Véronique* étoit plus bas, & peu éloignée de la porte qui découvre le Calvaire. Elle s'appelloit la *porte Judiciaire*, parce que les criminels y passoient pour aller au lieu de leur supplice.

Notre Sauveur, le plus innocent de tous les hommes, passa par cette porte qui est aujourd'hui murée. On nous fit voir dans un autre quartier de la ville la *prison de saint Pierre*. Les Chrétiens en avoient fait une chapelle; mais depuis ce temps-là les Infideles en ont fait leur prison.

On nous montra ailleurs la *maison de Simon le Pharisien*, où la Magdelaine vint faire l'héroïque action d'une pénitence sincere, laquelle lui obtint la rémission de tous ses péchés. Le Sauveur a voulu que cette action fût publiée partout où son Evangile seroit annoncé.

L'*Eglise de sainte Anne*, bâtie dans le lieu même où l'on dit qu'étoit autrefois la maison de cette Sainte, n'est pas éloignée de celle du *Pharisien*. Sous le regne des Princes François cette église étoit jointe à un monastere de Religieuses.

Nos conducteurs nous firent remarquer la maison de Zébédée, pere de S. Jacques & de S. Jean, & le lieu du martyre de S. Jacques, qui est vers le *Mont de Sion*. Les Arméniens y ont fait un grand monastere. Leur église est d'une structure particuliere, mais fort réguliere. C'est dans une chapelle de cette église, qu'on a marqué d'un parquetage de marbre à la mosaïque, l'endroit où cet Apôtre eut la tête tranchée.

Voilà, mon Révérend Pere, tout ce qu'on peut dire des antiquités qui sont au-dedans de la ville. Pour ce qui est de celles qui sont dans les dehors, le temps les ayant presque toutes ruinées, je n'aurai que peu de choses à ajouter à ce que j'en ai déjà dit.

J'ai eu le bonheur d'aller plusieurs fois dire là Messe sur le *tombeau de la sainte Vierge*. Il est placé dans une église bâtie au pied de la *montagne des Oliviers*, & au-delà du pont du *Torrent de Cedron*. A l'entrée de cette église, dédiée à la sainte Mere de Dieu, il y a un grand escalier par lequel on descend dans une petite chapelle sous terre, qui ne reçoit de jour que par la porte placée au haut de l'escalier. Elle est voûtée & revêtue de marbre. On n'y peut tenir que trois ou quatre personnes, parce que l'autel élevé sur l'endroit où le corps de la sainte Vierge a reposé, occupe presque toute la place. L'obscurité de ce monument, qui n'est éclairé que par quelques lampes, le chant des Pélerins, qui y descendent les uns après les autres, chantans les Litanies de la Mere de Dieu, tout cela vous inspire, à la vue de ce Sanctuaire, un profond respect & une dévotion très-sensible.

L'église supérieure a plusieurs autels qui appartiennent à différentes Nations. Elles y célébrent les divins mysteres selon leur Rit. Les Catholiques Latins sont les mieux partagés, ayant pour autel le sépulcre même de la sainte Vierge.

En remontant le degré par lequel on

deſcend au tombeau de la ſainte Vierge, on rencontre une chambre obſcure & une petite chapelle dédiée à *ſaint Joſeph*, qu'on dit être le lieu de ſa ſépulture. Quelques degrés un peu plus haut, on trouve une troiſieme chapelle où ſont les tombeaux de *ſaint Joachim & de ſainte Anne.* On y dit la ſainte Meſſe.

Entre l'égliſe du Sépulcre de la ſainte Vierge, & une des portes de la ville que les Chrétiens appellent la *Porte de Marie*, parce qu'elle conduit à ſon ſépulcre, on nous fit remarquer une roche qui eſt preſque à fleur de terre. Les Chrétiens prétendent que ce fut ſur cette roche que *ſaint Etienne* fut lapidé. Les Pélerins s'y arrêtent pour la baiſer, & pour faire quelques prieres en l'honneur du Saint.

La *montagne des Oliviers* eſt à l'orient de *Jéruſalem.* Elle eſt la plus haute de toutes celles qui environnent la ville. Ses vues ſont charmantes; car on voit au pied de la montagne *Jéruſalem* dans toute ſon étendue; on découvre un peu plus loin, d'un côté une partie du *Jourdain*, la *mer Morte*, & les montagnes qui ſont au-delà; & d'un autre côté on voit celle de *Siloüan* & de *Béthanie.* En montant la montagne, on trouve en ſon chemin trois caves profondes & longues, en

forme de rue, dans lesquelles on a creusé de grands trous quarrés de la longueur du corps d'un homme. On appelle ces caves les *Sépulcres des Prophetes.*

C'est encore sur cette montagne qu'on honore l'endroit où l'on dit que Notre Seigneur apprit à ses Apôtres l'Oraison Dominicale, & où il leur prédit la destruction de *Jérusalem* & du monde entier ; mais on n'en voit aucun vestige.

Après avoir visité ces lieux, on monte jusqu'à la cime de la montagne, pour y honorer l'endroit, d'où le Fils de Dieu monta aux Cieux. Les fideles y avoient autrefois bâti une magnifique Eglise ; mais ayant été détruite, les infideles y ont bâti une petite mosquée octogone en dehors, & ronde en dedans. Elle est ornée à chaque angle de colonnes de marbre.

C'est dans cette petite mosquée, que les Turs conservent avec grand soin la pierre sur laquelle paroît encore le sacré vestige du pied gauche du Sauveur. Nous devons ce bienfait moins à la piété des Turcs, qu'à leur avarice ; car ils tirent continuellement de l'argent des pélerins, pour les y laisser entrer. Saint Jérôme dit que de son temps il eut la consolation de voir & d'adorer les vestiges des

deux pieds du Sauveur. Mais les Chrétiens prétendent que depuis ce temps-là, les infideles ont enlevé le vestige du pied droit, & l'ont placé dans leur grande mosquée de *Jérusalem*, où ils le font voir comme étant le véritable vestige du pied de leur prophete Mahomet. Le respect qu'ils lui portent, apprend aux Chrétiens la vénération qu'ils doivent avoir pour les choses saintes.

A quelques pas au-dessus de cette petite mosquée, qui renferme une si précieuse relique, il y a une grotte profonde, dont l'entrée n'est permise qu'aux Mahométans. Je n'en ai pu voir que la porte. Elle est gardée par un Turc, qui se rend traitable par une composition pécuniaire.

Ce fut cette grotte que *sainte Pélagie* choisit pour y passer le reste de ses jours, dans une très-rigoureuse & constante pénitence jusqu'à sa mort. Quoique cette grotte soit fermée aux Chrétiens, ils ne laissent pas que de s'en approcher par dévotion. Cette demeure affreuse, que *Pélagie* préféra aux palais & aux délices de la ville d'*Antioche*, inspire l'esprit de componction, & nous découvre les richesses immenses de la bonté & de la miséricorde de Dieu, toujours prêt à

recevoir les pécheurs qui reviennent à lui avcc un cœur auſſi contrit & humilié, que le fut celui de cette péchereſſe.

A l'occident de *Jéruſalem*, & ſortant de cette ville par la porte de *Damas*, on voit le *Sépulcre de Jérémie*, qui eſt dans une grotte de vingt-cinq pieds de large, & autant de hauteur. Les Turcs, qui s'en ſont rendus les maîtres, font croire au peuple ignorant & groſſier, que cette grotte étoit la demeure d'un de leurs *Santons ;* c'eſt-à-dire, de quelque fanatique de leur ſecte, qu'ils font paſſer pour un Saint.

A quelques pas au-delà, je vis ces prodigieuſes cavernes, qu'on appelle *les Sépulcres des Rois*. Ce ſont des chambres accompagnées de galeries. Elles ont leurs corniches & pluſieurs autres ornemens d'architecture. Le tout a été taillé dans le roc avec le marteau & le ciſeau. Les dépenſes prodigieuſes & néceſſaires pour venir à bout d'un ouvrage ſi difficile, n'ont pu être faites que par des Rois. Mais ce qui m'a paru plus digne d'admiration, ce ſont les portes qui ferment ces ſépulcres: car les ouvriers qui y ont mis la main, les ont conſtruites du roc même. Ils les ont ornées de moûlures & de panneaux travaillés avec autant

de délicatesse, que s'ils étoient de menuiserie. Il n'y a pas jusqu'aux pivots des portes qui ne soient pris dans le roc, & fait du roc même.

Je m'informai des personnes les plus intelligentes, de l'origine de ces sépulcres, & du nom des Rois qui y avoient été inhumés; je ne trouvai qui que ce soit, & je ne découvris aucun vestige, qui pût m'en donner connoissance.

Le temps du départ de la caravane approchant, je profitai de ma derniere journée pour aller visiter le célebre *monastere de Saint-Saba*. L'amour que ce saint Solitaire avoit pour la solitude & la pénitence, lui fit chercher un lieu de retraite. Les déserts les plus affreux étoient ceux qu'il aimoit; c'est ce qui lui fit choisir pour sa demeure la montagne où est aujourd'hui son monastere.

Cette montagne est à trois lieues de *Bethléem*, & à quatre de *Jérusalem*. Elle est fort longue & pleine de rochers qui s'ouvrent en une infinité d'endroits, ces rochers creux avoient déja servi de cellules & d'oratoires à plusieurs Anachoretes avant *saint Saba*.

Le Torrent de Cédron coule au pied de cette montagne. La vue du Torrent qui rappelle le souvenir du commence-

ment de la paſſion du Sauveur, parut très-propre à ce ſaint Solitaire pour entretenir dans ſon cœur l'amour de la pénitence.

Il n'avoit que dix-huit ans, lorſque le deſir de ſe donner à Dieu lui fit prendre la réſolution de quitter ſon pere & ſa mere qui l'aimoient uniquement, & d'entreprendre le pélerinage de *Jéruſalem.* Il ſe retira dans le monaſtere de *ſaint Elpide.* Les vues que Dieu avoit ſur ce jeune homme, parurent au ſaint Abbé ſi claires, qu'il jugea à propos de l'envoyer à *ſaint Euthime*, qui avoit reçu du ciel le talent de conduire les ames à la perfection où le Seigneur les appelloit.

Saint Euthime reconnut bientôt dans le jeune *Saba* de grandes diſpoſitions pour s'avancer dans les voies de Dieu. Il fit en effet ſous un ſi bon maître de grands progrès dans la vertu. Elle croiſſoit à proportion que ſon amour pour la ſolitude, pour l'abſtinence & pour l'oraiſon croiſſoit en lui. La réputation de ſa ſainteté, malgré ſa retraite, attira de tous côtés des hommes qui venoient embraſſer le même genre de vie.

Les Démons jaloux de tant d'ames qu'il leur enlevoit, lui livrerent de grands combats. Ils ſuſciterent contre lui de faux freres

freres qui lui firent une cruelle guerre: ils en vinrent même jusqu'à attenter plusieurs fois à sa vie. Dieu ne permit pas qu'ils réussissent dans leurs criminels projets. Avec tous leurs mauvais traitemens ils ne purent pas seulement lui faire perdre la tranquillité de son ame. Il n'y eut qu'à la perte de *saint Euthime*, que le serviteur de Dieu parut être sensible.

Saint Euthime en mourant nomma son Disciple pour son successeur. Celui-ci se défendit long-temps de prendre la place de son Maître. Mais tous les solitaires de concert l'obligerent à obéir à la voix mourante de celui que Dieu lui avoit donné pour Supérieur.

La sagesse de son gouvernement, & la sainteté de sa vie, acquirent à son monastere une si grande réputation, qu'en peu de tems on y vit arriver de toutes parts des hommes du siecle qui venoient se jetter aux pieds du nouvel Abbé & lui demander instamment la grace de les recevoir sous sa conduite. Quelque difficulté qu'il leur fît, il se trouva néanmoins le Pere de deux cens Disciples. Les derniers venus qui ne trouvoient pas de place pour s'y renfermer, se creusoient eux-mêmes des grottes dans le roc de la montagne.

Quelque temps après le bienheureux *Saba* ayant reconnu que dans ce grand nombre de ses Disciples, il y en avoit plusieurs qu'il jugeoit plus propres à vivre en communauté, que dans une étroite solitude, fit bâtir un monastere, où il mit sous la sage conduite d'un saint homme nommé *Théodore* ceux qui étoient appellés à la vie Religieuse. Il préféra pour lui la vie des Anachoretes, & gouverna ceux qui embrasserent le même genre de vie. Il choisit pour sa demeure personnelle une grotte qui n'étoit qu'un creux où un homme à peine pouvoit-il être debout. C'est dans ce creux, qu'il prenoit un peu de repos pendant la nuit. Il n'avoit pour lit que la dureté des rochers, & des légumes pour sa nourriture : il ne laissa pas que de vivre jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, sans avoir jamais adouci l'austérité de sa vie. Enfin sentant sa fin approcher, il assembla ses Disciples. Il leur fit un très-pathétique discours pour les exhorter à vivre toujours dans une union parfaite, dans la fuite du monde, dans la communication avec Dieu seul, dans les jeûnes, & dans la pratique exacte des réglemens de la vie solitaire qu'ils avoient embrassée.

Pendant que le saint Abbé leur par-

loit en termes pleins de dévotion, ils fondoient en larmes, & la grotte du mourant, qui étoit couché sur une simple natte, retentissoit de leurs soupirs. Ils lui demanderent sa bénédiction. Il la leur donna, leur disant que par la miséricorde de Dieu, il seroit pour toujours témoin de leur fidélité à son service. Il se fit ensuite réciter des Pseaumes; & pendant qu'on prononçoit ces paroles: *Je dormirai & je me reposerai dans le Seigneur*, il rendit paisiblement son ame entre les mains de son Sauveur.

Ainsi mourut le saint Abbé *Saba* plein d'années & de mérites. *L'Empereur Justinien*, qui avoit pour lui l'amour d'un fils pour un pere, donna de sensibles marques de sa douleur si-tôt qu'il apprit sa mort.

Les miracles qu'il plut à Dieu d'opérer après son décès, sont autant de preuves publiques de la sainteté de son serviteur, Pere d'un grand nombre d'Anachoretes. On nous fit voir une fontaine qui porte son nom, parce qu'on prétend que ce fut à sa priere que Dieu fit sortir de l'eau d'une roche pour subvenir aux besoins de tout le pays. Depuis ce temps-là, cette fontaine n'a jamais tari. On nous conduisit à son Sépulcre,

qui eſt en grande vénération. Son corps cependant a été enlevé pour être tranſporté à Veniſe. Mais on a conſtruit en ce lieu une jolie Chapelle, couronnée d'un petit dôme, où l'on entretient continuellement une lampe allumée.

Ce ſont aujourd'hui des Religieux du rit Grec, qui vivent dans le monaſtere de *ſaint Saba*. Ils y obſervent de rigoureux jeûnes, & y chantent réguliérement les louanges de Dieu pendant pluſieurs heures de la nuit & du jour.

Après la viſite de ce monaſtere, il ne nous reſtoit plus rien à voir à Jéruſalem, qui fût digne de notre curioſité.

La caravane qui nous y avoit conduit ayant fixé le jour de ſon départ au 27 Avril, j'allai dès le grand matin au *ſaint Sépulcre* pour y remercier Dieu de la grace qu'il m'avoit accordée de venir en ces Lieux ſaints, ſi propres à inſpirer des ſentimens d'amour & de reconnoiſſance pour notre divin Rédempteur.

Je pris enſuite congé des Peres de Terre-Sainte & j'allai joindre la caravane. Nous prîmes notre chemin par *Rame*, & de *Rame* nous allâmes nous embarquer à *Jaffa*, où il falut payer

pour la seconde fois le tribut au Turc.

De *Jaffa* où nous nous embarquâmes le dernier jour d'Avril, nous allâmes nous rendre au port de *saint Jean d'Acre*. Nous y arrivâmes heureusement. Nous n'étions éloignés de *Nazareth* que d'une journée. Mon intention étoit d'y aller, quand même il y auroit eu plus loin. *Nazareth* n'est encore aujourd'hui, comme il n'étoit autrefois, qu'une misérable bourgade, d'où disent les saintes lettres, on ne croyoit pas qu'il pût venir quelque chose de bon. Mais depuis que le Verbe s'y est fait chair, ce hameau & son nom seront à tous les chrétiens en une éternelle vénération.

Le 25 Mars, fête de l'Annonciation, on voit arriver chaque année un grand nombre de pélerins, qui y viennent honorer la Mere du Verbe incarné.

Saint Louis, dans le temps des Croisades, y vint en personne avec sa Cour. Du plus loin qu'il apperçut la sainte Chapelle, il se mit à pied & continua ainsi le reste du chemin.

Il se prépara par un jeûne au pain & à l'eau, à recevoir le précieux corps du Fils de Dieu, & passa quelques jours en prieres devant les saints autels.

Cette sainte Chapelle où la sainte

Vierge eſt honorée, a été bâtie dans le lieu même où étoit celle qui fut miraculeuſement tranſportée en *Dalmatie* le 9 Mai de l'année 1291, & enſuite de *Dalmatie* à *Laurette*; elle a d'un mur à l'autre ſix pieds & demi de large, & vingt-un de long. On y a dreſſé trois autels, l'un à l'orient, dédié à ſaint Joſeph, l'autre au midi, dédié à ſainte Anne, & le troiſiéme à l'occident, dédié à l'Archange ſaint Gabriel.

Près cette Chapelle, il y a une grotte taillée dans le roc, qui avoit ſa communication avec la petite maiſon de la ſainte Vierge. Cette grotte lui ſervoit d'oratoire & l'on croit qu'elle y étoit en priere lorſque l'Ange Gabriel lui vint annoncer le myſtere de l'Incarnation du Verbe.

Sainte Hélène fit mettre une colonne dans l'endroit d'où l'Ange la ſalua, & une autre dans celui où Marie pleine de grace lui fit ſa réponſe. Ces colonnes ſont à deux pieds ou environ l'une de l'autre : celle-ci a été rompue par des vagabonds qui cherchoient des tréſors : il n'en reſte plus que la partie ſupérieure qui eſt demeurée ſuſpendue à la voûte, objet que les Chrétiens & les Turcs regardent comme quelque choſe de mira-

culeux. Les Peres de Terre-Sainte ont un hospice près de la Chapelle & y reçoivent les pélerins avec beaucoup de charité.

Au-delà de cette Chapelle, on voit les restes d'une grande & belle Eglise qui a été bâtie sur le terrein où l'on prétend qu'étoit *la boutique de saint Joseph.*

A l'extrêmité de la montagne on apperçoit le plus affreux précipice que j'aye jamais vu. C'est dans ce précipice, que les *Nazaréens* voulurent jetter le Sauveur pour se venger des reproches qu'il leur faisoit de leurs désordres.

Revenant à *Nazareth* on nous fit remarquer une roche sur laquelle on voit un genou imprimé. Les Chrétiens disent avoir appris de leurs peres, que la sainte Vierge se mit à genoux sur cette roche pour bénir Dieu de la conservation de son Fils, & que c'est la figure même de son genou qui y est démeurée empreinte. Sainte Hélene y avoit fait bâtir une Eglise qui ne subsiste plus.

Après avoir fait nos dévotions à *Nazareth*, nous parcourûmes une partie de *la Galilée* pour aller jusqu'à *la mer de Tibériade.*

Les terres de cette province, qui étoient autrefois si fertiles & si peuplées,

ſont aujourd'hui en friche & déſertes. On appelle cette province *le pays de l'Annonciation*, ou *de l'Evangile*, parce que notre Seigneur avec ſes Apôtres y avoit annoncé d'abord ſa ſainte loi.

Nous paſſâmes par *Saphet*. Quelques Juifs ſoutiennent que ce lieu eſt l'ancienne *Bethulie*; mais avec très-peu de fondement. Quoi qu'il en ſoit, cette ville, qui n'en a que le nom, eſt très-peu de choſe, & eſt ſi pauvre que ſes habitans couchent ſur la dure.

Nous traverſâmes enſuite *le Champ de Dothaïn*. Les troupeaux de *Jacob* devoient s'y bien trouver, car, il eſt très-fertile, & ſa fertilité devoit être encore plus grande, lorſque ſes enfans y conduiſoient leurs troupeaux.

Nous vîmes dans ce champ *le puits de Joſeph*, où ſes freres le jetterent: le nom lui en eſt demeuré. Il eſt couvert d'un petit dôme ſoutenu par quatre petites colonnes de marbre. Nous continuâmes notre marche en cherchant *Capharnaüm*. A peine pûmes-nous reconnoître la place de cette malheureuſe ville, qui eſt preſque rez-terre. On n'y voit que des morceaux de colonnes, des reſtes de friſes, & des chapiteaux, qui paroiſſent avoir été bien travaillés.

Ce ſont autant de témoins de la colere de Dieu contre cette ville dont les crimes excitoient continuellement la vengeance du Ciel. Son malheur vint de ſa trop grande proſpérité. Tout y contribuoit. Sa ſituation étoit des plus heureuſes. Elle étoit ſur les bords agréables de la *mer de Tibériade* & s'étendoit à ſon orient ſur le penchant d'une belle campagne. Elle avoit en abondance tout ce qui étoit néceſſaire à la vie, car la mer d'un côté lui donnoit des poiſſons de toute eſpece & en grand nombre, & de l'autre, le plat-pays lui fourniſſoit tout ce qu'elle pouvoit ſouhaiter de plus délicieux. Elle voyoit arriver continuellement chez elle des voyageurs de diverſes nations, qui s'y rendoient pour jouir de ſes douceurs & de ſes agrémens. Tant d'avantages rendirent les cœurs de ſes habitans ſi mous & ſi ſenſuels, qu'ils devinrent inſenſibles aux paroles du Sauveur & à ſes miracles, qui auroient converti les villes de *Tyr* & de *Sidon* (1).

Je m'arrêtai pluſieurs fois à conſidérer les eaux de la *mer de Tibériade.* Je me repréſentois avec une joie que je ne

(1) S. Matthieu, XI. 21.

puis exprimer, cette heureuse barque où notre Seigneur étant avec ses Disciples, calmoit les eaux de cette mer orageuse & leur faisoit faire une pêche si abondante, qu'ils en furent étonnés. Cette mer peut avoir trois lieues de largeur, & huit ou neuf de longueur.

La ville de *Tibériade* fut bâtie par *Hérode le Tétrarque* en l'honneur de *Tibere.* Elle donna son nom à *la mer Tibériade.* Saint Luc l'appelle l'*Etang de Génézaret*, parce qu'elle arrose à son septentrion les terres de *Génézaret.*

Tibériade, qui étoit autrefois une belle & grande ville, est aujourd'hui détruite. C'est le sort des ouvrages des hommes. Il y avoit une Eglise bâtie, dit-on, par le Prince *Tancrede*, dédiée à saint Pierre pour honorer le lieu où notre Sauveur donna au Prince des Apôtres le pouvoir de lier & de délier. On y a conservé avec plus de soin un bain, d'une eau si chaude, qu'on n'y peut tenir la main. Elle est médécinale & les bains en sont fort salutaires & très-fréquentés.

Pour revenir de *Tibériade* à *Nazareth* nous prîmes notre route par le vallon où notre Seigneur fit la multiplication des pains. Ce vallon est entre deux mon-

tagnes d'où le Sauveur voyoit cette multitude de peuple qu'il rassasia de cinq pains & de deux poissons multipliés.

Après une demi-heure de chemin nous arrivâmes à la *montagne des Béatitudes*, qui s'éleve du milieu d'une vaste plaine & qui a de tous côtés de très-beaux aspects. On l'appelle *la montagne des Béatitudes*, parce que ce fut sur cette montagne que le Fils de Dieu fit à ses Disciples cet admirable sermon qui renferme une morale si sage & si raisonnable, qu'elle est une preuve sensible de la divinité de son auteur.

Deux ou trois lieues plus loin nous traversâmes une plaine qu'on appelle *la plaine des Epics*, parce que l'opinion commune est que ce fut dans cette plaine que les Apôtres pressés de la faim, un jour de Sabat, arracherent des épis pour s'en nourrir.

A demi-lieue de là nous entrâmes dans *Cana de Galilée* où le Fils de Dieu fit son premier miracle. Les Turcs ont fait une Mosquée de l'Eglise qui occupe la place de la maison où le miracle fut opéré. Elle est précédée d'un portique, qui a sur son frontispice la figure de trois cruches en relief.

A quelques pas de là on montre une

fontaine où l'on puiſa l'eau, dont les cruches furent remplies. Si la tradition de tous ces faits n'eſt pas bien juſte, elle ſert du moins à nous conſerver la mémoire des actions du Sauveur du monde & de ſes Diſciples.

Nous revînmes pour la ſeconde fois à *Nazareth*. J'eus le bonheur de dire la Meſſe dans la Chapelle de la ſainte Vierge.

Le mont de *Thabord* eſt à deux lieues de *Nazareth*. Nous en étions trop près pour nous priver de la conſolation de grimper ſur cette montagne ſi célebre dans nos Ecritures. Nous nous mîmes donc en chemin pour y arriver. Elle eſt d'une hauteur ſurprenante. On nous aſſura qu'on la voyoit de quinze lieues. Je n'ai pas de peine à le croire, car elle domine ſur deux plaines d'une vaſte étendue, ſa forme eſt ronde. Elle s'éleve en l'air comme un grand dôme. Nous mîmes une heure à la monter par un petit ſentier très-rude, & très-étroit.

Saint Jérôme rapporte que ſainte Paule eut le courage de faire ce chemin à pied juſqu'à ſon ſommet. On y a bâti une petite Chapelle. J'avois avec moi des ornemens pour y célébrer nos ſaints myſteres : je n'eus que le temps de dire

la ſainte Meſſe, car à peine l'eus-je finie, que des Turcs d'un village voiſin accoutumés à monter en courant cette rude montagne, vinrent nous interrompre, pour exiger de nous un tribut. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous tirer de leurs mains, & nous fûmes obligés de deſcendre de la montagne beaucoup plus vîte que nous n'euſſions voulu.

Il ne nous reſtoit plus de notre pélerinage que le ſeul *mont Carmel* à viſiter. Nous y allâmes avant que de regagner *ſaint Jean d'Acre*. Il n'y a pas plus de ſix ou ſept lieues du *Thabord* au *mont Carmel*. Cette montagne eſt célebre par l'honneur qu'elle a eu de ſervir de retraite au ſaint Prophete Elie, lorſqu'il fuyoit les fureurs d'*Achab* & de *Jézabel*.

Cette montagne, ou plutôt cette longue ſuite de pluſieurs montagnes qui ſe tiennent l'une à l'autre, a ſept lieues de longueur du nord-eſt au ſud-oueſt. La mer bat ſon rivage d'un côté, & de l'autre le fleuve *Ciſſon* roule ſes eaux le long du *Carmel*.

Ces montagnes élevées, qui dominent ſur la mer & ſur de vaſtes campagnes, méritent l'éloge que l'Ecriture fait de leur beauté.

Les RR. PP. Carmes Déchauſſés ſont

depuis long-temps en possession de cette sainte montagne du *Carmel*. Ils y vivent aujourd'hui comme ils y ont toujours vécu c'est-à-dire dans une continuelle retraite, & dans une constante régularité. Nous montâmes à leur monastere, ou ils nous reçurent avec tous les empressemens d'une sincere amitié.

Leur monastere consiste dans différentes grottes que ces fervens solitaires se sont faites à leur usage. Leur Chapelle dédiée à la sainte Vierge est très-dévote. Elle étoit auparavant la grotte où le saint Prophete se retiroit pour prier. J'eus le bonheur d'y dire la Messe.

Les RR. PP. nous conduisirent eux-mêmes à une caverne qui est au-dessous de la Chapelle : cette caverne taillée dans le roc, est une espece de salle longue & large à proportion, dont les murs & les planchers sont très-unis. On dit que c'est en ce lieu qu'Elie faisoit ses instructions au peuple, & répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un lieu si saint & si révéré des Chrétiens est entre les mains des Infideles. Ils y ont un *Santon* ou Religieux Turc qui en est le gardien & qui exige un tribut des pélerins pour y entrer.

Je passai quatre jours dans cette agréa-

ble solitude. J'allai joindre ensuite notre caravanne pour nous rendre à *saint Jean d'Acre*, d'où nous continuâmes notre route jusqu'à *Seyde*, lieu de ma Mission d'où j'étois parti.

A notre arrivée nous allâmes tous ensemble rendre à Dieu nos actions de graces de la protection qu'il avoit bien voulu nous accorder pendant notre pélerinage.

Je ne vous ai point ici parlé, mon Révérend Pere, des Arabes, qui sont les plus redoutables ennemis des pélerins. On les trouve par-tout, & même dans des endroits où l'on ne croiroit pas qu'ils pussent être. Ils espionnent les voyageurs sur les chemins. Il est presque impossible de ne pas tomber entre leurs mains, & lorsqu'on a eu le malheur d'y tomber, on n'en sort point sans en être dévalisé. Ils ne sçavent point se faire un autre revenu, que celui qu'ils trouvent en pillant les pélerins. Nous fûmes assez heureux pour n'en avoir point été attaqués.

Je ne finirai point cette lettre, mon Révérend Pere, sans vous dire encore un mot des Chevaliers de Jérusalem. Ils sont ici dans une très-grande considération. L'honneur d'être Chevalier de Jérusalem ne s'accorde qu'aux personnes

diſtinguées ou par leur Nobleſſe ou par les ſervices qu'ils ont rendus aux ſaints Lieux, ou bien par les aumônes conſidérables qu'elles ont faites au ſaint Sépulcre.

Le Pere Gardien de *Jéruſalem*, revêtu de ſes habits pontificaux, s'informe des qualités des prétendans. Ceux qui ont été chargés de faire les informations néceſſaires, en font leur rapport. Les informations étant jugées légitimes, on tire du ſaint Sépulcre l'épée de *Godefroy de Bouillon*, ſon collier & ſes grands éperons. On met d'abord l'épée dans la main du nouveau Chevalier, on l'attache enſuite à ſon côté, on met ſes éperons à ſes pieds & le collier d'or avec la croix à ſon cou. Après cette cérémonie on récite des prieres; les prieres finies, le nouveau Chevalier prononce une formule qui contient ſes engagemens. Le Pere Gardien lui fait un diſcours où il fait d'abord l'éloge de la dignité d'un Chevalier de Jéruſalem. Il éleve cet Ordre au deſſus de tous les autres Ordres de Chevalerie, donnant cependant la prééminence à celui de la *Toiſon d'Or*. Il inſtruit le nouveau Chevalier de toutes les obligations qu'il contracte en ce jour. Il lui recommande particuliérement le

bon exemple & le zele qu'il doit avoir pour la défense & la conservation des saints Lieux. Enfin la cérémonie de la réception du Chevalier de Jérusalem se termine par une procession solemnelle au tour du saint Sépulcre.

Je finis par ce récit, mon Révérend Pere, celui de mon voyage à *Jérusalem*. Il ne me reste plus qu'à vous assurer, que quand je n'aurois eu que le seul bonheur de voir les sacrés monumens, qui sont autant de témoins fideles de tout ce que les saintes Ecritures nous rapportent de la mort & de la passion du Sauveur, j'aurois d'éternelles actions de graces à rendre à Dieu, d'avoir bien voulu m'admettre au nombre de ses Missionnaires.

Que ne puis-je faire entendre ma voix à tous nos Freres qui sont en France, pour les inviter à venir partager avec nous ces consolations, que le Pere de la moisson accorde à ses ouvriers!

Venez & voyez, écrivoit autrefois S. Jérôme à Marcelle & à d'autres dames Romaines, pour les engager à quitter le tumulte & les embarras de Rome, pour venir à *Bethléem*.

On n'y voit pas, il est vrai, leur disoit ce saint Solitaire, on n'y voit ni les superbes édifices de la premiere ville

de l'univers, ni ses vastes galeries enrichies de peintures & de dorures, ni ses portiques incrustés des marbres les plus précieux; on n'y voit pas les somptueux emmeublemens des palais, où l'or & l'argent sont prodigués avec excès : mais vous y verrez la créche du Sauveur, & cette étable où il recevoit les hommages des Pasteurs & des Rois.

Ces seuls objets paroissoient à saint Jérôme capables d'attirer à *Bethléem* les dames Romaines. Combien d'autres motifs puis-je ajouter à ceux-ci, pour exciter nos freres à venir avec nous à *Alep*, à *Damas*, à *Tripoli*, à *Seyde*, à *Jérusalem*, dans *les montagnes du Liban*, dans le vaste royaume d'*Egypte*? Toutes ces terres sont saintes, depuis qu'elles ont été sanctifiées par la naissance & par les travaux du Fils de Dieu.

C'est ici où il a fait choix de ses premiers Disciples. Nous marchons par-tout sur leurs pas. Nous prêchons le saint Evangile dans les villes & dans les bourgades, où ils l'ont annoncé. Nous tâchons de maintenir la foi chez les Nations qui l'ont reçue des Apôtres. Nous la défendons contre l'infidélité, qui s'efforce de la détruire.

La moisson se présente par-tout aux

hommes de bonne volonté. Il est vrai qu'il faut marcher sur les épines & sur les ronces ; mais le Seigneur & ses Disciples y ont marché avant nous, & il nous est glorieux & méritoire devant Dieu de participer à leurs souffrances.

Je vous demande, mon Revérend Pere, le secours de vos prieres pour m'aider à remercier Dieu de m'avoir appellé ici à son service, & pour m'obtenir la grace d'y finir saintement mes jours. Je suis avec respect, mon Révérend Pere, votre très-humble & très-obéissant Serviteur, NERET, Jésuite.

Fin du premier Volume.

TABLE

Des Lettres contenues dans ce volume.

Fin de la table du premier volume.





